

# LA REVUE RÉFORMÉE

*SOLI DEO GLORIA*

## SÉCULARISATION DU MONDE MODERNE

*La réponse réformée*  
(Texte français intégral)

## THE SECULARIZATION OF MODERN LIFE

*The Reformed Answer*

Congrès International Réformé  
International Congress for Reformed Fai and Action  
MONTPELLIER 1953

# LA REVUE RÉFORMÉE

*REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE*

*à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs*  
*publiée par la*

**SOCIETE CALVINISTE DE FRANCE**

*Rédaction : 8, rue de Tourville, ST-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), France*

## **COMITE DE REDACTION**

Professeurs : J. CADIER, J. HOFFMANN, E.-G. LÉONARD,  
Pasteur Pierre MARCEL (*Président*), Docteur A. SCHLEMMER,  
Professeur A.-M. SCHMIDT

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs  
des Eglises Réformées Etrangères.

## **ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS**

*se référer page 3 de la couverture*

---

## **Avertissement**

*Ce numéro double est le premier de l'année 1954, Tome V.*

*Renouvez dès à présent votre abonnement pour 1954, Tome V, selon  
les indications contenues page 3 de la couverture.*

*Contribuez activement à placer et à vendre nos numéros spéciaux, à  
rechercher de nouveaux abonnés. L'importance des livraisons de « La  
Revue Réformée » augmentera proportionnellement à votre effort.*

### **Prix de ce numéro**

*Fr. f., 500 ; Fr. s., 7 ; Florins, 6 ; Fr. belges : 75  
Marks, 7 ; Dollars : 1,75 ; Livre sterling, sh. 11*

*Adresser les commandes aux correspondants de « La Revue Réfor-  
mée » indiqués page 3 de la couverture.*

**Toute lettre demandant une réponse doit être accompagnée  
de fr. 25 en timbres**

# TABLE DES MATIÈRES

International Executive Committee, Comité d'Organisation et Bureau du Congrès .....	3
Doctrinal Basis, Objet .....	4
Introduction .....	5
Introduction, English translation by J. NORDBERG .....	7
 <b>Rev. Alexander Mac Donald</b> (Ecosse) :	
Sermon : Matthew 16 : 18 .....	9
Sermon sur Matthieu 16 : 18, Traduction française de L. TURNER .....	14
 <b>Rev. Philip E. Hughes</b> (Angleterre) :	
Morning Service : Acts 4 : 24-30 .....	18
Culte matinal d'ouverture, Traduction française de L. TUR- NER .....	22
 <b>Prof. Jean Cadier</b> (France) :	
Discours d'ouverture .....	26
Opening Address, English Summary, by Ph. E. HUGHES ..	32
 <b>Dr. H. J. Stob</b> (Etats-Unis d'Amérique) :	
The Liberty of Man .....	35
La liberté de l'homme, Traduction française de L. TURNER	48
 <b>Gerhard Wienands</b> (Allemagne) :	
La notion de travail, Traduction française de G. HOFFMANN	60
The Concept of Work, English summary, by Ph. E. HUGHES	69
 <b>D. V. Ormel</b> (Pays-Bas) :	
La sécularisation de la conception de la propriété .....	73
The Concept of Property, English summary, by Ph. E. HUGHES .....	87

**Dr. D. M. Lloyd-Jones** (Angleterre) :

The Ark and the Philistines, Sermon (I Samuel 5 : 1-4) .....	90
L'Arche et les Philistins, Prédication sur I Samuel 5 : 1-4, Traduction française de L. TURNER .....	102

**Dr. André Schlemmer** (France) :

La sécularisation de la cure d'âmes .....	113
The Cure of Souls, English summary, by Dr. A. SCHLEMMER	133

**Prof. Dr. H. Dooyeweerd** (Pays-Bas) :

La sécularisation de la science .....	138
Scientific Thought, English summary, by Prof. H. DOOYE- WEERD, translated by Prof. W. S. REID .....	155

**Pasteur Dir. Rudolf Grob** (Suisse) :

La sécularisation de la charité, Traduction française sous les auspices de M. Théophile SPOERRI .....	158
Charity, English summary, by Ph. E. HUGHES .....	167

**Dr. W. Stanford Reid** (Canada) :

The Secularization of the Family .....	170
La sécularisation de la famille, Traduction française de L. TURNER .....	184
Renseignements divers .....	195
Société Internationale Réformée .....	198
International Society for Reformed Faith and Action, English translation by J. NORDBERG ..	200
Liste des participants par nation .....	204
Liste alphabétique des participants .....	208
Liste alphabétique des excusés .....	214

## INTERNATIONAL EXECUTIVE COMMITTEE

Prof. Dr. Jean CADIER, D.D. (France), *Président.*

Dr. Jan. D. DENTERINK, D.L. (The Netherlands),

Rev. Philip E. HUGHES (England),

Rev. Pierre-Ch. MARCEL (France),

Rev. G. N. M. COLLINS (Scotland),

Director R. GROB (Switzerland),

Dr. J. T. HOOGSTRA (U.S.A.),

Rev. W. A. LANGENOHL (Germany),

Prof. Dr. J. C. VAN ROOY (South Africa),

*Secretaries.*

*Members.*

## COMITÉ d'ORGANISATION de MONTPELLIER

Prof. Dr. MOURGUE-MOLINES, *Président.*

Pasteur Jean PELLEGRIN, *Secrétaire.*

M. Michel CASTELNAU, *Secrétaire-Adjoint.*

M. BOISSIERE, *Trésorier.*

## BUREAU DU CONGRÈS

Prof. Dr. Jean CADIER, D.D. (France), *Président.*

Dr. D. M. LLOYD-JONES (Angleterre),

Dr. Eugene M. OSTERHAVEN (U.S.A.),

Prof. G. PEYROT (Italie),

Dr. W. J. SNIJMAN (Afrique du Sud),

Rev. Philip E. HUGUES (Angleterre),

Dr. Jan D. DENTERINK (Pays-Bas),

Rev. Pierre-Ch. MARCEL (France),

*Vice-Présidents.*

*Secrétaire.*

## DOCTRINAL BASIS

The Congress welcomes the attendance of all those who submit unconditionally to the authority of the Holy Scriptures as the Word of God — and therefore the sole principle of Reformation in this and every age of the Church — as interpreted by the Reformed Confessions of Faith of the different countries (1) ;

who in consequence confess the eternal Trinity of the Godhead and acknowledge Jesus Christ as the very Son of God, truly God and truly Man, and as the only Lord and Saviour of mankind and the world ;

and who accept, as being consonant with the Holy Scriptures, and as an expression of their personal faith, the ecumenical symbols of the ancient Church, namely, the Apostles' Creed, the Nicene Creed, and the Athanasian Creed.

Thus as Reformed Christians we recognize and assert our true succession in faith and doctrine from the Apostles, through the ancient Church and down through the Reformers, to the present day.

## OBJECT

The object of the Congress will be to proclaim and reaffirm the absolute sovereignty of Almighty God over His world in every department of human activity, with a view to :

promoting fellowship between Reformed Christians of every land ; facilitating the interchange of Reformed thought and experience ; strengthening and advancing the Reformed cause throughout the world.

(1) e.g. Westminster Confession, XXXIX Articles of the Church of England, Confession of La Rochelle, Calvin's Catechism, Heidelberg Catechism, Canons of Dordt, Belgic Confession, 2nd Helvetic Confession.

# INTRODUCTION

*Le Congrès International Réformé, qui s'est tenu du 23 au 31 juillet 1953 à la Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier, fut un important événement dans l'histoire du Christianisme réformé international.*

*Ce Congrès se situait d'abord dans la ligne de la tradition de Congrès similaires, tenus à Londres en 1932, à Amsterdam en 1934, à Genève en 1936, à Edimbourg en 1938, puis enfin à Amsterdam en 1948. Mais, sous de nombreux rapports, le Congrès de Montpellier marquait une étape nouvelle.*

*En premier lieu, il a été beaucoup plus « international » que les Congrès qui l'ont précédé. Le Comité préparatoire avait en effet recherché avec beaucoup de méthode des contacts avec plusieurs pays d'Amérique Latine, d'Afrique, d'Asie et d'Europe qui n'étaient pas représentés aux Congrès antérieurs. On trouvera à la fin de ce volume la liste des pays participants.*

*En second lieu, le Comité préparatoire avait également étudié la réalisation d'une coopération pratique entre Réformés du monde entier, au moyen d'une « Société Internationale pour la foi et l'action réformées » (International Society for Reformed Faith and Action), projet qui a reçu le plein agrément des délégués des divers Comités Nationaux et de l'ensemble des Membres du Congrès, sous la forme — provisoire encore — dont on trouvera l'expression aux pages 198 ss. du présent volume.*

*Enfin, d'accord avec les divers Comités Nationaux et afin de donner tant à nos Congrès qu'à cette nouvelle « Société Internationale Réformée » une charpente solide, le Comité préparatoire a jugé nécessaire de rédiger une Base doctrinale précise, et de définir exactement les buts poursuivis. Cette Base doctrinale et ces Buts ont reçu le plein agrément des Comités Nationaux, d'une part, et de tous les membres du Congrès, d'autre part.*

*Nous rendons grâces à Dieu qui a répandu si abondamment Ses bénédictions tant sur le travail de préparation que sur le Congrès lui-même, et qui nous a permis de réaliser un important pas en avant.*



*C'est pour nous une grande joie que de présenter maintenant au grand public le présent recueil de prédications et conférences du Congrès<sup>1</sup>.*

<sup>1</sup> Voir p. 195 la partie complémentaire du programme qui n'a pas trouvé place dans ce volume, ainsi que divers renseignements.

*Les sujets abordés étaient soit de caractère théorique, soit de caractère pratique. Nous tenons à souligner que chaque orateur a parlé en son propre nom et selon ses convictions personnelles. L'ensemble des études réunies ici n'a pas la prétention de présenter une doctrine réformée de caractère plus ou moins officiel, ni de définir quelles devraient être les convictions des réformés « bien-pensants ». Les sujets traités n'appartiennent pas, à proprement parler, au patrimoine doctrinal réformé. Tout en étant fondées sur une ferme doctrine et sur des principes normatifs, — au sujet desquels nous sommes tous d'accord —, les questions abordées se situent dans la ligne de prolongation et d'application de ces doctrines et de ces principes. C'est pourquoi des avis différents trouvent en ces matières leur pleine liberté d'expression. Ces études ne sont qu'un point de départ, une contribution à un entretien profond et constructif, qui ne sera jamais achevé, sur des problèmes d'actualité. Et c'est pourquoi, dans les Groupes d'Etudes du Congrès, se manifesta, sur tel ou tel point, une grande diversité d'opinions, qui traduisait le plus souvent les aspects particuliers de la situation nationale et ecclésiastique des participants, et l'opportunité de telle ou telle attitude.*

*En outre, les orateurs, venant des quatre coins du monde, ont travaillé chacun séparément. Leurs études ne sont donc pas le fruit d'un travail « en équipe ». Leur foncière unité n'en est que plus remarquable.*

*Nous sommes convaincus que la publication des prédications et discours prononcés à Montpellier — quoique se référant à des problèmes dont la solution véritablement biblique ne sera sans doute jamais définitive en ce monde — peut utilement contribuer au développement de la vie et de la pensée réformées dans notre monde moderne. Notre seule ambition est de nous aider les uns les autres à trouver le juste chemin que nous devons suivre en tant que chrétiens qui veulent vivre dans la lumière et sous l'autorité souveraine des Saintes Ecritures confessées comme Parole de Dieu.*

*C'est pourquoi, Dieu voulant, un 7<sup>e</sup> Congrès International Réformé se tiendra en 1955 à Detmold (Allemagne), avec comme thème central : « Jésus-Christ, Roi du Monde et Seigneur des hommes »<sup>2</sup>.*

*Prions Dieu que cette nouvelle rencontre soit toute à Sa Gloire et qu'il veuille en faire un instrument pour l'extension de Son Royaume !*

Le Comité de Rédaction :

Dr. J. D. DENTERINK (Pays-Bas),  
Rev. Philip. E. HUGHES (Grande-Bretagne),  
Pasteur Pierre MARCEL (France).

<sup>2</sup> Parmi les sujets traités, nous pouvons signaler dès à présent : « Notre Société moderne à la rencontre de la Royauté de Jésus-Christ » ; « L'emprise de Jésus-Christ sur l'éducation moderne » ; « La Souveraineté de Jésus-Christ, puissance de transformation dans le monde », etc...

# INTRODUCTION

The International Reformed Congress, which was held from 23rd to 31st July 1953 at the Free Faculty of Protestant Theology in Montpellier, was an important event in the history of international reformed Christianity.

This Congress was in the first place faithful to the tradition of similar Congresses, held in London in 1932, in Amsterdam in 1934, in Geneva in 1936, in Edinburgh in 1938, and lastly in Amsterdam in 1948. However, in many respects the Montpellier Congress went a stage further than the others.

In the first place, it was far more « international » than the previous Congresses had been. The preparatory Committee had in fact methodically endeavoured to get in contact with several Latin American, African, Asian, and European countries not represented at previous Congresses. There will be a list of those countries taking part at the end of this volume.

Secondly, the preparatory Committee had also studied the means of practical cooperation between people of the Reformed faith all over the world through an International Society for Reformed Faith and Action. A project which received the full support of the delegates of the different National Committees and of the members of the Congress as a whole, in the still temporary form explained on pages 200 ss. of the present book.

Lastly, in agreement with the various National Committees and in order to give our Congresses and this new « International Reformed Society » a solid foundation, the preparatory Committee has deemed it necessary to draw up a precise *Doctrinal Basis*, and to define exactly the aims pursued. This *Doctrinal Basis* and these aims received the entire approval of the National Committees, on the one hand, and of all the members of the Congress, on the other.

We give thanks to God, who has so abundantly poured his blessings on the work of preparation and on the Congress itself, and who has permitted us to accomplish an important step forward.



It is now a great pleasure for us to offer the general public the present collection of Congress sermons and lectures<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> See p. 196 the complementary part of the programme, which did not find room in this volume, besides information of various kinds.

The subjects treated were either of a theoretical or else of a practical nature. We wish to underline that each orator spoke for himself and according to his personal convictions. This collection of articles does not aspire to give a reformed doctrine of a more or less official nature, nor to define what should be the convictions of « right-thinking » people of the Reformed Faith. The subjects discussed do not actually belong to the Reformed doctrinal patrimony. Although founded on sound doctrine and on normative principles — on the subject of which we are all in agreement — the questions handled are in line with the prolongation and application of these doctrines and principles. That is why, on such subjects different opinions are possible. These articles are but a starting-point, a contribution to a deep and constructive discussion, for ever unfinished, on problems of the times. For this reason, on such and such a point, the study groups of the Congress showed a great diversity of opinions, which very often interpreted the particular aspects of the national and ecclesiastical situation of the participants.

Furthermore, the speakers, coming from the four corners of the earth, had each worked separately. Their studies are not therefore the result of « team » work. Their basic agreement is but all the more remarkable.

We are convinced that the publication of the sermons and speeches made at Montpellier — although referring to problems of which the truly biblical solution will no doubt never be final in this world — may make a useful contribution to the development of Reformed life and thought in our modern world. Our sole ambition is to help one another to find the right road which we must follow as Christians, who wish to live in the light, and under the supreme authority of the Holy Scriptures, acknowledged as the Word of God.

In consequence of which, God willing, a 7th International Reformed Congress will be held in 1955 at Detmold (Germany), with as main theme : « Jesus Christ, King of the World and Lord of Mankind ».

Let us pray to God that this new meeting will be to his Glory and that He will use it as an instrument for the enlargement of His Kingdom.

*The Editing Committee :*

Dr. J. D. DENTERINK (The Netherlands),  
Rev. Philip E. HUGHES (Great Britain.),  
Rev. Pierre MARCEL (France).

# SERMON

by the Rev. A. Mac DONALD

*« Thou art Peter and on this rock will I build my Church. And the gates of hell shall not prevail against it. »*

(Matthew 16 : 18).

This incident at Caesarea Philippi constitutes one of the major points in the earthly life of our Saviour. He had now been directly associated with the disciples for some three years, and from the very beginning of that association they accepted Him as the long promised Messiah. « We have found the Messiah » was Andrew's testimony to Peter on his very first contact with Him, and Philip's testimony is no less emphatic. « We have found Him », he says to Nathanael, « of Whom Moses and the prophets did write ». While He was with them He performed miracles that made His fame resound throughout the land, and His very enemies testified that « never man spake as this man » ; but after all His miracles did not put Him in a different category from the prophets who had also healed the sick, cleansed the lepers, and even raised the dead. There was nothing as yet that would inevitably cause them to regard Him as other than man, however powerful and gracious.

At Caesarea Philippi, however, these disciples experienced some spiritual crisis the impact of which we can only dimly visualize. In some way — who can detail the spiritual processes ? — they fearfully, tremblingly grasped the awe-inspiring fact that the Man who had walked and talked with them for three whole years — the Man who had been their familiar friend, and Whom they had seen in hunger and thirst, in joy and in sorrow, in tears and in smiles — that this man was — God himself — the Eternal Son. Only those who realise the reverent awe with which the devout Jew regarded the Person — and the very name — of the Most High can have the least conception of the mental and spiritual tumult that such a revelation would occasion. It would mean a complete shattering of their preconceived ideas, both of God and of the Messiah. Christ recognized this revelation as a major crisis in His earthly ministry. They had at least grasped the stupendous fact of His Godhead, and from that moment His preaching took on a new phase — He began to speak of

His death ; of his death at the hands of his enemies, of His death on the Cross. Peter's reaction to this phase is completely understandable if we retain our appreciation of the awe with which a devout Jew like Peter regarded God. That Jesus was God was too tremendous an idea to be as yet fully taken over by the mental faculties from the spiritual processes where it had its birth : but that God the living and the eternal One should die — and die helplessly and shamefully — perish the thought. « Be it far from thee — this shall never be. » With a shocked anguish of spirit Peter laid hold of Him, giving physical expression to the intensity of his feelings.

Christ's arresting rebuke is begotten of His knowledge that His time was drawing near ; the shadows were lengthening, and the spiritual and mental processes of these men had to be speeded up if they were to grasp the necessary implications of His Person and purpose before the end. His words are unusually stern, and indeed cannot be fully appreciated until we grasp the fact that they and the subsequent revelation on the Mount of Transfiguration were just two phases of the urgent process of enlightenment He now found necessary.

*Foundation.* All this is not the only proof of our Saviour's recognition that the vision that Peter and the other disciples had at Caesarea Philippi constituted a major turning point in His ministry. In our text He uses a word He is never recorded as having used before. « Thou art Peter » He says « and on this rock will I build *my church* ». The source from which Christ culled His use of the word is very interesting but hardly material to our purpose this evening ; nor have we any means of knowing exactly what idea this first use of the word woke in the minds of the disciples. Suffice it to say, and the importance of this can hardly be over-emphasized, that the introduction of the idea is closely and indeed indissolubly connected with the new enlightenment the disciples had just received — an enlightenment which as Jesus Himself pointed out could only be God-given : « Flesh and blood hath not revealed this unto thee, but the Father which is in Heaven ». It was absolutely necessary that they should at this stage realize that He was the Son of God and it was only when they grasped the conception of His Godhead that the disciples were introduced to the idea of somebody or some association or organization having this fact as its foundation — a body of men « summoned » for some great purpose as yet not fully revealed to them, with this fact as the mainspring of its actions. The acceptance of Christ as God constitutes the whole background of the Apostles' teaching : « The foundation is already laid » says Paul, « even Christ Jesus and no one can lay any other » (I Cor. 3 : 11). Without this foundation there can be no Church of Christ. This is what distinguishes it from every other organization, political, social, or academic, that was ever known. It is unique not only in its activities and

influence but especially in this one supreme credal point that conditions all its activities and influence. There can be no possible confusion or even comparison between it and any human organization, however idealistic or inspiring such an organization may be.

*Organization.* Immediately before His ascension Christ gave His disciples a commission that must surely have struck dismay into their hearts. « Go ye into all the world », He said, « and preach the Gospel to every creature ». They might have had vision of telling and retelling the wonderful story throughout Galilee ; they might even, greatly daring, have thought of proclaiming it in Judea where they would have had to brave the inevitable metropolitan sneers at their provincialism. But « all the world... » : how could they ever hope to fulfil this commission ? They were but common peasants from the least known corner of an obscure and unpopular part of the Roman Empire ; how could they be expected to bring the Gospel to such centres of culture and power as the great cities of Greece and Rome ? And yet only a few years afterwards angry crowds in one of the major cities of the Roman Empire were calling them « the men that turned the world upside down ». The commission of Christ was being nobly fulfilled after all ! But how can we explain this amazing, this miraculous outcome ?

First of all, these men recognized their common bond. When they met, and that was as often as their urgent missions would permit, their theme was Christ and His works and words, His suffering, death, and resurrection. It is significant that there seemed to be no heresies or doctrinal problems while His memory was green and His image fresh in their minds. They were men of one mind and one purpose and especially one vision.

In the second place, they saw the urgent need of guarding with jealous care the teaching that Christ had left them. They saw clearly the importance of the Foundation Jesus laid at Caesarea Philippi, and the whole teaching of a church founded on such a glorious foundation must be kept worthy of it. One remembers the anxiety of Paul lest the Corinthians should be « beguiled from the simplicity that is in Christ Jesus ». In Acts 2, v. 42, we are told how the new converts « continued steadfastly in the Apostles' doctrine and fellowship », and it is not without significance that doctrine comes first. Paul again warns the Galatians that a gospel which held not to vital things was not a gospel at all, and his attitude cannot be shown more clearly than in the fact that he deliberately *repeats* the solemn curse, « though we or an angel preach another gospel let him be accursed (Gal. 1 : 8). Even a casual reading of such Epistles as Galatians, Colossians, Ephesians and I Corinthians enables one to see the shuddering horror with which Paul regarded heresy.

The third and most important reason was the emphasis the church

laid on personal holiness. Very soon the implications of the foundation laid at Caesarea Philippi began to be grasped. An organisation or a cause or a spiritual tradition (call it what you will) based on a fact so ineffably holy, must itself be kept holy. Peter, as is to be expected, for he must have pondered the words of Christ long and earnestly, Peter expresses the meaning of these words with the greatest clarity. *All* the followers of Christ, and not Peter alone, are stones, living stones, built upon the foundation, not of Peter, as the Roman Catholic Church says giving him an honour that he himself would have regarded as blasphemy, but built upon the foundation of the Living Rock of Christ (I Peter 2, v. 4-5). The Temple was built upon a rock, the wise man in the parable built upon the rock of hearing and doing the Word of God, and the church was now being built upon the impregnable rock of Christ the Eternal Son of God.

But what manner of men and women ought they to be who formed the building based on such a holy Foundation ! Paul in his two great treatises on *civitas Dei* wrought out in the loneliness of his Roman prison and sent to the Ephesians and Colossians deals with this aspect with all the fervour of his passionate mind. He writes his letter to the Ephesians with the threefold purpose (1) that each might know the hope to which he was called (2) that he might know the riches of his glorious inheritance in the saints, and (3) that he might know the greatness of the power of Christ in those that believe (Eph. 1 : 18-19, A.R.V.) all this points to the part each Christian is privileged to play in the vision Paul has of the church as an edifice built upon the foundations of the apostles and prophets, and the important thing both to Peter and Paul is that Christ Jesus is Himself the chief corner stone.

*Consummation.* All this intensifies the vision these men had of the church. It is now the bride of Christ. The Bridegroom is coming one day for the Bride who will retain her loveliness and purity against the day of His coming. This can hardly refer to the mixed multitudes that made up from the very beginning that organisation that the English Reformers called the visible, as distinct from the invisible Church. It can only refer to the body of true believers throughout the ages who are at their death made perfect in holiness and perfectly blessed and whose souls will meet their bodies in a joyous union with the Great Bridegroom when He comes.

But the Church was also the body of Christ. He had ascended into Heaven but as long as there were men and women dedicated to His service He would be in the world in His people. His work would go on because He was still in the world in the Church which is now His His body. His presence gives power and meaning to all the labours of His people. John on Patmos must have spent many an anxious hour out of touch with what was happening on the mainland and

wondering what the fate of the church would be. When he was banished its flame seemed to be in the process of being extinguished in blood. And when the moment came when the fate of the Church was to be unfolded it seemed that there was no one with the authority to guide the destinies of the church ; and John wept. Were his fears indeed realised, and was the church, the object of the tears and prayers of so many, to succumb with all the high hopes John and so many more had entertained ? Then John heard a voice : « Weep not, behold the lion of the tribe of Judah has prevailed to open the book and break its seals ». A lion ! of course ! Strength and lordliness would gain victory for the weak and fainting church ; and John looked eagerly round and saw — not a lion — but a lamb as if it had been slain. This was the presence and the power by which the church would prevail. And John saw innumerable multitudes of every land and nation and tongue and people, all saved, all constituting the Bride of Christ without spot, all members of the mystical body of Christ which was to continue in the world in His people. And the foundation of the triumph John was permitted to see was Christ the Son of God and Him crucified. Patmos was an intensification and a broadening of the vision at Caesarea Philippi.

No wonder the New Testament writers place such emphasis on personal holiness. This was the bride of Christ, the body of Christ ; that was a fact to be faced with holy awe and an unspeakable feeling of inadequacy. But the church was also the means by which the world was to be overcome ; and the vision splendid spoke of a time when righteousness would cover the earth as the waters cover the sea, when there would be no hurt on the holy mount, but men would beat their swords and their spears into pruning hooks, and the lion would lie down with the lamb and the weaned child play upon the hole of the asp. That, dear friends, is the vision held up to our eyes. Is it not worth every sacrifice at our command ? Is it not worth entering into a new covenant with our God at this moment, seeking a fuller dedication, a more wholehearted willingness to spend and be spent in His service ? « Let us go up to Gilgal and renew the Kingdom there. »

# PRÉDICTION

par le Rev. Mac DONALD

*« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes du Séjour des morts ne prévaudront point contre elle. » (Matth. 16 : 18).*

Cet incident à Césarée de Philippe est l'un des points cruciaux de la vie terrestre de notre Seigneur. Ses disciples le suivent depuis trois ans, et, dès le début, ils ont reconnu le Messie que les prophètes avaient promis depuis si longtemps. « Nous avons trouvé le Messie », avait annoncé André lorsqu'il rencontra Pierre après sa première rencontre ; le témoignage de Philippe est tout aussi clair : il dit à Nathanaël : « Nous avons trouvé celui dont Moïse a parlé dans la loi et dont les prophètes aussi ont parlé. » Pendant qu'il est près d'eux, il accomplit des miracles qui étendent sa réputation dans tout le pays, et ses ennemis eux-mêmes sont forcés de reconnaître que « jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Mais, après tout, ces miracles ne le placent pas dans une catégorie distincte de celle des prophètes, qui, eux aussi, ont guéri les malades, purifié les lépreux, et même ressuscité les morts. Rien encore n'oblige les disciples à voir en lui plus qu'un homme, quels que soient le pouvoir et la grâce qui émanent de lui.

Mais, à Césarée de Philippe, les disciples traversent une crise spirituelle d'une violence dont nous nous rendons mal compte. Obscurément — qui peut dire par quels sentiers spirituels ? — ils arrivent à cette certitude terrifiante : l'homme qui a parlé avec eux en chemin au cours de ces trois années, l'homme qui était leur ami familier, qu'ils avaient vu avoir faim et soif, qu'ils avaient vu pleurer et sourire dans la tristesse et la joie, cet homme était Dieu Lui-même, le Fils Eternel. Ils hésitent, saisis de terreur... Ce n'est que si nous comprenons la crainte et la vénération qu'inspirait au Juif pieux la personne, et même le seul nom du Très-Haut, que nous pourrons entrevoir le tumulte où leur esprit et leur âme se trouvent plongés par une telle révélation. Toutes les idées qu'ils ont de Dieu et du Messie en sont bouleversées.

Le Christ a su que cette révélation était une crise dans son ministère terrestre. Ses disciples comprennent enfin le fait étonnant de sa Divinité, et, dès cet instant, son enseignement prend un sens nouveau. Il commence à parler de sa mort, de sa mort aux mains de ses ennemis, de sa mort sur la Croix. Nous comprenons la réaction de Pierre, Juif pieux ! Cette idée est trop étonnante pour que l'intelligence puisse l'accepter, même si l'homme spirituel peut l'admettre. Mais que Dieu, le Dieu Vivant et le Dieu Eternel, dût mourir, mourir dans l'impuissance et la honte ? Jamais ! « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera point ! » Bouleversé, angoissé, Pierre exprime la violence de sa répulsion.

Le dur reproche du Christ vient de ce qu'il sait que son heure est

proche. L'ombre du soir descend, et il faut hâter l'éducation spirituelle et mentale de ces hommes, afin qu'ils puissent, avant la fin, comprendre l'essentiel de sa Personne et de son Œuvre. La sévérité de ses paroles étonne, et il nous faut nous rendre compte, qu'avec la révélation sur le Mont de la Transfiguration, elles sont une phase de cette illumination que Jésus juge urgente.

**Fondation.** — Ceci n'est pas la seule chose qui indique que la vision de Pierre et des autres disciples à Césarée de Philippe était un point crucial de son ministère. Dans notre texte, Jésus emploie un terme que les évangélistes transcrivent pour la première fois : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai *mon Eglise*. » D'où vient cet emploi du mot *'Εκκλησία* ? La question est intéressante, mais elle n'a guère de portée pratique pour nous ce soir. Nous ne pouvons pas non plus savoir exactement quelle idée ce mot éveilla dans l'esprit des disciples. Jésus le dit lui-même, seul Dieu pouvait accorder cette illumination. On ne saurait trop souligner l'importance du rapport étroit entre l'introduction de cette idée et l'illumination qui venait d'être octroyée aux disciples. « Ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. » Ils savent qu'il est Fils de Dieu. Ils savent qu'il est Dieu. Quand ils l'ont compris, Jésus peut leur révéler qu'il existera un organisme, un groupement, un édifice, basé sur Sa Divinité, un groupe d'hommes, appelés dans un but encore voilé, qui trouveront en elle leur raison d'agir. Tout l'enseignement des apôtres repose sur cette reconnaissance de la divinité du Christ. « Pour ce qui est de la fondation, dit Paul, personne ne peut en poser une autre que celle qui a été posée, Jésus-Christ. » Sans cette fondation, il ne peut y avoir d'Eglise du Christ. C'est là ce qui la distingue de toute autre organisation, politique, sociale ou académique. Elle est unique dans ses activités et dans son influence ; mais surtout elle est unique dans la foi qui est la condition même de toutes ses activités et de toute son influence. On ne peut la comparer à aucune organisation humaine, si haut qu'elle place son idéal, et si puissante que soit son inspiration.

**Organisation.** — Au moment de son ascension, le Christ donne à ses disciples une mission qui dut les laisser en plein désarroi : « Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toute créature. » Peut-être avaient-ils caressé la pensée de répéter la merveilleuse histoire dans toute la Galilée ; peut-être avaient-ils eu la grande hardiesse de songer à la proclamer en Judée, où ils avaient dû faire face aux moqueries des gens de la capitale, riant de leur allure provinciale. Mais toutes les nations ! Comment espérer jamais accomplir cette mission ? Ce sont de simples paysans, venus du coin le plus reculé et de la partie la plus obscure et la plus méprisée de l'Empire romain ; comment oser penser qu'ils répandront l'Evangile dans ces centres de culture et du pouvoir que sont les villes de Grèce, voire à Rome ? Pourtant, peu d'an-

nées passeront avant que la foule déchaînée d'une des plus grandes cités ne les accuse d'être des gens « qui ont bouleversé le monde ». La mission du Christ, après tout, est noblement accomplie ! Mais comment expliquer que les choses en soient arrivées là ?

Tout d'abord, ces hommes reconnaissent le lien qui les unit. Lorsqu'ils se rencontrent (et ils le font chaque fois qu'ils le peuvent), le sujet de leur entretien est Christ, son œuvre, ses paroles, sa passion, sa mort et sa résurrection. Il est remarquable qu'il n'y ait apparemment ni hérésie, ni problème de doctrine tant que Son souvenir reste vivace et que son image demeure imprimée dans leur esprit. Ces hommes ont un même esprit, un même but, et surtout une même vision.

D'autre part, ils voient qu'il leur faut garder avec un soin jaloux l'enseignement du Christ. Ils voient l'importance de la fondation que Jésus a posée à Césarée de Philippe ; l'Eglise doit rester digne de cette glorieuse fondation. On se rappelle l'angoisse de Paul, qui craignait que les Corinthiens « ne se détournent de la simplicité que le Christ demande ». En Actes 2 : 42, nous lisons que les nouveaux convertis « persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans la communion fraternelle » ; il n'est pas sans importance que ce soit la doctrine dont il est parlé en premier chef. Ailleurs, Paul met les Galates en garde : un évangile qui omet certains points vitaux n'est plus un évangile ; rien ne peut exprimer plus clairement son attitude que le fait qu'il répète le solennel anathème : « Si jamais quelqu'un — fût-ce nous-mêmes ou un ange du ciel — venait à vous annoncer un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. » Une lecture rapide des épîtres aux Galates, aux Colossiens, aux Ephésiens, et de la première épître aux Corinthiens suffit à montrer l'horreur que Paul a de l'hérésie.

La troisième raison, et la plus sérieuse, est l'importance que l'Eglise attache à la sainteté personnelle. Bientôt, les disciples découvrent ce qu'implique la fondation posée à Césarée de Philippe : une organisation, une cause, une tradition spirituelles (quel que soit le terme choisi) reposant sur une vérité si sainte doit demeurer sainte. C'est Pierre (et il fallait s'y attendre, car il a dû maintes fois réfléchir sur ces mots du Christ) qui en exprime le plus clairement la portée. *Tous ceux qui suivent le Christ, et non pas Pierre seulement, sont des pierres, des pierres vivantes, s'élevant sur l'assise, non de Pierre (comme l'enseigne l'Eglise Catholique Romaine, le chargeant d'un honneur que lui-même aurait jugé blasphématoire), mais sur le Rocher Vivant du Christ (I Pierre 2 : 4-5).* Le Temple avait été bâti sur un roc ; l'homme sage de la parabole avait bâti sur le roc de la pratique des paroles divines ; l'Eglise sera bâtie sur le Roc invincible, Christ, le Fils éternel de Dieu.

Mais quels hommes et quelles femmes formeront l'édifice basé sur une fondation si sainte ? Paul a élaboré, dans la solitude de sa prison romaine, et adressé aux Eglises d'Ephèse et de Colosse deux

grands traités sur le *Civitas Dei* ; il écrit avec toute la ferveur de son esprit passionné. Aux Ephésiens, il s'adresse dans un triple but : Afin que chacun connaisse : 1) l'espérance à laquelle il a été appelé ; 2) les richesses de son glorieux héritage, et 3) l'infinie grandeur de sa puissance envers ceux qui croient (Eph. 1 : 18-19). Ainsi se trouve défini le rôle que le chrétien a le privilège de jouer dans la vision que Paul a de l'Eglise, édifiée « sur le fondement des apôtres et des prophètes » ; ce qui importe, pour lui comme pour Pierre, c'est que Jésus-Christ lui-même est la pierre de l'angle.

**Consommation.** — Tout ceci précise la vision que ces hommes avaient de l'Eglise. Elle est l'Epouse du Christ. Un jour, l'Epoux viendra trouver son Epouse, dont la beauté et la pureté demeurent jusqu'à sa venue. Il est certain que ceci ne s'applique pas à l'organisation que les Réformateurs appelaient l'Eglise Visible, pour la distinguer de l'Eglise Invisible. Ceci ne peut s'appliquer qu'aux vrais croyants de tous les temps, qui, à leur mort, connaîtront la parfaite sainteté, la parfaite béatitude, ceux dont l'âme, au Dernier Jour, revêtira un corps glorieux, à la venue de l'Epoux dans Son Royaume.

Mais l'Eglise est aussi le Corps du Christ. Il est monté au Ciel, mais, tant qu'il y aura des hommes et des femmes consacrés à Son service, Il a promis d'être dans le monde, dans les Siens. Il a promis que son œuvre serait poursuivie, parce qu'il serait présent dans Son Eglise, qui est maintenant Son Corps. C'est Sa présence qui donne la force, et prête un sens aux labours de Ses enfants. Jean, à Patmos, a connu plus d'une heure d'angoisse, ne sachant ce qui se passait en Palestine, ignorant le sort de l'Eglise. Lors de son exil, il semble que la flamme soit prête à s'éteindre dans le sang. Il semble qu'il n'y ait personne doué de l'autorité qui lui permette de prendre en mains la direction de l'Eglise. Jean pleure. Ses craintes sont-elles justifiées ? l'Eglise pour laquelle tant de larmes ont été versées, pour laquelle montent tant de prières, doit-elle succomber, et, avec elle, tous les espoirs ? C'est alors que Jean entend une voix : « Ne pleure pas ! Voici qu'il a vaincu, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David ; il a le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en rompre les sept sceaux. » Un lion ! Sa force et sa magnificence donneront la victoire à l'Eglise, dans sa faiblesse et son humilité ! Jean cherche, et voit, non pas un lion, mais un agneau qui est là, comme immolé. C'est en Lui que réside le pouvoir par lequel l'Eglise prévaudra. Et Jean voit la multitude des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation, qui, rachetés, sont l'Epouse immaculée du Christ, membres du corps mystique du Christ, de ce corps qui demeure dans le monde. Jean sait que la Gloire qu'il voit est fondée en Jésus-Christ, fils de Dieu, le Crucifié. La vision de Patmos est un développement, une confirmation de la vision de Césarée de Philippe.

Il n'est pas étonnant que les auteurs du Nouveau Testament insis-

tent tant sur la sainteté personnelle. Telle est l'Epouse du Christ ; tel est le corps du Christ. Remplis d'une sainte terreur, ils le comprennent, et ils sentent leur infirmité.

Mais l'Eglise est aussi la force qui vaincra le monde, et la vision annonce le temps où la connaissance de la gloire de l'Eternel couvrira la terre comme le fond de la mer est plein des eaux qui le couvrent ; où il n'y aura aucun dommage sur la montagne sainte, car les hommes auront forgé de leurs épées des socs de charrues et de leurs lances des serpes, le loup habitera avec l'agneau, et l'enfant qu'on allaite jouera près du nid de l'aspic.

Telle est la vision qui se présente à nos yeux. Ne devons-nous pas nous y consacrer ? Y sacrifier ce qu'il faudra ? Ne nous faut-il pas confirmer à nouveau notre alliance avec Dieu, nous vouer à Lui plus complètement, chaque jour plus prêts à user nos forces, à être ses instruments, consacrés à son service ? « Venez, allons à Guigal, pour y confirmer la royauté. »

## MORNING SERVICE

Devotional Address by the Rev. Philip E. HUGHES

I wish to draw your attention this morning to the prayer which we find in verses 24 to 30 of the fourth chapter of the Acts of the Apostles :

« And when they heard that, they lifted up their voice to God with one accord, and said, Lord, thou art God, which hast made heaven, and earth, and the sea, and all that in them is :

« Who by the mouth of thy servant David hast said, Why did the heathen rage, and the people imagine vain things ?

« The kings of the earth stood up, and the rulers were gathered together against the Lord, and against his Christ.

« For of a truth against thy holy child Jesus, whom thou hast anointed, both Herod, and Pontius Pilate, with the Gentiles, and the people of Israel, were gathered together,

« For to do whatsoever thy hand and thy counsel determined before to be done.

« And now, Lord, behold their threatenings : and grant unto thy servants, that with all boldness they may speak thy word,

« By stretching forth thine hand to heal ; and that signs and wonders may be done by the name of thy holy child Jesus. »

It seems to me that this prayer is one of the most interesting documents which has come down to us from the Apostolic Church ;

for here we see the Apostles united in prayer, and it certainly provides us, who have now come together in order to approach God in prayer, with an excellent practical lesson.

Let us briefly review the circumstances. The Apostles had been arraigned before the religious leaders, before the Sanhedrin, in whose presence they had been sternly threatened. They were strictly forbidden to preach or teach in the name of Jesus of Nazareth. I suppose that if we had been placed in the same circumstances, our natural reaction would have been to ask God immediately to deliver us from those who had threatened us. But it was not in this way that the Apostles prayed to God.

When they lift up their voice together to God, their prayer is unanimous. It commences with the contemplation of God's Person, and what he is in Himself, without in any way referring to their own particular needs and present circumstances : « Lord thou art God, which hast made heaven and earth and the sea, and all that in them is... » They are approaching the sovereign God of all creation. From these opening words a correct perspective is obtained by the Apostles of the situation in which they are placed.

Beyond doubt they were tempted to be preoccupied with their own circumstances, with the threats which had been uttered against them, and with the dangers which surrounded them. If they had centred their prayer on their personal condition, then the perspective would have been entirely false. But, because they turned their gaze upwards to God and because they recollect who God is, that He is indeed the sovereign Lord of the whole universe and also of those men who were threatening them, they saw everything in its true light.

It is altogether necessary that we should follow this example of prayer that the Apostles have given us, and more frequently than we do in the life of our church of the 20th century. This, then, is the first thing : Our God is the Lord, the Sovereign, the Ruler of all Creation.

Secondly, the Apostles recollect that God is Sovereign not only in Creation but in Revelation. They turn next to Holy Scripture. They recall the words of the 2nd Psalm in which David had said, « Why did the heathen rage and the people imagine vain things ? The kings of the earth stood up, and the rulers were gathered together against the Lord, and against his Christ ».

This is interesting also because we see that the Scriptures were the authority of the Apostles. They could place their whole trust in them, and they could base all their actions on them. God had spoken by the mouth of His servant David, through the Holy Spirit, just as our text says. It was not a question of what David had to say as a man, but what God the Holy Spirit had spoken by his mouth. It is in the Word of God that we can place all our trust, no matter what are the circumstances in which we as Christians find ourselves.

This 2nd Psalm contains, in fact, a prophecy of the very circumstances in which the Apostles were placed. All the people, not only Gentiles and Romans, but also the Jews themselves and their religious leaders, had stood up against the Lord's Anointed. This was precisely what this wonderful prophecy had foretold.

God is thus Sovereign in his Revelation. This fact helps us to see everything in its true light. Circumstances are not beyond God's control. Everything is in His dominion. Not even the fierce rage of wicked men is able to frustrate God's purpose. On the contrary, He uses it for the fulfilment of His designs. We see the supreme example of this in the Crucifixion of our Lord Jesus Christ when wicked men released their fury more than at any other time. Through them Satan did everything in his power to destroy God's purpose ; but God is Sovereign, and these men were, in spite of their evil intentions, fulfilling His purposes, and in particular His plan for the redemption of our fallen world.

Thus the Apostles thought of God as Sovereign in Creation, and Sovereign in Revelation. It is only now that they think of themselves and their own needs. Those who had set themselves up against the Lord's Anointed were in fact accomplishing just what God in His wisdom had commanded should be accomplished : « And now Lord behold their threatenings... » Here we can affirm that God is Sovereign in His Choice. He had chosen these men, Peter, John, and the other Apostles. They were certainly not the men the world would have chosen. The world would have regarded them as unworthy and insignificant, but the power of the Holy Spirit acting in their lives transformed them.

Let us compare, then, our own reactions in the face of difficulties and threats with those manifested here by the Apostles. Is it not our inclination to say at once : « And now Lord behold their threatenings and deliver us, give us peace, give us comfort » ? But it was not this the Apostles asked for. They said : « Grant unto thy servants that with all boldness they may speak Thy Word, by stretching forth Thy hand to heal ; and that signs and wonders may be done by the name of Thy Holy Child Jesus. » Their prayer asked for courage, not for peace or security, but for boldness and outspokenness so that they might preach the Word faithfully. We, too, should ask God by His power and grace to make us bolder and more courageous in order that we may proclaim His Word and teach His truth, whatever the cost may be.

The first disciples did not flee from suffering and persecution. In the next chapter we read that these threats were put into execution and that the Apostles were imprisoned and beaten ; and we also read that they rejoiced that they were counted worthy to suffer shame for the name of Jesus.

In Chapter 7 we see how beating gave place to murder when Stephen was martyred for the truth of Jesus Christ. In chapter 12

we see that God permitted James to be beheaded, and that He also miraculously delivered Peter from prison on the eve of the day which had been fixed for his martyrdom. God is always Sovereign over all that happens to those whom He has chosen. They are perfectly safe in His hands.

Finally, we see what was the outcome of the prayer of the Apostles — and after all it is just this of which we have need, just as the Apostles had need of it in the first days of the Church. « When they had prayed the place was shaken where they were assembled together, and they were filled with the Holy Ghost and they spake the Word of God with boldness. » Now it seems to me that we in the Christian Church today no longer know the significance of all this — to be truly filled with the Holy Spirit, to know what it means for a place to be shaken by the power of God, and this as a result of our prayer, to proclaim God's Word with boldness. Can it be that we no longer know how to approach God in prayer ?

By considering carefully the manner in which the Apostles approached God in prayer we shall learn to see things in their true perspective, and not to be overwhelmed by our cares and difficulties which otherwise so often occupy the whole of our outlook ; we shall learn always to look to God and see things as He Himself sees them. Then we shall never be confounded.

Let us all pray :

*Our Heavenly Father, we thank Thee that in Thy mercy and grace, Thou hast placed Thy hand upon us and chosen us in order that we should proclaim the name of Thy Beloved Son Jesus Christ before sinful men, to the uttermost parts of the earth. We thank Thee for Thy Holy Word which reminds us with such clarity that it is Thou who art the Sovereign Ruler of all things and all men... All things are of Thee who hast reconciled us to Thyself by Jesus Christ. We ask Thee mercifully to pardon our self-centredness and to forgive us that we so seldom look upwards to Thee in order to see our circumstances as Thou seest them. We pray Thee to correct us, to chasten us, so that we may follow Thy way and may know something of the wonderful experiences of the Apostles of old. Pardon the weakness and the coldness of our love.*

*We beseech Thee to give us the fulness of Thy Holy Spirit, and to cause us to know what it means for a place to be shaken because Thou art there, what it means to be filled with the Holy Spirit and with power, what it means to go into the world and to preach Jesus Christ with boldness, no matter what men may say or do. Unite us all here in the fellowship of Jesus Christ, so that we may love each other as He loves us and serve Thee faithfully in this Congress and glorify Thy Name by our service. We ask this in the name of our Lord Jesus Christ.*

AMEN.

# CULTE MATINAL D'OUVERTURE

par le Rev. Ph. E. HUGHES

Je désire attirer votre attention, ce matin, sur la prière que nous lisons au Livre des Actes, au chapitre 4, et aux versets 24 à 30 :

« Après avoir entendu Pierre et Jean, ils élevèrent tous ensemble leur voix vers Dieu : Souverain Maître, toi qui as fait le ciel, la terre, la mer et toutes les choses qui y sont contenues, tu as dit par le Saint-Esprit, par la bouche de notre père, ton serviteur David : Pourquoi les nations se sont-elles agitées, et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets ? Les rois de la terre se sont soulevés, et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Oint (Ps. 2 : 1-2). En effet, Hérode et Ponce-Pilate, avec les nations et le peuple d'Israël, se sont véritablement ligués dans cette ville contre ton saint serviteur, Jésus, que tu as oint, pour accomplir tout ce que ta main et ta volonté avaient décidée d'avance. Et maintenant, Seigneur, sois attentif à leurs menaces, et donne à tes serviteurs d'annoncer ta parole avec une pleine hardiesse, en étendant ta main, afin qu'il se fasse des guérisons, des miracles et des prodiges par le nom de ton saint serviteur, Jésus. »

A mon sens, cette prière est l'un des documents les plus intéressants qui nous soient parvenus de l'Eglise Apostolique. Car, ici, nous voyons les Apôtres réunis dans la prière. Et pour nous, qui sommes maintenant réunis dans la prière pour nous approcher de Dieu, nous y trouvons certainement une excellente leçon pratique.

Souvenons-nous brièvement des circonstances. Les Apôtres avaient été conduits devant les chefs religieux, devant le Sanhédrin, en présence duquel ils avaient été ouvertement menacés. On leur avait rigoureusement interdit de parler ou d'enseigner au nom de Jésus de Nazareth. Je suppose que si nous étions placés dans les mêmes circonstances, notre réaction naturelle serait de demander immédiatement à Dieu de nous délivrer des menaces qui pèseraient sur nous. Mais telle ne fut pas la manière dont les Apôtres prièrent Dieu. Quand ils élèvent ensemble leur voix vers Dieu, leur prière est unanime. Elle commence par la contemplation de la Personne de Dieu, de ce qu'Il est en soi, sans le considérer aucunement dans ses rapports avec leurs besoins particuliers, ni avec les circonstances présentes. « Souverain Maître, toi qui as fait le ciel, la terre, la mer et toutes les choses qui y sont contenues... ». Ils s'approchent du Dieu Souverain de toute la

création. Dès leurs premiers mots, la perspective dans laquelle se placent les Apôtres est juste.

Sans doute étaient-ils tentés de se préoccuper de leurs propres circonstances, des menaces qu'ils subissaient, des dangers qui les attendaient. S'ils avaient centré leur prière sur leur condition personnelle, la perspective eût été complètement faussée. Mais, parce qu'ils ont tout de suite tourné les regards vers Dieu, et parce qu'ils se sont rappelés qui est Dieu, qu'il est bien le Maître Souverain de l'Univers entier, et même de ces hommes qui les menaçaient, ils voient toutes choses sous leur jour véritable.

Il est absolument nécessaire que nous suivions cet exemple que nous donnent les Apôtres en prière, et cela plus souvent que nous ne le faisons dans la vie de notre Eglise du xx<sup>e</sup> siècle ! C'est là la première chose. Notre Dieu est le Seigneur, le Souverain Maître de toute la Création.

En second lieu, les Apôtres se rappellent que Dieu est souverain non seulement dans la Création, mais aussi dans la Révélation. Ils se tournent donc vers les Saintes Ecritures. Ils se souviennent des paroles du Psalme 2, dans lequel David avait dit : « Pourquoi les nations se sont-elles agitées, et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets ? Les rois de la terre se sont soulevés, et les princes se sont liés ensemble, contre le Seigneur et contre Son Oint. »

En lui-même, aussi, ce fait est intéressant, car nous voyons que les Ecritures étaient l'Autorité des Apôtres. Ils pouvaient y mettre toute leur confiance, ils pouvaient y fonder toutes leurs actions. Dieu avait parlé par la bouche de son serviteur David, par le Saint-Esprit, ainsi que le dit notre texte. Par David, ce fut Dieu, le Saint-Esprit, qui parla. Il ne s'agissait nullement de ce que David en tant qu'homme pouvait dire, mais de ce que Dieu, le Saint-Esprit, disait par sa bouche. C'est en cette Parole de Dieu que nous pouvons placer toute notre confiance, quelles que soient les circonstances où, comme chrétiens, nous nous trouvions.

Ce Psalme 2 contient en effet une prophétie des circonstances mêmes dans lesquelles se trouvaient placés les Apôtres. Tous les peuples : non seulement les Gentils et les Romains, mais aussi les Juifs eux-mêmes et leurs chefs religieux, étaient liés contre l'Oint du Seigneur. C'est ce qu'annonçait cette étonnante prophétie.

Dieu est donc Souverain dans sa Révélation. Ce fait nous aide à voir toutes choses sous leur vrai jour. Les circonstances n'échappent pas au contrôle de Dieu. Tout est sous sa domination. Même la colère furieuse des méchants ne peut contrecarrer les projets de Dieu. Au contraire ! Il l'emploie pour accomplir ses fins. Nous en voyons l'exemple suprême dans la Crucifixion de notre Seigneur Jésus-Christ, quand les méchants déchaînèrent leur fureur plus qu'ils ne l'avaient jamais fait. Satan fit tout ce qu'il pouvait pour détruire les projets de Dieu.

Mais Dieu est souverain. En fait, les hommes accomplirent les fins de Dieu et, en particulier, le plan de la Rédemption de notre monde déchu.

Les apôtres ont donc songé au Dieu Souverain dans la Création et Souverain dans la Révélation. C'est alors seulement qu'ils pensent à eux-mêmes et à leurs nécessités présentes. Ceux qui s'étaient ligués contre l'Oint du Seigneur accomplissaient en fait ce que Dieu, dans sa sagesse, avait décidé de tout temps qu'ils accompliraient : « Et maintenant, Seigneur, disent-ils, sois attentif à leurs menaces... ».

Nous pouvons ici affirmer que Dieu est souverain dans son choix. Il a choisi ces hommes, Pierre et Jean, et les autres Apôtres. Ce n'étaient certainement pas ceux que le monde eût choisis. Ils étaient les plus humbles, selon l'opinion du monde. Mais le pouvoir du Saint-Esprit agissant dans leur vie les avait transformés.

Examinons donc quelles sont nos réactions devant les difficultés et les menaces, et celles que manifestent ici les Apôtres. Notre tendance n'est-elle pas de dire aussitôt : « ...et maintenant, Seigneur, sois attentif à leurs menaces, et délivre-nous. Donne-nous la paix, donne-nous le confort » ? Ce n'est pas là ce que demandèrent les Apôtres. Ils dirent : « Donne à tes serviteurs d'annoncer ta parole avec une pleine hardiesse, en étendant ta main, afin qu'il se fasse des guérisons, des miracles et des prodiges par le nom de ton saint serviteur Jésus. » Leur prière demandait le courage ; non pas la paix et la sécurité, mais la hardiesse, la témérité, pour prêcher la parole. Il nous faut aussi prier Dieu de nous rendre plus hardis, plus courageux, par Son pouvoir et Sa grâce, afin que nous annoncions Sa parole et proclamions Sa vérité, quel qu'en soit le prix.

Les premiers disciples ne fuyaient pas devant la souffrance et la persécution pour l'amour du Seigneur. Nous lisons au chapitre suivant que les menaces furent mises à exécution et que les Apôtres furent battus de verges. Et nous lisons aussi qu'ils étaient joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobes pour le nom de Jésus.

Au chapitre 7, nous voyons comment la flagellation fait place au meurtre, lorsque Etienne fut martyr pour la vérité du Seigneur Jésus. Au chapitre 12, nous lisons que Dieu permet que Jacques soit décapité, alors qu'il délivre miraculeusement Pierre de sa prison, la veille même du jour où son martyre devait être consommé. Dieu est toujours le Maître des événements et de ceux qu'il a choisis. Ils sont en sécurité dans le creux de sa main.

Nous voyons enfin quel fut l'exaucement de la prière des Apôtres. Et, après tout, c'est bien cela dont nous avons besoin, tout comme c'est ce dont les Apôtres avaient besoin aux premiers jours de l'Eglise. « Lorsqu'ils eurent prié, le lieu où ils étaient rassemblés trembla. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils annonçaient la parole de

Dieu avec hardiesse. » Or, il me semble qu'en tant qu'Eglise chrétienne, nous ne savons plus guère aujourd'hui ce que cela signifie. Etre vraiment remplis du Saint-Esprit ! Savoir ce que c'est qu'un lieu qui tremble par la puissance de Dieu, et ceci en exaucement de notre prière ! Annoncer Sa parole avec hardiesse ! Est-ce que nous ne savons plus nous approcher de Dieu dans la prière ?

En considérant avec grand soin la manière dont les Apôtres s'approchèrent de Dieu par la prière, nous y apprendrons à voir les choses sous leur vraie perspective, à ne pas être accablés par nos soucis, nos difficultés, ce qui le plus souvent ne fait que boucher notre horizon ; à toujours regarder à Dieu et à voir les choses comme Il les voit lui-même. C'est alors que nous ne serons jamais confondus.

Prions donc ensemble :

*Notre Père qui es aux cieux ! Nous Te remercions de ce que dans Ta merci, dans Ta grâce, Tu aies mis Ta main sur nous, que Tu nous aies choisis, afin que nous annoncions le nom de Ton Fils bien-aimé, Jésus-Christ, devant les hommes pécheurs, jusqu'aux extrémités de la terre.*

*Nous Te remercions de Ta sainte Parole, qui nous rappelle avec une telle netteté que c'est Toi qui es le Souverain Maître de toutes choses et de tous les hommes. Tout vient de Toi qui nous as réconciliés à Toi-même en Jésus-Christ.*

*Nous Te demandons que, dans Ta bonté, Tu nous pardones notre égocentrisme, et de si peu regarder à Toi pour voir les circonstances comme Tu les vois. Nous Te prions de nous corriger, de nous châtier, afin que nous suivions Ton chemin, afin que nous sachions ce que les Apôtres avaient si merveilleusement appris.*

*Pardonne-nous la faiblesse et la froideur de notre amour.*

*Nous Te demandons de nous donner la plénitude de Ton Saint-Esprit, de nous faire connaître ce qu'est un lieu qui tremble parce que Tu y demeures ; ce que signifie être rempli du Saint-Esprit et de Ta puissance ; ce qu'est aller dans le monde et d'y annoncer Jésus-Christ avec hardiesse, quoi que les hommes puissent dire ou faire.*

*Unis-nous tous ici dans la communion de Jésus-Christ, afin que nous nous aimions les uns les autres comme Il nous aime, que nous Te servions fidèlement dans notre Congrès, et que Tu glorifies Ton nom par notre service.*

*Nous Te le demandons, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Amen !*

# DISCOURS D'OUVERTURE

par le Prof. Jean CADIER

Le Calvinisme a mis dans sa conception de la vie de l'homme chrétien l'accent sur la reconnaissance. Attitude bien oubliée à notre époque, dans laquelle l'avidité et l'orgueil enferment l'homme en lui-même, dans l'admiration de ses propres forces et dans la solitude jalouse de l'aprétré au gain. L'homme naturel est replié sur lui-même, dans la tension de son effort et la défiance à l'égard des autres et de la nature. L'homme gracié au contraire a reçu de l'Esprit-Saint cette ouverture de l'âme, cette disponibilité qui l'offre à Dieu et aux autres. Il accepte l'admonestation de saint Paul : « Qu'as-tu que tu ne l'as reçu ? » (I Cor. 4 : 7). Il se sait créature réceptive et non créature créatrice. Il voit en toutes circonstances la main souveraine de Dieu qui lui tend quelque richesse nouvelle, et son âme comblée ne peut que témoigner de sa reconnaissance. C'est donc ce que nous ferons avant tout ce matin.

Reconnaissance avant toutes choses au Dieu tout-puissant et miséricordieux qui a permis que ce Congrès soit ici rassemblé de toutes les parties du monde, et qui dans toutes les nations s'est choisi un peuple qui lui appartient. Qu'il nous prépare à recevoir les uns des autres, et par l'action du Saint-Esprit, qui surmonte toutes les difficultés que crée la diversité des langues et des coutumes, des enseignements nouveaux et féconds. Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres, à dépasser nos situations particulières d'individus, d'églises, de peuples, à franchir les barrières qui nous isolent pour recevoir de ceux qui vivent dans d'autres circonstances des directions de vie et d'action.

Reconnaissance aussi à ceux qui ont eu la pensée de reprendre la suite des *Congrès internationaux pour la foi et l'action réformées*, et qui ont préparé la tenue à Montpellier de cette rencontre. Elle prend ainsi sa place dans la série de ces grands rassemblements théologiques que furent Londres, Amsterdam, Genève, Edimbourg. S'il m'est permis d'évoquer ici un souvenir personnel, j'évoquerai la visite inattendue que me fit, il y a plus de vingt ans, dans mon presbytère de montagne, M. RUTGERS, Ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, qui venait personnellement m'inviter à prendre part au Congrès d'Amsterdam 1934. Quelques semaines après, je participais à ce Congrès, et j'y

retrouvais, en particulier, le Professeur Auguste LECERF. Il convient, alors que pour la première fois un Congrès Réformé tient ses assises en France, que nous disions ici notre reconnaissance à celui qui, bien loin d'être, comme on le disait ironiquement, « le dernier des calvinistes », a été à l'origine du renouveau du calvinisme en France. Grâce à la ténacité de sa foi, à la solidité de son enseignement, à la sérénité de son caractère, Auguste LECERF a été pour une génération de pasteurs français un maître écouté et vénéré. Il a redonné à la théologie réformée dans notre pays une place primordiale par ses cours et par ses trop rares publications. Nous tenons à dire ici la respectueuse admiration que nous avions pour ce maître, ainsi que pour Mme LECERF que Dieu a rappelée à Lui il y a quelques semaines. Ceux qui ont participé comme nous au Congrès de Genève 1936 se souviennent de la place qu'il y a tenue et de l'autorité avec laquelle il y fut écouté et y exerça la tâche présidentielle.

Reconnaissance enfin à la Faculté de Théologie de Montpellier et à l'Eglise qui nous reçoivent. Nous prions M. le Doyen LEENHARDT, que nous remercions chaleureusement de ses paroles de bienvenue, de transmettre au Conseil de Faculté l'expression de notre vive gratitude. La Faculté de Montpellier est une Faculté d'Eglise, elle est profondément enracinée dans la réalité concrète de la vie des paroisses dans l'Eglise Réformée de France. Héritière des traditions du passé de la Faculté de Théologie de Montauban, elle a reçu de ce passé un attachement à la doctrine réformée. La Faculté de Montauban, c'est au XVII<sup>e</sup> siècle le grand Daniel CHAMIER, le fougueux controversiste qui fit voter au Synode national de Gap un quarante et unième article à la Confession de Foi pour déclarer que le Pape de Rome était l'Antéchrist et qui mourut tué par un boulet sur les remparts de Montauban pendant qu'il exhortait les soldats huguenots à la résistance. La Faculté de Montauban, c'est à une époque toute récente le plus grand historien de CALVIN, le Doyen Emile DOUMERGUE, dont j'ai eu le privilège de suivre encore les cours, alors qu'il écrivait les dernières pages de son œuvre monumentale. J'entends encore ce grand vieillard de quatre-vingts ans nous exposer les grands principes de l'Institution chrétienne, que j'écoutais alors, je l'avoue, d'une oreille distraite et dont je devais, par la grâce de Dieu, retrouver la puissance quelques années plus tard dans la réalité du ministère paroissial, avant d'en faire la base de l'enseignement actuel de la dogmatique dans cette Faculté. Montpellier, la ville des martyrs huguenots où ont été dressés plus de trente gibets de prédicants et de pasteurs, vous accueille aujourd'hui, Messieurs, dans la modestie de cette Maison où se préparent, dans l'étude de la Bible et de la pensée réformée, les pasteurs de la France de demain. Pour cette pérennité d'une Eglise persécutée, qui a été cependant, suivant le mot célèbre de Théodore DE BÈZE au Roi de Navarre, « une enclume qui a usé bien des marteaux », nous devons aussi dire à Dieu notre reconnaissance.

La reconnaissance sous ses différentes formes, louange et obéissance, est essentiellement une attitude réformée. Le Catéchisme de HEIDELBERG intitule sa troisième partie, qui expose sa doctrine des œuvres, « De la reconnaissance », et apporte ainsi la solution au problème si souvent posé du rapport de la foi et des œuvres. Par la reconnaissance, l'homme retrouve dans sa propre vie les démarches aimantes de Celui qui l'a créé et racheté. Il sort de l'indifférence orgueilleuse de celui qui se croit le maître de son destin et l'artisan de ses réussites et ramène tout à son œuvre propre. Par la reconnaissance, l'homme calviniste affirme l'entièrè souveraineté de Dieu sur le monde et sur lui-même. Il affirme qu'il ne peut pas se sauver lui-même du péché et de la perdition, mais que la plus petite lumière d'espérance qui vient éclairer son âme est déjà une grâce de Dieu, toute gratuite et entièrement imméritée. « Tout est grâce », disait Alexandre VINET, un siècle avant BERNANOS. Par conséquent, la reconnaissance envers Dieu doit se manifester dans toute la vie, dans tous les domaines, dans toutes les activités de l'homme, puisque c'est au travers de toutes ces activités que se manifeste l'action souveraine de Dieu et que rien ne s'y accomplit sans sa volonté. « C'est de Lui, c'est par Lui, c'est pour Lui que sont toutes choses. A Lui soit la gloire dans tous les siècles. » (Rom. 11 : 36). A cette affirmation de la domination suprême de Dieu sur toutes choses correspond l'exhortation du même apôtre : « Rendez grâces pour toutes choses. » (I Thess. 5 : 18). De par l'ambivalence des termes de la langue biblique, Dieu nous accorde sa grâce et nous lui rendons grâces. Nous rendons à Dieu ce qu'il nous a donné, nous le reconnaissons comme Celui auquel nous devons tout.

Que cette attitude de débiteurs soit de plus en plus absente de la mentalité moderne, c'est ce qu'affirme le titre des études de ce Congrès quand il parle de la « sécularisation » du monde moderne. Le « siècle », c'est dans le langage religieux la réalité présente, le monde présent, par opposition à la réalité éternelle et au royaume à venir. LACORDAIRE disait de la prédication de l'Evangile « qu'elle fait retenir dans le siècle un son d'éternité ». Saint Paul écrit avec tristesse à Timothée : « Démas m'a abandonné, ayant aimé le siècle présent. » (II Tim. 4 : 10). Ce qui est séculier s'oppose à ce qui est religieux. Sécularisation est à peu près synonyme de laïcisation.

La caractéristique de la vie moderne sur laquelle nous avons voulu nous arrêter pendant cette semaine est sa volonté d'échapper de plus en plus à l'emprise de Dieu et de restreindre de plus en plus le domaine de la vie religieuse. Il ne nous appartient pas ici de développer des constatations qui feront l'objet d'études plus approfondies au cours de ces journées. Nous désirons seulement d'une manière générale souligner cette fuite loin de Dieu qui est la marque de la mentalité de notre monde. Nous voulons surtout constater que cette séparation du sacré et du profane apparaît au plus grand nombre comme absolument normale et comme allant de soi. Dans le domaine scienti-

fique, le principe de l'exclusion de la transcendance est admis comme fondamental. Dans le domaine de l'éducation, le caractère laïque de l'enseignement est considéré comme une nécessité et est fortement défendu même par un grand nombre d'enseignants chrétiens. Dans le domaine du soin des malades, la tâche de l'amour chrétien est réduite à des proportions infimes, vestiges des temps passés où l'Eglise considérait comme un privilège de s'y consacrer de toutes ses forces. Dans le domaine politique, il est acquis, dans des pays comme la France, que le nom de Dieu ne doit jamais être prononcé dans un discours sur les affaires de l'Etat. Un mot d'ordre souvent proclamé ces derniers temps est : la religion, affaire privée. Dans bien d'autres domaines, nous pouvons constater cette volonté de soustraire à l'action de Dieu la conduite de la vie.

D'où vient cette tendance à la sécularisation ? Certainement des progrès de l'athéisme et du matérialisme, de la déchristianisation du monde moderne. Mais il ne faut pas négliger non plus le rôle qu'a eu dans cette sécularisation la conception catholique de la vie.

A mesure que se constituait l'édifice romain de l'Eglise, et sa prétention à être seule le canal du salut, considéré non plus comme un pardon de Dieu, mais comme une force vitale transmise par des sacrements, inévitablement une distinction s'établissait dans la vie entre le sacré et le profane, entre ce qui est de la juridiction de l'Eglise et ce qui est de la juridiction séculière. C'est le conflit entre le Pape et l'Empereur. Tout ce qui ne se plie pas aux ordonnances ecclésiastiques est rejeté dans le monde et excômmunié. Au début du xvi<sup>e</sup> siècle, il est acquis que ceux qui veulent être sauvés doivent embrasser l'état monastique, et LUTHER, avide de salut, entre au couvent des Augustins. Constituer un cadre de vie religieuse par l'obéissance à des règles et à des prescriptions rituelles, c'était dresser une barrière entre l'Eglise et le monde, entre le religieux et le séculier, c'était créer la notion même de séculier. C'était établir une différence entre les clercs et les laïcs. A une notion sociologique du salut, transmis corporativement par une hiérarchie, correspondait aussi une notion d'un monde qui échappe à l'autorité de l'Eglise et qui, par cette non-appartenance au corps de l'Eglise, se voue à la perdition.

La Réforme a battu en brèche cette séparation du sacré et du profane. Pour CALVIN, Dieu est le maître de toute la vie, et c'est dans la vie tout entière qu'il veut être servi et honoré. Le salut est l'œuvre du seul Fils de Dieu, mort et ressuscité pour accomplir l'œuvre du pardon. L'homme est sauvé non par l'appartenance à une Eglise, mais par cette relation individuelle et immédiate que Dieu crée avec lui en lui accordant le don de la foi. Par son Saint-Esprit, Dieu sanctifie l'homme dans toutes les manifestations de son activité terrestre, et la vie tout entière du chrétien est une louange à son Seigneur. La vie chrétienne n'est pas liée à la participation aux sacrements. Certes, ce sont des

aides que Dieu nous donne pour mieux connaître le message de sa grâce, mais ce ne sont pas des conditions nécessaires au salut. Ainsi, l'homme chrétien n'est pas lié à une société hiérarchique qui réclame son obéissance. Il n'est pas obligé de quitter la vie séculière pour glorifier Dieu. Il est au contraire appelé à glorifier Dieu dans le siècle, dans la vie de tous les instants, par le témoignage rendu à son Sauveur et par l'obéissance fidèle à sa volonté. Le croyant n'est pas appelé à renoncer à la vie du foyer, ni au travail de sa profession, ni aux affaires publiques, pour servir Dieu. Il est appelé à renoncer au péché sous toutes ses formes : impureté, mensonge, injustice, cupidité. Il n'y a plus de domaine réservé à Dieu. Il n'y a plus de séparation entre le clergé et les fidèles. Chacun est appelé à s'approcher directement de Dieu qui s'adresse à lui par le moyen de l'Ecriture sainte, éclairée pour chaque croyant par le témoignage intérieur du Saint-Esprit. Dans le monde, dans le siècle présent, le croyant entend au plus profond de lui-même l'injonction souveraine qui lui ordonne de faire la volonté de Dieu et de se séparer du mal. A chacun de prendre ses décisions, dans le face-à-face secret avec Dieu, dans la certitude que le Saint-Esprit conduit dans toute la vérité et qu'il donne la force, une fois la volonté de Dieu connue, de l'accomplir sans détours.

On nous dira peut-être que nous sommes injustes vis-à-vis de la notion catholique romaine de la vie et que la lutte contre la sécularisation a été menée avec succès par l'Eglise du Moyen Age, alors qu'elle étendait son autorité sur toutes les manifestations de la vie humaine. C'était le temps où, comme nous le voyons dans cette cité, l'Université se bâtissait à l'ombre de la cathédrale et les professeurs de la Faculté de Médecine en étaient les chanoines. C'était le temps où les corporations de métiers, groupées autour de la bannière de leurs saints, regroupaient les artisans en sociétés religieuses. C'était le temps où les confréries de charité soignaient les malades et les lépreux. Ce que nous pouvons concevoir de meilleur comme lutte contre la sécularisation de la vie moderne, ne serait-il pas le retour en chrétienté que préconisent quelques orateurs catholiques ?

Nous répondrons que cette réponse catholique instaure la domination d'une Eglise, c'est-à-dire d'une organisation sociologique hiérarchisée, qui institue sur la terre un Royaume de Dieu, qui s'identifie avec le Royaume de Dieu. La vie chrétienne est alors conçue comme une obéissance à des ordres de la hiérarchie, à des préceptes, à des rites. L'Eglise englobe toute l'existence humaine, mais elle établit une tutelle qui brise les personnalités et se met à la place du Saint-Esprit. Cette conception méconnaît la souveraine liberté du Saint-Esprit, ses initiatives imprévues, ses interventions paradoxales. L'Eglise est une société de salut, elle n'est plus seulement un groupe de témoins du Sauveur.

Dès les premiers siècles d'ailleurs, la réaction contre ces prétentions romaines fut vive. Elle se manifeste dans l'attitude monacale de

renoncement au monde et de constitution de petites collectivités séparées du siècle et vivant au milieu de la société humaine une vie fermée, en vase clos. Ce même Moyen Age, qui a vu la prétention ecclésiastique à dominer toutes les sciences comme tous les métiers et à exercer même un pouvoir temporel, a vu aussi l'éclosion du message de pauvreté d'un SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. Mais, peu après la mort de SAINT FRANÇOIS, les Franciscains abandonnaient le strict dépouillement et l'annonce de l'Evangile sur les routes pour rivaliser dans les écoles scolastiques avec les autres ordres. Paris a vaincu Assise.

Or, le calvinisme se situe entre ces deux positions catholiques opposées. Il ne demande ni l'obéissance aveugle à un clergé hiérarchique, ni le renoncement à la vie dans le monde. Il reste dans le monde, mais il n'est pas du monde. Partant de la souveraineté de Dieu sur le monde, le calvinisme croit à cette action divine qui, malgré le péché, se manifeste encore dans la création déchue. Il croit surtout à la victoire dernière de Dieu et à la rédemption de ce monde. Par conséquent, le monde ne doit pas être méprisé, et la conception ascétique est erronée. Mais, d'autre part, l'action de Dieu dans le monde ne se fait pas par un corps social, mais par la volonté souveraine du Père suscitant des personnalités, créant par sa grâce des vies nouvelles, constituant des individus-témoins, dont la protestation contre le péché et l'attitude d'obéissance à Dieu seul revendiqueront les droits méconnus du Seigneur. Dieu place ainsi dans le monde ses représentants, ses ambassadeurs, chargés de rappeler sa présence et sa souveraineté en même temps que sa miséricorde. L'esprit du siècle est battu en brèche, non par une organisation, mais par des personnalités. Le croyant ne doit donc pas renoncer à la vie familiale, à la vie professionnelle, à la vie politique, mais il doit au contraire dans ces divers domaines agir dans l'obéissance à Dieu et montrer par son attitude les véritables exigences de Dieu, révélées par son Esprit dans les Saintes Ecritures.

On nous dira peut-être que la lutte contre la sécularisation de la vie moderne est une utopie, une vaine tentative contre des attitudes déjà codifiées par les lois, entrées dans les mœurs, consacrées par l'étatisme dominant dans la plupart des pays. Que peuvent contre une mentalité ainsi créée dans les esprits dès l'enfance, fortifiée de toutes parts par la coutume, quelques personnalités isolées, quelques témoins de l'honneur de Dieu ? Nous répondrons : La question n'est pas de savoir ce que le monde en pensera, mais seulement ce que Dieu en pense. La question n'est pas de savoir si ces témoins seront compris, mais seulement s'ils sont dans la vérité. L'histoire des huguenots est là pour nous dire que c'est par quelques rares hommes et femmes saisis par Dieu que des puissances redoutables et tyranniques ont été vaincues. C'est ici qu'il convient de rappeler la devise du TACITURNE : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni

de réussir pour persévéarer. » Nous n'avons pas à constituer un état dans l'Etat. L'Eglise sera toujours le groupe des périgrinants au travers du monde, le groupe des étrangers et des voyageurs. Essayer de prendre le pouvoir serait encore céder à la tentation éternelle du chrétien de se stabiliser dans le monde. Notre devoir est autre : Affirmer que Dieu est, qu'il est le Souverain Maître de toutes choses, que sa grâce est notre seule possibilité de subsister et que sa volonté doit être faite sur la terre comme au ciel, inlassablement, par ceux qu'il a appelés à Lui et rachetés. Voilà notre tâche, le reste appartient à Dieu !

## OPENING ADDRESS

by Professor Dr Jean CADIER

(*English Summary*)

Calvinism has emphasized the importance of thankfulness in its conception of the life of the Christian man. The normal man is self-centred and unmoved by concern for others, but the spiritual man has received from the Holy Spirit this opening of the heart and this offering of himself in the service of God and of others. He knows that he is a receptive creature and not a creative creature. In all circumstances of life he sees the sovereign hand of God conducting him into new blessing, and his full heart cannot but express his thankfulness.

First of all, we express thankfulness to our almighty and merciful God who has permitted this Congress to assemble here, composed of nationalities from every corner of the earth. We have much to learn from each other in moving beyond our own special circumstances, as individuals, as churches, as peoples, and in removing barriers which isolate us, so that we may benefit in life and action from those who live in conditions other than our own.

We are thankful also to those who have determined to resume the sequence of the International Congress for Reformed Faith and Action, and who have prepared the way for this gathering at Montpellier. It takes its place in the series of great theological assemblages which have been held in London, Amsterdam, Geneva, and Edinburgh. We express our thankfulness also to the Theological Faculty of Montpellier and to the Church who are entertaining us. Montpellier, the city of the Huguenot Martyrs, where more than thirty gallows of preachers and pastors were erected, welcomes you today in this modest building where the pastors of the present day are trained in the study of Scripture and Reformed thought.

Thankfulness in its different forms, praise and obedience, is essentially a Reformed attitude. By thankfulness the Reformed Christian affirms the complete sovereignty of God over the world and over himself. He affirms that he cannot save himself from sin and perdition but that the very smallest flame of hope which illuminates his heart is already the gift of God's grace, entirely free and undeserved. Consequently, thankfulness towards God should be displayed in the whole of life, in every sphere and activity of man, since it is through all these activities that God's sovereign action is manifested, and nothing is accomplished apart from His Will. « For of Him, and through Him, and to Him, are all things : to Whom be Glory for ever. » (Rom. 11 : 36). We return to God that which He has given us. We offer Him our thankfulness as the One to whom we owe everything.

The fact that this attitude of being debtors is increasingly absent from the modern outlook is confirmation of the title of the studies of our Congress, when it speaks of the « Secularization of Modern Life ». The characteristic of modern life which we desire to consider during this week is its wish to escape more and more from the rule of God and to restrict more and more the sphere of religious life. We wish to assert that this divorce between the sacred and the profane is regarded by most people as altogether normal and self-evident. In the scientific sphere the exclusion of transcendence is acknowledged as fundamental. In the sphere of education the lay character of teaching is considered a necessity and is strongly defended even by a great many Christian teachers. In the sphere of the care of the sick the task of Christian love has been reduced to minute proportions, a mere vestige of times past when the Church regarded it a privilege to give herself to this work with all her energies. In the political sphere it is agreed that God's name is never to be mentioned during a debate on affairs of state. It has become fashionable in these days to declare that « religion is a private matter ».

This movement towards secularization is a product undoubtedly of atheism and materialism, of the de-Christianization of the modern world ; but one must not overlook the fact that it is also a product of the Roman Catholic conception of life, whereby the state and the church are viewed as being in conflict with each other and a barrier is erected between the church and the world, between what is religious and what is secular. Indeed, it is this outlook which creates the very notion of the secular.

The Reformation made an attack upon this separation between the sacred and the profane. For Calvin, God was the Lord of the whole of life and it is in every aspect of life that He wishes to be served and glorified. The Christian is not obliged to abandon the secular life in order to glorify God. On the contrary, he is called to glorify God in the world and in every department of his life by

his witness to his Redeemer and by faithful obedience to His Will. Nor is there any longer a separation between the clergy and other believers. Each Christian is called to approach God directly, who speaks to him through the Holy Scriptures illuminated for him by the internal testimony of the Holy Spirit.

The Christian remains in the world but he is not of the world. He has a supreme belief in God's ultimate victory and in the redemption of this world. Consequently, the world ought not to be despised, and the ascetic outlook which does so is erroneous. God has placed His ambassadors in the world, charged with the task of reminding others of His presence and sovereignty as well as His mercy. It is not by an organization but by personalities that the spirit of the world is overthrown. Thus the believer ought not to renounce family life, professional or political life, but on the contrary, ought to conduct himself in these various spheres in obedience to God and to His requirements revealed in Holy Scripture.

It is not for us to set up a state within the state. The Church will always, be composed of those who are making a pilgrimage through the world, a group of strangers and sojourners, who bear witness that God is the Sovereign Lord of all things and that His grace is mans' sole hope.

# THE LIBERTY OF MAN

By D<sup>r</sup> H. J. STOB

Every one wants freedom. Business men want economic freedom. Citizens want political freedom. Believers want religious freedom. Teachers want academic freedom and all men want personal freedom.

This is understandable. Man has an essential dignity and a native claim to liberty. He was made in God's image. He was not meant to be a slave, and he can never be happy in bonds.

This the Christian knows better than any man and that is why he hates all tyranny. It is the reason for his uncompromising opposition to political dictators, economic collectivisms, and coercive religious establishments. It accounts for his resistance to monopolistic education and programs of thought control. It is the reason why he defends human liberty on all fronts.

In thinking that man should be free from arbitrary restraints in every department of human thought and action the Christian does not differ from the modern Liberal. The Liberal, too, loves liberty, and though he is not so sure as formerly just what liberty means and how it can be preserved, he still pursues it with religious, though not with Christian, devotion. It is not surprising, therefore, to find the Christian, in whom the love of freedom is inextinguishable, in at least apparent agreement on many practical issues with the secular Liberals of the day. Like the latter he is apt to be an advocate of some form of democracy in government, of free though responsible enterprise in business, of liberty of conscience in religion, of freedom of expression in journalism, of civil liberties for men of every race and color in social polity, and of freedom of thought and inquiry in the schools. He is especially apt to be this if he is a Protestant and aware of the Protestant tradition of liberty, criticism, and non-conformism. The typical Protestant is a doughty champion of human freedoms, and thus in form at least a brother to the modern Liberal.

\*\*

It would be a mistake, however, to suppose that the Christian and the modern liberal are cut from the same cloth. Their agreements are only on the surface. Both want freedom, but their

definitions of freedom are radically different, and the difference is bound in the long run to affect policy and practice, and to place them on opposite sides in the battle now being fought to preserve the culture and institutions of Western Europe.

An important feature of that culture has been the high value placed upon the human personality and the important status accorded to the individual in the social order. Another has been the respect entertained for human brotherhood in the social community and the principles of love and justice which generate and support it. Both Christian and secular interpreters of the contemporary crisis in Western civilization are agreed that these features define as nearly as any the free society which they are seeking to preserve against the threat of Communist collectivism and totalitarianism. They are not agreed, however, on the origin of these features, nor on their ground. The one believes that the dogma of the sacredness of human personality and of individual rights, and the dogma of community, are natural and self-evident truths requiring no transcendent ground and validation and being sufficiently guaranteed by a non-religious or secular humanism, while the other points to their Christian origin and insists that they can be established only on a theological basis. This difference of opinion is fundamental. The Liberal believes that the Christian is imperilling human freedom by associating it with religious authoritarianism, while the Christian believes that the Liberal in rejecting divine sanction for liberty has already lost his grip on it and is enjoying it only by Christian sufferance.



It can be shown, I think, that the freedoms which Western man enjoys are due in largest part to the influence of Christianity. The free society men cherish roots in the religion of Christ. A genetic relationship exists between Christian faith and the best in what has come to be called the democratic way of life. Western civilization has two roots : classical paganism and Christianity, and the first of these influenced the development of Europe, at least during the first fifteen centuries, only in so far as it was preserved and modified by medieval Christianity. It may be said therefore that the Christian faith is « the deepest foundation of our civilization » (Brunner) and by that token the source of what we have come to regard as one of its most hallowed traditions, the tradition of freedom.



It is evident, at any rate, that there was nothing in Greek Humanism as such which could account for the development of those

liberties which have received acknowledgment in the Constitutions and Bills of Rights of most modern states.

The rationalistic universalism of Greek thought could provide no place for the *Individual*. For Plato particularity was a non-rational moment in an otherwise rational universe. True being was universal being. The individual was not really real and it owed what existence it enjoyed to the negative principle of Non-Being. Individuality and uniqueness counted for even less in monistic Neo-Platonism where mystic absorption in the All-One, and consequent loss of identity, was presented as the goal of life. In all of Greek thought this inability to establish and validate the individual reveals itself. Even Sophism had no true appreciation of the self. It confused individualism with sheer subjectivity and landed in Nihilism. Nor did Aristotle, for all his insistence on the empirical and contingent, really get beyond universalism. For him the species and not the individual remained the important reality. In political and social theory this meant the subservience of the individual to the interests of the state in a way not unlike that revealed in contemporary communism.

Of *personality*, as we of the Western World have come to think of it, the Greeks had no conception. In the thought of the great Greek thinkers *Being* was rational indeed, but it was not spiritual. Ultimate reality was in their view static and impersonal, — a Form or an Idea. It did not create, it did not save, it did not love. By the same token the essence and dignity of man lay not in his capacity to respond to and have fellowship with Another summoning him to communion, but only in the capacity intellectually to apprehend and adjust to abstract Truth. God in Greek thought had no heart, and by consequence neither did man, for, as Brunner says, « Only the personal God can fundamentally establish truly personal existence » (*Christianity and Civilization*, p. 94).

Where respect for individuality and personality is lacking there one need not expect to find *community*. Nor does one find it in classic paganism. Plato, it is true, secured the Greek Politeia from the threat posed by Sophism, and Aristotle regarded man as a political animal, but neither distinguished as they ought between society and the state and, as a consequence, neither attached due importance to the one group where love and community has its proper center and point of radiation — the family. More basically still, they had no experience of that Love without which true communion is impossible — the Divine Agape, God's love for sinful and unworthy man. The best they knew was Eros, a self-initiated attachment to what was considered good and valuable. But this, from the nature of the case, could not be exercised upon the ignorant, the wicked, and the ugly, and thus large numbers were excluded in principle from human fellowship, and authentic community was never achieved.



With the emergence and growth of Christianity a new set of ideas began to shape the thought and action of the peoples of the West. These ideas were derived from the Scriptures of the Old and New Testaments, and their promulgation and acceptance created a new order in Europe. This order differed in significant respects from the Graeco-Roman order which it displaced. In particular it created in those whom it formed a truer understanding of Individuality, Personality, and Communion than had hitherto existed, and thus prepared the way for the recognition and exercise of those liberties which a new and anti-Christian secularism is in our day engaged in undermining.

The absence in medieval society of many democratic freedoms should not mislead us into believing that there is no connection between Christianity and human liberty, or to place undue blame upon the medieval church. It takes time to establish liberty, and it takes time to fashion a civilization. Social organization, laws, and institutions are not formed in a day.

If the medieval church did not actually create a polity and culture which we should regard as desirable, it did proclaim truths about God, man, and the world which in due time would move men to organize society in a manner more in keeping with the Christian message. It placed upon the untutored peoples of Northern and Western Europe the imprint of the Christian spirit, it formed their conscience, it gave to their lives a Christian framework, it pressed upon them the claims of Christian duty, and aroused in them aspiration to be free men under God. It told them of their being created by God, of their being formed in His image, of their fall, of the reconciliation effected in Christ, of the hope of immortality, of the obligation to love all men and God above all, and of much else besides — all of it calculated, when properly understood, to make them love freedom and oppose tyranny, even the tyranny of the church itself.

The church did all this imperfectly, of course. It did it so imperfectly, indeed, that no one instructed in the Scriptures may now follow its example. Its greatest fault was that it failed to keep the determinative Christian ideas in strict biblical purity. Instead of developing a truly scriptural anthropology which might have enabled it to fashion even in medieval times a more basically Christian culture, it effected a synthesis with pagan thought and developed a Nature-Grace schema which obscured and undetermined the very fundamentals of the faith. The synthesis, because it was a synthesis of two incompatible religious motifs, could not, from the nature of the case, endure. The pagan and the Christian elements had sooner or later to be disengaged. This disengagement was effected when, at the beginning of the modern period, the Protestant Reformers and the

Renaissance Humanists broke with the church, the former sizing upon the Christian and the latter upon the Greek components of the medieval synthesis.

It was now that the day of human liberty, long in preparation, finally dawned. The Reformers, particularly Calvin, settled there liberties firmly on their Christian basis. The Humanists appropriated and proclaimed them, but they simultaneously lifted them off their foundation, and thus, by secularizing them, doomed them to extinction.

\*\*

It is characteristic of the Reformers that they put human liberty in an ethico-religious context. This is especially true of Calvin. He binds freedom to morals. Freedom for him is a means and not an end. It has only instrumental value. It must serve the purposes of love. This determines its nature, and sets the limits of its exercise. Liberty is granted a man, he says, « in order that he may be the better prepared for all the duties of charity ». And again : « Our liberty should be subject to charity. » In speaking thus Calvin follows the teaching of the Apostle who in his letter to the Galatians admonishes : « Brethren, ye have been called unto liberty ; only use not liberty for an occasion to the flesh, but by love serve one another. » (Gal. 5 : 13). Liberty, then, is always in order to goodness. It is never merely freedom *from* something ; it is always freedom *to* something, the freedom to meet one's obligations. It always implies direction, which means commitment to some value or ideal, « capacity to act in the light of which is part of the very definition of freedom » (Farmer, p. 222). Freedom binds. It presupposes God. Our duties are the generating source and limit of our liberties. But our duties represent precisely God's sovereign claim on us. There can, accordingly, be no liberty that does not take God into account. This is Calvin's conviction and that of every Christian who listens intently to the Word.

It is evident from another point of view as well, that for Calvin human liberty is inseparable from God. God is man's creator. It is only in God that man lives and moves and has his being. We are his subjects. In our subjection to him consists both our humanity and our beatitude. His service, as the English Prayer book of Thomas Crammer says (1549) « is perfect freedom ». He it is « cui servire regnare est » (Gelasian Sacramentary). To declare one's independence of Him is folly. It is the essence of sin, and the very source of slavery. Augustine had long before Calvin made this very plain. Man, he says, stands under God. Let him seek to escape God's sovereignty and he forthwith comes in bondage to that which has no claim on him. Man will have a master. A God he must and does have. If it is not the true God it will be a spurious one. It is as

T. S. Eliot has recently said : If a man deny Jehovah he must pay his respect to Stalin — or to nature or to fate or to some other such thing.

On the other hand where God is recognized and served, there man's dignity shines forth and his freedom finds increasingly full expression. A man becomes a person only in God's presence. Brunner is in error when he regards the image of God as nothing but a possibility, but he is quite right in declaring that « that which gives man his specific place in the Universe and specific dignity is... his relation to the Creator » and « the humane character of man... realizes itself only in that answer of man which corresponds to the divine call » (*Christianity and Civilization*, p. 78-79). This has been shown in history. The Calvinists have been behind no man in acknowledging the absolute rule of God and yet it is from among their number that the world's most intrepid fighters for human liberty have been recruited. The Puritans of England are a case in point. Their humility before the Creator gave them poise in the company of men. Their willingness to be slaves of God made them unwilling to be slaves of any creature. Of this fact none is so eloquent a witness as Thomas Babington Macaulay who in his *Essay on Milton* speaks as follows of the Puritans.

« The Puritans », he says, « were men whose minds had derived a peculiar character from the daily contemplation of superior beings and eternal interests. Not content in acknowledging, in general terms, an overruling Providence, they habitually ascribed every event to the will of the Great Being, for whose power nothing was too vast, for whose inspection nothing was too minute. To know Him, to serve Him, to enjoy Him, was with them the great end of existence. Hence originated their contempt for terrestrial distinctions. The difference between the greatest and meanest of mankind seemed to vanish when compared with the boundless interval which separated the whole race from Him on whom their own eyes were constantly fixed. They recognized no title to superiority but his favour ; and, confident of that favour, they despised all accomplishments and all the dignities of the world... On the rich and the eloquent, on nobles and priests, they looked down with contempt ; for they esteemed themselves rich in a more precious treasure, and eloquent in a more sublime language, nobles by the right of an earlier creation, and priests by the imposition of a mightier hand... The very meanest of them was a being to whose fate a mysterious and terrible importance belonged, on whose slightest action the spirits of light and darkness looked with anxious interest ; who had been destined, before heaven and earth were created, to enjoy a felicity which should continue when heaven and earth should have passed away. Events which shortsighted politicians ascribed to earthly causes had been ordained on his account. For his sake empires had risen, and flourished, and decayed. For his sake the Almighty had proclaimed his will by the

pen of the Evangelist and the harp of the Prophet. He had been wrested by no common Deliverer from the grasp of no common foe. He had been ransomed by the sweat of no vulgar agony, by the blood of no earthly sacrifice... Thus the Puritan was made up of two different men ; the one all self-abasement, penitence, gratitude, passion ; the other proud, calm, inflexible, sagacious. He prostrated himself in the dust before his Maker ; but he set his foot on the neck of his king ».

As the sentence just quoted suggests, the acknowledgment of divine sovereignty enables the Calvinist to put the proper limits upon the prerogatives of the human ruler, and so to guarantee one of the basic elements of true democracy — the limitation of power. If God's power is absolute then that of any human ruler must be relative, and the citizenry has the right to disobey or revolt when the due limits of that power are exceeded. Calvinists must, therefore, in all consistency oppose absolute monarchy and dictatorship, and, by extension, assert the rights of the citizen over against any possible encroachments of the government. In practice this means that he must seek to have these rights embodied in constitutions or other written guarantees, and that he must advocate the participation of citizens in the formulation and administration of the laws of state. The Calvinist is in principle committed to some form of democracy in government. He is this not only because, as already indicated, he can allow no creature to preempt God's sovereignty, but also because he takes seriously the fact of man's sinfulness. As Prof. Bennett says, « The Christian knows more realistically than the secular humanitarian the degree to which men are tempted by power and so he can warn that in every situation provision must be made for the criticism, the checking, and the displacing of those who exercise power. » (*Christendom*, Spring 1940, p. 171). C. S. Lewis is therefore right when he suggests that the true ground of democracy is « not that all men are so good that they deserve a share in the government of the commonwealth, and so wise that the commonwealth needs their advice, but that fallen man is so wicked that not one of them can be trusted with any irresponsible power over his fellows ». Of all this Calvin was very much aware. It is true that, following Scripture, he enjoins the duty of strict obedience to magistrates as the viceregents of God. It is also true that he forbids the individual to rebel against even a tyrannical ruler. But, on the other hand, he does regard it as the duty of representative functionaries — such as the Ephors of Sparta, the Roman Tribunes, the Demarchs of Athens, or the Estates of France — to protect the people against the licence of Kings, and he thinks it would be « nefarious perfidy » for them to fail in this duty and thus to « betray the liberty of people » (Mac Neill, p. xviii). — That Calvin favoured some form of representative government is clear. He says quite unmistakably that « aristocracy, or aristocracy

tempered by democracy, far excels all other forms » of government, adding : « The vice or inadequacy of men thus renders it safer and more tolerable that many hold the sway, so that they may mutually be helpers to each other, teach and admonish one another, and if one asserts himself unfairly the many may be censors and masters, repressing his wilfulness. » (*Inst. IV, XX, 8*). There is little doubt that John Knox was reflecting the views of his teacher when he declared : « To bridle the fury and rage of princes in free kingdoms and realms... it pertains to the nobility, sworn and born to be councillors of the same, and also to the barons and people, whose votes and consent are to be required in all great and weighty matters of the commonwealth ». In Chapter 22 of Institutes IV Calvin sums it up by saying : « No kind of government is more happy than this, where liberty is regulated with becoming moderation, and properly established on a durable basis. »

Before quitting Calvin it must be observed with regret that he did not come to Christian clarity on one of the most important of our Liberties — the Freedom of Worship. The principles he enunciated clearly implied and demanded this freedom but neither he nor Beza proclaimed it. Abraham Kuyper, in a famous address on *Calvinism, the Original Guarantee of our Constitutional Freedoms*, maintained that the constitutional liberties of the Netherlands had their origin in the Calvinism of the French Huguenots, the English and Scotch Independents, and the American Puritans. His thesis is generally sound, and comes well documented. It is demonstrable, for example, that though the constitutions of most free European states were deeply influenced by the French Revolution, yet the Proclamation of Rights issued by the French General Assembly in 1789 owes its ideas and much of its language to the various American constitutions whose religious parentage is beyond question. The Enlightenment did not give birth to our liberties ; it merely propagated them in secularized form. It is true, nevertheless, as Van Schelven has pointed out in his *Emendations* on Kuyper's Essay (*Uit de Strijd der Geesten*, 1944) that Calvinism has not, in general, stood for either freedom of worship or separation of Church and State. It has come out for tolerance only when it was persecuted or when it underwent a mixing with Anabaptist or Humanistic ideas. The Calvinistic Massachusetts Colony in America, for example, afforded no asylum for the dissenting Roger Williams who was forced to found a settlement of his own in which freedom of conscience and worship were allowed. It must in all fairness be observed, however, that the Huguenots of the period 1560-80 and the Scotch Irish Presbyterians in America after 1704 did proclaim religious liberty and in so doing reflected, not indeed the direct counsel ; of Calvin, but yet the true genius of Calvinism. The argument for intolerance has, of course, a kind of plausibility. Just as the secularist argues, quite correctly, that the franchise ought not

to be granted to the illiterate, the criminal, and the insane, on the ground that a minimum of apprehension of and commitment to shared ideals is requisite for an ordered commonwealth ; so the Christian may argue that, since non-Christians live by false principles and values, they are bound to disrupt the true order of things, and ought not to be tolerated. Moreover, they may argue, the honour of God requires that no countenance be given to those who dishonour him. Nathaniel Ward reasoned this way when he wrote : « I dare aver that God doth nowhere in his Word allow Christian states to give Toleration to adversaries of his Truth, if they have power in their hands to suppress them... To tolerate more than indifference is not to deal indifferently with God. — He that is willing to tolerate any Religion, or discrepant way of Religion besides his own, unless it be in matters merely indifferent, either doubts of his own, or is not sincere in it. — It seems plain, however, that even apart from the fact that the common grace of God enables unbelievers to make their contribution to a Christian society, both Christian humility and the spiritual nature of God's Kingdom require that tolerance be given to all men in matters of religion. Not being God, no man, not even a Calvinist, may absolutize his own formulation of the truth and penalize dissent by dismissing from the commonwealth those who differ in their views. Moreover, it is by persuasion, and not by force and compulsion that the Kingdom comes to men, and what protects the church in the last analysis is never the power of the State but only the Holy Spirit as He accompanies the pure preaching of the word and regenerates the hearts of men. It is as Jonathan Edwards, perhaps the greatest Calvinist of early America, once wrote : « Men's using methods with their neighbors, to oblige them to a conformity to their sentiments or way, is in nothing so unreasonable as in the worship of God ; because that is a business in which each person acts for himself, with his Creator and Supreme Judge, as one concerned for his own acceptance with him... And so I suppose that it will be allowed that every man ought to be left to his own conscience, in what he judges will be most acceptable to God, or what he supposes is the will of God. » (Dwight, *Memoirs*, p. cxvii). This indeed all Calvinists will allow. It is consonant with their deepest principles.

\*\*

Consider now the Renaissance. It came almost simultaneously with the Reformation. This has led Roman Catholic historians to regard both as manifestations of a single spirit. In this they are, of course, mistaken. What is correct is that both — Reformation and Renaissance — sprang out of the bosom of the Church : The Reformation as an effort to express and give historical continuity to the genuine Christian idea which had never been wholly absent from medieval

religion ; the Renaissance, in order to articulate the natural paganism that the church had vainly sought to synthesize with the Christian gospel.

The crisis brought on in European civilization by the Renaissance was profound. What happened can be quickly told : The Renaissance man set out to secularize culture, to free it from the influences of religion, to lift it off the foundations of faith.

It was in the name of liberty that he did this. Science and philosophy, he believed, must be free and independent. So must art and education, and business, and politics, and indeed every social activity. They must be neutral, religiously non-partisan, and uncommitted. Religion is good, to be sure, but it is a private affair, and should not be allowed to determine thought and govern practice. It cannot constitute the basis or framework of a really free civilization.

When the Renaissance man set out, therefore, to build the modern world, he put Christianity aside as irrelevant, if not as a positive hindrance. But he did not thereby get rid of religion. He merely exchanged one religion for another. For the Christian ideas that had hitherto guided cultural effort he substituted a set of non-Christian ideas. He placed at the foundation of modern culture the religion of Autonomous Man.

According to this religion there is in every individual a sacred core called personality which is good, infinitely perfectible, and basically inviolable. This basic creed, as interpreted by what may be called orthodox modernity, spelled *Individualism* in very large letters, and the effect of it was to rip the fabric of our culture and to bring about that social disintegration which we are wont to refer to as the crisis of Western Civilization.

Think of man as a completely « free », autonomous personality and you isolate him and thereby destroy society. God cannot touch him with his grace or revelation, for he is free, and freedom in his world means precisely inviolability. Nothing can invade his privacy. Tradition can get no hold on him, for should the past enter into him it would determine him. There can be for him no sovereign good that engages his will : he can recognize no law of which he is not the author. He cannot live by a common, shared morality. For him there is no authority. He can acknowledge no objective reality which measures and regulates his intelligence. He can only settle down in the solitude of his tiny sacred universe and resist any intervention from the outside.

And so it happens that we have (or did have until the revolt set in) in modern schools autonomous pupils who choose their own subjects of study and pursue them in their own way ; in modern families autonomous children who reject the authority of their parents, and autonomous wives who refuse to submit to their husbands ; in modern democracy autonomous voters with no common

goal ; in modern industry autonomous business that knows no law but the immanent operation of the market ; in modern society autonomous man shattered and fragmentized by the force of his own pretensions.

What is destroying him and pulverizing the liberal bourgeois civilization he has constructed is, of course, the lack of true community, and ignorance of what constitutes it. He might have learned from Christianity that individuals can live together in society only if each submits himself to the superintendency of God. But this in his pride he refused to learn, and rejected as naive. Had he *not* done so, he could have saved both his individuality and his community. Now, if outside of Christianity he wishes to preserve his society at all, he can do so only at the price of freedom. He can do so only by abdicating in favor of *collective man*.

It is the claims of collective man that communism is pressing. Communism is sick of the irresponsible freedoms of the liberal tradition. It detests rugged atomistic individualism. It wants community, solidarity, loyalty, cooperation, cohesion — and it is determined to get it. Only it does not propose to get it in the only way it can be gotten. It does not propose to get it in the Christian way — by moving on the vertical plane and attaching every individual to a transcendent object. It proposes to get it by moving on the horizontal plane and uniting individuals by class interests. It proposes to get it, in short, by staying within the Renaissance framework but shifting the accent. Short of returning to Christianity this is all, of course, that modern man *can* do — shift the accent. But this will not set him free. He is doomed by his secular commitment to perpetual slavery.

\*\*

There is in the notion of Freedom both a negative and a positive element. In current usage the negative element predominates and this negativity is erroneously regarded as exhausting the whole meaning of the term. This is a serious mistake. It remains true, however, that the term freedom does have an inalienable negative aspect. In this aspect freedom means *Freedom from...* It means independence. It means immunity or exemption from something. It connotes absence of restraint, bondage, or subjection. It means to be loose from restrictions.

This negativity, far from being a negligible element in freedom, is the very essence of perfect or absolute freedom, such as is enjoyed by God. God is completely free. He is bound by nothing external to himself. He is in bondage to nothing. « His freedom consists in a supreme independence of all things apart from himself, a complete immunity from subjection or necessity of any kind, except the essential necessity of knowing and loving himself in an eternal

unchanging act that is identical with his nature. » (David O'Connell, « Christian Liberty », in « The Thomist », April 1953, p. 28).

Now man is created in the image of God, and because he bears the divine *image* he too has freedom, even freedom in the negative sense of independence. But because he is *created*, his freedom is a creaturely freedom, his independence is a creaturely independence. The adjective « creaturely » is important. It modifies man's freedom. It means that human freedom can never be described simply as exemption from restraint, but only adjectivally as exemption from « *undue* » restraint.

This implies, of course, that there are « *due* » restraints upon him. They are upon him precisely because he is a creature and thus subject to God, to God's laws, and to all the ordinances of God. But it also implies that he is entitled to throw off « *undue* » restraints. He is entitled to do this precisely because he bears the image of God. Being superior to nature and on a plane with his fellows he may refuse to be victimized by the one or enslaved by the other.

It is this nice balance between liberty and restraint, freedom and subjection, that is the essence of the Christian conception of Liberty, and the very basis of genuine Democracy.

\*\*

Because there is a nice and delicate balance here, it has not always been preserved. To many, freedom under law, liberty under restraint, independence within the framework of an ultimate dependence, high dignity while in creaturely subjection, has seemed grossly contradictory and quite intolerable.

The first to think it intolerable was Lucifer and by putting the thought into operation he became the devil. The next to think so was Adam, and his acting on the principle was his Fall. He wished to be like God. In this context that means : he wished to be free, unqualifiedly free, exempt from any and all restrictions except those imposed by his own nature.

To the sinner, fallen in Adam, this desire has ever since seemed somehow right. Freedom, he thinks, is incompatible with commitment. Of course the view cannot be consistently maintained except on the basis of a radical atheism. But very few men have gone so far as to deny that God exists ; most men have simply fenced him in. To save his freedom man has restricted God ; he has shorn him of his comprehensive and unqualified Lordship. The sinner, untouched by grace, puts God either in an uninfluential and non-determinative spectator role, as in Deism ; or identifies him with the human spirit itself, as in Pantheism ; or exempts from his rule and sovereignty some particular part of the human soul, as in Rationalism, where the intellect is declared autonomous.

The liberal notion of freedom is negative ; it is freedom from. For the Calvinist it is positive ; it is freedom for. For the secularist freedom is an end. For the Calvinist it is a means. The Calvinist wants freedom, but he wants it in order to attain a further goal. He wants it in order to attain his true place ; under God who made him and above the nature he is called upon to rule.

It is clear to us Calvinists that we are creatures and therefore not wholly sovereign. We know that we do not and cannot exist in ultimate independence. We know that from the nature of the case we and all men have a master, and that by an inviolable law of our being we all serve one, the true one or a false one. We know, therefore, that the question of freedom is never rightly put until one asks : What Lord do you acknowledge ? To what do you tie yourself ? To whom or what are you basically and finally committed ? And we know that there are only three possibilities here : Nature, Man and God.

We Calvinists choose God, or are chosen by him, and we try to live and think by his word. We bow at this one point and therefore are free at every other — free precisely there and completely there where a human being may and can be free — free of nature and on an equality with men. That is why we are deaf to communism ; we have no ear for economic determinism. That is why we resist to the death all tyranny ; having given our allegiance to the King of Kings we count no man our master — neither the man on horse back, nor the man in purple, nor the man in the mitred cap. We stand in awe neither of the man in the Cadillac nor of the man in overalls. We are not intimidated by academic nonsense, and we don't bow before the sacred cow of science. We are free men. And we are free men because we have our anchor in the bedrock of the universe.

The secularist, on the other hand, who prates of a human freedom proper only to God, is bound to lose both God and every freedom proper to a creature. On the level of nature he will become the victim of those mechanical monsters — bomb, plane, cannon — that he has the ingenuity to create but not the wit to control. And on the level of society he will fall before a succession of Mussolinis, Hitlers, and Stalins. Having no foot in heaven he has no power to resist the strong men of the earth.

The liberal doesn't want this slavery, of course. He hates communism he hates tyranny, he hates the bondage of machines and gadgets. He hates them almost as much as he hates the sovereign God of Calvinism. He wants to be free of them all. But, of course, he cannot. He has to make a choice of masters. He has made his choice, and by it he shall be judged.

# LA LIBERTÉ DE L'HOMME

par le Dr Henry STOB

Tout homme est avide de liberté. Les hommes d'affaires demandent la liberté économique. Les citoyens demandent la liberté politique. Les professeurs demandent la liberté de l'enseignement. Tous demandent la liberté personnelle.

Ceci se comprend. L'homme possède une dignité innée, et il est né libre. Il a été créé à l'image de Dieu. Il n'a pas été créé pour l'esclavage, et il ne peut être heureux dans les chaînes.

Le chrétien le sait plus pertinemment que tout autre, et c'est pourquoi il hait toute tyrannie. Son attitude s'oppose à la dictature politique, au collectivisme économique, aux institutions qui imposent leur religion. Il résiste à l'éducation monopolisée, et à tout ce qui cherche à brimer la pensée. Ainsi donc, en toute chose, il se fait le champion de la liberté.

Lorsqu'il juge que l'homme doit être affranchi des contrôles arbitraires dans tous les domaines de la pensée et de l'action, le chrétien ne diffère en rien du libéral. Le libéral, lui aussi, chérit la liberté ; peut-être n'en connaît-il plus très bien la signification, et ne sait-il plus comment la sauvegarder, mais il la désire avec un zèle religieux sinon chrétien. On n'est donc pas surpris de constater que le chrétien, dont l'amour de la liberté est inaltérable, a souvent les mêmes conceptions pratiques que de nombreux libéraux libres-penseurs. Comme eux, il désire une forme démocratique de gouvernement ; la liberté d'entreprise en affaires ; la liberté de conscience en matière religieuse ; la liberté d'expression pour la presse ; la liberté civique pour tout homme, quelle que soit sa race, en matière de politique sociale ; la liberté de pensée et d'étude dans l'enseignement. Ces désirs seront d'autant plus les siens s'il est protestant, imbu de la tradition protestante de liberté, de libre-examen, et de non-conformisme. Le protestant-type est un ardent champion des libertés humaines ; et en cela il se rapproche du libéral moderne.

Cependant, il serait erroné de croire que le chrétien peut s'identifier au libéral moderne. Leur accord n'est qu'apparent. Tous deux demandent la liberté ; mais leur conception de la liberté est radicalement différente ; cette différence finit toujours par se faire jour, et c'est ainsi qu'ils se trouvent dans des camps opposés dans la lutte pour la sauvegarde de la culture et des institutions de l'Europe occidentale.

Un point important de cette culture est la valeur qu'elle donne à la personne humaine, et l'importance qu'elle accorde à l'individu dans la société. Un autre est le respect qu'elle garde envers la frater-

nité entre les hommes à l'intérieur de la communauté sociale et par conséquent envers les principes d'amour et de justice qui en ont permis la naissance et en sauvegardent l'existence. Les observateurs, chrétiens ou non, de la crise actuelle de la civilisation occidentale s'accordent pour considérer que ces traits esquissent avec une suffisante exactitude la société libre qu'ils cherchent à préserver du collectivisme communiste et totalitaire. Mais ils ne sont pas d'accord quant à l'origine ou à la raison d'être de ces caractéristiques. Les uns croient que le dogme de la sainteté de la personne humaine, et des droits de l'homme, et le dogme de la communauté, sont des vérités naturelles, évidentes, qui n'ont besoin de reposer sur aucune vérité transcendante, et que l'humanisme séculier, non-religieux, suffit à les confirmer. Les autres considèrent qu'ils proviennent de l'idéologie chrétienne, et se fondent sur une base théologique. C'est là la différence fondamentale. Le libéral pense que c'est mettre la liberté humaine en danger que de la soumettre à l'autorité religieuse ; le chrétien pense que le libéral a perdu la liberté dès l'instant où il en a rejeté le fondement divin, et qu'il n'en jouit plus que dans la mesure où le chrétien la sauvegarde.

On pourrait sans doute démontrer que les Occidentaux jouissent en grande partie de la liberté grâce à l'influence du christianisme. Cette société libre dont ils se vantent a ses racines dans la religion du Christ. C'est la foi chrétienne qui est à la source des éléments les plus nobles de ce que nous appelons l'idéologie démocratique. La civilisation occidentale a deux sources : le paganisme classique et le christianisme ; et c'est modifié, pétri par le christianisme médiéval, que ce paganisme a influencé le développement de l'Europe pendant les quinze premiers siècles de notre ère. C'est pourquoi on peut dire avec BRUNNER que la foi chrétienne est « le fondement premier de notre civilisation » et par conséquent la source de ce qui est pour nous l'une de ses traditions les plus sacrées, la tradition de la liberté.

Il est en tout cas évident que rien dans l'humanisme grec ne pouvait expliquer le développement des libertés qui ont été entérinées dans les constitutions et les chartes de la plupart des Etats modernes.

Dans l'universalisme rationaliste de la pensée grecque il n'y a pas de place pour *l'individu*. Selon PLATON, la particularité est un moment non-rationnel d'un univers rationnel. Le seul être réel est l'être universel. L'individu n'est pas réel ; l'existence qu'il peut cependant avoir dépend du principe négatif du non-être. L'individuel et l'unique ont une importance moindre encore dans le néo-platonisme monistique, pour qui l'union mystique dans l'unité suprême (et, par conséquent, la perte de toute identité) est le but final de la vie. Nulle part la pensée grecque ne reconnaît l'individu. Le Sophisme même ne le reconnaît pas vraiment : il confond individualisme et subjectivisme pur, et mène au nihilisme. ARISTOTE lui-même, quelque impor-

tance qu'il ait accordée à ce qui est empirique et contingent, reste tout de même dans l'universalisme. Pour lui, c'est l'espèce, et non l'individu, qui importe en tant que réalité. Dans la conception politique et sociale, cela signifie que l'individu est soumis aux intérêts de l'Etat : ce qui n'est pas très loin de la conception communiste moderne.

Les Grecs n'avaient aucune notion de la *personnalité* telle que le monde occidental la conçoit actuellement. Pour les penseurs grecs, l'*être* est rationnel, mais il n'est pas spirituel. La réalité est statique et impersonnelle : forme ou idée. Elle ne crée pas, ne rachète pas, n'aime pas. C'est ainsi que la qualité essentielle et la dignité de l'homme ne sont pas basées sur le fait qu'il puisse répondre à l'appel d'un Etre suprême qui l'invite à la communion, mais sur le fait que son intelligence peut se saisir de la vérité abstraite et s'y conformer. Dans la pensée grecque, Dieu n'a pas de cœur, et l'homme non plus, car, comme dit BRUNNER, « seul un Dieu personnel peut poser les fondements d'une existence vraiment personnelle » (*Christianity and Civilization*, p. 94).

Lorsqu'aucun respect n'est accordé ni à l'individu ni à la personnalité il ne peut y avoir *communauté*. Elle n'existe pas dans le paganisme classique. Il est vrai que PLATON libéra la *Politeia* grecque de la menace du Sophisme, et qu'ARISTOTE déclara l'homme un animal politique ; mais ni l'un ni l'autre ne fit de distinction entre la société et l'Etat, ni n'attacha d'importance au groupe qui est le centre d'où rayonnent l'amour et la communauté : la famille. De plus, ils ignoraient l'Amour sans lequel aucune communion vraie n'est possible : l'*Agapè* de Dieu, l'Amour de Dieu pour l'homme, pécheur et indigne. Ils ne connaissaient que l'*Eros*, l'attachement spontané à ce que l'on croit bon et précieux. Par sa nature même, l'*Eros* ne peut se tourner vers ceux qui sont ignorants, pervers et laids ; et c'est ainsi que le principe même excluait un grand nombre d'hommes de la communauté humaine, impossible à former.

Les idées neuves d'un christianisme naissant façonnèrent alors la pensée et motivèrent les actions des peuples occidentaux. Ces idées provenaient de l'Ancien et du Nouveau Testaments, et lorsqu'elles furent diffusées et acceptées, un ordre nouveau s'établit en Europe. Cet ordre différait sous bien des rapports de l'ordre gréco-romain qu'il supplantait. En particulier, ceux qu'il influença eurent une compréhension plus vraie de l'Individualité, de la Personnalité et de la Communion ; c'est ainsi que la voie s'ouvrit aux libertés que sape un nouveau sécularisme antichrétien.

Bien des libertés démocratiques n'existaient pas dans la société médiévale ; il serait erroné d'en conclure qu'il n'y a aucun rapport entre le christianisme et la liberté humaine, et il serait injuste d'en blâmer l'Eglise médiévale. La liberté est difficile à implanter ; une civilisation est longue à former. L'organisation sociale, les lois et les

institutions ne sont pas nées en un jour. L'Eglise médiévale n'a peut-être pas créé une politique et une culture que nous jugions idéales ; mais elle a proclamé des vérités sur Dieu, l'homme, et le monde, qui ont fini par permettre une organisation de la société en meilleure harmonie avec le message chrétien. Elle a posé l'empreinte de l'esprit chrétien sur les peuplades barbares du nord et de l'ouest de l'Europe, elle a formé leur conscience, elle a placé leur vie dans un cadre chrétien, elle leur a présenté l'appel du devoir chrétien et a éveillé en elles le désir d'être libres sous la tutelle de Dieu. Elle a annoncé à ces hommes qu'ils avaient été créés par Dieu, formés à son image ; elle leur a parlé de la chute, de la réconciliation accomplie en Christ, de l'espérance de la vie éternelle, du commandement d'amour envers les hommes et envers Dieu, le premier ; elle leur a enseigné bien des vérités, qui, toutes, bien comprises, devaient leur faire aimer la liberté et haïr la tyrannie, même la tyrannie de l'Eglise.

Bien entendu, l'Eglise ne remplit pas cette tâche de façon parfaite. En fait, quiconque connaît l'Ecriture n'a même le droit de suivre son exemple. Sa grande erreur fut de ne pas maintenir la pureté biblique de la doctrine biblique. Au lieu d'adopter une anthropologie scripturaire, qui eût permis, dès le Moyen Age, la formation d'une culture vraiment chrétienne, elle fondit la doctrine chrétienne et la pensée païenne en une synthèse philosophique de la Nature et de la Grâce qui finit par cacher et même par saper les fondements de la foi. Cette synthèse de deux doctrines religieuses incompatibles n'était pas viable. Tôt ou tard, les éléments chrétiens et païens devaient se séparer. C'est ce qui se passa au début des temps modernes, lorsque les Réformateurs protestants et les Humanistes de la Renaissance quittèrent l'Eglise, les uns adoptant les éléments chrétiens, et les autres les éléments grecs de la synthèse médiévale.

Alors l'aurore de la liberté humaine, longtemps attendue, pointa enfin. Les Réformateurs, et CALVIN en particulier, fondèrent ces libertés sur leurs bases chrétiennes. Les Humanistes s'en saisirent et les proclamèrent, mais, ce faisant, ils en descellèrent les fondements, et, les sécularisant, les vouèrent à la disparition.

Il est caractéristique que les Réformateurs aient placé la liberté humaine dans son contexte éthique et religieux. On le voit surtout chez CALVIN. Pour lui, la liberté est liée à la morale. Elle est pour lui un moyen, et non une fin en soi. C'est un instrument qui doit être subordonné à l'amour. C'est ainsi que se trouve définie sa nature et que sont posées ses limites. La liberté est donnée à l'homme, dit-il, « afin qu'il soit mieux préparé à toutes les obligations de la charité ». Notre liberté doit être « gouvernée par charité ». CALVIN suit ainsi l'enseignement de l'apôtre qui, écrivant aux Galates, les exhorte : « Frères, vous avez été appelés à la liberté ; seulement, que cette liberté ne soit pas pour vous une occasion de vivre selon la chair, mais

soyez par la charité les serviteurs les uns des autres. » (Gal. 5 : 13). La liberté, donc, a toujours pour but la sainteté. Il ne s'agit pas d'être libéré de quelque chose, mais d'être libre d'agir, libre de faire son devoir. L'idée a toujours quelque chose de positif, d'une consécration à une valeur ou à un idéal ; et « la possibilité d'agir dans ce but est partie intégrale de la liberté » (Farmer, p. 222). La liberté est un lien. Elle pré suppose Dieu. Nos obligations sont la source de notre liberté ; elles en sont aussi les bornes. Or nos obligations sont l'expression du droit souverain de Dieu de disposer de nous. Il ne peut donc exister de liberté qui exclue Dieu. Telle est la conviction de CALVIN ; telle sera la conviction de quiconque prête l'oreille à la Parole de Dieu.

Si la liberté est inséparable de Dieu, c'est aussi, selon CALVIN, parce que Dieu est le créateur de l'homme, parce que, en Lui, l'homme a la vie, le mouvement et l'être. Notre humanité et notre bonheur n'existent que dans notre soumission. Selon l'expression du livre de Prières Publiques anglais de Thomas CRAMNER (1549) : « Le servir est la parfaite liberté. » C'est Dieu « *cui servire regnare est* » (Sacramentaire Gélasien). Proclamer son indépendance à son égard est pure folie. C'est l'essence même du péché, et la source de tout esclavage. Bien avant CALVIN, AUGUSTIN l'avait proclamé. « Si l'homme, écrit-il, cherche à fuir la souveraineté de Dieu, il est aussitôt asservi par ce qui n'a aucun droit sur lui. L'homme veut un maître. » Il lui faut un Dieu ; il a un Dieu. Si ce n'est le vrai Dieu, ce sera un faux dieu. T. S. ELIOT écrivait récemment que si un homme renie Jéhovah il lui faut prêter obéissance à STALINE, à la nature, au destin, ou à quelque autre puissance.

Mais si l'homme reconnaît Dieu et le sert, sa dignité apparaît ; sa liberté va croissant. L'être humain n'acquiert sa personnalité qu'en présence de Dieu. BRUNNER, est dans l'erreur lorsqu'il déclare que l'image de Dieu ne doit être considérée que comme une possibilité ; mais il est dans le vrai lorsqu'il écrit : « Ce qui donne à l'homme sa place unique dans l'univers et sa dignité unique est... son rapport avec le Créateur », et « le caractère humain de l'homme... ne devient une réalité que dans la réponse de l'homme à l'appel de Dieu » (Christianity and Civilization, p. 78-79). L'histoire l'a prouvé. Les calvinistes ont toujours accepté la souveraineté absolue de Dieu ; c'est cependant dans leurs rangs que la liberté humaine a trouvé ses champions les plus hardis. Les Puritains en Angleterre en furent un exemple. Leur humilité devant Dieu permit leur assurance devant les hommes. Vou lant être esclaves de Dieu, ils ne pouvaient se soumettre aux hommes. Il est intéressant de lire ce passage de Thomas BABINGTON MACAULY dans son *Essai sur Milton* :

« Les Puritains étaient des hommes dont l'esprit avait acquis une tournure spéciale dans le commerce journalier des êtres supérieurs et des choses éternelles. Il ne leur suffisait pas de reconnaître,

en termes vagues, la souveraineté d'une Providence ; dans chaque événement ils voyaient la volonté de l'Etre Suprême, car rien n'était trop grand pour sa puissance, rien n'était trop infime pour son regard. Sa connaissance, Son service, Sa joie : tel était pour eux le but de l'existence... C'est pourquoi ils méprisaient les honneurs du monde. La différence entre le plus humble et le plus grand de la terre disparaissait devant l'abîme qui séparait la race entière de Celui qu'ils contemplaient sans cesse. Sa faveur seule conférait une supériorité ; sûrs de cette faveur, ils méprisaient toutes les œuvres et tous les honneurs de la terre... D'un regard hautain ils voyaient la richesse et l'éloquence, la noblesse et le sacerdoce ; ils se savaient riches d'un trésor plus précieux, éloquent en un langage plus sublime, nobles d'une souche plus ancienne, prêtres par l'imposition d'une main plus puissante... Le sort du plus humble était revêtu d'une importance mystérieuse et terrible ; les esprits de lumière et des ténèbres assistaient anxieusement à chacune de ses actions ; avant que le ciel et la terre ne fussent, il avait été destiné à connaître une félicité qui durerait, alors que le ciel et la terre passeraient. Les événements que les politiciens aveugles expliquaient par des raisons terrestres avaient été ordonnés pour lui. Pour lui, des empires étaient nés, avaient fleuri et déclinaient. Pour lui, le Tout-Puissant avait proclamé sa volonté par la main de l'Evangéliste et par la harpe du Prophète. Un Sauveur sans égal l'avait délivré des mains d'un ennemi sans égal. Sa rançon avait été la sueur d'une agonie étrange, le sang d'un sacrifice divin... Deux hommes étaient ainsi en chaque Puritain : l'un tout humilité, repentir, reconnaissance, souffrance ; l'autre tout orgueil, calme, intransigeance, sagacité. Il se prosternait dans la poussière devant son Créateur ; il triomphait, le pied sur la nuque de son tyran. »

Ce passage le montre : parce qu'il reconnaît le pouvoir souverain de son Dieu, le calviniste sait quelles sont les bornes du pouvoir de l'homme ; il exige ainsi un des éléments essentiels de la vraie démocratie : la limitation du pouvoir. En effet, si le pouvoir de Dieu est absolu, le pouvoir de l'homme est relatif ; les gouvernés ont donc le droit de désobéir et de se révolter lorsque les limites du pouvoir ont été dépassées. Pour rester logiques, les calvinistes doivent donc se dresser contre la monarchie absolue et la dictature ; par conséquent ils affirmeront les droits du citoyen devant tout abus des gouvernements. Cela implique qu'ils demanderont à ce que ces droits soient inscrits dans les constitutions et les chartes ; les citoyens devront participer à l'élaboration et à l'exécution des lois de l'Etat. Par définition, le calviniste se trouve lié à une forme démocratique de gouvernement. Et ceci, non seulement parce qu'il ne peut admettre qu'aucune créature s'arroge la souveraineté divine, mais parce que, pour lui, la nature pécheresse de l'homme est une réalité. Le Professeur BENNET a écrit : « Plus que tout humanitaire de ce siècle, le chrétien sait la réalité de la tentation à laquelle le pouvoir expose les hommes ; il

demande toujours qu'il reste possible de critiquer, de réfréner et de limoger ceux qui détiennent le pouvoir. » (*Christendom*, Spring, 1940, p. 171). C. S. LEWIS a raison lorsqu'il dit que la véritable raison d'être de la démocratie « n'est pas que tous les hommes soient si bons qu'ils méritent de participer au gouvernement de la ré-publique, et si sages que la ré-publique ne saurait se passer de leurs conseils, mais bien que l'homme déchu est si mauvais qu'on n'ose confier à aucun un pouvoir illimité sur ses semblables ».

CALVIN le savait. Fondé sur l'Ecriture, il demande qu'on obéisse aux magistrats en tant que représentants de Dieu. Il interdit à l'individu de se révolter contre son souverain, fût-il tyrannique. Mais il considère que le devoir des représentants du peuple — tels les Ephores de Sparte, les Tribuns de Rome, les Demarques d'Athènes et les Etats Généraux de France — est de protéger le peuple contre les abus des rois, et que ce serait une « perfidie néfaste » s'ils faillissaient à ce devoir, et « trahissaient la liberté du peuple » (MAC NEILL, p. XVIII).

Il est clair que CALVIN préconisait une forme représentative de gouvernement. Il déclare que « l'aristocratie, ou l'aristocratie tempérée de démocratie surpassé toute autre forme » de gouvernement, et il ajoute : « Parquoy le vice, au defaut des hommes, est cause que l'espece de superiorité la plus passable et la plus seure, est que plusieurs gouvernent, aidans les uns aux autres, et s'advertissans de leur office : et si quelcun s'esleve trop haut, que les autres luy soient comme censeurs et maistres. » (*Inst. IV, XX, 8*). John KNOX reflétait la pensée de son maître lorsqu'il déclarait : « Réfréner la furie et la rage des princes dans les royaumes libres, ...est le devoir de la noblesse dont le serment et la naissance ont fait les conseillers du pays, des barons et du peuple dont on demandera le libre consentement, par vote, pour toutes graves décisions concernant la ré-publique. » Dans l'*Institution chrétienne*, IV, XX, 8, CALVIN résume son attitude : « ...Le meilleur estat de gouvernement est cestuy-la, où il y a une liberté bien tempérée et pour durer longuement. »

Il nous faut cependant regretter que CALVIN n'ait pas adopté la solution chrétienne pour l'une de nos libertés primordiales, la liberté de culte. Les principes qu'il a promulgués impliquaient et exigeaient cette liberté ; mais ni lui ni BÈZE ne l'ont proclamée. Abraham KUYPER, dans son étude célèbre sur *Le Calvinisme, garantie première de nos libertés constitutionnelles*, a soutenu que les libertés constitutionnelles des Pays-Bas étaient nées du calvinisme des Huguenots français, des Indépendants anglais et écossais, et des Puritains américains. Sa thèse est solide et bien documentée. On pourrait montrer que les constitutions de la plupart des états libres d'Europe ont subi l'influence profonde de la Révolution française ; mais la Proclamation des Droits que publia l'Assemblée en 1789 avait certainement puisé ses principes et trouvé une partie de son vocabulaire dans les diverses constitutions américaines, dont l'origine religieuse est indéniable. Le Siècle des

Lumières ne nous a pas donné nos libertés ; il en a répandu la forme sécularisée. Mais il est vrai (et VAN SHELTON l'a montré dans ses *Amendements* à l'essai de KUYPER : *Uit de Strijd der Geesten*, 1944) que, d'une façon générale, le calvinisme n'a demandé ni la liberté de culte ni la séparation de l'église et de l'Etat. Il n'a lutté en faveur de la tolérance qu'après avoir connu la persécution, ou sous l'influence des idées anabaptistes et humanistes. La colonie calviniste du Massachusetts, en Amérique, n'accepta pas l'hétérodoxie de Roger WILLIAMS, qui dut fonder une nouvelle colonie qui admette la liberté de conscience et la liberté de culte. Cependant, il faut signaler que les Huguenots (de 1660 à 1680) et les Presbytériens écossais et irlandais (après 1704) ont proclamé la liberté de religion ; ce faisant, ils n'obéissaient pas à une recommandation expresse de CALVIN, mais ils se conformaient au génie du calvinisme.

Il existe des arguments en faveur de l'intolérance. Le laïque affirme, et il a raison, que le droit de vote ne devrait pas être accordé aux illettrés, aux criminels et aux fous, car un minimum de compréhension et de responsabilité chez l'individu est nécessaire ; le chrétien peut prétendre que les non-chrétiens, dont les principes et les conceptions sont fausses, ne sauraient que nuire à l'ordre établi, et qu'ils doivent être écartés. Il peut de plus prétendre que l'honneur de Dieu exige que nul ne soit toléré qui le déshonore. Tel était le raisonnement de Nathaniel WARD : « J'ose affirmer que la Parole de Dieu ne permet pas que les états chrétiens tolèrent les adversaires de sa vérité, s'il leur est possible de les réprimer... La tolérance qui s'étend au delà de l'indifférence est opposition à Dieu... Celui qui accepte la tolérance envers toutes religions, ou envers une religion qui diffère de la sienne, sauf sur des points purement indifférents, doute de la sienne, ou n'est pas sincère. »

Cependant, la grâce commune de Dieu permet que les incroyants apportent leur contribution à la société chrétienne, et il semble évident que l'humilité chrétienne et la nature spirituelle du Royaume de Dieu exigent que la tolérance soit accordée à tous en matière de religion. Nul, à l'exception de Dieu, ne doit considérer sa conception de la vérité comme absolue (pas même un calviniste !) et nul n'a le droit de châtier les dissidents en les excluant de l'Etat. De plus, l'avènement du Royaume dans le cœur des hommes se fait par la persuasion et non par la force, et ce qui, en fin de compte, assure la pureté de l'Eglise, ce n'est pas la puissance de l'Etat, mais bien l'Esprit-Saint se manifestant dans la prédication de la Parole et régénérant les cœurs. Jonathan EDWARDS, l'un des plus grands calvinistes du début de l'histoire américaine, écrivit : « Rien n'est plus déraisonnable que de voir les hommes essayer d'obliger leurs voisins à se conformer à leurs sentiments et à leur façon d'agir, et surtout dans le culte rendu à Dieu ; car chacun règle sa conduite envers son Créateur et Juge Suprême selon ce qui lui semble devoir mieux lui plaire... Et on devra

reconnaitre que chacun doit, en conscience, décider ce qu'il plaît à Dieu qu'il fasse, et quelle est la volonté de Dieu à son égard (DWIGHT, *Mémoires*, p. cxvii). C'est là ce que les calvinistes doivent reconnaître ; c'est ce qu'exigent leurs principes fondamentaux.

Venons-en à la Renaissance. Elle a été pour ainsi dire contemporaine de la Réforme. Les historiens catholiques y ont vu deux manifestations d'un même esprit. En cela ils ont fait erreur. Il est exact que toutes deux sont nées du sein de l'Eglise : la Renaissance manifesta le paganisme naturel que l'Eglise, en vain, avait voulu unir à l'Evangile ; la Réforme exprima et actualisa dans l'histoire la doctrine chrétienne restée vivante dans la religion médiévale.

La crise de la Renaissance bouleversa le monde. En bref, ce qui arriva fut ceci : l'homme de la Renaissance voulut séculariser la culture, la libérer des influences de la religion, lui ôter le fondement de la foi.

Il le fit au nom de la liberté. La science et la philosophie devaient être libres et indépendantes ; de même pour l'art, l'éducation, le commerce, la politique, et en fait pour toute activité sociale : ces activités se doivent d'être neutres, de ne pas prendre parti en matière de religion, de ne pas se compromettre. La religion est une bonne chose, mais c'est affaire privée, qui ne doit influer ni sur la pensée ni sur les actes. Elle ne peut être ni la base ni le cadre d'une civilisation vraiment libre.

Quand l'homme de la Renaissance voulut rebâtir le monde moderne, il repoussa le christianisme, considéré comme inutile ou même gênant. Mais il ne se débarrassa pas ainsi de la religion : il fit un simple échange. Aux idées chrétiennes qui avaient jusqu'ici guidé les recherches culturelles il substitua des idées non-chrétiennes : il prit comme fondement de la culture moderne la religion de l'Homme Autonome.

Cette religion voit en chaque individu un noyau central, sacré, la Personnalité, qui est bonne, infiniment perfectible, et essentiellement inviolable. Cette croyance première, telle que l'interprète le « modernisme orthodoxe », menait à l'*Individualisme* ; cette doctrine détruisit notre culture et amena la désintégration sociale que nous appelons volontiers la crise de la Civilisation occidentale.

Croire que l'homme est une personnalité « libre » et autonome, c'est l'isoler, et détruire la société. Dieu ne peut l'atteindre par sa grâce ou par sa révélation, puisqu'il est libre, et que, dans son monde, liberté signifie inviolabilité. Rien ne peut pénétrer sa vie privée. La tradition n'a pas prise sur lui, car s'il subissait l'influence du passé il serait déterminé par le passé. Le souverain bien ne peut contraindre sa volonté : il ne reconnaît pas la loi dont il n'est pas l'auteur. Il ne peut vivre suivant une moralité commune : il n'accepte aucune autorité. Il ne peut admettre de réalité objective qui impose ses critères

et ses règles à son intelligence : il ne peut que s'installer dans la solitude de son infime univers sacré et résister à toutes les interventions de l'extérieur.

C'est ainsi que nous avons (jusqu'à ce que naisse la révolte) dans les écoles modernes des élèves autonomes qui choisissent leur sujet d'étude et le poursuivent à leur gré ; dans les familles modernes des enfants autonomes qui rejettent l'autorité des parents, et des épouses autonomes qui refusent de se soumettre à leur mari ; dans les démocraties modernes des électeurs autonomes qui ne reconnaissent aucun but commun ; dans l'économie moderne, une industrie autonome qui ne connaît que la loi du profit facile ; dans la société moderne, l'homme autonome, brisé, réduit à néant par l'extravagance de ses prétentions.

Ce qui détruit l'homme et sape la civilisation bourgeoise libérale qu'il a construite, c'est l'absence de toute vraie communauté et l'ignorance de ce en quoi elle consiste. Le christianisme lui aurait enseigné que les individus peuvent vivre en société lorsque chacun se soumet à la souveraineté de Dieu. Aveuglé par l'orgueil, il a rejeté cette conception qui, dans sa simplicité, lui eût cependant permis de sauver et son individualité et la communauté. S'il veut maintenir la société sans le christianisme, il lui faut sacrifier sa liberté : il devra abdiquer en faveur de l'*homme collectif*.

Ce sont les revendications de l'*homme collectif* que le communisme expose. Le communisme est la des libertés irresponsables de la tradition libérale. Il hait l'individualisme et son infini morcellement. Il aspire à la communauté, la solidarité, la loyauté, la coopération, la cohésion ; il les veut, à tout prix. Mais il ne les cherche pas par le seul moyen grâce auquel il puisse les trouver. Il rejette la méthode chrétienne, qui reconnaît un plan « vertical » et lie chaque individu à une réalité transcendante. Il ne connaît que le plan horizontal et veut unir les individus par les intérêts de classe. Il reste donc dans le cadre de la Renaissance, mais il change l'accent. (Tant qu'il n'accepte pas le christianisme, l'homme moderne ne peut rien faire, hormis changer l'accent). Mais l'homme n'est pas libéré : voué à la sécularisation, il est condamné à un esclavage perpétuel.

L'idée de Liberté contient deux éléments : l'un négatif, l'autre positif. Dans l'usage courant c'est l'élément négatif qui domine ; on croit volontiers qu'il est le seul. C'est une erreur. Cet aspect existe : il s'agit d'être *délivré de...*, de jouir de l'indépendance. Il y a immunité, exemption. Par implication il n'y a pas de retenue, de lien, de sujétion. Il y a absence de restrictions.

Cette négativité n'est pas un élément négligeable de la liberté ; elle est au contraire l'essence d'une liberté parfaite, absolue, telle que Dieu la possède. Dieu est parfaitement libre. Rien d'extérieur à lui-même ne le lie. Il n'est soumis à rien. « Sa liberté est une suprême indépendance à l'égard de toute chose extérieure, l'absence totale de

toute sujexion et de toute nécessité, hormis la seule nécessité essentielle de se connaître et de s'aimer lui-même en un acte éternel et immuable, identique à sa nature. » (David O'CONNAELL, *Christian Liberty*, in « *The Thomist* », avril 1953, p. 28).

Or l'homme a été créé à l'image de Dieu, et, porteur de l'*image divine*, il possède la liberté, même au sens négatif d'indépendance. Mais parce qu'il est un être créé, sa liberté est celle d'une créature, et son indépendance celle d'une créature. La restriction est importante. On ne peut donc pas dire que la liberté humaine est exemption de toute contrainte ; il faut y ajouter cette restriction : elle est exemption de toute contrainte « *injuste* ».

C'est qu'en effet il y a des contraintes « *justes* ». Elles existent précisément parce que l'homme est un être créé et par conséquent un être sujet à Dieu, soumis à ses lois, et dépendant de l'ordre instauré par Dieu. Mais l'homme a le droit de rejeter les contraintes « *injustes* », précisément parce qu'il est porteur de l'image de Dieu. Dans la nature, il est un être supérieur ; avec ses semblables il est sur un même plan ; c'est pourquoi il peut refuser d'être victime de l'une et esclave de l'autre.

C'est ce délicat équilibre entre la liberté et la contrainte, entre la liberté et la sujexion qui est l'essence de la conception chrétienne de la liberté, la base de la véritable démocratie.

Cet équilibre est délicat ; il n'a pas toujours été maintenu. La situation semble contradictoire et intolérable à beaucoup : la liberté sous la loi, limitée par des contraintes, l'indépendance dans la dépendance finale, la dignité dans la sujexion d'un être créé.

Le premier à trouver intolérable cet état de choses fut LUCIFER ; lorsqu'il agit selon cette pensée, il devint le diable. Ensuite vint Adam ; son action entraîna la chute. Il voulut être l'égal de Dieu. Dans ce contexte, cela signifie qu'il voulut être libre, sans aucune restriction à sa liberté, hormis celles qu'imposait sa propre nature.

Le pécheur, déchu en Adam, a toujours senti la justesse de cette aspiration. Il considère que la liberté est incompatible avec l'obéissance. Cette conception n'est vraiment soutenable que si elle se base sur un athéisme radical. Cependant, rares sont ceux qui ont nié jusqu'à l'existence de Dieu ; ils se sont presque toujours contentés de lui assigner des limites. Pour garder son entière liberté, l'homme a limité Dieu, en lui refusant son universelle et absolue souveraineté. Le pécheur que la grâce n'a pas touché relègue Dieu au rôle inoffensif et impuissant de spectateur, comme dans le Déisme ; ou bien il le confond avec l'esprit de l'homme, comme dans le Panthéisme ; ou encore il exclut de sa juridiction une partie de l'âme humaine, comme dans le Rationalisme qui proclame l'autonomie de l'intelligence.

La conception libérale de la liberté est négative : il s'agit d'être libéré de quelque chose ou quelqu'un. Celle du calviniste est positive :

il s'agit d'être libéré pour agir. Le séculariste conçoit la liberté comme un but, le calviniste comme un moyen. Le calviniste demande la liberté afin de tendre à un autre but ; il la demande afin d'être à la place qui lui revient : au-dessous de Dieu qui l'a formé et au-dessus de la nature qu'il est appelé à régir.

En tant que calvinistes nous savons que nous sommes des créatures, et par conséquent que nous ne possédons pas la souveraineté absolue. Nous savons que notre vie n'est pas et ne peut pas être pleinement indépendante. Nous savons que nous, et avec nous tous les hommes, avons un maître ; et que, selon la loi qui est en nous, nous servons tous un maître, vrai ou faux. La question de la liberté se pose en fin de compte sous cette forme : Quel Maître reconnaisserez-vous ? Quels liens acceptez-vous ? Envers qui, ou à quoi, êtes-vous engagé ? Trois réponses sont possibles : la Nature, l'Homme et Dieu.

Nous sommes calvinistes : cela signifie que nous avons choisi Dieu, ou plutôt que nous avons été choisis par lui, et que nous essayons de vivre et de penser selon sa Parole. C'est là notre seule allégeance ; nous sommes libres sous tous les autres rapports, nous sommes libres sur tous les points où l'être humain puisse être libre ; nous sommes libres par droit de naissance et égaux aux autres hommes. C'est pourquoi le communisme n'a pas d'attrait pour nous ; nous ne sommes pas tentés par le déterminisme économique. C'est pourquoi nous luttons jusqu'à la mort contre toute tyrannie ; nous avons prêté obédience au Roi des Rois, et nul autre n'est notre maître, qu'il aille à cheval, soit vêtu de pourpre, ou mitré. Nous ne craignons pas plus l'homme qui roule en Cadillac que l'homme portant un bleu. Les absurdités littéraires ne nous impressionnent pas, et nous n'adorons pas la vache sacrée de la science. Nous sommes libres. Nous sommes libres, parce que notre ancre est fixée aux fondations de l'univers.

Le séculariste qui se vante d'une liberté que seul Dieu puisse posséder, est voué à voir Dieu, et sa liberté de créature, lui échapper. Sur le plan naturel, il sera la victime de ces monstres mécaniques, la bombe, l'avion, le canon, qu'il a pu créer mais qu'il ne sait dominer. Sur le plan social, il se prosternera devant les successeurs de MUSSOLINI, HITLER et STALINE. Sans attaches dans le ciel, il est sans force pour résister aux puissants de la terre.

Le libéral a beau haïr cette servitude, haïr le communisme, haïr la tyrannie, haïr l'esclavage des machines et des inventions mécaniques, d'une haine presque aussi farouche que celle dont il hait le Dieu du calvinisme ; il a beau vouloir en être indépendant, il ne le peut. Forcé de choisir son maître, il a fait son choix : c'est par ce choix qu'il sera jugé.

# LA NOTION DE TRAVAIL

par Gerhard WIENANDS

Me permettrez-vous de commencer ma première conférence publique par l'expression de ma reconnaissance ainsi que par une prière ? Reconnaissance pour l'honneur et la confiance que vous me faites, prière de m'accorder votre indulgence puisque, après de longs jours de maladie et la quantité supplémentaire de travail qui en est résultée, mes journées et mes heures de liberté m'ont été comptées. Si pourtant j'ose me présenter devant vous c'est que je m'en sens tenu à la pensée de mes ouvriers.

Je me suis mis à l'ouvrage en pleine conscience des dangers courus car j'ai éprouvé de plus en plus nettement au cours de mes heures de réflexion combien pénible est ma propre incapacité et de combien d'oublis je puis m'être rendu responsable. Je vous prie donc de ne considérer mon exposé que comme un essai présenté par quelqu'un qui, dans ce domaine, en est encore à ses premiers pas et se présente devant votre cercle comme un enquêteur et comme un étudiant en matière de sécularisation du travail.

Que nous disent les Saintes-Ecritures au sujet du travail ? Il me semble que nous devons commencer par cette question essentielle, car c'est en partant de la Bible qu'il nous faut considérer le travail.

Dans Genèse 1 : 28 nous lisons : « Remplissez la terre et l'assujettissez », et plus loin, au chapitre 3 : 19 : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain. »

L'ordre divin de création repose sur les premières de ces paroles considérées comme un commandement fondamental ; elles embrassent le commandement que Dieu enjoint à l'humanité tout entière aussi bien qu'à l'individu, elles donnent aux hommes leur raison d'être : régner sur toute la création et les forces de la terre. Le second texte, prononcé après la chute, indique à l'individu ce que sera son chemin sous le signe du péché : c'est à la sueur de son front, c'est-à-dire au moyen d'un travail dur et pénible, qu'il accomplira sa tâche quotidienne.

Ainsi le travail est donc d'une part soumis au commandement de Dieu en tant que malédiction divine, mais il est d'autre part une vocation, offerte par Dieu et riche en bénédictions ; vocation à l'assujettissement de toute la création et au service de son prochain, car la loi de Dieu est un commandement valable pour la communauté et dont l'accomplissement permet que nous nous servions les uns les autres.

Que nous enseigne l'histoire du travail de l'humanité en ce qui concerne ce commandement de Dieu ?

Tout d'abord l'homme travailla pour assurer sa subsistance. Plus tard le travail devint essentiellement le devoir de l'esclave, car on pensait que le travail physique ne pouvait être qu'une occupation d'esclave ou d'ouvrier et ne convenait ni aux possédants ni aux gens cultivés. Le christianisme, par contre, a dès ses débuts mis le travail à l'honneur dans sa prédication. Le Christ lui-même n'a pas dédaigné de passer une grande partie de sa vie à travailler de ses mains. La notion du travail, dominée pendant des siècles par l'esclavage et le servage, n'a atteint la liberté qu'au Moyen Age. A cette époque un ordre patriarcal et un certain esprit chrétien régnait pour tous, y compris la domesticité, dans les grandes familles corporatives aussi bien que dans les fermes. Ce n'est qu'au début de l'ère contemporaine, à la suite de la séparation entre le domicile et le lieu du travail, que se produisit un développement qui exerça une influence prédominante sur l'économie actuelle.

En quelques décades le monde s'est plus transformé que dans tous les siècles précédents. D'où est venue cette évolution ? Je vais essayer de la mettre en lumière au moyen d'un exemple tiré de l'industrie textile où je me sens chez moi : au milieu du siècle dernier encore, les paysans apportaient à la ville leurs tissus de lin fabriqués à l'aide de matières premières produites à domicile et y vendaient leur qualité traditionnelle aux marchands et commerçants. Le meilleur accord régnait entre les concurrents et ainsi toute la vie économique s'écoulait dans une atmosphère paisible.

A un moment donné cette harmonie fut subitement troublée sans que la forme d'organisation n'ait subi aucune transformation de principe telle que le passage à l'industrie spécialisée, au machinisme, etc... Voici simplement ce qui arriva : un jeune homme quelconque, issu d'une famille de commerçants, partit à la campagne comme pionnier d'un nouveau style. Il choisit consciencieusement les tisserands dont il avait besoin, augmenta le contrôle de la qualité et transforma les paysans en ouvriers. Ce fut ainsi que souvent quelques milliers d'écus suffirent à mettre en mouvement tout le processus de transformation. Ce n'est donc pas l'afflux d'argent frais, mais l'esprit nouveau du système économique moderne qui déclencha la nouvelle évolution. Il ne manquait pas de corporations, mais pour ce capitalisme naissant, en voie d'expansion, doué de formes d'exploitation entièrement nouvelles, elles ne pouvaient absolument plus suffire.

Les effets de cette nouvelle économie sur les relations entre l'homme et son travail et surtout entre l'homme et la communauté chrétienne furent incommensurables. Ils ont abouti à ce que dans beaucoup d'industries ce n'est plus la personne du travailleur lui-même qui est déterminante, mais le grand patronat, parfois même l'action-

naire ; mais au fur et à mesure que le patronat devient plus anonyme les relations humaines deviennent plus rares.

A la faveur de la technicisation et de l'industrialisation croissantes, l'employeur put, jusqu'à la fin du siècle dernier, exercer une domination à peu près illimitée. Cela dura jusqu'à ce qu'une énergique politique sociale et de puissantes organisations ouvrières réussissent à faire valoir les justes exigences ouvrières. Aucune civilisation antérieure n'avait créé quelque chose de comparable à une société par actions où sont schématisées toutes les relations personnelles, et cela jusqu'à la direction. Avec cette dépersonnalisation de la vie économique et l'augmentation constante de la distance séparant l'employeur de ses salariés, le monde du travail apparut de plus en plus teinté de prolétarisation.

Toute l'organisation économique devint un formidable mécanisme laissant fort peu de place à tout ce qui est créateur ou personnel ; l'homme ne réalisa plus ni sa domination sur la nature, ni les services réciproques qui l'attachent à son prochain.

Avant le XIX<sup>e</sup> siècle, personne n'aurait parlé d'un droit au travail, seul comptait le devoir de travailler. Aujourd'hui nous nous trouvons devant le fait que des millions d'hommes qui veulent travailler ne le peuvent pas quoique le monde ait un pressant besoin de la force de leur main-d'œuvre. Ce chômage ne met-il pas en lumière la malédiction qui pèse sur tout ce système économique d'une manière bien plus évidente que dans toutes les autres imperfections sociales ?

Pour un homme qui a la force et le désir de travailler, c'est une des plus lourdes épreuves, plus pénible que soucis et maladies, que de se voir retirer par Dieu ce travail. Dans plusieurs de ses paraboles Jésus considère le travail comme quelque chose de si bienfaisant qu'il compare le fait d'être appelé au Royaume de Dieu à celui d'être appelé au travail.

J'ai essayé de vous donner une image de la vie industrielle telle qu'elle se présente aujourd'hui devant nos yeux : image qui ne peut qu'attrister et inquiéter celui qui a réussi à garder une âme dans ce monde économique qui n'en a plus. Pour celui qui, aujourd'hui, veut réellement se conduire en chrétien, se pose la question de sa position à l'égard des réalités et des conséquences inguérissables du système économique actuel. Un grand nombre d'entre eux pensent que le retour aux traditions patriarcales constituerait le seul salut, mais il est indiscutable que si beaucoup de patrons à tendances chrétiennes et patriarcales ont réellement essayé de rétablir des relations humaines avec leurs collaborateurs, ils n'en ont pas pour cela réussi à gagner le cœur ou la compréhension de ceux-ci. Dans la grande industrie, telle qu'elle est actuellement, avec ses immenses ateliers, comptant souvent des milliers d'ouvriers, aucun contact personnel ne peut plus se créer. Tout au plus les chefs d'atelier connaissent-ils la physionomie de leurs ouvriers ; leurs noms leur sont inconnus pour la plupart, encore moins

peuvent-ils connaître leurs pensées, leurs besoins et leurs soucis personnels. Ce qui caractérise de nos jours beaucoup d'ouvriers, c'est un scepticisme ironique à l'égard de toute confession chrétienne et une attitude hostile à toute pensée chrétienne. Sans aucun doute nous avons là également une conséquence de ces guerres intercontinentales jadis impensables.

Il est fort humiliant de constater que non seulement l'Eglise, en se tenant éloignée du monde, mais aussi toutes les classes dirigeantes ainsi que les chrétiens ont été si peu touchés par les grands bouleversements des conditions de vie qui ont transformé toutes les anciennes relations sociales. Il y a cent ans, le pasteur pouvait, d'un même coup d'œil, embrasser tous ses paroissiens, le travail de l'homme et celui de la femme s'effectuant sous le même toit. Aujourd'hui une importante partie des membres des familles de la paroisse se meuvent en dehors de son horizon, l'homme, et souvent aussi la femme, quittant son territoire pour aller à leur travail du matin tôt au soir tard. Le pasteur ne connaissant plus le cadre de leur travail ne réussit plus à saisir les problèmes qui préoccupent les ouvriers au cours de leur travail quotidien.

L'Eglise aura beau doubler le nombre de ses ministres, elle n'en obtiendra que peu de résultats tant qu'elle ne pénétrera pas plus profondément dans le monde de la technique et du travail. Tant que le pasteur n'aura pas visité les lieux où travaillent ses paroissiens et qu'il n'aura pas étudié leurs méthodes de travail, il ne lui sera pas possible, lorsqu'il montera en chaire le dimanche, d'éveiller l'attention de l'ouvrier moderne et de le rejoindre dans la sphère de ses pensées.

La détermination morale des valeurs qui fait du travail un devoir, en tant que don de Dieu, n'a pour ainsi dire plus de sens pour notre génération. De chrétienne, la conception du travail est devenue réaliste. Si l'on expliquait aujourd'hui à l'ouvrier que nous accomplissons notre tâche journalière sur l'ordre de Dieu, sa pensée matérialiste et profane ne nous comprendrait pas. Nous retrouvons d'ailleurs la même attitude chez le patron orienté, lui aussi, d'une manière toute matérialiste ; perpétuellement à la poursuite du temps, il vit ses journées dans la hâte et ses pensées sont devenues pour ainsi dire inaccessibles à une attitude chrétienne devant le travail.

Patrons et ouvriers sont devenus les esclaves du travail, et les nouvelles formes collectives font de l'individu un petit rouage insignifiant de leurs mécanismes. Jamais encore dans l'histoire universelle la technique et l'économie n'ont autant qu'aujourd'hui asservi l'homme et dominé sa vie. A toutes les époques antérieures le travail unissait les hommes les uns aux autres ; de nos jours ces liens sont complètement dissous. Quant à la joie dispensée par le travail, n'est-elle pas dérobée à l'ouvrier par sa solitude morale à l'atelier ? Il connaît à peine celui pour lequel il travaille et le but de son travail.

En présence d'un ordre économique incapable de satisfaire les

naire ; mais au fur et à mesure que le patronat devient plus anonyme les relations humaines deviennent plus rares.

A la faveur de la technicisation et de l'industrialisation croissantes, l'employeur put, jusqu'à la fin du siècle dernier, exercer une domination à peu près illimitée. Cela dura jusqu'à ce qu'une énergique politique sociale et de puissantes organisations ouvrières réussissent à faire valoir les justes exigences ouvrières. Aucune civilisation antérieure n'avait créé quelque chose de comparable à une société par actions où sont schématisées toutes les relations personnelles, et cela jusqu'à la direction. Avec cette dépersonnalisation de la vie économique et l'augmentation constante de la distance séparant l'employeur de ses salariés, le monde du travail apparut de plus en plus teinté de prolétarisation.

Toute l'organisation économique devint un formidable mécanisme laissant fort peu de place à tout ce qui est créateur ou personnel ; l'homme ne réalisa plus ni sa domination sur la nature, ni les services réciproques qui l'attachent à son prochain.

Avant le xix<sup>e</sup> siècle, personne n'aurait parlé d'un droit au travail, seul comptait le devoir de travailler. Aujourd'hui nous nous trouvons devant le fait que des millions d'hommes qui veulent travailler ne le peuvent pas quoique le monde ait un pressant besoin de la force de leur main-d'œuvre. Ce chômage ne met-il pas en lumière la malédiction qui pèse sur tout ce système économique d'une manière bien plus évidente que dans toutes les autres imperfections sociales ?

Pour un homme qui a la force et le désir de travailler, c'est une des plus lourdes épreuves, plus pénible que soucis et maladies, que de se voir retirer par Dieu ce travail. Dans plusieurs de ses paraboles Jésus considère le travail comme quelque chose de si bienfaisant qu'il compare le fait d'être appelé au Royaume de Dieu à celui d'être appelé au travail.

J'ai essayé de vous donner une image de la vie industrielle telle qu'elle se présente aujourd'hui devant nos yeux : image qui ne peut qu'attrister et inquiéter celui qui a réussi à garder une âme dans ce monde économique qui n'en a plus. Pour celui qui, aujourd'hui, veut réellement se conduire en chrétien, se pose la question de sa position à l'égard des réalités et des conséquences inguérissables du système économique actuel. Un grand nombre d'entre eux pensent que le retour aux traditions patriarcales constituerait le seul salut, mais il est indiscutable que si beaucoup de patrons à tendances chrétiennes et patriarcales ont réellement essayé de rétablir des relations humaines avec leurs collaborateurs, ils n'en ont pas pour cela réussi à gagner le cœur ou la compréhension de ceux-ci. Dans la grande industrie, telle qu'elle est actuellement, avec ses immenses ateliers, comptant souvent des milliers d'ouvriers, aucun contact personnel ne peut plus se créer. Tout au plus les chefs d'atelier connaissent-ils la physionomie de leurs ouvriers ; leurs noms leur sont inconnus pour la plupart, encore moins

peuvent-ils connaître leurs pensées, leurs besoins et leurs soucis personnels. Ce qui caractérise de nos jours beaucoup d'ouvriers, c'est un scepticisme ironique à l'égard de toute confession chrétienne et une attitude hostile à toute pensée chrétienne. Sans aucun doute nous avons là également une conséquence de ces guerres intercontinentales jadis impensables.

Il est fort humiliant de constater que non seulement l'Eglise, en se tenant éloignée du monde, mais aussi toutes les classes dirigeantes ainsi que les chrétiens ont été si peu touchés par les grands bouleversements des conditions de vie qui ont transformé toutes les anciennes relations sociales. Il y a cent ans, le pasteur pouvait, d'un même coup d'œil, embrasser tous ses paroissiens, le travail de l'homme et celui de la femme s'effectuant sous le même toit. Aujourd'hui une importante partie des membres des familles de la paroisse se meuvent en dehors de son horizon, l'homme, et souvent aussi la femme, quittant son territoire pour aller à leur travail du matin tôt au soir tard. Le pasteur ne connaissant plus le cadre de leur travail ne réussit plus à saisir les problèmes qui préoccupent les ouvriers au cours de leur travail quotidien.

L'Eglise aura beau doubler le nombre de ses ministres, elle n'en obtiendra que peu de résultats tant qu'elle ne pénétrera pas plus profondément dans le monde de la technique et du travail. Tant que le pasteur n'aura pas visité les lieux où travaillent ses paroissiens et qu'il n'aura pas étudié leurs méthodes de travail, il ne lui sera pas possible, lorsqu'il montera en chaire le dimanche, d'éveiller l'attention de l'ouvrier moderne et de le rejoindre dans la sphère de ses pensées.

La détermination morale des valeurs qui fait du travail un devoir, en tant que don de Dieu, n'a pour ainsi dire plus de sens pour notre génération. De chrétienne, la conception du travail est devenue réaliste. Si l'on expliquait aujourd'hui à l'ouvrier que nous accomplissons notre tâche journalière sur l'ordre de Dieu, sa pensée matérialiste et profane ne nous comprendrait pas. Nous retrouvons d'ailleurs la même attitude chez le patron orienté, lui aussi, d'une manière toute matérialiste ; perpétuellement à la poursuite du temps, il vit ses journées dans la hâte et ses pensées sont devenues pour ainsi dire inaccessibles à une attitude chrétienne devant le travail.

Patrons et ouvriers sont devenus les esclaves du travail, et les nouvelles formes collectives font de l'individu un petit rouage insignifiant de leurs mécanismes. Jamais encore dans l'histoire universelle la technique et l'économie n'ont autant qu'aujourd'hui asservi l'homme et dominé sa vie. A toutes les époques antérieures le travail unissait les hommes les uns aux autres ; de nos jours ces liens sont complètement dissous. Quant à la joie dispensée par le travail, n'est-elle pas dérobée à l'ouvrier par sa solitude morale à l'atelier ? Il connaît à peine celui pour lequel il travaille et le but de son travail.

En présence d'un ordre économique incapable de satisfaire les

hommes et dans l'impossibilité de les occuper tous une question s'impose à nous : Une transformation du système économique actuel est-elle possible ? Pouvons-nous réagir contre cette mécanisation et, dans une atmosphère aussi impersonnelle, redonner son sens au travail ? Dans les conditions actuelles de surpopulation et d'exigences sans cesse croissantes, la production en masse, que permet la machine, n'est-elle pas inévitable ? Ne sommes-nous pas liés par la fatalité à l'organisation économique actuelle ? C'est en partant d'une pensée communautaire, en considération des relations humaines, qu'il nous faut étudier ces questions, non pas du point de vue technique mais du point de vue éthique.

En tant que chrétiens, n'est-ce pas notre devoir à tous de chercher une organisation qui soit capable de fournir du travail et du pain à *tous* les hommes et de lutter pour l'établissement d'une meilleure justice sociale ? Nous n'avons pas le droit de nous laisser empoisonner et contaminer par l'esprit de cette économie et nous devons prier Dieu de nous révéler comment refondre notre organisation économique de manière à ce qu'elle ne fasse plus de l'homme l'esclave de son travail mais qu'au contraire elle lui rende sa souveraineté sur la machine.

\*\*

J'en arrive ainsi à la question décisive : Comment pouvons-nous, en partant de la sécularisation actuelle du travail, redonner à la communauté de travail des bases chrétiennes ? Que de difficultés et d'obstacles il nous faudra surmonter pour y arriver ! Pensons simplement aux tensions effrayantes entre ces deux organismes puissants que sont d'une part les associations patronales et d'autre part les syndicats ouvriers. Il est terriblement difficile, dans les conditions où fonctionnent actuellement les grandes entreprises, de réaliser une communauté de travail vivante et de retrouver une plus haute conception du travail. Il s'agit de se débarrasser, et cela au plus vite, de cette méfiance que le travailleur éprouve depuis des dizaines d'années à l'égard du patronat.

Ce n'est pas par de nouvelles organisations que ces problèmes pourront être résolus. Il faut en premier lieu arriver à éveiller des rapports de compréhension réciproque dans l'équipe entière. Sur ce chemin qui s'ouvre devant nos pas il appartient au patron de faire le plus grand chemin à la rencontre de l'ouvrier. Il lui faut se débarrasser de l'orgueil hérité des siècles passés et faire en sorte que l'ouvrier perde son complexe d'infériorité.

Le patron devrait avoir le courage de nager parfois à contre-courant et de se libérer de tous les liens extérieurs. Sa modération, sa bonne foi et son comportement moral doivent servir d'exemples et il lui appartient de modeler ses actions selon une règle de vie chrétienne, afin de ne pas rechercher seulement son avantage, mais de

penser bien plus à ce qui est utile à son prochain. Il devrait essayer de forcer le blindage créé par la méfiance et de pénétrer jusqu'au « Toi » de l'autre, jusqu'à sa personne même, enfin de reconnaître dans son collaborateur son prochain, et d'aller à lui, autant que possible, comme vers un frère. Une attitude naturelle et simple devra toujours faire sentir à l'ouvrier que l'honneur d'un homme ne dépend pas de la position qu'il occupe à l'usine.

Nous devons tous en venir à reconnaître que nous ne pouvons plus suivre l'ancien chemin et qu'il faut en choisir un nouveau ; mais comment, dans cette vallée obscure, trouverons-nous le chemin qui ramènera les hommes les uns vers les autres ?

A la fin de la guerre et pendant les années qui suivirent nous avons, avec un petit groupe d'ouvriers qui finit par s'élèver à une centaine, reconstruit les ateliers de notre usine qui avaient été détruits. Sans le concours d'aucune entreprise de bâtiment, nous avons bétonné, maçoné et charpenté des milliers de mètres carrés. Ces années de travail de reconstruction fait en commun, alors que patron et ouvriers accomplissaient ensemble, jour après jour et épaule contre épaule, leur dure besogne, ont tissé entre eux un lien bien plus solide que n'avaient pu le faire des dizaines d'années écoulées et nous sentons encore aujourd'hui les effets de ce travail exécuté en commun dans un esprit de totale camaraderie, et qui fut si riche en bénédictions.

Manquant d'expérience et de connaissance à ce sujet, j'ai négligé d'influencer plus fortement mes collaborateurs et ce n'est que quelques années plus tard que j'ai pleinement réalisé que si les transformations et l'action sociale font peut-être naître un faible sentiment de reconnaissance, elles ne peuvent jamais éveiller cette confiance réciproque dont nous avons tellement besoin. Seule cette confiance peut être la base sur laquelle nous pourrons ensuite construire. La plupart des ouvriers ont à l'égard du patron une attitude sceptique et méfiante et c'est par-dessus ce gouffre moral qu'il nous faut jeter des ponts.

De quelles possibilités disposons-nous pour y arriver ? Ceci me fait penser à un jeune communiste, bachelier, brillamment doué du point de vue politique ; il réussit en quelques mois à contaminer tout un département de notre usine et cela en convertissant chacun individuellement.

N'est-ce pas extraordinaire que le communisme choisisse de nos jours pour son travail de propagande souterraine le moyen par lequel la foi chrétienne fut jadis diffusée ? Nous devrions en tirer une leçon et recruter comme lui des apôtres qui, d'homme à homme, travailleraient à réaliser une communauté chrétienne toute de confiance.

De plus, nous devons toujours nous souvenir que seul un vrai amour peut sauver l'individu perdu au milieu de la grande masse humaine. Mais dans ce monde des grands ateliers bruyants et sous les regards curieux d'innombrables co-travailleurs, nous nous heurtons à des limites précises.

Pas plus qu'en pleine mer un capitaine ne peut faire la conversation avec ses matelots, le patron ou le directeur d'une usine ne peut se consacrer à une conversation sérieuse avec ses ouvriers en train de travailler aux pièces. Il me semble donc que c'est plutôt dans une autre atmosphère, en exécutant ensemble un travail professionnel comme lors de la reconstruction des bâtiments de notre usine, par exemple, qu'il nous faut essayer d'agir. Plus nos communautés de travail seront débarrassées de toute influence venant de l'extérieur ou étrangères au service, plus facilement elles nous trouveront étroitement unis.

C'est pourquoi nous avons l'intention de nous réunir à un certain nombre de nos collaborateurs pour travailler, tous les soirs de la semaine, en variant la formation des groupements, à construire sur un terrain, grand, élevé et bien situé, une cité ouvrière d'environ une centaine de maisons, cité que nous pensons appeler : « La Colline de la Paix ».

Ce devront être de modestes et simples maisonnettes, destinées à une ou deux familles, construites de telle manière que la plus grande partie possible du travail puisse être exécutée par des profanes. Au bout de quelques années, les ouvriers qui, par le travail de leurs mains, en auront gagné la première partie, en deviendront propriétaires.

Nous disposerons là d'un vaste champ d'action purement humain, nous pourrons y bâtir ces ponts entre patron et ouvriers dont nous avons parlé, et là aussi la foi aura l'occasion de se manifester en action, c'est-à-dire au service de l'amour du prochain. Ces petits groupements favoriseront la formation d'une communauté de travail, permettront d'entamer une première conversation et de pénétrer les pensées de l'ouvrier. Avec le temps il sera alors possible de découvrir les hommes qui seront appelés à réaliser à l'usine même ces communautés et à prendre effectivement conscience de leur responsabilité à l'égard de leurs collaborateurs.

L'individu isolé refera toujours l'expérience du peu dont il est capable à lui seul. Pour réussir il faut qu'il s'unisse dans sa tâche à tous ceux qui sont de bonne volonté. De cette petite cellule jaillira peut-être alors un flots de bénédictrices pour l'usine tout entière.

Une des innovations les plus tristes de notre époque est aussi la disparition du silence et du recueillement intérieur. Les hommes n'ont plus de paix profonde et devant ce vide ils cherchent à se distraire au moyen des sports et des amusements insipides. Nous espérons pouvoir vaincre ce sentiment de dépaysement que l'homme éprouve dans les grandes villes industrielles et leurs habitations souvent si sordides et redonner à nos ouvriers, avec la propriété de leurs maisonnettes, la richesse aussi bien en bonheur qu'en pain à laquelle ils aspirent et ont droit.

Il est aussi de toute urgence de modifier la situation créée par les déplacements pour se rendre au lieu du travail, qui accaparent de nos

jours, pour d'innombrables hommes et femmes, jusqu'à trois ou quatre heures par jour, leur volant ainsi leur dernier temps libre.

Nous voudrions que notre chantier de construction commun soit l'endroit où l'homme dépaysé puisse à nouveau prendre racine. Tel le paysan, profondément enraciné dans la terre sur laquelle il a bâti lui-même son foyer, tel devrait être l'ouvrier dont la maison, construite de ses propres mains, serait la patrie bien-aimée. C'est là dans sa maison et son jardin qu'il pourrait utiliser pleinement ses heures de loisir, mener une vie de famille réfléchie et trouver cette richesse intérieure de l'âme qui, dans le calme, le rendrait si réceptif qu'il pourrait à nouveau être sensible à la parole de Dieu.

Il y a quelques semaines nous avons envoyé à tous nos collaborateurs une lettre contenant les questions suivantes. Nous espérions par là amener les uns et les autres à un moment de réflexion qui serait la première base d'une conversation détendue, qu'il serait ensuite possible de continuer sur notre chantier de construction :

1. *Pourquoi est-ce que je travaille ?*
2. *Qu'est-ce que j'entends par mon travail ?*
3. *Est-ce que je vis pour travailler ou bien est-ce que je travaille seulement pour vivre ?*
4. *Mon travail rend-il service à mes semblables ?*
5. *Crois-tu que ton travail puisse devenir pour toi une source de bénédictions ?*

Nous attendions les réponses avec une certaine inquiétude, nous demandant qui d'entre les participants prendrait les questions au sérieux. Or ils furent près de cinq cents, chiffre qui dépassait largement notre attente. Qu'en est-il résulté ?

La valeur chrétienne du travail a cessé d'exister pour notre époque. Le salarié consacre sa capacité de travail à assurer sa vie, l'essentiel pour lui c'est le salaire, le travail n'est plus que le moyen de gagner sa vie.

Il a été répondu sérieusement aux questions et nombreux sont ceux qui y ont réfléchi. Mais, même pour les employés, la bénédiction du travail n'est considérée que du point de vue strictement matériel ; parfois ils la trouvent dans un sentiment de satisfaction.

Il résulte aussi de ces réponses que nombreux sont ceux qui sont fiers de leur travail et qui se considèrent comme indispensables. La malédiction du travail est pour eux le fait que dès leur naissance, parce qu'issus d'une famille d'ouvriers, le travail leur est imposé. Les femmes surtout estiment souvent que leur travail à l'usine est une charge accablante et sont jalouses de leur patron. Il n'y en a eu qu'un très petit nombre à n'avoir pas oublié que notre travail est dépendant des commandements de Dieu.

A titre d'exemple, je me permets de vous citer certaines de ces réponses :

« Je ne crois pas que mon travail rende service à mes semblables. « Cela devrait être ainsi, mais ce n'est pas le cas. De nombreuses « mains travaillent jour après jour et pourtant la misère a plus augmenté que diminué dans le pays. Si les efforts des travailleurs « n'étaient plus utilisés pour l'armement et la guerre, mais pour le « bonheur de tous les hommes, alors et alors seulement leur travail, « mon travail, rendrait service à nos semblables comme cela devrait « être. »

« Le seul fait d'appartenir à la classe ouvrière suffit au travailleur « pour savoir qu'il se trouve en dernière place, lorsqu'il s'agit de partager les valeurs et les biens produits par le travail de ses mains. « Que les autres appellent et traduisent cela comme ils voudront, cela « revient au même. C'est pourquoi je ne crois pas que dans les conditions actuelles mon travail puisse être une bénédiction ; car s'il en « était ainsi l'ouvrier devrait être l'homme le plus riche en bénédic- « tions, et la misère et la détresse devraient appartenir depuis long- « temps au passé. »

« Je pense parfois aussi déjà aux paisibles heures de repos. Ce « qui donne son sens à la vie n'est pas le seul travail. On ne réalise « la valeur du travail que lorsqu'il vient à manquer. »

« Quand je travaille précisément à la machine, je me demande « souvent comment il est possible qu'on ait pu inventer quelque chose « de pareil. »

« Chaque travailleur fera tendre ses pensées vers la manière « d'exécuter le mieux et le plus facilement son travail. »

« Des milliers de nos semblables auraient actuellement moins de travail dans notre exploitation si, au lieu de travailler, nous avions « fait du marché noir. »

« Je crois que mon travail sera pour moi une source de bénédic- « tions parce que je l'accomplis avec amour. »

« Pour travailler honnêtement il faut avoir une foi solide. »

« Le pain qu'on a gagné soi-même est le meilleur, l'argent qu'on « a gagné soi-même a une valeur double et même triple. »

« On reconnaît l'homme supérieur à ce qu'il se confie à n'importe « qui pour reconnaître qu'il n'a été capable de rien, qu'il n'a aucune « puissance et ne veut pas en avoir. C'est en cela que réside sa liberté « et sa dignité. »

Et pour finir voici un extrait de la réponse d'un étudiant qui travaille en usine pour gagner sa vie :

« ....Ceci sous-entend pourtant que j'aie appris à connaître ce « qu'est le travail devant une machine, que je connaisse la manière « dont un ouvrier réagit devant le travail qui lui a été assigné depuis « des années ou même des dizaines d'années. Cette réaction pourra

« être aussi bien un mécontentement manifeste, qu'une résignation  
 « amère ou qu'une vitalité restée intacte... »

Chers frères et sœurs ! Au moyen de ce que j'ai essayé de vous dire et à travers les témoignages que vous venez d'entendre, vous avez pu apercevoir comment je voudrais répondre à cette question si obséquante de la sécularisation du travail et aussi, si Dieu le veut, y trouver une solution. Je suis bien convaincu que mes pensées et mes espoirs ne représentent eux aussi qu'un petit lambeau d'effort humain, chargé de toutes mes négligences passées et de toutes ces faiblesses qui sont le lot de toute action humaine.

Je ne veux que soumettre ces pensées et ces suggestions à vos jugements et à vos conseils fraternels, et ne peux que demander du fond du cœur que je reçoive la force d'accomplir ce qui est conforme à la volonté du Seigneur et contribuera à son honneur.

Pour terminer cet exposé je voudrais rappeler la mémoire de mon oncle, le docteur Wilhelm Goeters, professeur en théologie, qui s'est endormi il y a quelques semaines ; il a donné à notre Congrès son mot d'ordre : « *Ce qui peut transformer en sources de bénédictions nos pensées et nos actes c'est de savoir que tout ne dépend finalement que de l'Esprit de Dieu et non de notre manière d'agir.* »

Si nos cœurs sont pénétrés de cet esprit et que nous nous attaquons avec foi et confiance à la tâche à laquelle nous sommes appelés, nous reprendrons tous confiance.

## THE SECULARIZATION OF WORK

by Herr G. WIENANDS

(*English Summary*)

What has Holy Scripture to say on the subject of work ? It seems to me that we must start with this essential question, for in considering the subject of work, the Bible must be our starting point. In Genesis 1 : 28 we read : « Replenish the earth and subdue it », and further on in chapter 3, v. 19 : « In the sweat of thy face shall thou eat bread. »

The divine order of creation rests upon the former of these quotations which should be regarded as a fundamental commandment. The words embrace the commandment which God has given to humanity as a whole, as well as to the individual. They indicate the purpose of man's existence : to govern all creation and all earthly forces. The second quotation, uttered after the fall, indicates for the individual the road which he must follow as a sinner : it is by the sweat of his brow, that is to say, by means of hard and toilsome work, that he will fulfil his daily task.

Thus work is on the one hand subject to God's command as well as to His curse ; but it is on the other hand a vocation given by God and rich in blessing, a vocation to the service of all creation and also to one's neighbour.

History teaches us that man originally worked in order to ensure his existence. Later on work became essentially the duty of the slave, when the idea was current that physical work could only be the occupation of the slave or labourer, and was not fitting for those who owned possessions or for cultured people. Christianity, however, has from the very beginning given work a place of honour in its preaching. Our Lord Himself did not disdain to pass a large part of his life in working with his hands. It was only in the Middle Ages that the idea of work was liberated from the concept of slavery and servitude by which it had been dominated for centuries. Then a patriarchal order and a certain Christian spirit prevailed and domesticity flourished. With the commencement of the present era, we see the separation between the place of domicile and the place of work, which has profoundly influenced our economic life. The world has been transformed in these few decades more than in any of the preceding centuries.

The effects of the new economic standards on the relationship between man and his work, and above all between man and the Christian community, were beyond computation. In many industries it is no longer the person of the worker himself which is the determining factor, but the Patron ; as the Patron becomes more and more anonymous so do human relations become increasingly rare. The whole economic organization has become a formidable mechanism leaving practically no room for any creative or personal factors. No longer is man conscious of his domination over nature, nor of his reciprocal duties to his neighbour.

Before the nineteenth century nobody would have spoken of a right to work, but only of the duty of work. Today we are confronted with the fact that millions of men who wish to work cannot do so, although the world is in urgent need of the manpower which they have to offer. For a man who has the ability and the desire to work it is one of the worst frustrations not to be able to do so. In several of His parables our Lord regards work as something so beneficial that He compares a person called to the Kingdom of God to one who is called to work.

In the large scale industry of the present time with its huge factories frequently employing thousands of workers, it is no longer possible to create personal contact. Even if the faces of the workers are known to the manager, their names are, for the most part, unknown and more so their thoughts, their needs, and their personal cares. Scepticism and hostility to the Christian way of life characterize the attitude of many workers today. It is humiliating to have

to admit that not only the Church, by holding itself at a distance from the world, but the ruling classes also, have been little affected by the great upheavals in the conditions of life which have transformed the ancient social relationships. One hundred years ago the Christian pastor could take in with one glance all his parishioners : the work of a man and also that of his wife were carried on under the same roof. Today, many members of the families in the parish, including the husband and also often the wife, leave his territory in order to go to their work early in the morning to late at night. The pastor is no longer acquainted with the sphere of their work and is in no position to comprehend the problems with which his people are preoccupied in the course of their daily work. So long as the pastor has not visited the place where his parishioners work, nor studied their methods of work, it will be impossible for him when he enters the pulpit on Sundays to arouse the interest of the modern worker and to bring him into the sphere of his own thought.

If we explain to the worker today that we perform our daily task in accordance with the command of God, his materialistic and pagan manner of thought makes it impossible for him to understand us. We also come up against the same attitude in the Patron whose outlook is altogether materialistic and whose mind has become so to speak inaccessible to a Christian attitude towards work. Patrons and workers have become the slaves of work and the new collective systems have made the individual an insignificant cog in their mechanisms. In every previous age men were united to each other by work ; but in our day these bonds have been completely dissolved.

As Christians, is it not our duty to all to seek for an organization whereby work and bread will be provided for all men, and to fight for the establishment of a better social justice ? It is not right that we should permit ourselves to be contaminated by the modern spirit, and we should pray that God will reveal to us how to re-establish our economic organization in a manner which will ensure that man is no longer a slave of his work, but which on the contrary will restore to him his sovereignty over the machine.

Thus we arrive at the decisive question : How is it possible for us to make a break with the present secularization of work and to reconstruct the working community on Christian foundations ? It is not by new organizations that these problems will be solved. It is necessary in the first place to awaken an attitude of reciprocal understanding in the entire factory. Along the road which is opening up before us it is the obligation of the employers to travel further for the purpose of restoring contact with the worker. He must shed the pride inherited from past generations, and see to it that the worker loses his inferiority complex. It is his obligation to model his actions in accordance with the Christian way of life, so that he seeks not merely his own advantage but gives far more thought to the well-being of his neighbour.

At the end of the war and during the years that followed it we, together with a small company of workers whose number increased in the end to about a hundred, re-built the departments of our factory which had been destroyed. These years of reconstruction work carried out by a community effort, when the employer and the workers laboured together day after day and shoulder to shoulder, established between them a far more binding link than had ever been achieved during the past decades, and we are still experiencing today the effects of this work of our community performed in a spirit of complete comradeship and which was so rich in blessings.

We must always remember that it is only genuine love which is able to save the individual who is lost in the midst of the great mass of humanity. It is for this reason that it is our intention to unite once more with a number of our fellow workers every night of the week for the purpose of constructing a worker's city of about a hundred houses on an elevated and attractive site. These will have to be modest little homes designed for one or two families and constructed in such a manner that as much of the work as possible can be executed by lay-builders. At the end of a few years, the workers who by the labour of their hands have established a prior claim will become the owners of these houses. In this way we shall hope to enter into a field of purely human action and we shall be able to build bridges between the employer and the workers ; in this way also faith will have an opportunity of manifesting itself in action, that is to say, in the service of love of one's neighbour.

One of the saddest innovations of our age is the loss of internal peace and composure. Lacking this inner serenity men seek to fill the void by means of the distractions of insipid pleasures and amusements. It is our desire that our scheme of construction in common should be a place where the man who has been removed from his native soil will be able to take fresh root. Like the countryman, deeply rooted in the soil on which he himself has built his hearth, so also should the worker find that the house which he has constructed with his own hands will become his own well-loved homeland. In his own house and garden he will be able to enjoy to the full his hours of leisure, to promote family life, and to find that inner richness of spirit that will render him receptive once more to the Word of God.

# LA SÉCULARISATION DE LA CONCEPTION DE LA PROPRIÉTÉ

par M. D. V. ORNEL

## 1. Introduction

Le problème de la propriété peut être considéré comme le problème central qui a dominé la vie économique du siècle passé. Depuis que MARX, dans le manifeste communiste, anathématisa tous les propriétaires, le problème est resté actuel. Dans les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale, son importance s'est encore accentuée.

La conception de la propriété s'est modifiée dans tous les milieux de la société. De plus en plus, l'Etat a la prétention d'être le seul propriétaire de tous les biens des citoyens.

Quelles sont les causes de ce processus ? En premier lieu, il est dû au fait que l'organisation de la société s'est considérablement modifiée. En détournant la propriété de son véritable usage, la révolution industrielle a été à l'origine d'un véritable bouleversement.

Ce problème ne se pose pas pour le paysan ou l'artisan. Chacun d'eux est le propriétaire de ses moyens de production et s'en sert lui-même. C'est là une position privilégiée. Mais la situation dans la grande industrie est différente. La propriété des moyens de production et leur usage sont séparés. L'actionnaire, bien qu'il soit théoriquement le propriétaire, doit abandonner la gestion aux producteurs, c'est-à-dire à l'entrepreneur. L'influence de l'actionnaire diminue graduellement : son rôle se restreint, en pratique, à celui d'un prêteur.

En outre, la sécularisation de la propriété est la cause de la violation à laquelle elle est exposée. La propriété n'est plus considérée comme un droit donné par Dieu à l'homme, mais comme une institution de l'Etat, qui n'est maintenue qu'aussi longtemps qu'il lui plaît. Dès lors, l'importance de la propriété s'affaiblit et sa gloire lui est ôtée.

Dans les ouvrages qui se rapportent à notre sujet, on constate avec une certaine satisfaction que la propriété est une institution qui est sur le point d'être abolie. Il ne faut plus, dit-on, penser « en propriété », mais « en travail ».

Quant aux impôts de toute sorte, ils ne sont plus destinés seulement à financer l'administration de l'Etat. Ils servent, de plus en

plus, à la répartition des revenus et des biens des citoyens. Tous ces faits sont des symptômes d'une violation croissante du droit à la propriété.

## 2. La propriété, c'est la liberté

Quelle est la fonction de la propriété et quelle est son importance ? Qu'est-ce que le monde perdra, quand elle sera supprimée ?

Le droit à la propriété comporte un double aspect. Le *CODE NAPOLEON* stipule que la propriété est, premièrement, le droit de jouir et, deuxièmement, celui de disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou par les règlements.

Il n'est donc pas question d'une propriété absolue comme on le prétend souvent. On peut admettre qu'on abuse parfois du droit de propriété. Mais peut-on s'attendre à autre chose dans un monde déchu ? Quand un propriétaire abuse de son droit divin, PROUDHON a alors raison d'affirmer : « La propriété, c'est le vol. »

Au xix<sup>e</sup> siècle, PROUDHON avait souvent raison. C'était l'époque où l'économie classique dominait le monde. Le patron disposait des moyens de production. Il pouvait dicter les conditions du travail au travailleur. Celui-ci, dépourvu de toute propriété, dépendait de la bienveillance du patron.

La législation sociale est venue à l'aide de l'ouvrier. D'autre part, il s'est aidé lui-même en fondant des syndicats. Le travailleur a ainsi amélioré sa position, mais sans que la solution de la question sociale fût atteinte pour autant.

Et pourquoi ne l'a-t-elle pas été ? Le travailleur a-t-il besoin d'autre chose que d'un salaire suffisant ? Une existence supportable n'est-elle pas à même de satisfaire à tous ses désirs ?

Je ne le crois pas ! Je crois que tout homme — y compris le travailleur — a besoin de propriété, afin de pouvoir développer sa personnalité. Il en a besoin pour sa dignité humaine et pour sa liberté.

Dans son livre « *Gerechtigkeit* »<sup>1</sup> — *La Justice* — BRUNNER affirme : « Celui qui ne peut disposer de rien ne peut pas agir librement. Sans propriété privée, il n'y a pas de liberté. » Selon lui, la propriété est la condition de la liberté humaine. Est-ce vrai, ou bien, en l'affirmant, BRUNNER se rend-il coupable d'exagération ?

Pensons au paysan. Il a besoin d'une ferme pour pouvoir exercer son métier. Le commerçant se trouve dans la même situation : il lui faut un magasin et des marchandises. Pour chacun d'eux, il n'y a pas de liberté sans propriété, à savoir celle d'exercer leur profession. La liberté de mener leur propre vie ne leur est assurée que s'ils sont les propriétaires de leurs moyens de production. La pro-

<sup>1</sup> E. BRUNNER, *Gerechtigkeit*, trad. néerlandaise, p. 68.

priété crée la liberté. Bien loin d'être un vol, la propriété, c'est la liberté.

Mais le travailleur a-t-il besoin de propriété ? Incontestablement ! Sans cela, il dépend entièrement de son patron. Supposons que le patron exige qu'il fasse quelque chose de contraire à sa conscience ? Avec la propriété, l'ouvrier peut refuser ; sans elle, il est obligé d'obéir.

Si le travailleur veut changer de profession, si par exemple le métallurgiste veut s'établir comme forgeron, il a besoin d'argent, la propriété lui est nécessaire.

En vérité, le droit à la propriété est étroitement lié au droit à la liberté individuelle. C'est pourquoi le problème qui nous occupe est d'une importance extrême et d'une profonde gravité.

### 3. La doctrine socialiste<sup>2</sup>

MARX a proclamé que la séparation entre les moyens de production et les travailleurs forme la base de la société moderne industrielle. Il démontre les conséquences horribles de cette séparation. Selon lui, il y a heureusement un moyen de l'éliminer. Ce moyen, c'est la socialisation, dont MARX a dit qu'elle n'était pas seulement désirable, mais aussi possible. Les capitalistes, dit-il, ont le désir d'augmenter les profits de leurs entreprises sans se soucier des conséquences pour les travailleurs. Eh bien, la socialisation mènerait à une situation dans laquelle le profit cesserait d'être la directive des entreprises. La production servirait aux besoins des consommateurs.

Pour pouvoir socialiser les entreprises, il est nécessaire que la production soit rassemblée en un nombre relativement réduit de grandes entreprises, c'est-à-dire que la concentration atteigne un certain degré. La centralisation du capital est, en outre, nécessaire, c'est-à-dire qu'il faut que les capitaux aient été concentrés entre les mains d'un nombre relativement petit de capitalistes.

On a discuté pendant des dizaines d'années si les prévisions de MARX se sont réalisées dans les grands Etats industriels. Quoi qu'il en soit, la petite industrie s'est jusqu'à présent maintenue.

Entre temps, la socialisation est en marche, non seulement en Russie, mais aussi en Grande-Bretagne et en France. La Grande-Bretagne, berceau du capitalisme, a procédé à la collectivisation entre autres des mines de charbon, de la métallurgie et des transports. Le gouvernement conservateur actuel prépare une dénationalisation graduelle, mais il se heurte à de grandes difficultés.

Quels sont les buts de la socialisation ? Un but *économique* et un but *éthique*. Quant au but économique, on peut considérer comme tel l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. La propriété privée a été dans le passé un moyen d'assurer au propriétaire le fruit

<sup>2</sup> Voir entre autres : SERBAN VOINEA, *La socialisation*, Paris, 1950.

de son travail. Cela s'applique encore au paysan et à l'artisan. L'un est le propriétaire du sol, l'autre de ses outils. Tous deux se servent de moyens de production qui leur appartiennent.

La révolution industrielle a changé cette situation. Vu l'impossibilité de partager les moyens modernes de la production entre les ouvriers, on a inventé la socialisation comme moyen d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le passage des moyens de production à la propriété collective mène-t-il inévitablement à la réalisation de cet idéal ? Il saute aux yeux qu'on coure le danger que l'exploitation de l'homme par l'homme soit remplacée par l'exploitation de l'homme par la collectivité, c'est-à-dire par l'Etat. C'est pourquoi les socialistes disent qu'on ne peut pas, en Russie, parler de socialisation, mais de nationalisation. Pour éviter ce danger, il faut — selon eux — chercher une solution grâce à laquelle la classe ouvrière recevrait une influence déterminante dans la société, afin qu'une adaptation rationnelle de la production aux besoins des consommateurs puisse être réalisée.

Jusqu'à présent, nous avons parlé du but économique de la socialisation. Mais elle comporte aussi un but *éthique*. Ce but peut être défini comme la juste répartition du produit du travail. On cite souvent la définition de MARX : dans la phase initiale, la rémunération sera proportionnelle à la prestation de chacun ; dans la phase suivante, la répartition sera faite d'après les besoins de chacun selon ses capacités : à chacun selon ses besoins. L'expérience prouve cependant que cette dernière phase est encore assez éloignée, même en Russie, la terre promise du socialisme...

La socialisation n'apporte en supplément à la société que la disposition de la partie du revenu que le capitalisme utilisait pour sa consommation personnelle. Quant à l'augmentation des revenus, elle n'ira plus au propriétaire privé des moyens de production. Telle est la théorie. La pratique nous apprend cependant que la différence entre les traitements des hauts fonctionnaires industriels et les salaires des ouvriers est plus grande en Russie que dans les pays dits capitalistes.

Pour sauvegarder l'ordre démocratique, il faut donc que la collectivité participe effectivement à l'exercice du droit de propriété, soit d'une façon directe dans les entreprises, soit par la voie de la représentation dans les organes supérieurs de direction. On refuse un système « managériel » parce qu'on est d'avis que la séparation de l'ouvrier des moyens de production ne peut être abolie que par un régime vraiment démocratique. Tout revenu sans travail, tiré d'un titre de propriété, doit être aboli. On veut donc faire disparaître le profit et l'intérêt, ainsi que la dépendance du prolétaire vis-à-vis du capitaliste. Ce faisant, les classes dirigeantes perdent leur position politique prédominante. Les formes évoluées de la production seront toutefois maintenues. On comprend que les moyens nécessaires pour éléver le niveau de vie de la collectivité ne peuvent pas être obtenus

par le partage des biens. C'est pourquoi on maintient l'entreprise capitaliste, tout en cherchant à la perfectionner.

La socialisation utilise une série de moyens comme la concentration de la production dans les entreprises les plus perfectionnées et les plus puissantes, l'accentuation de l'emploi de machines et la direction de la production selon des plans.

Selon la doctrine socialiste, l'ouvrier, sous le régime capitaliste, est obligé de travailler pour vivre ; à cet effet, il se soumet à l'absolutisme du capitaliste. La base de l'augmentation de la productivité réside dans la crainte qu'éprouve le travailleur de rester sans travail. C'est ce qu'on a nommé « le fléau économique ».

Dans une société socialiste, ce n'est plus à la peur d'assurer la production ; seule une discipline librement consentie peut assurer le travail et l'augmentation de la production. Mais ce changement dans la psychologie du prolétaire n'est pas facile. Alors que le prolétaire est plein d'animosité envers l'entreprise capitaliste, il doit, dans une société socialiste, avoir des sentiments de solidarité envers l'entreprise socialiste. Pour obtenir une telle transformation, un processus de réadaptation psychique est donc nécessaire. Il suppose un degré élevé de maturité politique, ainsi qu'une éthique supérieure du prolétariat. Cette éthique est indispensable pour que les promoteurs de la socialisation mettent les intérêts généraux de la production au-dessus de leur intérêt personnel. Ils doivent s'imposer une discipline de fer. La socialisation constitue un processus par lequel les entreprises capitalistes, travaillant sous l'impulsion de l'initiative privée en vue du profit, passent de la propriété privée à la propriété collective, et travaillent d'après un plan général en vue de la satisfaction des besoins.

La question se pose de savoir quelle est la différence entre le capitalisme d'Etat et le socialisme. Si l'Etat prenait la place de l'ancien propriétaire privé et si tous les autres éléments restaient inchangés, n'arriverait-on pas à un « capitalisme d'Etat » avec un seul patron qui détiendrait tout le capital social à la place des anciens propriétaires possesseurs, chacun, d'une partie du capital ?

Comment peut-on éviter une telle étatisation ? On cherche une garantie dans le caractère démocratique du régime politique. La société elle-même, maîtresse de son sort, doit décider. L'Etat doit intervenir comme arbitre entre les intérêts opposés, par exemple les producteurs contre les consommateurs, l'industrie contre l'agriculture, etc.

En outre, on cherche à éviter l'étatisation en faisant représenter dans les organes de direction toutes les catégories intéressées, de manière qu'elles dirigent effectivement la production sociale. Les organes de direction doivent donc être composés des représentants des salariés, des consommateurs, de la science et de l'Etat. C'est ainsi qu'on pense pouvoir assurer une vraie « socialisation ».

On comprend que la tâche d'inventer des formes nouvelles d'acti-

vité collective ne peut pas être menée à bien d'un jour à l'autre. Il s'agit d'éviter aussi bien la tyrannie que la bureaucratie.

Nous craignons que ni l'une ni l'autre ne puissent être évitées. Si l'on considère l'Etat comme l'ensemble de la société humaine, on est obligé de rendre l'Etat tout-puissant. Dans un tel système, les représentants des associations économiques ne peuvent pas avoir d'influence réelle. C'est l'Etat, administrateur et maître, qui organise et réglemente toute la structure économique.

En outre, la question se pose de savoir qui est l'Etat ? Sont-ce seulement les hauts fonctionnaires ? ou sont-ce aussi les « managers » dont James BURNHAM nous parle dans son livre : « *Managerial Revolution* » ?

Quoi qu'il en soit, l'économie dirigée n'est pas compatible avec la liberté individuelle. L'Etat tout-puissant est beaucoup plus dangereux pour le travailleur que n'importe quel patron. La combinaison du pouvoir économique et politique confère à l'Etat une puissance irrésistible. Le « fléau économique » peut être préférable au « fléau de l'Etat ».

Ce qui nous effraye surtout, c'est que la limitation ou la suppression de la liberté dans le domaine économique, implique que la liberté est également violée dans les autres domaines de la vie.

Et si nous donnons la parole à la pratique, voici ce qu'un socialiste néerlandais écrit au sujet des nationalisations en Angleterre<sup>3</sup> : « Il appert que les ouvriers, travaillant dans les entreprises nationalisées, n'ont guère le sentiment que ces entreprises leur appartiennent à eux aussi. Les problèmes de direction et d'exécution, de co-gestion par les travailleurs, ceux de la joie dans le travail, n'ont pas été résolus. Les conflits du travail n'ont pas disparu, pas plus que les erreurs dans la direction des entreprises nationalisées. »

#### 4. La doctrine catholique-romaine<sup>4</sup>

Dans les milieux catholiques on s'est toujours opposé à la conception de la propriété absolue. Après la première guerre mondiale, le problème de la propriété s'est trouvé au centre de l'actualité, surtout en Autriche et en Allemagne. Parmi les auteurs qui s'occupèrent de ce problème, les uns étaient de tendance modérée, les autres de tendance radicale.

Le principal représentant de la tendance radicale fut le Dr Alexandre HORVATH, O.P., avec son ouvrage : « *Das Eigentumsrecht nach dem hl. Thomas von Aquien* » (1931). Il affirme que tout abus, toute dissipation ou destruction de propriété, s'oppose à l'intérêt général et doit être interdit.

<sup>3</sup> Dr J. M. DEN UYL, dans *Socialisme en Démocratie*, mensuel du Parti du Travail néerlandais, sept. 1952.

<sup>4</sup> Voir : Dr J. H. GILISSEN, *Eigendomsrecht en Eigendomsplicht*, Tilburg, 1946.

Le principal représentant de la tendance modérée fut Oscar VON NELL BREUNING, S.J., qui soutient que les devoirs de propriété sont en premier lieu des devoirs de conscience ; ils ne sont que très rarement des obligations juridiques. Il développa ses conceptions dans une série de brochures : « *Wirtschafts — und Sozialpolitische Flugschriften* » (1929).

Entre ces deux tendances, il ne s'agit pas d'un contraste, mais d'une nuance. Les modérés accentuent les droits et les radicaux les devoirs de la propriété. De part et d'autre on tombait d'accord sur le fait que l'homme n'a ni le droit ni la compétence d'utiliser la propriété d'une manière contraire au droit naturel.

La question se pose de savoir dans quels cas l'Etat peut demander des comptes au propriétaire ? Selon VON NELL BREUNING, il ne le peut qu'en cas d'abus qui nuit à l'intérêt général ou à l'ordre public. Il estime possible qu'on abuse de la propriété pour des buts immoraux sans nuire à l'intérêt général. Dans ce cas, le propriétaire n'est pas responsable envers l'Etat, mais envers Dieu. Quant à VON HORVATH, il pense que l'abus, même le plus léger, nuit à l'intérêt général. Il est possible que l'Etat ne punisse pas un tel acte, bien que celui-ci s'oppose au droit naturel. Selon cette conception, l'Etat peut, en principe, punir tout abus, bien qu'en pratique il doive souvent se limiter à réprimer l'abus qui nuit d'une manière visible à l'intérêt général. On est donc d'accord sur le point que tout abus de propriété, qui nuit notamment à l'intérêt général, doit être interdit, poursuivi et puni.

La lutte entre les modérés et les radicaux a été tranchée par l'Encyclique *Quadragesimo Anno*. A la suite de l'Encyclique *Rerum novarum* elle affirme que la propriété privée est un droit et que le propriétaire, en l'exerçant, doit remplir des devoirs. De cette façon, le droit de propriété est d'un caractère individuel aussi bien que social.

Je crois qu'en pratique la conception catholique-romaine est assez acceptable. Son fondement, cependant, diffère du nôtre. Les auteurs catholiques-romains cherchent à justifier la propriété par le droit naturel, tandis que, selon notre conviction, la propriété est un droit qui a été accordé à l'homme par Dieu pour sauvegarder sa liberté dans un monde déchu.

## 5. La doctrine biblique

Quelle conception de la propriété trouvons-nous dans l'Ecriture sainte ? L'Ecriture nous enseigne que c'est Dieu qui a suscité du néant tout ce qui existe. C'est Lui qui est le Créateur et, par conséquent, le Propriétaire absolu de tous les biens terrestres.

Il est évident que l'homme ne peut jamais être un propriétaire absolu. Il peut seulement intervenir comme gérant des biens qui lui sont confiés, en vue de les administrer pour Celui qui en est le véritable Propriétaire, c'est-à-dire Dieu. En les administrant, il prouve

qu'il a été créé à l'image de Dieu. Il y a une partie du monde visible qu'il peut appeler « sienne » et qu'il est obligé de cultiver (Gen. 3 : 23).

Le gérant a le devoir de gérer les biens selon les instructions de son Maître à qui il doit rendre compte de sa gestion. Il s'ensuit que l'homme n'est pas libre dans sa gestion, et qu'il n'a pas le droit d'utiliser ses biens comme il l'entend. Il est appelé à les gérer de telle façon qu'il puisse en rendre compte à Dieu. Celui qui prétend être le maître en gérant ses biens à sa guise se rend coupable de vol, et, dans ces conditions, la propriété est, en réalité, un vol.

Nous devons d'abord poser la question : Quelles sont les règles que Dieu a données pour la gestion des biens par l'administrateur terrestre ? Il n'est pas difficile de répondre à cette question. Nous trouvons la réponse dans la Parole de Dieu et spécialement dans le Décalogue et le Commandement d'Amour envers le prochain. Celui qui gère ses biens en observant ces instructions n'est pas un voleur, mais un serviteur fidèle qui remplit sa mission divine.

Nous devons ensuite nous demander : Quel est le but de la propriété ? Qu'est-ce que Dieu a voulu en confiant à l'homme l'administration d'une partie de la terre et de ses biens ? Nous répondons que le but de la propriété, c'est la liberté humaine. En premier lieu, la liberté de servir Dieu selon Sa Volonté ; en second lieu, celle de servir le prochain. Comment, sans propriété, pourrait-on prendre soin des pauvres ? BRUNNER nous a appris, dans son ouvrage « *Gerechtigkeit* », que sans propriété il n'y a pas de liberté. C'est exact, car sans elle on est toujours dépendant des autres, et cette dépendance empêche l'homme d'agir conformément à sa responsabilité personnelle et à sa dignité humaine.

C'est l'Etat qui menace le plus la propriété privée. Il voit très bien que l'homme sans propriété se trouve complètement sous sa dépendance. Quand on veut supprimer la liberté et introduire l'esclavage, il faut commencer par abolir la propriété, comme cela a été fait en Russie. Non sans raison, l'Apocalypse nous décrit l'Etat comme l'adversaire du Christ. La propriété, c'est la liberté ; l'expropriation, c'est l'esclavage.

Dans une communauté collectiviste, l'Etat s'est mis à la place de Dieu. Ce n'est plus envers Dieu, c'est envers l'autorité publique que l'homme est responsable de la gestion de ses biens. L'Etat se met, pour ainsi dire, entre Dieu et l'homme, ce qui a pour conséquence que l'homme est empêché d'agir comme un administrateur fidèle et de servir Dieu et son prochain conformément à sa conscience.

De la conception que la propriété, c'est la liberté, il découle qu'il est souhaitable qu'il y ait autant de personnes que possible qui profitent de la liberté que procure la propriété. Plus on a de propriétaires, plus on a d'hommes libres. Il vaut mieux avoir beaucoup de petits propriétaires que peu de grands propriétaires. Cela est conforme à la prière d'Agur : « Ne me donne ni pauvreté ni richesse, nourris-moi

du pain de mon ordinaire. » (Prov. 30 : 8). La richesse et la pauvreté sont toutes deux dangereuses pour le salut de notre âme.

A cette lumière, nous comprenons aussi la Loi de Moïse concernant la propriété. Elle nous devient plus claire, si nous ne perdons pas de vue que la propriété a pour but de créer la possibilité de développer la personnalité humaine et de prévenir toute domination d'un homme sur un autre.

L'autorité publique a-t-elle un devoir dans le domaine de la propriété ? Certainement ! Ce devoir est double. En premier lieu, elle a le devoir de reconnaître et de maintenir la propriété privée. Le vol doit être interdit et le droit d'héritage doit être maintenu. Les impôts ne doivent pas avoir pour but d'influencer la répartition de la propriété. En second lieu, l'autorité publique a le devoir d'empêcher les abus. Cela ne veut pas dire qu'elle doive veiller à ce que la Loi de Dieu soit obéie. Une telle obéissance reste la responsabilité personnelle de l'homme envers son Créateur. L'autorité publique, cependant, a la vocation de sauvegarder le bien-être commun et l'ordre public, par exemple par la loi sur les établissements dangereux, insalubres et incommodes et, si nécessaire, par l'expropriation pour cause d'utilité publique. Il s'agit ici de couper les excroissances. La législation sociale est basée sur le principe que la justice sociale exige que les travailleurs aient le droit de disposer d'un revenu raisonnable dans toutes les circonstances de la vie. En général, l'autorité publique, en sa qualité de servante de Dieu, a le devoir de prendre les mesures nécessaires pour que le propriétaire n'abuse pas de sa propriété de telle façon que d'autres citoyens soient gênés dans leur liberté personnelle.

## 6. Comment favoriser la propriété ?

a) *Les classes moyennes.* — Si nous sommes d'accord que la propriété a été instituée pour assurer à l'homme la liberté de servir Dieu et son prochain, il va sans dire qu'il faut chercher à sauvegarder la propriété partout où elle existe et fonctionne encore.

C'est, en premier lieu, la petite propriété qui doit retenir notre attention. Nous pensons aux classes moyennes, aux paysans et aux artisans, à certains groupes de travailleurs indépendants, pour lesquels la propriété est d'une si grande importance pour le développement de leur vie et de leur profession. Le paysan ne peut pas exercer son métier de la manière la plus efficace, sans être le propriétaire du sol qu'il cultive et des outils qui lui sont nécessaires. C'est là la base de son existence. L'artisan se trouve placé dans les mêmes conditions. L'un et l'autre ont besoin de la propriété pour être à même de vivre la vie que Dieu leur donne et pour développer toutes leurs forces et tous leurs talents.

Il s'ensuit que l'Autorité publique n'a pas le droit de menacer

leur existence en levant des impôts trop élevés. Au contraire, elle a le devoir de reconnaître la propriété et de rendre possible sa transmission de père en fils.

Ceci est aussi nécessaire du point de vue *social*. Les classes moyennes constituent, dans la société, un facteur stabilisant. L'existence d'un groupe de petits propriétaires, qui ne sont pas obligés d'accepter du travail salarié, lui est éminemment salutaire. Ils contribuent à la paix et à l'équilibre de la société.

En outre, d'un point de vue *économique*, il est extrêmement utile qu'il y ait des gens qui s'efforcent de faire prospérer leur industrie. Beaucoup de grandes industries ont été formées à partir d'une petite industrie. C'est surtout le cas dans une société dynamique, avec une population qui s'accroît vite.

b) *Les travailleurs salariés*. — Non seulement pour les classes moyennes, mais encore pour les travailleurs, la propriété — considérée comme source de leur liberté — est d'une importance extrême.

Le travailleur sans propriété est exposé aux caprices de son patron. S'il veut changer de situation, il n'a aucune réserve disponible. Il ne peut pas s'établir comme artisan, parce que le capital nécessaire lui manque. Que peut-il faire si le patron lui demande quelque chose de contraire à sa conscience ? Ce n'est que quand il dispose d'une certaine propriété, qu'il peut suivre la voix de sa conscience. Il va sans dire que ces difficultés se multiplient, s'il n'y a qu'un seul patron : l'Etat, dont on est dépendant. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous nous opposons à l'Etat collectiviste, à l'économie dirigée, à la nationalisation et à la socialisation.

Sans propriété le travailleur est exposé à la prolétarisation. C'est surtout RÖPKE qui attire l'attention sur ce fait dans son livre : « *Civitas Humana* »<sup>5</sup>. « L'absence de propriété, dit-il, est le vrai symptôme de la prolétarisation du travailleur. Un travailleur sans propriété ne se sent pas attaché à son métier ; il est déraciné. La seule méthode qui permette de s'opposer à la prolétarisation, c'est la restauration de la propriété pour les larges couches de travailleurs. »

Les socialistes prétendent que le travailleur n'a pas besoin de propriété. Selon eux, il lui suffit d'avoir des « titres », des droits, tels qu'ils résultent de la sécurité sociale.

Ce n'est pas vrai, affirme RÖPKE, et il a parfaitement raison<sup>6</sup>. La propriété étant le droit de disposer de ses biens, ne peut pas être remplacée par des « titres » qu'on ne peut réaliser qu'en cas de cala-

<sup>5</sup> Wilhelm RÖPKE, *Civitas Humana*, Erlenbach, Zürich, 1946, p. 279.

<sup>6</sup> RÖPKE se demande : « Kann das moderne System der mechanischen und zwangswise Massenfürsorge einen Ersatz für die Existenzverkümmерung bieten, die die Proletarisation mit sich bringt, für die Eigentumslosigkeit, den Mangel an Reserven der umfassendsten Art, ja die materielle und immaterielle Entwurzelung ? Die Antwort kann nur ein entschiedenes "Nein" sein. » (p. 263).

mité et pour le seul but auquel ils sont destinés. C'est le caractère essentiel de la propriété qui manque ici, c'est-à-dire la liberté d'en disposer à son gré et selon sa propre volonté. Selon RÖPKE, le plus grand parc public ne peut pas remplacer le plus petit jardin.

Il en découle qu'il faut favoriser la formation de la propriété par le travailleur lui-même. Une des méthodes qui pourront concourir à ce but, c'est la répartition des profits des entreprises, soit en argent, soit en actions. Dans ce dernier cas, le travailleur devient co-propriétaire de l'entreprise dans laquelle il travaille. En outre, il faut permettre à l'ouvrier de devenir le propriétaire de son propre logement.

Ce que nous venons de dire n'empêche pas que nombre de travailleurs manuels et intellectuels soient employés dans la grande industrie, où l'on constate la séparation entre les propriétaires des moyens de production d'une part, et les travailleurs qui les utilisent d'autre part.

Cette situation est loin d'être idéale. Le travailleur qui se sert des machines et des outils qui ne sont pas les siens n'est pas non plus le propriétaire des articles qu'il produit. Il reçoit seulement un salaire pour les services qu'il a rendus.

Y a-t-il une solution à ce problème ? MARX, regrettant le sort du travailleur dans l'industrie, a condamné toute propriété. Il proclamait la nécessité de l'expropriation des propriétaires, avec sa conséquence que l'Etat doit devenir le seul propriétaire qui embrasse toute l'économie.

Le travailleur profitera-t-il de cette révolution ? Certainement pas ! Il vaut mieux avoir affaire à de nombreux patrons qu'à un seul patron qui détient non seulement la puissance économique, mais aussi la puissance politique. Vis-à-vis de l'Etat, le travailleur est impuissant. Il ne peut être question d'une participation à la gestion. Dans la situation la plus idéale, il y a une certaine classe de « managers » qui sont les hommes au pouvoir. Bien loin d'aider le travailleur, la solution marxiste l'expose à la misère.

Il va sans dire que cette solution ne peut pas être la nôtre. Il faut tâcher de réformer la situation du travailleur de telle sorte qu'elle approche autant que possible celle du propriétaire.

Cet objectif peut être atteint jusqu'à un certain point, en donnant au travailleur la compétence de contribuer aux décisions dans le domaine social et économique ; non seulement dans l'économie en général, mais aussi dans la branche d'industrie et dans l'entreprise où il travaille.

Nous allons maintenant esquisser quelle est l'organisation de l'économie que nous nous efforçons de réaliser aux Pays-Bas. Puis nous attirerons l'attention sur les comités d'entreprise qui existent déjà dans la plupart des pays, en nous bornant à esquisser une image générale.

## 7. L'organisation de l'économie aux Pays-Bas

La Loi de 1950 sur l'organisation de l'économie aux Pays-Bas vise la création d'organes de la vie économique, qui auront la responsabilité d'édicter des règlements dans les domaines social et économique. Ces organes auront leur propre tâche et leur propre responsabilité. Ils auront pour champ d'activité une branche ou un secteur déterminé de la vie économique.

L'activité des nouveaux organismes pourra d'une part revêtir un caractère autonome, et d'autre part consister à prêter un concours demandé par l'Etat. La réglementation de certaines questions peut être entièrement laissée à de tels organismes. Sur d'autres points, la tâche de ces organismes consistera plutôt à exécuter des mesures prises par l'administration centrale.

C'est l'activité autonome qui est incontestablement la plus importante. La réglementation d'un certain nombre de questions sociales et économiques peut être confiée à ces organes. Les ministères seront moins astreints à s'occuper d'une foule de détails. Le mécanisme gouvernemental deviendra, en conséquence, moins complexe ; les mesures prises seront basées sur des connaissances plus grandes ; les réglementations ainsi que leur exécution seront plus efficaces ; la bureaucratie pourra plus facilement être évitée.

En outre, ces organismes pourront jouer un rôle très important comme source de documentation pour le Gouvernement, et les personnes intéressées appartenant à la branche ou à un serveur de l'économie pour lesquels ils ont été institués.

L'organisation de l'économie n'implique nullement la réglementation de la vie sociale et économique. Elle ne porte que sur la manière dont les règlements sont faits et sur ceux qui ont la charge de les faire. Elle permet d'accorder au secteur privé une influence réelle quand il s'agit de décider dans quelle mesure il est désirable, dans des circonstances données, de régler telle ou telle matière.

La Loi assure au travail une position de droit au sein des nouveaux organismes, le travail étant un des éléments essentiels du processus de la production.

Patron et ouvrier ont leur place l'un à côté de l'autre et doivent coopérer en reconnaissant pleinement la position spéciale que le patron occupe dans l'entreprise. La loi est basée sur la solidarité, l'unité naturelle de tous ceux qui travaillent dans l'entreprise.

L'association de l'ouvrier à l'organisation de l'économie est d'une grande importance. Par elle, est consacrée, dans l'organisation de la société, l'équivalence de principe du patron et du travailleur. En même temps, elle donne au travail salarié sa part de responsabilité envers la marche des affaires dans les organes de la vie économique.

Cette responsabilité n'est pas restreinte aux questions sociales, mais s'étend aussi aux questions économiques. Il n'y a aucune raison

valable de tenir le travailleur à l'écart, quand il s'agit de prendre des mesures économiques.

L'organisation de l'économie n'implique pas que l'administration n'ait plus à intervenir dans le domaine social et économique. Ses interventions directes seront plus nombreuses en temps de désorganisation économique qu'en temps de prospérité. En outre, l'administration, étant tout particulièrement responsable du bien-être public, doit contrôler ces organismes.

L'organisation de l'économie ne peut fonctionner que si elle est réellement vivante dans les milieux intéressés et que si elle emporte leur confiance. Pour assurer, autant que possible, que les organismes de l'économie soient des organismes vivants, la loi réserve aux milieux intéressés un rôle dans leur création.

Il va sans dire que tout dépend de l'exécution de la loi. Il est nécessaire que non seulement les dirigeants des syndicats, mais aussi les patrons et les travailleurs eux-mêmes s'intéressent vivement au travail des organes créés. Il est indispensable qu'ils soient à même de porter la responsabilité de leurs décisions dans un esprit de coopération volontaire, et disposés à le faire. Il est également nécessaire qu'ils prennent à cœur non seulement les intérêts des milieux représentés, mais aussi le bien commun.

Il faut que ces organismes ne se laissent pas réduire à n'être que des instruments dans les mains du Gouvernement. Si c'était le cas, il dégénéreraient en organes d'économie dirigée, et l'influence de l'Etat se trouverait renforcée.

Il ne faut pas oublier que le but de l'organisation de l'économie que nous venons de décrire est de stimuler et de favoriser l'activité et la responsabilité des milieux intéressés, afin de leur donner, dans la mesure du possible, la liberté et le bonheur de propriétaire.

### 8. Les comités d'entreprise<sup>7</sup>

Les comités d'entreprise jouent un rôle très important dans le domaine des relations entre la direction et le personnel. Ils s'occupent d'activités sociales, économiques et techniques.

Quant aux activités *sociales*, des résultats très appréciables ont été obtenus, car il s'est établi très fréquemment une collaboration extrêmement fructueuse entre les directions des établissements et les comités d'entreprise. Il s'agit ici de caisses d'entr'aide et de secours, avec diverses annexes telles que cantines, achats collectifs, colonies de vacances, sociétés de sports, bibliothèques, etc... Quant aux conditions de travail, les activités des comités d'entreprise se rapportent à la détermination des heures de travail, à la date et au lieu du paiement des salaires, à l'élaboration du programme des congés, à l'exécution

<sup>7</sup> Voir entre autres : *La collaboration dans l'Industrie*, Bureau International du Travail, 1951.

du programme de formation professionnelle, à l'ordre dans l'entreprise et à la conduite des travailleurs à l'usine.

Dans le domaine *économique*, les activités comprennent, entre autres, l'étude de la situation économique de l'entreprise, et de la situation de vente et de production. Le bilan doit être expliqué au comité ou — comme en Allemagne — à une commission économique du comité. Cette commission, ou le comité, peut avoir une certaine compétence en ce qui concerne des modifications à apporter à l'entreprise et qui affectent l'existence des travailleurs, telles que la réduction ou la cessation de l'activité, le transfert de l'entreprise tout entière ou de secteurs essentiels, la fusion avec d'autres entreprises, la modification fondamentale de l'objet ou de l'outillage de l'entreprise.

Dans le domaine *technique*, le comité d'entreprise peut s'occuper des problèmes de fabrication, des méthodes de travail et du programme de production. Il est très important d'offrir aux travailleurs l'occasion de présenter des suggestions en vue d'améliorer le rendement de l'entreprise.

Les lois des divers pays ne portent pas atteinte au droit de l'employeur de prendre des décisions en matières économiques ou de disposer librement de son bien. Elles laissent donc intacte sa responsabilité dans l'entreprise, indivisible par sa nature même.

Les comités d'entreprise auront une grande importance pour la paix sociale si les employeurs sont prêts à collaborer avec les travailleurs dans un esprit d'amitié et de confiance, et s'ils réussissent à associer les travailleurs à la marche sociale et économique de l'entreprise dans un sens profitable à la collectivité.

Ceci ne veut pas dire que les comités d'entreprise soient une réussite complète. Les ouvriers ne sont pas toujours préparés aux fonctions qui leur ont été attribuées ; les questions de production et de productivité, les comptes-rendus d'activités, les interprétations de bilan, les dépassent parfois. Quant aux patrons, ils n'ont pas toujours l'esprit de collaboration qui serait nécessaire pour atteindre des résultats satisfaisants. C'est notamment dans le domaine économique que la résistance des chefs d'entreprises s'est montrée la plus vive.

Une chose est certaine : les comités d'entreprise peuvent être d'une extrême importance pour donner au travailleur un sentiment de solidarité envers l'entreprise, grâce auquel il peut jouir, dans une certaine mesure, de la gloire et de la liberté que donne la propriété.

### Conclusion

Nous avons traité de la sécularisation de la propriété. La propriété — un droit que Dieu a donné à l'homme — court le risque d'être dégradée à ne plus être qu'un titre que l'Etat, aussi longtemps qu'il lui plaît, accorde au citoyen.

L'Etat, qui ne reconnaît plus la propriété privée, est devenu essentiellement totalitaire. Le citoyen qui n'a pas de biens est complètement dépendant de l'Etat. Cette dépendance ne se limite pas au seul domaine social et économique. La liberté religieuse et spirituelle est, elle aussi, en péril. Comment bâtir un temple, si l'Etat est propriétaire du sol, dispose des matériaux de construction et, par-dessus le marché, prive le citoyen des ressources indispensables au financement d'une telle entreprise ? Sans propriété, l'homme n'est qu'un sujet ; avec la propriété, il est un citoyen.

Il est d'une extrême importance que la propriété privée soit sauvegardée et, si nécessaire, restaurée. C'est seulement alors que la liberté et la dignité humaines pourront être conservées. Et cela est vrai, non seulement des grands propriétaires, mais encore du petit propriétaire et de l'ouvrier. Il ne suffit pas, cependant, de le constater, car il importe, avec les plaisirs de la propriété, d'en accepter aussi les charges. RÖPKE démontre très clairement que la propriété exige la volonté de faire face à ses responsabilités, et de consentir à des sacrifices. Il est à désirer que cette volonté subsiste.

L'homme doit être dépendant de Dieu, et il doit obéir à Dieu. Il ne lui convient pas d'être dans la dépendance et la servitude de l'Etat. L'obéissance à l'Etat totalitaire n'est pas compatible avec l'obéissance à Dieu.

Le chrétien a besoin de liberté pour servir Dieu et son prochain. C'est pourquoi le problème de la propriété est si important et si grave ! Et il l'est d'autant plus que le chrétien sait bien que la réforme de l'ordre social doit être précédée de notre réforme personnelle !

## THE SECULARIZATION OF THE CONCEPT OF PROPERTY

by M. D. V. ORMEL

(*English Summary*)

The problem of property can be regarded as the central one which has dominated the economic life of the last century. Since Marx anathematized, in his Communist manifesto, all property owners, the problem has continued with us. In the years following the second world war its importance has been further accentuated. The concept of property is being altered in every sphere of society. More and more the state is coming to regard itself as the sole proprietor of all the goods of its citizens. Property is no longer regarded as a right granted by God to man, but as an institution of the state. In the writings which deal with our subject satisfaction is expressed with the fact that property is an institution which is on the point of being abolished. One must no longer think in terms of property, it is said, but of work.

Social legislation has come to the aid of the worker. Has the worker, then, need of anything other than an adequate salary ? Is not a secure existence the achievement of all his desires ? I believe not ! I believe that every man, including the worker, has need of property in order that he may develop his personality. He has need of it for his human dignity and his liberty. Let us think of the peasant. He has need of a farm to be able to perform his work. The tradesman finds himself in the same position : he requires a shop and articles of merchandise. Without property neither of these has liberty to exercise his profession. The liberty to lead their own lives is only guaranteed if they are proprietors of their own means of production. Property creates liberty. Far from being a theft, property is liberty.

But has the worker need of property ? Beyond doubt ! Without it he is entirely dependent upon his employer. Let us suppose that his employer requires him to do something contrary to his conscience, with property he can refuse ; but without it, he is obliged to obey. If the worker wishes to change his profession he needs money and once again property is a necessity to him. In fact, the right to property is closely linked with the right to individual liberty. That is why the problem which we are considering is one of extreme importance.

As far as Socialist teaching is concerned, state controlled economy is not compatible with individual liberty. The all powerful state is much more dangerous for the worker than for any employer. The union of economic and political power confers on the state an irresistible authority ; and, what is especially alarming, the limitation or the supervision of liberty in the economic sphere implies that liberty is equally violated in the other spheres of life.

The Roman Catholic concept of property may be acceptable enough in practice, but its basis differs from ours. Roman Catholic authors endeavour to justify property by natural right, whereas our conviction is that property is a right which has been granted to man by God for the safeguarding of his liberty in a fallen world.

What attitude do we find in Holy Scripture ? Scripture teaches us that God has brought everything into existence. It is He who is the Creator and consequently who is the absolute Proprietor of all earthly goods. Plainly, man can never be an absolute proprietor, he can only act as a steward of the goods which have been entrusted to him, with a view to their being administered for Him who is the true Proprietor, namely God. In administering them man shows that he has been created in the image of God. The steward is duty bound to administer the goods entrusted to him in accordance with the instructions of his master, to whom he must render an account of his stewardship. It follows that man is not free in his stewardship and that he has no right to use his goods just as he fancies. He is

called to administer them in such a way that he may be able to give an account to God. He who presumes to be the master in administering his goods becomes guilty of theft, and property then becomes in reality a theft.

Thus the question must be asked : What rules has God given for the administration of goods by their earthly stewards ? The answer is found in God's Word, and in particular in the decalogue and the precept of love towards one's neighbour. He who administers his goods in accordance with these instructions is not a thief but a faithful servant who fulfils his divine mission. In reply to the question, what is the purpose of property ? we say that it is human liberty : in the first place, liberty to serve God according to His will ; in the second place, liberty to serve one's neighbour. Lacking property, one is always dependent on others and this dependence prevents man from acting in accordance with his personal responsibility and human dignity. It is the state which most of all threatens private property. The state realises full well that the man who has no property is completely dependent upon it. When it is desired to suppress liberty and to introduce slavery, the abolition of property is the first step, as has taken place in Russia. Property is liberty ; expropriation is slavery. From this it follows that it is desirable that as many people as possible should benefit from the liberty that property affords. The more property owners there are, the more free men there will be.

The worker who has no property is exposed to the whims of his patron. If he wishes to change his job he has no reserve to call upon. What if his employer required him to do something contrary to his conscience ? It is only when he is possessed of a certain amount of property that he is able to follow the voice of conscience. It goes without saying that these difficulties are multiplied if there is only one employer for everybody, namely, the state. That is one of the reasons why we are opposed to the collective state, to controlled economy, to nationalization, and socialization. The state which no longer recognizes the right to provide property has become totalitarian in essence. A citizen who has no possessions is completely dependent on the state. This dependence is not confined merely to the social and economic sphere but religious and spiritual liberty is also in peril. Without property man is only a subject ; with property he is a citizen.

Man ought to be dependent on God, and he ought to obey God. It is not fitting that he should be enslaved to the state. Obedience to the totalitarian state is incompatible with obedience to God. A Christian needs liberty in order that he may serve God and his neighbour. That is why the problem of property is so important — and all the more so, since the Christian knows well that the reformation of the social order should be preceded by our own personal reformation !

# SERMON

by Dr D. M. LLOYD-JONES

I should like to call your attention this evening to the first four verses in the fifth chapter of the first book of Samuel.

« *And the Philistines took the Ark of God, and brought it from Eben-ezer unto Ashdod.*

« *When the Philistines took the ark of God, they brought it into the house of Dagon and set it by Dagon.*

« *And when they of Ashdod arose early on the morrow morning, behold, Dagon was fallen upon his face to the earth before the ark of the Lord. And they took Dagon, and set him in his place again.*

« *And when they arose early on the morrow morning, behold, Dagon was fallen upon his face to the ground before the ark of the Lord ; and the head of Dagon and both the palms of his hands were cut off upon the threshold ; only the stump of Dagon was left to him. »*

These verses, you realize, come as a kind of sequel, or epilogue to the story, the incident, that is recorded in the previous chapter. It is an account of a period in the history of the children of Israel which is one of the saddest in their long and chequered history. Owing to their forgetting of God and their religious declension they had declined politically and even in a military sense ; and they had been conquered by their old and traditional enemies, the Philistines.

But you remember that the account tells us that, after a certain length of time the Israelites began to feel that they should like to rid themselves of this Philistine yoke. So they gathered an army together, and they challenged the Philistines to battle. You remember that the two armies met, but, unfortunately, the children of Israel were defeated.

And then they met together, to have a council of war, to discover, if possible, the cause of their defeat. There, somebody seems to have suggested this. He said : « Our defeat was due to the fact that, in our hurry, we rushed off to attack the Philistines, without taking with us the Ark of the Lord ». You see, they regarded the Ark as a

kind of mascot. If you took it with you, you would probably have good luck, you would succeed. If you went without it, the probability was that you would be defeated. He said : « That is the cause of the trouble. We went without the Ark of the Lord. Let us », he said, « gather together another army, and, this time, let us take the Ark with us. And, if we only do that, we are bound to succeed, and we will conquer the Philistines ». So they did so. They gathered another army, they took the Ark with them, and they went up and challenged the Philistines. But you remember what happened. They were not only defeated ; their army was completely routed. Not only that : the Philistines captured the Ark of the Covenant of the Lord, and took it away with them.

Now, these four verses that we are going to look at tell us what happened after that. And this is what we are told. The Philistines, when they captured the Ark of the Lord, did not destroy it. They said : « After all, it is very valuable. It has brought great success many times to these Israelites, and », they said, « the day may come when it may be a very great help to us. » So they decided that they would take the Ark of the Lord and put it in the temple of their own God, Dagon. You see, they paid a kind of compliment to the God of Israel, who, they thought, was in this box, this Ark. So they took the Ark and put it in the temple of Dagon, and put it by the side of Dagon, on the shelf. Then, having done that, they just began to celebrate their great victory. And they seemed to have every reason for doing so. They had conquered their traditional enemies, they had routed their army, but, above all, they had captured the God of their enemies. There He was, in their own temple. Why, the world was perfect. There was nothing to do but to give themselves to a perpetual round of rejoicings and of celebrations. So they began to do so.

But then we read this extraordinary history. The next morning the keeper of the temple of Dagon, making a kind of routine round and not expecting to find anything wrong, to his astonishment and amazement found that their god Dagon had fallen to the ground immediately beneath the Ark of the Lord. He could not understand this. It was unexpected. « However », he said, « accidents will happen in the best ordered societies. It is all right. » So we are told that he took Dagon again, and placed him back on the shelf, by the side of the Ark of the Lord. And he and the rest of the people proceeded once more to their victory celebrations and to their great rejoicings.

However, we are told that the next morning this man went once more into the temple, and this time, to his consternation, he found not only that Dagon had fallen to the ground, immediately beneath the Ark of the Lord, but this time, both the hands of Dagon and his head were cut off upon the threshold : nothing was left of Dagon, except his stump !

Now that is the story. Someone may be tempted to ask : « What has that Old Testament story to do with us ? What has it to say to us ? What is its relevance to our position and condition today ? »

Well, for myself, I see in that story a very great and important and vital lesson for the Christian Church at this present hour. For what, after all, is this story ? Surely, it is nothing but an account of religion in a state of declension. It is religion and the God of the Christians apparently defeated and routed by the enemy. That is the picture. It is God, and God's cause, apparently completely routed and almost, as it were, destroyed, by the great traditional enemy. The enemy is triumphant all along the line, and is rejoicing. That is the picture.

I need not, in a learned congress like this, take up any time in applying the picture in detail. But it is interesting to notice that it is a description and an account of the present situation down almost to the smallest and minutest detail. The Church of God has been confronted by the attack of the Philistines in a very fierce and cruel manner for over a long hundred years. The form which the Philistines take is not always the same. Sometimes, it is a purely military form, as it was in those days of long ago in the history of the children of Israel. But it is not always that form. The Philistines can assume many guises ; they can appear in quite a variety of forms.

During the past hundred years or so, the Philistines attacking the Church of God, and God himself and His Christ, have taken the following forms.

First and foremost, I would place intellectual knowledge and understanding. We are all familiar with the fact that one of the greatest attacks that has been made upon the Church and upon the Bible, and upon the whole cause of God, has been the attack that has come from philosophy. For ever a hundred years now people have been tending to put Revelation on one side, and to put in its place philosophy. They no longer believe in the inspired, uniquely inspired and inerrant Word of God. They believe in human thought, human reason, human understanding, human speculation. This tremendous attack has come along the line of philosophy.

But it has not been confined to that. There is the attack of the Philistines in the form of « science ». It is very nearly a hundred years now since Charles Darwin published his book, *the Origin of Species*. It was in 1859, very nearly a hundred years. And, to the average person, that book, has not only attacked the Bible, but demolished the Bible, and has shaken and destroyed, once and for ever, the whole basis and foundation of the Christian faith. The average man takes the view that biological knowledge has really made the faith look ridiculous. The Philistines have attacked in that form.

The attack has also taken a social and political form. The idea became current that man, and his lot in this world, could be made

perfect by means of social legislation, by acts of Parliament, by the mitigation of wrongs, and the amelioration of suffering. All that was necessary was that we should educate people ; and, if we did so, they would soon banish war and would begin to love one another, and would make a paradise of this world. The story would be, « and they all lived happily ever afterwards ».

Thus, the Philistines have made this onslaught upon God's people, upon God Himself, and upon His cause. And, let us be quite frank and honest, if we look at this situation, on the surface we might very well come to the conclusion that the modern Philistines have been as successful as their ancient prototypes. Indeed, the modern man believes that the modern Philistine really has demolished the Church and the Christian cause. The enemy seems to be triumphant all along the line : the secularization of the whole of life as we are calling it in this Congress, seems to be almost complete. The enemy seems to be universally triumphant.

The comparison does not end there, however, for it is clear that the modern Philistine is virtually identical with the ancient Philistine. He repeats the actions of the ancient Philistine down into details. Let me show you what I mean.

I pointed out to you how those old Philistines, when they captured the Ark of the Lord, did not destroy it. They said : « No, we will put it into the temple of Dagon, so that if ever we find we can use it, we can take it down from the shelf, and employ it ; and then, when we have used it, put it back again ». They said : « You never know when it will become useful. » They relegated it to the background but they did not destroy it altogether. They just put it there, where they could take it and use it, and put it back again as they chose to do so.

I suggest that the modern Philistines have done precisely the same thing. Modern man has really ceased to believe in God and in religion. And yet, you notice, he has not altogether finished with it. No. In most of the countries, he tends to do to-day what those ancient Philistines did. He makes use of religion when it suits his purpose to do so, and when he feels inclined to do so. Most people, at any rate in Great Britain, who never go near a place of worship on Sunday, still like to be married in church ; they like to have their children christened, though they never go a place of worship themselves ; and they like to have a religious service at a funeral. And if you should happen to be fighting a great war, and your army suffers a number of defeats, well then, the government calls for a so-called « national day of prayer ». Or if you happen to be crowning a Queen or a King you must have a religious service. Though they no longer believe in it, they believe in keeping it somewhere in the background, where they can take it down and use it and employ it when it suits them, and then put it back when they no longer need it. They pay

it a kind of lip-service, a general respect, without really believing in it, without truly worshipping God.

Now that, I am suggesting, is the position at this present hour. That, has been the position more or less, speaking generally, during this present century. There are the Philistines, apparently universally successful, and God's cause, and God's church seem to be in a state of abject defeat and misery.

\*\*

Now the great question is, What has this incident to tell us at such a time and in such a situation ?

Well, thank God, it has a great deal to tell us.

Before I come to the positive exposition of this message, let me ask one question in passing : Why is it, do you think, that Israel ever suffered that defeat ? Why is it that God's people should ever thus be defeated by the Philistines and apparently routed ? That is a most important question. It is one of the most urgent questions facing the Church to-day. If you are content to receive the answer that is given by the great religious denominations in practically every country, you will believe that the cause of the defeat of Israel is to be found in the strength, the power, and the prowess of the Philistines. That is the explanation we are given. « Brethren », they say, « we must not be down-hearted. The Christian Church to-day is facing an enemy such as our fathers scarcely ever had to face ». They say that our fathers did not have to face the competition of a world highly organized for pleasure and for secular pursuits. « Our fathers », they say, « did not have to compete with the motor-car ; they did not have to compete with the cinema, with the radio and with television, and all these other things that to-day are attracting the people away from God's house. » That, they say, is the cause of the trouble. And on top of all this the modern man is educated, and has been to school and to the university ». We are confronted by this powerful enemy ; and the suggestion is, that the Church has been defeated, and appears to be in a state of defeat to-day, because of the power and the ability of the Philistines.

But I want to suggest to you that this is a completely false explanation. It was false in the time of the Old Testament, and it is equally false to-day. Go back, and read the story of the children of Israel, and you will find invariably that when they were defeated, it was never due to the strength of the enemy, it was always due to their own internal weakness. When the children of Israel were in the right relationship to God they always conquered their enemies. But the moment they forgot God and became indolent and slack in their religion, and trusted to themselves and their own powers, they were always defeated. It was never the strength of the Philistines that

mattered, it was always the strength or the weakness of Israel. A few chapters later on in this first book of Samuel, you will find that just two men, Jonathan and his armour-bearer, defeated a great army of Philistines. Yes, two men. The same strength in the Philistines, yes, but the variation was in the strength of Israel.

The same is true to-day. When Israel was defeated, she was always defeated because God allowed her to be defeated. She turned her back upon God, and she would not obey God, and she would not rely upon God and His power. And whenever she refused to do so, God left her to herself, just to show her and to teach her that she was His people, and that without Him, she could do nothing.

I am profoundly convinced that the same is the only true explanation of the state of the Christian Church to-day. The tragedy is that most of the branches of the Christian church fail to recognise this. They think that it is the state of the world that accounts for their condition. They attribute their failure to hold the people to the motor-car, the radio, the cinema, television and other things that keep people from the house of God. « Our fathers and fore-fathers », they say, « never had to face such a powerful enemy. The world has never been so strong and so highly organized in its opposition to God and His Church ».

But that is entirely false. The world has always been opposed to the church and men have always found ways and means of entertaining themselves and of finding reasons for not attending God's house. The forms which the pleasures and amusements take change from age to age, but the natural man's enmity towards God never varies.

There is no variation in the world : the world is always opposed to us. Where is the variation, then ? I am suggesting that the variation is in the Christian Church herself, and that the Church is in her present weak and powerless condition because she has repeated the mistake of the children of Israel of old. We have been trusting to ourselves and our own abilities and powers and our own understanding. And I believe that God has, as it were, abandoned us to ourselves in order that He may teach us this vital and all important lesson. The Christian Church has forgotten that she is the Church of God, and that, without Him, she can do nothing. She has been trusting to learning and to knowledge, to understanding, and to organization. She has multiplied her institutions. She has organizations for young people, for middle-aged and old people, sisterhoods, brotherhoods, cultural organizations. She has believed that she, herself, by her own power, can perpetuate her own life. She has forgotten prayer. She has forgotten her complete dependence upon God. And I believe that the true explanation therefore of the present situation is, that God is teaching us this vital and all important lesson. He is calling us back to Himself, and to a dependence upon His power. And I am certain that I am right when I suggest that until we come

to the end of our own self-reliance (it does not matter what form it takes), until the Church is crushed to her knees, and has come to the end of her own power and ability, and looks to God for His power and the might of the Holy Spirit, I am certain that the declension will continue, and, even increase. When the Church of God is in a state of eclipse and of apparent defeat, it is always because she has forgotten who she is, has forgotten her reliance upon God and has been trusting, in her folly, to her own ability and her own prowess. That, to me, is the most important lesson of all.

But thank God, this incident gives us also a certain amount of comfort. I can put that to you briefly by asking a question : What does God do at such a time in the history of His Church ?

Well, this old story answers that question. The first thing God always does, at such a time, is that He breaks into and erupts into our plans and arrangements, and upsets them. Look at the old story. Look at those Philistines. They had conquered their enemies, they had routed their army, they had captured their God. And, as I said, they thought that the world was perfect, and that nothing could ever go wrong again. But, just as they are congratulating themselves, and believe that they have made a perfect world for themselves, things begin to go wrong ! This man goes into the temple of Dagon, and finds Dagon on the floor ! He is upset. Something has gone wrong. He picks up Dagon and puts him back in his place. « It is all right », he says, « carry on ». But Dagon falls again, and, finally, is destroyed.

I see in that old picture a perfect description and delineation of what has been happening in this twentieth century. I wonder whether you have looked at the history of the twentieth century in that particular manner. Is it not this ? There was the world at the end of the nineteenth century, full of confidence and of optimism, believing that man, as the result of his knowledge and of his development and of his evolution and advance, was really on the verge of entering a kind of Paradise. The twentieth century was to be the greatest century of all history. War was to be banished, there was to be universal peace because man was now too intelligent to fight. We were entering upon the perfect phase of human history. And God was, as I say, relegated to the background.

But what happened ? Well, we had not gone very far into this present century before things began to go wrong. Many of us, indeed most of us, in this conference remember a day in 1911 when we read in our newspapers of what was called the Morocco crisis. There seemed to be the possibility of a war over Morocco, as between England and France on one side, and Germany on the other. But we said, « Impossible ! It cannot happen in the twentieth century ». And the crisis passed. Dagon had fallen. We put him up again, and on we went.

Then, you remember, there was a day in 1912 when the whole world was staggered to read in its newspaper of the sinking of a very remarkable ship in the Atlantic. It was claimed to be unique and was called the *Titanic*. It was said to be the ultimate achievement of science. It was described as an unsinkable ship. Man had so advanced and developed that he had built a ship which nothing whatsoever could possibly sink. The Unsinkable Ship ! And there was that unsinkable ship steaming across the Atlantic on a Sunday afternoon, with the band paying its jazz music, and the people enjoying themselves, celebrating this ultimate achievement of science. Messages began to come in to say that there were icebergs about. But, what is an iceberg to an unsinkable ship ! It is something to be ignored, to be laughed at. The ship went steaming ahead. Suddenly, there was that terrible thud : the ship had struck an iceberg. And in a few moments she sank with a terrible loss of life. Our whole world was shaken again. Dagon had fallen once more. « But it is all right », we said. « Accidents must happen now and again. Put Dagon back. Let us carry on, and enter into this Paradise ». And on we went.

I must not weary you. You remember July 1914, the war that was said to be impossible for modern, cultured, enlightened men actually began. It broke out in August 1914. « That is all right », we were told, « There certainly is a war, but it is 'the war-to-end-war'. This is the last war. We are fighting to end war, and to introduce the era of the Common Man, the Perfect Democracy ». Eventually the war ended, and we were told that, at last, we really could begin to enjoy ourselves. Everything seemed to be perfect.

But it did not last very long. Dagon kept on falling : strikes, industrial problems and difficulties come. And then we began to hear of certain new philosophies, called Fascism and so on, which seemed to be taking man back again into the jungle. It seemed incredible but Dagon was falling constantly. Our perfect world, our paradise, was being upset. But we could not believe. On we came to the 1930's and the preparations for war. But still mankind in general said : « It can't happen, it is impossible. You cannot have two world-wars within a quarter of a century. It cannot take place. » We would not believe it. It could not happen. But nevertheless, you remember, it came in September 1939. But again, we were told : « Yes, Dagon has fallen. But it is all just due to one man, and so long as we get rid of him, then we really will have perfect peace. » At last, again, victory came, and the world was looking forward to the promised perfect paradise and bliss. The twentieth century, at last, had come !

But you remember that we had not even gone beyond August 1945 before we got down one morning and looked at our newspapers, and saw that something which was called an atomic bomb had been

dropped in Japan. And the whole world began to shake and to quake again, and it has been quaking ever since ! The peace never seems to come. The Paradise can never be entered. Though we think all is perfect, Dagon keeps on falling. Things will go wrong. That is what has been happening.

To me there is but one explanation of it all : it is this God who kept on throwing Dagon to the floor in his own temple, who is still disturbing our life. He will not allow men to enjoy life apart from Himself. He has told us : « There is no peace, saith My God, to the wicked. » He breaks in, he interrupts, he irrupts into it. He shakes it He disturbs it, He upsets it.

And what I am saying is not only true of nations, it is equally true of individuals. I have known many a man who has laughed at God and at religion, and has claimed that he is able to make a perfect life for himself without God at all. I have seen him apparently successful with his wife and his children, his profession or his business, and everthing seemed to be perfect. But suddenly that man gets the first stab of angina. He gets that awful pain that brings him face to a face with death, and his world begins to shake. His plans are upset. Everything seems to go wrong. It is the same explanation still.

Let me hurry, however, to the second thing that God does at such a time. The second thing is, that He always humbles and humiliates our gods. That was what He did in the temple of Dagon, wasn't it ? The God of the Philistines was Dagon, and they worshipped him. And what the God who was apparently defeated and captured did, was to humble and to humiliate, and finally to destroy Dagon. And there, again, is something, surely, that we all ought to be able to see very clearly in the story of this twentieth century. I see nothing in this century except evidence of God humbling and humiliating our gods. What has He been doing ? Let us look at it like this. What are the gods that we have worshipped ? I have reminded you of some of them. The God of Education. Don't misunderstand me. I believe in education, I thank God for it. It think it is the right of every child that is born into this world. Yes. But you must not make a god, even of education. And mankind has made a god a knowledge and of education. But what is the result ? Well, in Great Britain, one of our major problems (and I believe it is equally true of every other country) is what we call Juvenile Delinquency. It is on the increase. Our children, who are better educated than children have ever been, in a sense have become a greater problem than they have ever been. Education does not solve the problem.

Not only that, there is this terrible problem of drunkenness, which I believe is an acute problem in this country of France, as well as other countries, and particularly here. The problem of drunkenness, of immorality, of infidelity, of separations and of divorce, the

break-down of marriage and the sacred things of life, in this educated democracy which we boast of in all our countries ! Man believed that education would solve all the problems, and he made a god of education, and his god is being humbled before his very eyes.

Likewise with the god of politics, and with the belief in the ability of men, by means of legislation, to solve their problems. With all our politics, and our international conferences, and all our other efforts and arrangements, we obviously and clearly are failing to solve the problems of mankind on the national or on the international level. And our politicians, whom we tended almost to worship in the last century, have become discredited in the eyes of the masses of the people.

And the same is true of that other god, science. This god science that so many have worshipped is in a sense our greatest problem at this present hour.

But ultimately I suppose that the supreme god that man has worshipped for the last hundred years is man himself. Man has been worshipping himself. That is why he has said that God was unnecessary. He has made an image of himself, and has bowed down before it. And what has happened ?

Well, this twentieth century has taught us the truth about man. What is man ? Well, look at Belsen and Buchenwald ; look into the concentration camps in Russia to-day ; look at men dropping bombs upon innocent women and children and blasting them to destruction. That is Man. Look at a man entering into another man's married life and home, and deliberately wrecking it. That is Man. The newspapers are daily displaying to us the humiliation of the god Man. He is being cast to the ground, humbled and humiliated before his own worshippers. That is the second thing.

The last thing I would mention is that God in that temple of Dagon was not only interfering and upsetting the arrangements in this way, and humbling their god ; He was, of course, by doing this, announcing and pronouncing *judgment*. He was warning the Philistines that He could not be dealt with in that manner. He was manifesting His power ; He was showing them what He was proposing to do. He was pronouncing judgment upon the Philistines and upon the Israelites at the same time.

I need not keep you with this. Surely, if there is one thing that ought to be clearer to all mankind in this century than anything else, it is that God is pronouncing judgment upon mankind. There is no other adequate explanation of the two world wars but just that. What I see in the two world wars I would put in this form : it is God turning to men and to the world and saying : « You claimed that you could make a perfect world without Me. You claimed that you had so outgrown Me that you could carry on without Me. You have said that I am unnecessary. You have relegated Me to Heaven and

I have allowed you to see what you are, and what you make of life when you try to live without Me. I am allowing you to reap the consequences of your own sin. I am showing you that sin is always followed by destruction ; and that these two wars are but pictures and illustrations, in the field of history, of the final judgment of man, by My only-begotten Son, the Lord Jesus Christ. » As the flood was a prediction of the final judgment, and as Sodom and Gomorrah was a similar prophecy ; as all the judgments of the Bible point to this Last Judgment : so everything that is happening in this century is, in the same way, pointing to the judgment of God upon rebellious man, and announcing the final destruction of all who do not submit to Him.

Very well, in the light of all that, what is the message that you and I have to preach in this modern world and to the modern man ?

Our message to him must be this message of judgment. We must tell him that God is still the same God, the God Who confronted the Children of Israel with Mount Ebal and Mount Gerizim, the God Who said that He either blesses or else curses. We must proclaim that if man in this world wants to know blessing, and to be blessed of God, then he must recognize and believe these things that God revealed so long ago in the temple of Dagon.

First, God is *the Living God*.

The mistake that was made by the Israelites, and the Philistines, was to think that God was Someone who could be carried about in an Ark, in a box. That was their conception of God. The Israelites had forgotten all about Him : they rushed to battle against the Philistines without taking the Ark. « Ha ! », they said, « That was the mistake ! If only we carry God with us, we are going to succeed ». God was someone whom they could handle. And the Philistines, obviously, thought the same thing.

But what God taught them there, in the temple of Dagon, was this : that He is a Living God. He is not a God that can be carried about by men : He is the God in Whose hand man is : the Living God, the Almighty, the Eternal, the All-powerful God. When you think Him defeated, then He is active ; when you think you have Him captive, He knocks down your god. He is a God Who cannot be restrained ; illimitable, absolute, eternal — the Living God.

Oh yes, but it is equally important to remember that He is *the Only God*.

The Philistines thought that they were paying Him a compliment by putting Him on the shelf by the side of Dagon. They said : « He is a god amongst gods. He is like our god Dagon. We'll put Him by the side of Dagon. » They thought He was one amongst the gods. But He demonstrated to them in the very temple of Dagon that He is the Only God. He would not share the shelf with Dagon or with any other God. He wants the entire place to Himself. And if you

put any god by the side of the Living God, He will throw it down, He will smash it. He is the Only God.

It does not matter what god you try to put by the side of Him, He will not tolerate him. He is a jealous God, He is a totalitarian God, He is an absolute God. « Thou shalt have no other gods beside Me, » He says. And if you make other gods He will destroy them. If you make a god of Fascism or Nazism or Communism or my other political creed He will most certainly destroy it. If you make your country or your love of your country or your race or nationality your god, it will receive the same fate. If you put your wife by the side of God in your life as your god, don't be surprised if things go wrong. If you put your husband, if you put your children, if you put your knowledge, if you put anything by the side of God in your life, He will destroy it. He calls upon us to love Him « with all our hearts, and all our souls, and all our minds, and all our strength ». He wants to be on the throne of our life. He wants to be at the centre of our being. He wants our entire allegiance. He won't share it, He won't share our love with anybody or anything. He is the Only God, as well as the Living God.

And, finally, He has taught us that *He is to be approached in the way He indicates*. Read the Old Testament story, and you will find that the Israelites and the Philistines suffered and were punished when they handled this Ark of God in the wrong way. It had to be handled in God's way.

Now that also is equally true to-day. If we would really be blessed of God and know Him, well then, we must go to Him in the way that He Himself has appointed. And there is but one way. It is to go through Him who has said : « I am the Way, the Truth, and the Life ; no man cometh unto the Father but by Me. » There is but one way to enter into the Holiest of all : it is « by the Blood of Jesus ». There is no way to God, and to be blessed of God, except that we recognize ourselves as helpless, hopeless, damned, sinners who have nothing to recommend them, and who go as suppliants and paupers to God, pleading nothing but the death of His only-begotten Son for our sins, and His rising again for our justification.

\*\*

My friends, to us is committed this glorious message. Our God is not defeated. He is still on the Throne, and He will destroy His every enemy.

But let us especially learn this vital lesson for ourselves. If we would be blessed by Him in our individual lives and in our churches, well then, we must not rely upon ourselves, upon our knowledge and understanding, upon our philosophy, upon our arguments, upon our institutions. We must go to Him in our helplessness and receive

the fulness of His Holy Spirit. And it is only as we are empowered by The Holy Spirit that we can meet, and challenge, and preach this message to the modern man in such a way as to convict him of his sin, and to bring him to repentance and contrition and to cause Him to turn to the Lord Jesus Christ, Who alone is able to save him.

May God grant us the understanding necessary to a realization of this our utter dependence upon the demonstration and power of the Spirit of God.

## PRÉDICTION

du Dr D. M. LLOYD JONES

### Lecture biblique : I Samuel 4.

« *Les Philistins, s'étant emparés de l'arche de Dieu, la transportèrent d'Eben-Ezer à Asdod. Puis ils prirent l'arche de Dieu, la transportèrent dans le temple de Dagon et la placèrent à côté de Dagon. Le lendemain matin, quand les habitants d'Asdod se levèrent, ils virent Dagon étendu, la face contre terre, devant l'arche de l'Éternel. Ils prirent Dagon et le remirent à sa place. Le jour suivant, ils revinrent de bon matin : Dagon était encore tombé à terre devant l'arche de l'Éternel ; la tête et les deux mains, détachées, gisaient sur le seuil ; il ne lui restait plus que le tronc. »*

(I Samuel 5 : 1-4).

Ces versets sont la suite, l'épilogue de l'histoire que relate le chapitre précédent. C'est la chronique d'une des plus sombres périodes de l'histoire changeante des enfants d'Israël. Ils avaient oublié Dieu et abandonné leur religion ; ils connaissaient le déclin politique et même militaire ; leurs ennemis traditionnels, les Philistins, les avaient vaincus.

La chronique relate qu'après un certain temps les Israélites voulurent se libérer du joug des Philistins. Ils levèrent donc une armée et provoquèrent les Philistins sur le champ de bataille. Les deux armées s'affrontèrent et malheureusement les enfants d'Israël furent vaincus.

Ils réunirent alors un conseil de guerre afin de déceler la cause de leur défaite. Une voix s'éleva : « Notre échec est dû au fait que, dans notre précipitation, nous avons attaqué les Philistins sans pren-

dre l'arche de l'Eternel. » Voyez-vous, pour eux, l'arche était en somme une mascotte. L'emporter, c'était s'assurer du succès ; l'oublier, c'était courir à la défaite. Le bon conseiller poursuivit : « Voilà la cause de tous nos maux. Nous sommes montés en ligne sans l'arche de l'Eternel. Levons donc une nouvelle armée, et, cette fois, emportons l'arche de l'Eternel. Le succès nous attend, notre victoire est assurée. » Ce qui fut dit, fut fait. Une autre armée fut levée, ils prirent l'arche de l'Eternel et provoquèrent de nouveau les Philistins. Mais vous vous en souvenez : ils furent vaincus, et, même, leur armée connut la déroute. Qui plus est, les Philistins s'emparèrent de l'arche de l'Alliance de Dieu et l'emportèrent.

Les quatre versets que nous allons examiner nous donnent la suite de l'histoire. Lorsque les Philistins eurent pris l'arche de l'Eternel, ils ne la détruisirent pas ; car, dirent-ils, « elle a de la valeur. Maintes fois elle a assuré d'éclatants succès à ces Israélites, et il se peut que le jour vienne où nous serons bien aise de l'avoir ». Ils décidèrent donc de prendre l'arche de l'Eternel et de la placer dans le temple de leur Dieu, Dagon. En somme, ils rendaient hommage au Dieu d'Israël, qu'ils croyaient enfermé dans cette boîte, dans cette arche. Ils prirent l'arche, l'emportèrent, et la posèrent en bonne place aux côtés de Dagon. Ceci fait, ils se livrèrent à des festivités en l'honneur de leur grande victoire. Tout les y conviait. Ils avaient vaincu leur ennemi traditionnel, ils avaient mis son armée en fuite, et, surtout, ils s'étaient saisis du Dieu de leur ennemi. Il était là, dans leur temple. Tout était parfait en ce bas monde. Il ne leur restait plus qu'à festoyer et à se réjouir : ce qu'ils firent.

Mais nous lisons l'extraordinaire suite de cette histoire : le lendemain matin, le gardien du temple de Dagon, faisant sa tournée coutumière, s'attendait à trouver tout en ordre, vit, à son étonnement, que Dagon, son Dieu, gisait au pied de l'arche de l'Eternel. Quel incompréhensible mystère ! « Mais, pensa-t-il, tout arrive ! Ce n'est pas bien grave. » Il ramassa Dagon et le remit sur son piédestal, à côté de l'arche de l'Eternel. Sortant du temple, il se mêla au peuple en liesse.

Le jour suivant, il retourna dans le temple, et, consterné, vit que, cette fois, non seulement Dagon gisait au pied de l'arche de l'Eternel, mais, brisées dans la chute, ses mains et sa tête avaient roulé jusqu'au seuil du temple. Le tronc seul gisait au pied de l'arche !

Certains pensent : « Cette histoire de l'Ancien Testament ne nous intéresse pas. Elle n'a rien à voir avec toutes nos angoisses actuelles. »

Eh bien ! je vois dans cette histoire une leçon vitale pour l'Eglise chrétienne d'aujourd'hui. Qu'est ce récit ? L'image du déclin de la religion. La religion et le Dieu des chrétiens paraissent vaincus. Dieu et la cause de Dieu semblent perdus, détruits par l'ennemi traditionnel. L'ennemi triomphe sur toute la ligne et se réjouit.

the fulness of His Holy Spirit. And it is only as we are empowered by The Holy Spirit that we can meet, and challenge, and preach this message to the modern man in such a way as to convict him of his sin, and to bring him to repentance and contrition and to cause Him to turn to the Lord Jesus Christ, Who alone is able to save him.

May God grant us the understanding necessary to a realization of this our utter dependence upon the demonstration and power of the Spirit of God.

## PRÉDICATI

du Dr D. M. LLOYD JONES

### Lecture biblique : I Samuel 4.

« *Les Philistins, s'étant emparés de l'arche de Dieu, la transportèrent d'Eben-Ezer à Asdod. Puis ils prirent l'arche de Dieu, la transportèrent dans le temple de Dagon et la placèrent à côté de Dagon. Le lendemain matin, quand les habitants d'Asdod se levèrent, ils virent Dagon étendu, la face contre terre, devant l'arche de l'Eternel. Ils prirent Dagon et le remirent à sa place. Le jour suivant, ils revinrent de bon matin : Dagon était encore tombé à terre devant l'arche de l'Eternel ; la tête et les deux mains, détachées, gisaient sur le seuil ; il ne lui restait plus que le tronc. »*

(I Samuel 5 : 1-4).

Ces versets sont la suite, l'épilogue de l'histoire que relate le chapitre précédent. C'est la chronique d'une des plus sombres périodes de l'histoire changeante des enfants d'Israël. Ils avaient oublié Dieu et abandonné leur religion ; ils connaissaient le déclin politique et même militaire ; leurs ennemis traditionnels, les Philistins, les avaient vaincus.

La chronique relate qu'après un certain temps les Israélites voulurent se libérer du joug des Philistins. Ils levèrent donc une armée et provoquèrent les Philistins sur le champ de bataille. Les deux armées s'affrontèrent et malheureusement les enfants d'Israël furent vaincus.

Ils réunirent alors un conseil de guerre afin de déceler la cause de leur défaite. Une voix s'éleva : « Notre échec est dû au fait que, dans notre précipitation, nous avons attaqué les Philistins sans pren-

dre l'arche de l'Eternel. » Voyez-vous, pour eux, l'arche était en somme une mascotte. L'emporter, c'était s'assurer du succès ; l'oublier, c'était courir à la défaite. Le bon conseiller poursuivit : « Voilà la cause de tous nos maux. Nous sommes montés en ligne sans l'arche de l'Eternel. Levons donc une nouvelle armée, et, cette fois, emportons l'arche de l'Eternel. Le succès nous attend, notre victoire est assurée. » Ce qui fut dit, fut fait. Une autre armée fut levée, ils prirent l'arche de l'Eternel et provoquèrent de nouveau les Philistins. Mais vous vous en souvenez : ils furent vaincus, et, même, leur armée connut la déroute. Qui plus est, les Philistins s'emparèrent de l'arche de l'Alliance de Dieu et l'emportèrent.

Les quatre versets que nous allons examiner nous donnent la suite de l'histoire. Lorsque les Philistins eurent pris l'arche de l'Eternel, ils ne la détruisirent pas ; car, dirent-ils, « elle a de la valeur. Maintes fois elle a assuré d'éclatants succès à ces Israélites, et il se peut que le jour vienne où nous serons bien aise de l'avoir ». Ils décidèrent donc de prendre l'arche de l'Eternel et de la placer dans le temple de leur Dieu, Dagon. En somme, ils rendaient hommage au Dieu d'Israël, qu'ils croyaient enfermé dans cette boîte, dans cette arche. Ils prirent l'arche, l'emportèrent, et la posèrent en bonne place aux côtés de Dagon. Ceci fait, ils se livrèrent à des festivités en l'honneur de leur grande victoire. Tout les y conviait. Ils avaient vaincu leur ennemi traditionnel, ils avaient mis son armée en fuite, et, surtout, ils s'étaient saisis du Dieu de leur ennemi. Il était là, dans leur temple. Tout était parfait en ce bas monde. Il ne leur restait plus qu'à festoyer et à se réjouir : ce qu'ils firent.

Mais nous lisons l'extraordinaire suite de cette histoire : le lendemain matin, le gardien du temple de Dagon, faisant sa tournée coutumière, s'attendait à trouver tout en ordre, vit, à son étonnement, que Dagon, son Dieu, gisait au pied de l'arche de l'Eternel. Quel incompréhensible mystère ! « Mais, pensa-t-il, tout arrive ! Ce n'est pas bien grave. » Il ramassa Dagon et le remit sur son piédestal, à côté de l'arche de l'Eternel. Sortant du temple, il se mêla au peuple en liesse.

Le jour suivant, il retourna dans le temple, et, consterné, vit que, cette fois, non seulement Dagon gisait au pied de l'arche de l'Eternel, mais, brisées dans la chute, ses mains et sa tête avaient roulé jusqu'au seuil du temple. Le tronc seul gisait au pied de l'arche !

Certains pensent : « Cette histoire de l'Ancien Testament ne nous intéresse pas. Elle n'a rien à voir avec toutes nos angoisses actuelles. »

Eh bien ! je vois dans cette histoire une leçon vitale pour l'Eglise chrétienne d'aujourd'hui. Qu'est ce récit ? L'image du déclin de la religion. La religion et le Dieu des chrétiens paraissent vaincus. Dieu et la cause de Dieu semblent perdus, détruits par l'ennemi traditionnel. L'ennemi triomphe sur toute la ligne et se réjouit.

Il n'est pas nécessaire de développer ce parallèle, mais il est intéressant de voir que cette description s'applique à l'époque actuelle, presque dans tous ses détails. Depuis plus d'un siècle, l'Eglise de Dieu a été cruellement attaquée par les Philistins. Cette attaque contre l'Eglise de Dieu, contre Dieu et son Christ, est parfois militaire, comme à cette époque reculée de l'histoire des enfants d'Israël. Mais elle peut prendre aussi d'autres formes.

Citons en premier lieu la connaissance intellectuelle et la science. Nous savons tous que la philosophie a porté l'un des coups les plus durs à l'Eglise, à la Bible et à la cause de Dieu. Depuis plus de cent ans, la philosophie a pris la place de la Révélation. On ne croit plus à la Parole de Dieu, inspirée et infaillible. On croit à la pensée, à la raison, à l'intelligence, à la spéculation humaines. C'est là un des fruits de la philosophie.

Mais les Philistins se servent aussi de la « science ». En 1859, Charles DARWIN publia son livre, *L'origine des Espèces*. L'homme de la rue considère que ce livre a attaqué et démolie la Bible, et qu'il a définitivement sapé les fondements de la foi chrétienne. Pour lui, la biologie a ridiculisé la foi.

Une troisième forme de l'attaque est politique et sociale. L'idée s'est répandue que si la législation sociale et les actes gouvernementaux redressaient tous les torts et instauraient la justice, l'homme connaîtrait la perfection. L'instruction et l'éducation l'élèveraient suffisamment pour qu'il bannisse la guerre, aime son prochain et transforme la terre en paradis : le conte finirait sur ces mots : « Ils vécurent heureux tout le reste de leurs jours. »

Les Philistins ont donc attaqué le peuple de Dieu, Dieu lui-même et sa cause. On est bien forcé de reconnaître que nos Philistins semblent bien avoir connu les mêmes succès que leurs ancêtres. L'homme moderne croit que les Philistins ont, en fait, détruit l'Eglise et la cause des chrétiens. L'ennemi semble triompher sur toute la ligne : la Sécularisation de la vie entière, comme nous l'avons appelée dans ce congrès, paraît presque acquise.

Toutefois la comparaison se poursuit : il est clair que le Philistine moderne est quasi-identique au Philistine de jadis. Ses actions répètent celles d'autan dans tous leurs détails. Nous allons voir comment.

Nous avons vu que les Philistins ne détruisirent pas l'arche quand ils l'eurent saisie. Ils se dirent : « Non, mettons-la dans le temple de Dagon ; si jamais elle peut nous être utile, nous saurons où la trouver ; nous la descendrons de son piédestal, et, quand nous n'en aurons plus besoin, nous l'y remettrons. Car, dirent-ils, on ne sait jamais... » Ils la mirent de côté, sans la détruire, afin de l'utiliser à leur tour si l'occasion s'en présentait.

Je prétends que les Philistins modernes ont agi de la même manière. De nos jours, on ne croit plus, vraiment, en Dieu ; et la reli-

gion est désuète. Mais, notez-le bien, on ne rejette pas tout cela en bloc. Au contraire. Dans la plupart des pays, on a tendance à faire ce que firent les Philistins. On se sert de la religion quand elle semble de mise, quand on en a envie. La majorité des gens, en tout cas en Angleterre, bien qu'ils ne mettent jamais les pieds dans une église en temps normal, préfèrent un mariage religieux ; ils font baptiser leurs enfants tout en ne croyant à rien ; ils désirent un enterrement religieux. Si le pays est en guerre, et si l'armée subit des défaites successives, le gouvernement organise une « journée de prière nationale ». Lorsqu'un royaume couronne son souverain, il sied de célébrer un service religieux. On n'y croit plus, mais on garde tout ce cérémonial dans un coin, d'où on le ressort quand on en a envie, pour l'y ranger après. On y acquiesce du bout des lèvres, avec un vague respect, sans y croire beaucoup, sans rendre à Dieu un culte véritable.

Telle, en gros, est la situation actuelle. Les Philistins connaissent un succès qui semble universel ; et la cause de Dieu et de Son Eglise connaissent la défaite et la misère.

La question se pose alors : quel enseignement pouvons-nous tirer de ce récit pour notre époque ?

Dieu merci, nous avons beaucoup à en apprendre.

Avant d'en venir à la partie positive de ce message, permettez-moi de poser une question : Pourquoi, à votre avis, Israël connut-il cette défaite ? Pourquoi le peuple de Dieu fut-il ainsi vaincu et confondu par les Philistins ? La question n'est pas sans importance. C'est une des questions primordiales que l'Eglise doit actuellement résoudre. Il se peut que vous vous contentiez de la réponse qu'offrent bien des sectes, dans bien des pays : vous direz alors qu'Israël a connu la défaite à cause de la force, de la puissance, de l'héroïsme des Philistins. C'est l'explication qu'on nous donne : « Mes frères, ne nous abandonnons pas au désespoir. L'Eglise chrétienne lutte contre un ennemi que nos pères ne connurent pas. » Nos pères ne connaissaient pas la concurrence d'un monde organisé en vue du plaisir et des occupations mondaines. « Nos pères, disent-ils, ne connaissaient pas la tentation que représentent l'automobile, le cinéma, la radio et la télévision, et toutes ces inventions qui tiennent les gens loin de la maison de Dieu. C'est là la cause de cette défection. Qui plus est, l'homme moderne a reçu une éducation, il a été à l'école puis à l'université ! » C'est donc cet ennemi puissant qui se dresse devant nous : on nous dit que la défaite de l'Eglise, que son état de misère actuel est dû au pouvoir et à l'ingéniosité des Philistins.

Mais je vous affirme que cette explication est fausse. Elle était fausse dans les temps bibliques et elle est fausse de nos jours. Relisez l'histoire des enfants d'Israël ; vous verrez que chaque fois qu'ils furent vaincus, ce ne fut jamais par la puissance de l'ennemi, mais toujours par leur faiblesse interne. Lorsque les enfants d'Israël étaient

avec Dieu dans un rapport juste, ils l'emportaient toujours. Mais dès qu'ils oubliaient Dieu, qu'ils étaient indifférents et nonchalants dans leur culte, dès qu'ils se reposaient sur eux-mêmes, sur leurs capacités, ils connaissaient la défaite. La force des Philistins n'y a jamais rien changé ; ce qui comptait, c'était la force ou la faiblesse d'Israël. Quelques chapitres plus loin, dans ce premier livre de Samuel, vous verrez comment deux hommes, seuls, Jonathan et le jeune homme qui portait ses armes, l'emportèrent sur toute une armée. Deux hommes ! La force des Philistins demeurait ; la force d'Israël avait changé.

C'est la même chose aujourd'hui. Lorsqu'Israël connaissait la défaite, c'est que Dieu avait permis la défaite. Israël s'était détourné de Dieu ; il refusait de Lui obéir ; il refusait de mettre sa confiance en Dieu et en Son pouvoir. Devant son refus, Dieu le livrait à lui-même, afin qu'il apprenne qu'il était Son peuple, et que, sans Lui, il était impuissant.

J'ai la conviction profonde que c'est ce qui, seul, explique l'état de l'Eglise actuel. Ce qui est tragique, c'est que presque toutes les Eglises refusent de le croire. Elles croient que leur état s'explique par l'état du monde. Elles croient que l'automobile, la radio, le cinéma, la télévision et toutes les autres inventions sont responsables des temples vides.

Ceci est faux, tout à fait faux ! L'Eglise a toujours été en butte aux attaques du monde ; les hommes ont toujours été fort capables de s'occuper et de se distraire sans Dieu ; ils ont toujours trouvé de bonnes raisons de fuir la maison de Dieu. La forme que prennent ces occupations varie d'âge en âge, mais la lutte de l'homme naturel contre Dieu ne varie pas.

Le monde n'a pas changé. Le monde a toujours été contre nous. Où est le changement ? Le changement est, à mon avis, dans l'Eglise elle-même ; l'Eglise connaît sa faiblesse actuelle parce qu'elle a répété l'erreur des enfants d'Israël de jadis. Nous avons mis notre confiance en nous-mêmes, en notre ingéniosité, en notre intelligence. Et je crois que Dieu nous a, en somme, livrés à nous-mêmes, afin de nous enseigner cette leçon vitale. L'Eglise chrétienne a oublié qu'elle est l'Eglise de Dieu, et que, sans lui, elle ne peut rien. Elle met sa confiance dans l'érudition, la science, le jugement, l'organisation. Elle décuple ses institutions. Elle a des groupements pour les jeunes, les plus âgés, les vieillards, des réunions de femmes, des réunions d'hommes, des organisations culturelles. Elle s'est cru le pouvoir d'entretenir la vie en elle-même. Elle a oublié la prière. Elle a oublié sa complète dépendance à l'égard de Dieu. Je le répète, je crois que c'est la seule explication de la situation actuelle : Dieu nous enseigne cette leçon vitale. Il nous rappelle à lui-même, il nous rappelle que nous dépendons de sa puissance. Je prétends avoir raison en affirmant que, jusqu'à ce que notre confiance en nous-même (quelque forme qu'elle prenne) ait

sombré, jusqu'à ce que l'Eglise, écrasée, incapable de se redresser, admette l'impuissance de ses forces et de son discernement, et se tourne vers Dieu pour qu'il lui donne sa force et le discernement de son Saint-Esprit, son déclin se poursuivra, toujours plus marqué. Lorsque l'Eglise de Dieu connaît l'époque sombre de la défaite apparente, c'est toujours parce qu'elle a oublié qui elle est, qu'elle a oublié sa dépendance à l'égard de Dieu, et que, dans sa folle outrecuidance, elle a mis sa confiance en elle-même et en ses hauts faits. Voilà la leçon primordiale.

Mais, Dieu soit loué, cet incident peut aussi nous apporter une grande consolation. Une question nous la fera sentir : « Que fait Dieu à cet instant de l'histoire de son Eglise ? »

Cet antique récit nous donne la réponse. A cet instant de l'histoire Dieu fait irruption dans nos petits projets, il pénètre nos petites entreprises, et il les bouleverse. Relisez ce récit. Voyez ces Philistins. Ils avaient vaincu leurs ennemis, ils avaient mis leur armée en déroute, ils s'étaient emparés de leur Dieu. Ils croyaient que le monde était parfait, et que jamais, au grand jamais, rien ne troublerait plus cette paix. Et au moment précis où ils se réjouissent, où ils se félicitent de leur bonne fortune, où ils affirment s'être fait un monde parfait pour y vivre, tout va de travers. Le gardien pénètre dans le temple de Dagon, et il trouve Dagon écrasé au sol ! Il en est navré. Ça ne va plus ! Il ramasse Dagon et le remet à sa place : « Cela ne fait rien, dit-il, poursuivons nos réjouissances. » Mais Dagon tombe une seconde fois et, la seconde fois, il est brisé.

Cette image des temps passés est une description parfaite, une esquisse exacte des événements de notre xx<sup>e</sup> siècle. Je me demande s'il vous est déjà arrivé de considérer notre xx<sup>e</sup> siècle sous cet angle. A la fin du xix<sup>e</sup> siècle, l'assurance et l'optimisme régnait dans un monde qui savait que bientôt l'homme, grâce à la science, au développement de ses facultés, à l'évolution et au progrès, connaîtrait l'ère paradisiaque. Le xx<sup>e</sup> siècle serait le plus grand siècle de l'histoire. La guerre serait abolie, la paix serait universelle, car l'homme, devenu trop intelligent, ne chercherait plus à se battre. La phase de la perfection, dans l'histoire de l'humanité, était proche. Quant à Dieu, on l'avait relégué dans un coin.

Mais, que se passa-t-il ? Le siècle n'était pas très vieux quand tout commença à aller de travers. La plupart d'entre nous qui assistons à ce Congrès nous souvenons de ce jour, en 1911, où nos journaux parlèrent de « l'affaire marocaine ». La guerre semblait probable, à cause des conflits d'intérêt au Maroc, entre la France et l'Angleterre d'une part, et l'Allemagne de l'autre. « Impossible, s'écria-t-on, ceci ne peut arriver au xx<sup>e</sup> siècle ! » La crise passa. Dagon était tombé. On le ramassa.

Il vous souvient aussi de ce jour, en 1912, où le monde entier frémît ; les journaux relataient le naufrage d'un navire extraordinaire,

en plein Atlantique. Ce navire unique s'appelait le *Titanic*. Il marquait le couronnement de la science. C'était le navire qui ne pouvait pas sombrer. L'homme avait fait de tels progrès, il avait tellement évolué, qu'il avait bâti un navire que rien ne pouvait faire couler. Le navire insombrable ! Le navire insombrable voguait donc sur l'Atlantique par une belle après-midi de dimanche, l'orchestre faisait retentir sa musique de jazz, et les passagers se réjouissaient, fiers de cette suprême conquête de la science. On capta des messages qui annonçaient la présence d'icebergs. Mais, qu'importe un iceberg à un navire insombrable ! Une bagatelle dont on se gausse. Le navire poursuivit sa route. Soudain un craquement inquiétant : le navire avait heurté un iceberg. En quelques instants, il avait sombré et presque tous ceux qu'il portait avaient péri. Une fois de plus, Dagon était tombé. Une fois de plus, nous avons affirmé : « Peu importe. Les accidents sont inévitables. Remettons Dagon à sa place. En avant ! Pénétrons dans ce Paradis. » Et la vie continua.

Dois-je poursuivre ? Il vous souviendra de juillet 1914. La guerre, que l'on disait impossible entre hommes modernes, cultivés, éclairés, éclata en août 1914. « Peu importe, nous a-t-on dit alors. Certes, la guerre est en cours. Mais c'est la guerre qui empêchera toute autre guerre. C'est la dernière guerre. Nous luttons pour mettre un terme à la guerre. Nous luttons pour établir l'âge de l'humanité libre et fraternelle, pour instaurer la parfaite démocratie. » Vint le jour où la guerre prit fin. On nous dit que l'heure des réjouissances avait sonné. Tout était pour le mieux, dans le meilleur des mondes.

Mais la joie fut de courte durée. Dagon ne cessait de tomber : vinrent les grèves, les problèmes industriels, les difficultés économiques. Puis la rumeur se répandit que de nouvelles philosophies, dont l'une s'appelait le fascisme, semblaient ramener l'homme à l'âge de la jungle. C'était incroyable ; Dagon ne cessait de tomber. Notre monde parfait, notre paradis s'effondrait. Nous ne le croyions pas. Nous ne pouvions le croire. Vinrent les années 1930 et tous les préparatifs de guerre. Et la masse des hommes n'y croyait toujours pas. « C'est impossible, cela n'arrivera pas. Deux guerres mondiales ne peuvent pas se déclencher en un quart de siècle. C'est impossible. » Nous nous refusions à y croire. Néanmoins, ce qui ne pouvait arriver arriva en septembre 1939. On nous dit alors, encore une fois : « Bien sûr, Dagon est tombé. Mais c'est la faute d'un seul homme ; lorsque nous nous serons débarrassés de lui, la paix, la paix parfaite régnera sur la terre. » Enfin la victoire vint ; et le monde attendit la venue du paradis qu'on lui avait promis. Le xx<sup>e</sup> siècle était là !

Mais, vous souvenez-vous ? C'était au mois d'août 1945, un matin, nous avons lu dans nos journaux que ce qu'on appelait une bombe atomique avait été lâchée sur le Japon. Le monde entier fut ébranlé et frémît ; depuis ce jour, il n'a cessé de trembler. La paix ne vient pas. Nous ne pouvons pas pénétrer dans le paradis. Tout pourrait être parfait ; et pourtant Dagon ne cesse de tomber. Tout va mal.

A mon avis, une seule explication est valable : ce Dieu qui, jadis, fracassa Dagon dans son temple, intervient maintenant encore et bouleverse notre existence. Il ne veut pas que les hommes connaissent la joie de vivre en dehors de Lui-même. Il nous l'a dit : « Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Eternel. » Il intervient. Il interrompt. Il pénètre. Il dérange. Il bouleverse.

Ce que je dis là ne s'applique pas seulement à la vie des nations ; cela s'applique au même degré aux individus. J'ai connu plus d'un homme qui s'est ri de Dieu et de la religion, qui a prétendu pouvoir faire sa petite vie, de parfait confort. Je l'ai vu réussir, connaître la joie près de sa femme et de ses enfants. Mais un jour cet homme ressent la première angoisse d'une maladie de cœur. Il ressent cette atroce douleur qui le met face à la mort. Son univers frémît. Ses plans sont bouleversés. Tout va mal. Et la même explication vaut encore.

A cet instant de l'histoire, Dieu fait autre chose encore. Il abaisse l'orgueil de nos dieux. C'est bien ce qu'il fit dans le temple de Dagon. Le dieu des Philistins, c'était Dagon ; c'était lui qu'ils adoraient. Et c'est le Dieu vaincu, le Dieu prisonnier qui abaisse l'orgueil, qui humilie, et qui, enfin, annullie Dagon. Et c'est là une leçon très claire que nous devrions tous comprendre, en ce xx<sup>e</sup> siècle. Dans ce siècle, partout, je vois Dieu abaisse l'orgueil et nos dieux, et les humiliant. Qu'a-t-il donc fait ? Quels sont les dieux que nous avons adorés ? Je vous ai déjà parlé de quelques-uns d'entre eux. Mais il y en a d'autres !

Le dieu de l'Education. Ne vous y méprenez pas. Je crois aux bienfaits de l'éducation ; et j'en rends grâces à Dieu. Je considère que chaque enfant qui naît y a droit. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille faire un dieu de l'Education. Et l'humanité a bel et bien élevé la Science et l'Education au rang des dieux. Quel en est le résultat ? En Grande-Bretagne, l'un de nos problèmes les plus graves est celui de l'enfance délinquante (et je crois que c'est vrai dans tous les pays). Elle est de jour en jour plus nombreuse. Nos enfants, qui ont bénéficié d'une éducation en un sens plus poussée que jamais enfants aient reçue, posent un problème plus grave que jamais. L'éducation ne résout pas le problème.

Il existe cet autre problème, le problème de l'alcoolisme. Si je comprends bien, il se pose d'une manière particulièrement angoissante en France, et surtout dans cette région. Les problèmes de l'alcoolisme, de l'immoralité, de l'infidélité, des séparations et des divorces, la faillite du mariage et de tous les liens sacrés. Ceci, dans des démocraties où l'éducation est obligatoire. L'homme a cru que par l'éducation il résoudrait tous les problèmes. Il a fait un dieu de l'Education, et son dieu a été humilié sous ses yeux.

Le dieu de la Politique a eu le même sort : l'homme s'est cru capable de résoudre tous les problèmes par des lois bien faites. Mais malgré toute notre science politique, nos conférences internationales, nos efforts et nos résolutions, il est bien évident que nous ne sommes

pas capables de résoudre nos problèmes, qu'ils soient à l'échelle nationale ou internationale. Nos hommes politiques, que le siècle dernier était près d'adorer, ont perdu tout prestige aux yeux de la masse du peuple.

On en dira autant de cet autre dieu : la Science. C'est ce dieu, c'est la Science qui pose peut-être le problème le plus angoissant de l'heure présente.

Mais je crois, en fin de compte, que le dieu suprême que l'homme a le plus adoré depuis cent ans est l'homme lui-même. L'homme s'est adoré lui-même. C'est pourquoi il a déclaré que Dieu était inutile. Il s'est taillé une image de lui-même, il s'est prosterné devant elle et il l'a servie. Et que s'est-il passé ?

Ce xx<sup>e</sup> siècle, en tout cas, nous a enseigné la vérité sur le compte de l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? Considérez Belsen et Buchenwald. Considérez les camps de concentration de la Russie actuelle. Voyez les hommes : ils jettent leurs bombes sur des innocents, femmes et enfants, et les massacrent par milliers. Voilà ce qu'est l'homme. Considérez un homme qui pénètre dans la vie conjugale d'un autre, qui prend place à son foyer, et qui, de propos délibéré, le détruit. Voilà ce qu'est l'homme. Les journaux étaient avec complaisance, chaque jour, l'humiliation du Dieu-Homme. Il a été précipité à terre, abaissé dans son orgueil et humilié devant ses adorateurs. Telle est la seconde leçon de ce récit.

Le dernier point sur lequel je voudrais attirer votre attention est le suivant : Dieu, dans le temple de Dagon, bouleversait les plans humains ; Il humiliait leur dieu ; mais, de plus, ce faisant, Il annonçait et prononçait un *jugement*. Il annonçait aux Philistins qu'il ne pouvait être ainsi traité. Il manifestait Sa puissance ; Il leur montrait ce qu'il ferait. Il prononçait un jugement sur les Philistins, et, en même temps, sur les Israélites.

Il est inutile de s'étendre là-dessus. Une chose en tout cas est claire : c'est que, en ce siècle présent, Dieu prononce un jugement sur l'humanité. C'est la seule explication satisfaisante des deux guerres mondiales. Je donnerai cette forme à l'enseignement des deux guerres : Dieu se tourne vers les hommes et vers le monde, et dit : « Vous avez cru pouvoir faire un monde parfait sans Moi. Vous avez cru que vous aviez dépassé le stade où vous aviez besoin de Moi, et que vous pouviez mener la vie à bien sans Moi. Vous avez jugé que J'étais inutile. Vous M'avez relégué au Ciel, et Je vous ai permis de voir ce que vous êtes, et ce que vous faites de la vie quand vous la vivez sans Moi. Je vous ai permis de récolter les conséquences de votre péché. Je vous montre que le péché est toujours suivi de destruction ; ces deux guerres sont des images, des paraboles, dans le domaine de l'histoire, de ce que sera le dernier jugement de l'homme, par Mon Fils Bien-Aimé, le Seigneur Jésus-Christ. » De même le Déluge était

une prophétie du Jugement Dernier ; Sodome et Gomorrhe furent aussi une prophétie ; tous les jugements de la Bible préfigurent ce Dernier Jugement. De même, dans ce siècle, tout préfigure le jugement que Dieu prononce sur l'homme rebelle, et annonce la destruction finale de tous ceux qui refusent de se soumettre à Lui.

\*\*

A la lumière de cette étude, quel message pouvons-nous présenter au monde actuel et à l'homme moderne ?

Notre message doit être cette proclamation d'un jugement. Nous devons lui dire que Dieu reste le même Dieu, le Dieu qui se dressa face aux enfants d'Israël au Mont Ebal et sur la montagne de Garizim, le Dieu qui étend sa bénédiction ou sa malédiction. Nous devons annoncer que si l'homme veut connaître le bonheur et la bénédiction divine, il doit accepter et croire ce que Dieu a révélé, il y a si long-temps, dans le temple de Dagon.

En premier lieu, Dieu est *le Dieu Vivant*.

L'erreur qu'avaient commise Israélites et Philistins était de croire que Dieu était un être que l'on pouvait transporter dans l'arche, dans une boîte. Telle était leur conception de Dieu. Les Israélites l'avaient complètement oublié. Ils s'étaient précipités en ligne, contre les Philistins, sans emporter l'arche. « Voilà l'erreur ! dirent-ils. Si nous emportons notre Dieu avec nous, nous réussirons. » Dieu était quelque chose qu'ils pouvaient manier à leur guise. Les Philistins le croyaient aussi.

Ce que Dieu leur enseigna dans le temple de Dagon fut ceci : Dieu est un Dieu Vivant. Il n'est pas un Dieu que les hommes peuvent transporter comme bon leur semble. C'est lui le Dieu entre les mains duquel les hommes sont : le Dieu Vivant, le Tout-Puissant, l'Eternel, le Seigneur des Seigneurs. Quand on le croit vaincu, il agit. Quand on le croit prisonnier, il renverse l'autre dieu. C'est lui le Dieu que rien ne peut retenir ; il est infini, absolu, éternel. Le Dieu Vivant.

Mais il importe également de se souvenir qu'il est *le Seul Dieu*.

Les Philistins pensèrent lui rendre hommage en le posant sur une planche aux côtés de Dagon. Ils dirent : « C'est un dieu entre les dieux. Il est tout comme notre Dieu Dagon. Nous les mettrons ensemble. » Ils croyaient qu'il était un parmi les dieux. Mais c'est dans le temple de Dagon qu'il leur démontra qu'il est le Seul Dieu. Il ne voulait pas partager la place avec Dagon, ni avec aucun autre. Il veut tout pour lui. Si l'on place un autre dieu à ses côtés, il le précipite à terre et le détruit. Il est le Seul Dieu.

Peu importe quel dieu l'on place près de lui. Il n'en tolère aucun. Il est un Dieu jaloux ; il est un Dieu totalitaire ; il est un Dieu absolu. « Tu n'auras pas d'autre dieu devant ma face », a-t-il déclaré. Et si

l'on essaie de se forger d'autres dieux, il les détruit. Si l'on fait un dieu du fascisme, du national-socialisme, du communisme, ou de toute autre appartenance politique, il détruit ce dieu. Si la patrie, l'amour de la patrie, la race, la nationalité devient votre Dieu, il le détruit. Si vous placez votre femme sur le même plan que Dieu dans votre vie, si vous en faites votre dieu, ne vous étonnez pas que tout aille mal. Si vous faites votre dieu de votre mari, de vos enfants, de votre science, de quoi que ce soit d'autre, il le détruit. Il nous demande de l'aimer avec tout notre cœur, toute notre âme, toute notre pensée, toute notre force. Il veut être placé sur le trône de notre vie. Il veut être le centre de notre être. Il veut notre entière soumission. Il refuse de partager. Il refuse de partager notre amour avec qui que ce soit et quoi que ce soit. Il est le seul Dieu, en même temps que le Dieu Vivant.

Et enfin, il nous enseigne qu'il faut s'approcher de lui *comme il nous y invite*. Voyez cette histoire : les Israélites et les Philistins furent punis parce qu'ils avaient traité l'Arche de l'Eternel comme il leur plaisait. Il fallait la toucher comme Dieu l'avait ordonné.

C'est tout aussi vrai actuellement. Si nous voulons connaître la bénédiction de Dieu et le connaître, lui, il faut nous en approcher de la façon qu'il a choisie. Il n'y a qu'une manière. C'est de venir par Celui qui a dit : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie, nul ne vient au Père que par moi. » On ne peut pénétrer dans le Saint des Saints que d'une manière : « par le sang de Jésus ». Nous ne pouvons nous approcher de Dieu, nous ne pouvons connaître sa bénédiction, qu'en reconnaissant que nous sommes des pécheurs infirmes, sans espérance et condamnés, n'ayant nul remède en nous-mêmes, et nous présentant devant Dieu les mains vides au seul nom de la mort de son Fils Unique pour nos péchés, et de sa résurrection pour notre justification.



Mes amis, c'est ce message qui nous est confié. Notre Dieu n'est pas vaincu. Il est sur son trône, et Il détruira tous ses ennemis.

Mais il est nécessaire que nous apprenions cette leçon pour nos propres vies. Si nous désirons connaître sa bénédiction dans nos vies personnelles et dans l'Eglise, nous devons apprendre à ne pas mettre notre confiance en nous-mêmes, en notre science et en notre intelligence, en notre philosophie et en nos raisonnements, en nos organisations. Il nous faut aller à lui dans notre faiblesse, et recevoir de lui la plénitude de son Saint-Esprit. Ce n'est que par la puissance du Saint-Esprit que nous pouvons faire face à l'homme moderne, lui tenir tête et lui annoncer ce message, afin qu'il reconnaîsse son péché, qu'il se repente, et qu'il se tourne vers le Seigneur Jésus-Christ, qui, seul, peut le sauver.

Que Dieu nous donne de comprendre qu'en tout nous dépendons de la manifestation et de la puissance de l'Esprit de Dieu.

# LA SÉCULARISATION DE LA CURE D'AMES

par le Dr André SCHLEMMER

Cure d'âmes : l'expression a le défaut de n'être pas biblique. Dans l'Ecriture sainte, le mot « âme » traduit (même au travers du grec *psukhē*) le mot hébreu qui signifie plutôt vie animale, élan vital, que ce que nous désignons maintenant par *âme* (surtout au pluriel), c'est-à-dire la personnalité en ce qu'elle a de religieux. L'Ecriture sainte emploie le mot cœur pour désigner ce noyau central de l'être humain, cet organe de la décision religieuse qui reçoit ou refuse Dieu, qui s'y soumet ou lui résiste. Faire de la cure d'âmes, c'est donc prendre soin des cœurs humains ; c'est traiter en particulier tous les cœurs abîmés par le péché pour leur permettre de retrouver la santé perdue. C'est adapter à chacun les moyens de l'aider à recevoir l'offre de son salut.

L'exemple de la cure d'âmes, Jésus nous l'a donné ; car il n'a pas seulement prêché aux foules ou aux groupes de ses disciples, il a pris soin d'agir en particulier sur certaines personnes. L'ordre de prendre soin des cœurs, il l'a donné à ses disciples en disant à Pierre : « Quand tu seras converti, affermis tes frères. » (Luc 22 : 32). Certes, aucun être humain ne peut accomplir la cure d'âmes telle que le Seigneur l'a faite. Sa connaissance immédiate et parfaite des êtres (Jean 2 : 25), son autorité unique (Matth. 7 : 29), étaient l'expression de sa nature divine. Mais les autres traits de son action sur les cœurs sont ceux de toute cure d'âmes.

D'abord, envers qui s'exerce-t-elle ? Envers un cœur malade et qui se sent tel ; un cœur souffrant, inquiet, qui cherche et qui pose la seule question vitale : « Que dois-je faire ? ». A tout cœur qui la lui pose, le Seigneur répond toujours. C'est le jeune homme riche (Matth. 7 : 29) et le docteur de la loi (Luc 20 : 25) qui demandent : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » ; c'est Nicodème qui vient chercher l'enseignement du Maître (Jean 3 : 1). Jésus prend même au sérieux les questions de ses ennemis, et profite du trouble caché que révèle cette hostilité envers sa personne sainte pour amorcer leur cure d'âmes. Tels les pharisiens qui l'interrogent au sujet de l'impôt (Matth. 22 : 17), ou sur l'exécution d'une femme adultère (Jean 8 : 2).

Ainsi interrogé, le Seigneur répond par un conseil. Au jeune homme riche, il conseille de distribuer ses biens et de le suivre ; au docteur de la loi, de faire comme le Samaritain ; à Nicodème, il

annonce qu'il faut naître de nouveau ; aux pharisiens, au sujet de l'impôt, il dit de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ; et devant la femme adultère : « Que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre. » Chaque fois, le conseil de Jésus est en réalité une question qu'il pose à la conscience de celui qui le questionne. Chaque fois, celui-ci, transpercé par cette simple question, est forcé de prendre conscience de l'interdit qui pèse sur lui. Ce n'est pas que Jésus brandisse objurgation, reproche ou menace. Chaque fois, une simple phrase amène l'homme à se savoir connu comme il ne se connaissait pas lui-même, et détruit l'image qu'il se faisait de sa personne. Chaque fois, les faux problèmes sont dispersés et la seule question capitale est posée ; chaque fois, « la pensée du cœur est dévoilée » (Luc 2 : 35) : à l'un, son amour de la richesse, à l'autre, sa confiance dans sa science théologique, aux autres, leur passion politique à laquelle ils voulaient annexer Dieu, aux autres encore le mélange de sentiments immondes qui animaient les défenseurs de la vertu quand ils suppliciaient la jeune femme impure. Jésus se montre comme le libérateur qui révèle au captif son esclavage, c'est-à-dire son péché, et l'en délivre, comme le médecin qui dit au malade le diagnostic de son mal et l'en guérit.

Comme lorsqu'il était sur la terre, le Seigneur accomplit toujours des cures d'âmes. Par l'action conjointe de sa Parole, qui est lui-même, et de son Saint-Esprit, il touche les coeurs et les révèle à eux-mêmes en se révélant à eux. Il peut faire cela seul, directement ; en fait, il se sert des hommes pour se révéler aux hommes. Même lorsque la lecture de la Bible ou d'un passage de la Bible a été l'agent de la conversion, cette Bible, ce passage, comment l'a-t-on rencontré ou reçu, si ce n'est d'une manière ou d'une autre, à travers l'Eglise ? « Dieu n'a nul besoin que nous lui soyons témoins ou avocats pour maintenir sa cause ; mais c'est autant d'honneur qu'il nous fait, nous employant à chose si précieuse et digne », écrit Jean CALVIN aux prisonniers de Paris. Dieu appelle en effet ses enfants à être porteurs de sa Parole et témoins de son Fils auprès des coeurs, à soigner les coeurs souffrants et à le faire avec la délicatesse et la ferveur de la charité ; et, pour rendre leur message efficace, il les dirige et les inspire par son Saint-Esprit. Le Saint-Esprit s'incarne en ceux qu'il a fait naître de nouveau, et c'est à travers eux, comme par un relais, qu'il se manifeste aux autres hommes. Le ministère de la cure d'âmes, c'est cela même. En ceux qu'il choisit pour cela, et, à travers eux, Jésus renouvelle sa cure d'âmes : il n'y en a pas d'autre ; c'est pourquoi elle garde toujours les mêmes caractères.

Ainsi, la cure d'âmes est le soin des coeurs malades ; et un cœur malade est un cœur qui porte en soi un interdit. Traiter ce cœur, c'est d'abord lui faire prendre conscience de cet interdit dont il est prisonnier, puis l'amener à reconnaître ce qui peut, ou plutôt Celui qui peut l'en délivrer, c'est-à-dire le guérir. Celui qui peut lui dire dans sa sou-

veraine autorité : *Va et fais ceci*. La guérison, c'est la possibilité d'*aller* et de *faire*, au lieu de rester immobile ou de tourner en rond, impuissant devant telle décision à prendre, telle transformation à opérer, telle action à accomplir, pourtant vitales.

La confession auriculaire est tout autre chose que la cure d'âmes. L'aveu des fautes dont le pénitent est conscient, a bien des chances de ne pas toucher l'essentiel, car la clairvoyance intérieure n'est pas chose commune. Les confessionaux reçoivent l'aveu des défaillances sexuelles, des actes de colère, de certaines pensées d'envie, bien plus que la reconnaissance des plus profonds interdits. Les uns cachent les autres comme les feuilles cachent la branche. Plusieurs prêtres l'ont reconnu au premier congrès des psychanalystes catholiques. Nous avons demandé à divers amis, ecclésiastiques, s'ils avaient souvent entendu des pénitents s'accuser d'être avares. Après réflexion, tous nous ont répondu : « Jamais. ». Pourtant, nous savons bien que les plus bigots n'échappent pas à ce vice national ! Les quêtes en font foi, où les donateurs se moquent de Dieu. « Tant par la faute des pénitents que par celle des confesseurs », écrit le P. Grou, « il y a toujours eu très peu de confesseurs qui fussent en même temps directeurs ».

La cure d'âmes évangélique est appel à la conviction du péché, à la conversion, à la vie nouvelle. Elle vise au déclenchement d'une crise salutaire, comme la crise purificatrice qui termine certaines maladies. N'est-elle que cela ? Se différencie-t-elle, par ce caractère critique, de la construction, de l'édification patiente et progressive que constituerait la *direction spirituelle* ? L'une serait-elle l'appel personnel à la conversion, l'autre, la tutelle pastorale des fidèles ?

Oui et non.

*Non*, parce qu'une telle distinction ne correspond pas à la réalité vivante. D'abord, la conversion n'est pas forcément l'œuvre d'un instant. Dieu, par ses jugements, par des coups d'arrêt, n'y a-t-il pas déjà préparé la personnalité ? Jésus prend ainsi soin de ses disciples après qu'ils aient répondu à son premier appel, pour les porter à la conversion complète ; non pas tant d'ailleurs pour les conduire à leur propre perfection, que pour les préparer à la mission qu'il leur destine. La manière dont il agit avec Pierre est caractéristique à cet égard, telle qu'on la suit tout au long de l'Evangile en maints épisodes ; et, pourtant, c'est à la fin de cette formation, à la veille de la crucifixion, que le Seigneur dit à son disciple : « *Quand tu seras converti...* » Après cela, il y a encore le regard bouleversant qu'il pose sur celui qui vient de le renier ; mais les larmes de celui-ci sont amères : elles ne sont encore que le remords. Il faudra la triple demande, « *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?* », pour que le cœur de Pierre, mis à nu, s'attendrisse, se donne et se renouvelle.

Et puis, même en ceux qui ont compris l'appel de Dieu et qui

lui ont sincèrement répondu, le péché, c'est-à-dire la convoitise et la peur, accomplit toujours des contre-attaques pour maintenir et créer des interdits, des maladies de l'âme. Certes, elles ne sont plus mortelles, car un cœur converti est un cœur dans lequel la puissance de guérison est à l'œuvre. Mais quelque certaine que soit la victoire de Jésus-Christ, la vie du chrétien reste un combat où cette certitude reste précisément l'arme décisive. Ainsi l'Eglise, dans sa prédication publique comme dans sa cure d'âmes, appelle et rappelle incessamment les coeurs à leur conversion en vue de l'édification du corps du Christ.

« Je vous exhorte, frères », écrit Paul aux Romains, « par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en offrande vivante, ce qui est votre adoration logique. Ne vous conformez pas au présent siècle, mais soyez transformés par le renouvellement de votre pensée, afin que vous discerniez la volonté de Dieu ». Telle est la base de ce que l'on pourrait appeler la cure d'âmes de persévérance, dans la perspective évangélique. Devant telle difficulté, tel désir, le cœur hésite à perséverer dans le *oui* donné à Dieu. Il n'y voit plus clair, entraîné, envoûté, contaminé par les pensées et les passions ambiantes, par le « siècle » présent autour de lui ; il se met à penser comme si Dieu n'était pas tout-puissant et tout-amour, ou tout simplement comme s'il ne savait plus que Dieu est. Il a cessé d'adorer. Il ne comprend plus combien la volonté divine est bonne, agréable et parfaite ; il ne peut ni la faire, ni même la discerner. Désarroi spirituel et errance morale sont liés ; la seconde est l'expression du premier.

C'est pourquoi la cure d'âmes doit si souvent se poursuivre ou plutôt se renouveler. Ce n'est pas qu'il y ait dans la cure d'âmes évangélique de *direction de conscience* proprement dite : celle-ci suppose un certain code moral dont le directeur applique les articles au dirigé ; d'où l'évolution vers la casuistique. En réalité, les fautes morales du chrétien sont un *symptôme* d'une « rechute » spirituelle, d'une maladie de la foi ; et leur remède n'est pas dans une prescription de conduite imposée du dehors, mais dans le recours aux pures sources de la conduite morale : la foi en Dieu et la vie en Christ, d'où proviennent une pensée juste et un cœur aimant. Dans toute crise de l'âme chrétienne, la cure est d'abord le réveil de la reconnaissance, par le rappel des compassions de Dieu, c'est-à-dire de l'œuvre de sa grâce ; c'est le retour à l'adoration vraiment raisonnable qui en découle, c'est-à-dire l'acquiescement à nouveau, l'offrande renouvelée de l'être à son Auteur. C'est la pensée rectifiée, l'intégrité du jugement ainsi restaurée, la volonté de Dieu discernée, et reconnue comme n'étant ni dure, ni inacceptable, ni discutable ; mais bonne, agréable et parfaite. La cure d'âmes comporte donc le discernement des esprits. Les pensées et les sentiments qui sont à la base des flottements, des tentations, des révoltes, des fautes, sont dévoilés. Le diagnostic fait, le traitement est toujours le même : l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ.

Mais à la question que nous posions plus haut nous pouvons répondre *oui* si la direction spirituelle signifie autre chose que cette continuation de la cure d'âmes évangélique : en particulier si elle prétend conduire les hommes (et surtout les femmes) par des exercices qui les amènent à mériter et à posséder, par leurs efforts, des états successifs, de plus en plus élevés, de plus en plus spirituels, de plus en plus divins. Œuvre prométhéenne, la divinisation du *soi* expose au vertige et veut un guide initié : hiérophante, *gourou* ou prêtre. Qu'elle réalise l'œuvre la plus haute des mystères païens, de l'occultisme ou de la *yoga*, ou qu'elle s'ajoute et se mélange à la Révélation biblique dans l'enseignement et l'influence d'une Eglise chrétienne, cette ascension de l'homme est autre chose que la cure d'âme, c'est-à-dire le simple soin du cœur malade, malade de s'aimer seul : malade de ne pas reconnaître l'amour et la grandeur de Dieu, jusqu'à ce qu'il accepte d'être guéri par Jésus-Christ.

D'ailleurs, la cure d'âmes n'est pas forcément *direction*. Le mot *cure* signifie soin et guérison : cela suppose un soignant et un soigné, mais cela n'implique pas forcément que l'un ait sur l'autre une autorité permanente, liée à sa position hiérarchique. La cure d'âmes peut parfois rejoindre aussi, tout en s'en distinguant, le témoignage chrétien et l'amitié chrétienne, comme elle rejoint d'autres fois, en s'en distinguant, la direction spirituelle et la direction de conscience.

\*\*

L'Ancien Testament annonce et signifie ce que l'Evangile réalise. On y trouve donc des récits qui évoquent la cure d'âmes dont Jésus donnera le type parfait. Joseph, afin de pouvoir sauver ses frères qui, après l'avoir vendu, osent dire, et sincèrement, comme en un cri du cœur, « nous sommes d'honnêtes gens », les conduit par ses questions et ses actes à prendre conscience de leur iniquité, et à s'en repentir (Gen. 42). Nathan, par l'histoire du riche qui prend au pauvre son unique brebis, amène David à prendre conscience de son crime, et à accepter le jugement du prophète : « Tu es cet homme-là » (II Sam. 12). Elysée, par un conseil très simple, conduit Naaman à abandonner son orgueil et à reconnaître l'Eternel (II Rois 5).

Les épîtres particulières de Paul sont des instructions pastorales (sauf celle écrite à Philémon et qui est un simple acte d'amitié) plutôt que des lettres de cure d'âmes. Par contre, dans les grandes épîtres, et surtout dans la seconde épître aux Corinthiens, qui réalisent une prédication collective mais adressée à une collectivité particulière, on trouve les données essentielles de la doctrine chrétienne, telles qu'on peut aussi les appliquer à la cure d'âmes.

Dans le livre des Actes, les circonstances qui entourent les conversions particulières ne sont guère relatées que lorsqu'elles sont miraculeuses. Toutefois la parole de Philippe à l'officier éthiopien :

« Comprends-tu ce que tu lis ? », peut être tenue comme le premier terme d'une cure d'âme (Actes 8 : 30).

La cure d'âmes a été un des grands moyens d'édification de l'Eglise ancienne. Les pères (en particulier BASILE, GRÉGOIRE DE NAZIANCE, JEAN CHRYSOSTOME, et surtout AUGUSTIN) nous ont laissé maintes lettres de véritable cure d'âmes.

Après AUGUSTIN, pendant mille ans, un grand silence. Pendant le Moyen Age, la discipline, la messe et les sacrements doivent suffire au peuple chrétien solidement encadré par la hiérarchie ecclésiastique. Qu'a-t-il besoin de cure d'âmes ? Dans l'assentiment général à l'autorité du dogme et du clergé, la conception même de la conversion personnelle s'est perdue, ou plutôt, la plénitude de la vie chrétienne ne se conçoit qu'en sous la forme de la vie chrétienne conventuelle, à tel point que les expressions *vie religieuse, entrer en religion* se rapportent à elle seule. A ceux seuls qui ont choisi la voie de la perfection chrétienne dans les ordres conventuels s'applique, pour les y conduire, cachée au sein des communautés, la direction spirituelle.

La Réforme a re-créé la cure d'âmes, en supprimant la distinction de la vie religieuse et de la vie dans le siècle, en affirmant que la vie chrétienne peut et doit se réaliser dans toute condition, en appelant tout cœur humain à la décision de servir Dieu, en donnant ainsi pour mission au pasteur de faire paître chaque brebis du troupeau. CALVIN l'a portée d'emblée à sa plus haute expression. Cette affirmation étonnera bien des gens ; même parmi les chrétiens réformés, c'est croyance commune que l'identité entre soin personnel des âmes et catholicisme romain.

Pourtant la vérité historique, illustrée par J.-D. BENOÎT dans son livre *Direction spirituelle et Protestantisme*, est la suivante : bien avant FRANÇOIS DE SALES qui est considéré comme le maître et l'initiateur du soin des âmes, BUCER avait publié un traité *De la vraie cure d'âmes*<sup>1</sup> conçue comme le service pastoral par excellence et CALVIN l'avait pratiquée jusqu'à sa mort, portant secours aux cœurs en détresse par-delà les frontières, mettant au service de sa cure d'âmes l'ardeur, l'autorité et le génie de sa vocation pastorale, de sa pensée et de son style.

Pour Jean CALVIN, le souci des « pauvres consciences » et le sentiment de la valeur de chaque être aux yeux de Dieu sont joints à une pensée qui se veut toujours objective et qui peut l'être parce qu'elle est biblique et théocentrique : pétrie de la Bible, rapportant tout à la gloire de Dieu. C'est cette objectivité fervente qui a fait du père des Eglises Réformées ce maître de la cure d'âmes que nous révèle son immense correspondance, plutôt que LUTHER, dont le tempérament subjectif l'a entraîné à des erreurs aussi graves que la lettre encoura-

<sup>1</sup> *Von der wahren Seelsorge und dem rechten Hirtendienst, Strasbourg, 1538.*

geant la noblesse à la répression sanglante de la révolte des paysans, et que la consultation autorisant la bigamie du landgrave Philippe de HESSE.

« En CALVIN », dit justement J.-D. BENOÎT dans son beau livre sur *Calvin, Directeur d'âmes*, « le théologien ne cesse jamais d'être pasteur, c'est-à-dire jeté à plein dans la vie concrète ; il ne dépose jamais sa sollicitude pour les âmes et leurs problèmes réels alors même qu'il écrit les pages les plus profondes de sa théologie ; et le pasteur ne cesse jamais d'être théologien, et d'en appeler aux principes, alors même qu'il est aux prises avec les situations les plus poignantes ». Les principes, ici, ce sont les origines et les bases de la foi chrétienne : l'Ecriture sainte et son message, Dieu souverain et sauveur.

CALVIN a fait plus que de restaurer la cure d'âmes pastorale : il a créé la cure d'âmes mutuelle dans l'Eglise, par l'organisation de la discipline. Là où celle-ci se réalise dans l'esprit de l'Evangile, elle n'a pas seulement l'aspect négatif d'une censure : par les visites, la prière, elle n'est autre chose que le soin de tout cœur en danger mis sur le cœur de la paroisse entière, qui entoure le pécheur de sa sollicitude, afin que la grandeur de celle-ci lui témoigne celle de sa faute, et l'amène à s'en repentir et à guérir.

Le catholicisme romain a été mis en demeure, par le succès de la cure d'âmes calvinienne, de reconnaître la vocation laïque et d'en prendre soin. Il a fait plus que cela : il l'a soigneusement et minutieusement organisée en l'encadrant dans la hiérarchie sacerdotale, et l'a transformée en *direction spirituelle et morale* ; il lui a donné son triple caractère ascétique, mystique et autoritaire. On peut dire avec J.-D. BENOÎT que la direction spirituelle est une semence réformée déposée en terre catholique, et qui y a poussé avec une exubérance envahissante, mais en prenant dans ce nouveau milieu des caractères bien différents. CALVIN est mort en 1564 ; en 1608 FRANÇOIS DE SALES publiait *l'Introduction à la Vie Dévote*. Toutes sortes de congrégations sont devenues des écoles de direction spirituelle. C'est depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle que l'ordre des Jésuites a pris sa plus grande influence. A l'*invasion mystique* décrite par BRÉMOND s'est ajoutée, ou plutôt combinée pendant le temps de la Contre-Réforme, la *mode des directeurs*, mode mondaine, car la direction s'est surtout exercée à l'égard des personnes de la classe dirigeante. Qu'elle soit ou non de la main de Blaise PASCAL, l'addition qui semble postérieure à son *Mémorial* de la mention *soumission à mon directeur* est significative.

Mais, devenue de plus en plus la culture exquise de certaines personnalités de choix par les retranchements ascétiques et l'attrait des émotions mystiques, avec à la fois une complaisance pour la préoccupation du soi comme de sa perfection personnelle, et une mise en tutelle des consciences empêtrées dans la casuistique, la direction n'a bientôt presque plus rien de commun avec la cure d'âmes évangélique.

Bien au contraire elle restaure avec tous ses caractères le pharisaïsme que le Seigneur a combattu. Elle a excité l'indignation et la verve de PASCAL dans ses *Provinciales* et celle de LA BRUYÈRE dans un passage terrible des *Caractères*. Elle s'est exténuée dans les stratosphères du quiétisme avec Mme GUYON et FÉNELON, dont on ne sait plus lequel dirigeait l'autre, avant de disparaître subitement dans le désert spirituel du soi-disant « siècle des Lumières ».

Car voici que brusquement le paysage religieux change avec le XVIII<sup>e</sup> siècle. Fatigués par l'effort ascétique que réclamait cette collaboration de la volonté humaine avec celle de l'Eglise et avec la Grâce sacramentelle, à quoi tend la direction catholique, les cœurs s'indignent et se révoltent contre le joug posé par l'Eglise sur les consciences, les pensées, les familles et la société, et proclament l'autonomie de la raison humaine avec les Encyclopédistes du cœur humain avec ROUSSEAU, et de la volonté humaine avec KANT. Par contagion, ce mouvement finit par s'infiltre dans la théologie protestante et la dissout.

Sans doute, la piété évangélique persiste là et là, et, avec elle, la cure d'âmes ; la piété catholique se maintient et avec elle les grands directeurs (tels les Pères GROU et DE CAUSSADE). Il faut attendre le Réveil Evangélique et le Renouveau Catholique pour que reparaisse le soin chrétien des cœurs. Encore n'a-t-il que rarement ce but de guérison de l'âme malade qui caractérise la cure d'âmes évangélique, et qui est celui du mouvement de la Croix-Bleue.

Peu à peu l'habitude a été perdue dans le monde moderne de faire appel au pasteur et au prêtre pour leur demander conseil. C'est, parmi la grande majorité des protestants, la solitude spirituelle, le plus souvent volontaire et cependant parfois angoissée ; parmi la grande masse catholique, sauf une très petite élite, la religion confinée à la célébration des cérémonies et au catéchisme, c'est-à-dire aussi l'isolement de l'âme.

La société a d'ailleurs perdu peu à peu, depuis la Révolution en France, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre et en Amérique, son encadrement ecclésiastique. Le pasteur ou le curé ne sont plus le père spirituel officiellement reconnu de la population du village ou du quartier ; ils ne sont que le berger du petit troupeau des chrétiens pieux.

Dès lors, qui prend soin des âmes en souffrance ? Où trouvent-elles des conseillers qui se déclarent prêts et compétents pour les conduire et les soulager ?

Dans la profession médicale et parmi les systèmes de culture humaine.

\*\*

Ceux-ci, en fait, se sont offerts les premiers. Ce furent d'abord ces succédanés de religion que représentent les diverses formes d'occultisme : mélange variablement dosé de rationalisme et de mystère, de

culture spirituelle ou morale et d'orgueil, d'érudition et de charlatanisme, de vérités profondes et de naïvetés.

Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, franc-maçonnerie et illuminisme, au XIX<sup>e</sup> siècle, spiritisme, théosophie et anthroposophie ont ainsi attiré les esprits détachés de la religion mais inquiets, leur offrant des systèmes où ils pouvaient trouver, par le jeu des initiations, une sorte de direction des moins initiés par les plus initiés. Pour eux, l'homme est censé progresser par ses propres moyens vers l'intronisation du Dieu immanent, qu'il porte en soi, qu'il est sans le savoir, et que les initiations lui révèlent être. C'est bien l'envers de la cure d'âmes évangélique. Ces cultures spirituelles, basées sur la perfectibilité innée de l'homme et la négation de l'esclavage du péché s'avèrent ne donner, à leurs adeptes en Occident, ni clairvoyance intérieure, ni solidité morale, ni paix profonde, ni rayonnement. D'ailleurs, plantes exquises et aristocratiques qui ne vivent qu'en serres chaudes, elles dégénèrent une fois transplantées hors du climat indien où seulement elles se reproduisent.

Les esprits que le bric-à-brac occultiste, l'exotisme théosophe et le démonisme spirite n'attiraient pas ont cherché dans les systèmes de simple culture mentale (*New Thought*, *Pelmanisme*, etc.) une méthode et des maîtres de psychothérapie. Ils ont pu y trouver de l'aide, une réflexion sur leur propre comportement, une mise en ordre de leurs jugements, une prise de conscience de certaines difficultés psychologiques qui leur ont fait souvent découvrir l'existence de la vie intérieure.

Mais tout cela ne peut constituer une *cure d'âmes* ; la première condition manque. Une étude de l'homme, basée sur l'assertion de sa perfectibilité personnelle, de sa bonté foncière et de sa liberté, ne peut évidemment lui donner la clairvoyance de soi-même. Quant à la seconde condition, l'œuvre rédemptrice du Dieu tout-puissant, il n'en est pas question, parce que l'optimisme quant à l'homme n'en fait pas sentir le besoin.

Au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la science médicale fait des progrès inouïs, et prend dans la vie humaine une influence croissante. Il est normal, dès lors, que les médecins, à leur tour, s'occupent des maladies psychiques et que les âmes souffrantes s'adressent à eux. A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les médecins sont devenus leurs principaux conseillers. Or, à cette époque, la plupart des médecins sont, ou se croient, incroyants. C'est beaucoup grâce à eux que le mécanicisme transformiste établit son prestige dans le monde, au point qu'on l'a appelé *matérialisme médical*. Même les médecins qui restent, dans leur vie personnelle, religieux, et dans leur philosophie, spiritualistes, ont pour la plupart une conception toute matérialiste de la médecine. Cette tendance les porte à considérer que le psychisme est une fonction du système nerveux, et par conséquent du corps : dans cette perspective le diagnostic causal et le traitement d'un désordre psychique sont ceux

de la maladie corporelle sous-jacente ; et l'on étudie particulièrement les cas où il en est ainsi ; on insiste sur le déterminisme matériel des troubles psychiques et en particulier sur l'importance de l'hérédité. Le soin des âmes s'oriente vers une thérapeutique matérielle.

Mais voici que les médecins psychiatres sont conduits par leur expérience clinique à observer l'origine psychogène des maladies psychiques et même de certains troubles morbides du corps. Ils montrent que le psychisme est fait de ce que les émotions, les sentiments affectifs, les passions et la volonté du sujet, sous l'influence de son entourage et des circonstances de sa vie, l'ont fait. Ils préconisent des traitements psychiques. Chose curieuse, c'est autour d'un neurologue comme CHARCOT, qui fut le maître de BERNHEIM et de FREUD, que ce mouvement se forme, et les convictions philosophiques de ces médecins restent en général tout aussi matérialistes que celles des autres.

De la première tendance sont nées toutes sortes de théories et de traitements. Elle conduit à agir sur le système nerveux soit directement, soit par des traitements s'adressant à des troubles somatiques, eux-mêmes considérés comme ayant une influence sur le système nerveux : médicaments hormonaux, par exemple. La médecine matérialiste croit volontiers ces traitements curatifs. En fait, la plupart n'agissent que sur les mécanismes physio-pathologiques secondaires, et sont en réalité symptomatiques : ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas utiles, temporairement. Plus efficaces, même au point de vue psychique, sont les traitements ordinaires de la santé générale, ceux qu'il faudrait faire en tout cas, même si le psychisme était sain. Soigner un psychopathe s'il est diabétique pour son diabète, s'il est anémique pour son anémie, s'il est cardiopathe pour sa circulation, c'est l'aider à se rééquilibrer à tous points de vue.

Pour modifier le psychisme en agissant directement sur le cerveau, on se sert soit de chocs provoqués par une crise épileptique artificielle, ou un coma artificiel obtenus grâce à des excitations électriques ou des médicaments, soit d'un très long sommeil, soit d'une opération chirurgicale sur les centres nerveux. Les traitements psychothérapeutiques sont si longs et si épuisants pour le médecin, si décevants aussi, et les médecins se sont sentis si souvent désarmés devant les psychopathes et surtout *on* présence des anxieux, qu'ils se sont jetés sur les traitements de choc. Pourtant ceux-ci ne sont inoffensifs ni pour le corps, ni pour l'esprit ; ils sont aveugles, et agissent surtout dans les cas qui tendent à guérir seuls ; ils ne font que hâter la guérison, une guérison trop souvent temporaire. Leurs effets rappellent un peu ce qui arrive quand une montre arrêtée repart après avoir été secouée ou cognée. Ce genre de traitement n'est donc pas vraiment causal, mais il rend parfois de grands services et il peut être un devoir de l'appliquer avec discernement, en particulier chez les anxieux qui sont près du suicide. Les longs sommeils provoqués qui mettent le cerveau long-

temps au repos complet constituent un traitement plus logique, mais on ne peut prétendre qu'ils touchent vraiment à la cause du trouble.

La psychochirurgie comporte deux types de traitement : les uns suppriment une affection neurologique à retentissement psychogène ; il s'agit plutôt de neurochirurgie, traitement en tout cas nécessaire d'une maladie organique et mortelle qui secondairement entraîne des troubles mentaux. Les autres consistent simplement à sectionner les connexions entre le lobe frontal et les centres de la base, du thalamus et de l'hypothalamus. On réussit ainsi à empêcher la souffrance et les émotions d'arriver à la conscience. Le but est de rendre le sujet qui est anxieux, surtout s'il est dangereusement impulsif, ou souffrant de douleurs rebelles, incapable de prendre conscience de sa souffrance. Une telle tentative est bien la plus « sécularisée » et la plus matérialiste des cures psychiques ! Il vaut donc la peine d'en faire brièvement l'étude critique en nous référant aux travaux du professeur H. BARUK, médecin-chef de la maison nationale de Charenton. Le professeur BARUK est non seulement un grand psychiatre français, mais aussi un Israélite qui a un jour trouvé la foi au Dieu vivant, et dont la pensée depuis lors, même en médecine, est inspirée par la doctrine de l'Ancien Testament.

La leucotomie est une opération qui n'a pas de caractère d'urgence ; elle s'applique à des malades qui ne sont pas en danger de mort. Elle peut pourtant entraîner la mort. Un auteur a publié le résultat de recherches anatomiques sur cent vingt cerveaux humains opérés, donc sur cent vingt personnes qu'il a tuées en les opérant. Certes, on ne leucotomise, en principe, que les malades incurables ; mais personne ne peut être sûr qu'un malade soit incurable : BARUK décrit le cas d'un peintre célèbre qui, après avoir été trois ans privé de parole, poussant des grognements de bête sauvage, déchirant ses draps et mangeant ses matières, se mit à parler un matin, et guérit totalement en quinze jours. En suivant cent quatre-vingt-sept cas de schizophrénie condamnés à la chronicité par les maîtres les plus éminents, BARUK et ses élèves ont observé cinquante cas de guérison complète et prolongée. D'ailleurs, la leucotomie échoue souvent : le sujet est parfois plus insociable qu'avant. Elle peut entraîner des complications telles que l'épilepsie et l'hémiplégie. Si on suit les sujets longtemps, on s'aperçoit que beaucoup d'entre eux, classés comme guéris dans les statistiques, ont dû être internés parce que leurs impulsions sont revenues pires qu'avant, ou qu'ils sont devenus totalement indifférents, inertes et apathiques. Enfin et surtout, elle a pour but de séparer la pensée et la sensibilité, ce qui ne peut se faire sans régression de la conscience morale. Elle fait des êtres diminués, suggestibles, indifférents, égoïstes, sans inquiétude morale : *déshumanisés*. Dans un article prônant l'opération, WERTHEIMER accepte le jugement de HUTTON sur ces opérés : *L'âme est partie*. Cure d'âme radicale, évidemment, et belle conquête de la science ! D'une personne atteinte d'une

maladie fonctionnelle, qui peut toujours être réversible, on fait un infirme atteint d'une lésion organique définitive, et, désormais, privé de ce qui fait l'essentiel de la personne humaine.

La leucotomie a été interdite le 9 décembre 1950, comme inefficace et créant des lésions irréversibles, par le ministère de la santé publique de l'U.R.S.S. Elle a été dénoncée comme inhumaine et contraire à l'esprit de la Bible par un Israélite. Nous, chrétiens réformés, n'avons-nous rien à dire ?

Les moyens corporels d'action sur le psychisme ne sont pourtant pas tous d'inspiration matérialiste. L'homme, tel que nous le montre la Bible, est à la fois corps, vie et pensée. Tout son être participe inséparablement à l'obéissance et à la désobéissance, au péché, à la régénération et à la résurrection. Toute la réalité de l'âme doit se manifester en actes matériels, toute action du corps influence l'être intérieur. Opposer l'âme, siège des inspirations élevées, au corps, siège de la concupiscence, n'est pas biblique. Ce qui s'oppose, c'est la *chair*, c'est-à-dire notre être instinctif, faussé par le péché, et l'Esprit, c'est-à-dire celui que Dieu met en nous par sa grâce. Les Réformateurs ont avec raison rejeté l'ascétisme qui cherche à affaiblir le corps considéré à tort comme ennemi de l'âme, et qui croit faire de la mortification un mérite. Cependant, écarter tout cet ascétisme morbide n'est pas nier la nécessité d'une saine discipline corporelle ; et l'on peut dire que la propreté, la sobriété et la chasteté sont caractéristiques du peuple vraiment protestant et surtout réformé. L'ivresse, les excès de table, l'agitation surmenante traduisent un désordre intérieur, mais aussi l'entretiennent. Il est aussi impossible de rendre sobre un buveur sans le convertir que de le convertir sans lui faire renoncer à l'alcool. Or, la prescription d'une hygiène appropriée, c'est-à-dire d'une saine discipline du corps, est, pour une école médicale dont la tradition se maintient en Europe depuis HIPPOCRATE, l'essentiel de la médecine. En voulant modifier les habitudes de vie des patients, celle-ci combat leurs penchants qui les ont faites ce qu'elles étaient : gourmandise, sensualité, ambition, agitation, désordre, paresse. Cette école médicale s'est trouvée amenée à devoir les connaître et pour cela à étudier les caractères. L'unité de l'être humain fait que ses tendances intérieures, comme elles orientent ses habitudes, modèlent son corps et s'inscrivent dans ses gestes : c'est pourquoi, toute une caractérologie a comme base l'étude des *formes* du corps et surtout de ses parties les plus caractéristiques, celles par quoi l'être s'exprime le plus : visage et main ; et l'observation des *gestes* (ceux qui s'inscrivent dans l'écriture ou dans certains tests). Tout l'homme exprime l'homme. Un médecin radiographe, le docteur MAINGOT, dit même leur caractère à ses patients stupéfaits pendant qu'ils sont derrière l'écran, en se basant sur les mouvements de leur diaphragme !

Or, cette médecine hippocratique, qui prend l'homme comme un

tout pour l'amener à la santé par l'observation d'une discipline conforme aux besoins de sa nature, change, par là-même, la disposition intérieure des êtres, à ce point que son protagoniste et doctrinaire contemporain, le docteur P. CARTON, — lui-même revenu à la foi après avoir trouvé sa doctrine médicale —, a été le plus grand convertisseur du siècle. C'est par centaines qu'il a amené des incroyants à la foi chrétienne. Son influence était beaucoup faite, et les médecins qui s'inspirent de sa méthode en font aussi l'expérience, de ce qu'après avoir examiné ses malades il pouvait les décrire à eux-mêmes. L'être, qui se sent connu et compris, est prêt à se livrer. Nous ne pouvons négliger cette forme d'action médicale qui, tout en recherchant la santé corporelle et en faisant appel à des prescriptions corporelles, a bien des caractères d'une cure d'âmes, quand elle est liée au témoignage chrétien du médecin.

\* \* \*

Venons-en maintenant aux pratiques médicales qui cherchent à agir sur le psychisme lui-même, c'est-à-dire par *psycho-thérapie*. Toutes ont leur origine dans l'Ecole de la Salpêtrière, c'est-à-dire dans l'œuvre de CHARCOT et de ses élèves. Chose étrange, les médecins ont commencé par retrouver et mettre en pratique le vieux procédé des charlatans et des sorciers : la *suggestion*, avec ou sans hypnose, par laquelle on se saisit de la volonté et du jugement d'un être pour lui substituer les décisions et les pensées qu'on veut lui suggérer. La suggestibilité des êtres humains est infinie. La réclame, la propagande, la mode n'en sont que l'exploitation monstrueuse. Mais ces changements n'ont aucun des caractères de la cure d'âmes. Loin de révéler l'être à soi-même pour le libérer, on anéantit sa personnalité en l'aveuglant.

Il ne faut pas confondre la suggestion avec l'autorité morale, qui est la puissance propre de la vérité : celle-ci s'impose même sans démonstration quand elle est affirmée fortement par une personnalité qui la vit. Dans le premier cas, le sujet accepte une pensée et subit une volonté humaine ; dans le second, il reconnaît la vérité vécue et prend une décision personnelle. L'auto-suggestion elle-même, sous sa forme de répétition stéréotypée, n'est en somme que la multiplication volontaire d'une suggestion acceptée. Tout autre chose est le choix vigilant des pensées auxquelles on permet l'accès dans sa propre conscience ; c'est une saine et nécessaire discipline, surtout quand elle est jointe à la prière.

La dernière venue des méthodes psychothérapeutiques, l'analyse psychologique ou *psychanalyse* a des rapports bien plus étroits avec la cure d'âmes, parce que, comme elle, la psychanalyse veut amener le psychopathe à prendre conscience de ce qui est en lui et qui l'empêche de trouver l'harmonie intérieure.

Les fondateurs de la psychanalyse ont été frappés des carences de la psychologie classique. L'observation des êtres montre que leurs actions, leurs émotions, leurs affections, leurs craintes, leurs pensées connues d'eux-mêmes sont inconséquentes entre elles. L'influence du corps, telle que les médecins l'ont décrite depuis CABANIS, leur a vite paru une pauvre explication. L'étude de l'automatisme psychologique et du subconscient, par P. JANET, leur a ouvert la voie.

C'est l'inconscient qui détermine l'être : non pas la masse des faits psychiques omis par l'attention et qu'elle peut retrouver, mais celle des émotions oubliées activement (bien qu'inconsciemment) parce qu'intolérables. Et pourtant, quelle multiplication de la souffrance entraîne cette fuite devant elle !

Il faut prendre garde de ne pas confondre ce *refoulement* avec la *répression* par laquelle la volonté surmonte certains désirs ou répulsions que la conscience morale condamne, et qui, consciente, n'est *jamais* un refoulement (se cacher un sentiment à soi-même dispense de se l'interdire, et, inversement, si on se l'interdit, c'est qu'on le connaît bien).

Ces émotions refoulées peuvent former des *complexes*, systèmes occultes entraînant automatiquement la personnalité, quand elle est mise en émoi par certaines images électives, à réagir d'une manière stéréotypée, comme le corps réagit d'une manière dramatique et parfois dangereuse aux produits auxquels il est devenu allergique. Quand ils sont en cause, les motifs qui meuvent la personnalité sont doubles : les uns, pénibles et vrais qu'elle ignore, les autres, acceptables et faux qu'elle se forge. Les refoulements affectifs complexogènes ont lieu dans l'enfance ou dans la jeunesse restée infantile, parce que les émotions enfantines ont une intensité qui s'émousse avec la maturité.

L'inconscient contient donc une charge émotionnelle refoulée, sous pression et contenue (plutôt mal que bien !) par une sorte d'instinct de défense contre le choc émotionnel, que FREUD a appelé *censure* ; celle-ci ne permet que des expressions méconnaissables, dépréciées ou symbolisées des souvenirs et des tendances enfouies. Ainsi, l'être n'est pas mû par les motifs qu'il croit ; pour être acceptable à soi-même il n'a pas les sentiments qu'il croit avoir, il n'est pas ce qu'il croit être, ce qu'il veut croire être, ce qu'il veut qu'on le croie être. Il vit en compromis constant entre ses impulsions instinctives et une série de tabous qu'il prend pour sa conscience.

Ses sentiments affectifs sont ambigus aussi : narcissiques, égo-centriques, le portant à se sentir frustré, à mélanger ses affections de ressentiments, puis à s'en vouloir et à s'en punir. Cette ambiguïté entraîne un malaise intérieur d'où naissent les comportements bizarres, les inconséquences graves, les psychonévroses, et (ceci bien que FREUD ait écrit un livre pour dire exactement le contraire) l'incredulité.

La psychanalyse s'efforce de voir clair dans ce monde obscur de

l'inconscient, par ces ouvertures que sont les actes manqués, les rêves et les associations d'idées spontanées, et il faut reconnaître que ses recherches ont créé toute une psychologie, si pénétrante qu'elle est comme la découverte d'un monde nouveau, à l'intérieur de l'âme humaine.

Est-ce un monde si nouveau ? Ou bien est-ce l'exploration d'un monde redécouvert ?

L'homme incapable de se défaire de ses impulsions et de ses phobies, ou de leur commander, l'homme d'autant plus esclave de ses tyrans intérieurs qu'il les ignore, l'homme torturé de contradictions obscures, l'homme rasant avec soi-même, se mentant à soi-même, pour avoir de soi une image qui le satisfasse, l'homme sans clairvoyance, sans libre-arbitre, n'est-ce pas l'homme de ce monde déchu, l'homme irrégénéré, tel qu'il apparaît à la lumière de l'Ecriture sainte, tel que le montre saint Paul, tel qu'il est décrit par LUTHER contre ERASME, tel que la doctrine réformée le voit ?

Car ce qui est au fond du *complexe*, c'est tout de même l'amour de soi, ou, si l'amour d'autrui est en jeu, un amour captateur, égocentrique. Les sentiments de peur, d'envie, d'humiliation, de frustration, qui sont au fond des émotions formatrices de complexes et des complexes eux-mêmes, sont en réalité issus du péché fondamental : l'intérêt pour soi-même, soi-même centre de l'univers et sens de toute chose, l'incrédulité forcenée, la défiance de Dieu, qui est le premier et le seul péché qu'annonce la doctrine biblique.

La psychologie nouvelle n'est donc pas un scandale pour les chrétiens réformés. Si elle a paru impie à tant de personnes, dans les milieux protestants, c'est que le modernisme prévalant était, le sachant ou non, d'inspiration kantienne, et qu'en montrant que l'homme prenait si souvent comme voix de sa conscience certaines injonctions de l'inconscient dont l'origine était secrète sinon inavouable, la psychanalyse réduisait en pièces leur Dieu, celui au nom duquel en jugeait la Bible, celui devant le tribunal duquel on prétendait citer le Dieu vivant.

En montrant l'homme radicalement esclave et aveugle, les découvertes de la psychanalyse étaient également suspectes à l'Eglise de Rome. Il s'en fallut de peu, dit-on, que la psychanalyse fût condamnée au moment du Congrès de psychanalystes catholiques qui s'est tenu à Rome à Pâques 1953. En tout cas, le discours du Pape aux congressistes contient des réserves qui illustrent cette opposition. Il commence par une définition de l'âme où nous retrouvons à peu près ce que l'Ecriture appelle cœur. « Ce qui constitue l'homme, c'est principalement l'âme, forme substantielle de sa nature. C'est d'elle que découle en dernier lieu toute la vie humaine ; en elle s'enracinent tous les dynamismes psychiques, avec leur structure propre et leur loi organique ; c'est elle que la nature charge de gouverner toutes les énergies, pour autant que celles-ci n'aient pas encore acquis leur dernière

détermination. De ces données ontologiques et psychiques, il s'ensuit que ce serait s'écartez du réel que de vouloir, en théorie ou en pratique, confier le rôle déterminant du tout à un facteur particulier, par exemple à l'un des dynamismes psychiques élémentaires, et installer ainsi au gouvernail une puissance secondaire. Ces dynamismes peuvent être *dans l'âme, dans l'homme*, ils ne sont pas l'homme. Ils sont des énergies, d'une intensité considérable peut-être, mais la nature en a confié la direction au poste central, à l'âme spirituelle, douée d'intelligence et de volonté, capable normalement de gouverner ces énergies. Que ces dynamismes exercent leur pression sur une activité ne signifie pas nécessairement qu'ils la contraignent. On nierait une réalité ontologique et psychique en niant à l'âme sa place centrale. »

Le chef de l'Eglise Romaine poursuit en affirmant l'autonomie de la volonté humaine et son libre-arbitre : « Il n'est donc pas possible, lorsqu'on étudie la relation du moi aux dynamismes qui la composent, de concéder sans réserve en théorie, l'autonomie de l'homme, c'est-à-dire de son âme, mais d'ajouter aussi que, dans la réalité de la vie, ce principe théorique apparaît le plus souvent tenu en échec ou tout au moins minimisé à l'extrême. Dans la réalité de la vie, dit-on, il reste toujours à l'homme *la liberté d'accorder son consentement interne à ce qu'il accomplit, mais non point celle de l'accomplir*. A l'autonomie de la volonté libre se substitue l'hétéronomie du dynamisme instinctif. Ce n'est pas ainsi que le Créateur a façonné l'homme. Le péché originel ne lui enlève pas la possibilité et l'obligation de se conduire lui-même par l'âme. » Dans la phrase que nous avons soulignée, il est caractéristique que le Pape fasse dire à ceux qu'il censure, les psychanalystes, et présente comme l'expression d'une erreur dangereuse, exactement la pensée de saint Paul dans l'épître aux Romains : « *J'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien.* »

Le Pape fait écho ainsi à la doctrine du Concile de Trente : *Si quis liberum hominis arbitrum post Adæ peccatum amissum et extinctum esse dixerit, aut rem de solo titulo, immo titulum sine re... anathema est.* L'Eglise de Rome ne peut évidemment pas acquiescer à une description psychologique de l'homme qui illustre corruption totale et serf-arbitre.

Ce n'est pas, certes, nous, chrétiens réformés, que la psychanalyse gêne en cela. Mais nous n'avions pas besoin d'elle pour savoir quelle était la condition présente de l'homme ! La Révélation nous l'avait annoncé.

On peut pardonner à la psychanalyse les exagérations systématiques du pansexualisme freudien et son jargon déplaisant. Science clinique véritable, elle ajoute à la connaissance des tendances innées, c'est-à-dire du terrain foncier que donnent les sciences de la caractérologie, celle des agents pathogènes semés et de leurs effets, c'est-à-dire des déterminations émitives et des mécanismes infra-psychiques

qu'elles provoquent. Il faut reconnaître qu'elle permet même, souvent, de déceler les connexions psychologiques des maux de l'âme, et même, parmi ceux-ci, de l'incrédulité qui ouvre la place à tous les autres : incrédulité totale, c'est-à-dire athéisme, ou refus d'une partie de la vérité religieuse.

Quand elle n'est pas le fait de la simple ignorance, l'incrédulité est toujours le signe de quelque incapacité psychologique, complexuelle. Telle est notre expérience, maintes fois vérifiée : l'incapacité de croire est liée à des complexes psychologiques. Nous avons donc trouvé avec intérêt la confirmation de notre expérience exprimée avec grand talent par nos confrères Charles ODIER dans plusieurs de ses livres, et surtout René LAFORGUE, notre ami, l'élève familier de FREUD, et le maître de la psychanalyse française, dans son exposé fait à Pâques 1953 au Congrès de psychothérapie et de psychologie clinique de Rome, avec sa haute compétence et sa subtile pénétration. Il y a là une description clinique, très détaillée et vivante, d'un type défini d'incapacité psychologique de croire chez les femmes et d'un autre type chez les hommes, de la genèse de leur infirmité et de la véritable renaissance qu'ils traversent quand ils en sont délivrés. Les données de la clinique psychanalytique peuvent donc être une aide précieuse, comme une sorte de « mordant », dans le premier acte de la cure d'âmes, celui par lequel le cœur est découvert et le nœud de sa résistance à la vérité mis en lumière. Notre confrère et frère en Christ Paul TOURNIER, qui a consacré un livre aux rapports de la cure d'âmes et de la psychothérapie, l'affirme avec l'autorité de son expérience et la flamme de sa foi chrétienne.

Ceci dit, il est juste d'ajouter que l'apport de la psychanalyse à la cure d'âmes se borne à l'investigation psychologique. Ses traitements ne sont pas toujours sans danger, et leur efficacité est souvent moins qu'évidente. Ces dangers sont de deux ordres, dépendant d'ailleurs beaucoup de la valeur et de l'orientation spirituelle du psychanalyste.

Le premier danger est l'immoralisme. Pour permettre au patient l'expression spontanée de tout ce qui lui passe par la tête devant le médecin, celui-ci doit paraître ne rien réprouver. Il doit se faire plus que pleinement compréhensif : totalement neutre. Mais le médecin et le patient confondent parfois l'amoralisme, attitude *apparente* d'investigation, et l'amoralisme, doctrine de pensée et de conseil. De plus, sachant que bien des interdictions intérieures qui torturent ses malades sont le fruit d'une fausse conscience (ou *surmoi*) qu'il faut dissoudre, le médecin oublie parfois l'existence, la permanence et l'importance, comme élément de la personnalité, même la plus dégradée, de la vraie conscience morale. Lui et son patient confondent parfois le *surmoi* et la conscience morale, et cherchent à détruire l'un et l'autre. Ils confondent fausse culpabilité et vraie responsabilité, remords et repentir. D'où les conseils d'actes contraires à la loi morale comme certaines cruautés et certaines expériences sexuelles qui, loin de libérer

l'âme de son angoisse injustifiée, créent un malaise intérieur parfaitement légitime.

Le second danger est le même que celui de la plupart des directions spirituelles : la complaisance dans l'introspection, dans l'intérêt porté à sa propre personne, qui éloigne de la vie les âmes compliquées. « Sans s'en rendre compte, dit Paul TOURNIER, sous prétexte d'éclairer leur connaissance d'elles-mêmes, elles fuient, par cette analyse de détails, la véritable reprise de conscience qui les ramènerait à la vie : la découverte de l'interdit majeur qui fausse leur mentalité, révolte contre Dieu, rancune contre un homme, orgueil ou impureté. Leur analyse s'éternise, elle prend le caractère d'une guerre de position où l'on a sans cesse des victoires tactiques et jamais de victoire stratégique, si l'ouverture d'un « second front », un bouleversement spirituel ne vient apporter l'élément de décision. »

Les deux éléments originaux du traitement psychanalytique sont le *défoulement* et le *transfert affectif*. L'un et l'autre ne sont que des étapes. Que le *transfert* soit autre chose et s'installe sous forme de passion, voire d'idolâtrie, est même son grand danger. N'oublions pas aussi que les bouleversements affectifs engendrés par la psychanalyse peuvent être négatifs et engendrer de vives agressivités. Le psychanalysé, qui se déclare enchanté de son traitement, délivré, est souvent déchargé parce qu'il peut accuser autrui (ses parents souvent) de sa souffrance ; il se croit mieux et libre : son entourage sait qu'il va plus mal, parce qu'il est empoisonné de revendications, de cruauté et de cynisme. Cet état d'agressivité, souvent paranoïde, est dans la doctrine psychanalytique une étape transitoire : mais il arrive qu'on n'en voie pas la fin !

Quant au *défoulement*, sa valeur est de conduire à la sincérité, mais il n'est pas vrai que de connaître exactement ses esclavages suffise à en délivrer, la preuve en est que les investigations psychologiques sont si souvent in-terminables, au sens littéral du mot. Elles sont sans fin, parce que le déblayage qu'elles effectuent n'aboutit pas à une construction positive.

La psychanalyse ferait volontiers sienne une partie d'une parole du Seigneur : « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira... », mais cette phrase n'est vraie que complète, avec son premier membre : « *Si vous demeurez en ma Parole...* », qui s'explique par cette autre parole : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits. ».

« La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir... », dit PASCAL, et il imagine ce dialogue entre Jésus-Christ et l'homme :

« Si tu connaissais tes péchés, tu perdras cœur.

— Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

— Non, car Moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir ; et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir. »

La psychanalyse, une psychanalyse en quelque sorte convertie, peut servir à la partie préparatoire de la cure d'âmes : « Une tendance refoulée empoisonne l'âme et trouble ses réactions, tandis que la grande humiliation que constitue toujours le déroulement », dit Paul TOURNIER, peut ouvrir la porte « à une véritable expérience de la grâce. ». Et nous rappelons, avec notre confrère RICHARD, que « refouler veut dire, non pas renoncer à une pensée ou à un désir, mais le râvaler et l'enterrer, ce qui est un faux oubli ». Encore faut-il admettre que cette révélation de l'homme à soi-même, qu'il est si important parfois que la psychanalyse ait commencée et avancée, n'est jamais accomplie que par le Saint-Esprit, en Jésus-Christ.

Révéler l'homme à soi-même n'est pas une cure d'âme, mais lui exposer la doctrine chrétienne ne peut pas être appelé cure d'âme. L'union des deux conditionne la cure d'âme. On croit trop souvent, dans les milieux évangéliques, que la cure d'âmes consiste à asséner des versets bibliques : même soigneusement choisis et logiquement appropriés ils restent inefficaces, tant que le mur où s'enferme l'âme n'a pas été percé par le fait qu'elle s'est sentie connue, tant qu'elle n'est pas amenée sous ce choc à se découvrir elle-même.

Est-ce à dire que Dieu ait besoin, pour guérir un cœur, de la science humaine, psychanalyse ou caractérologie ? Evidemment non : une telle pensée serait blasphématoire. D'abord, Dieu n'a même pas besoin de confier à un homme le soin d'un cœur pour le sauver. Il a pu terrasser Paul sur le chemin de Damas, se montrer à lui et lui parler. Il peut mettre un homme au contact d'une de ses paroles, par un message de l'Écriture sainte, lu ou entendu, par exemple dans une liturgie. Il a mille moyens de le briser et de se révéler à lui. Mais il lui plaît dans sa puissance et dans sa bonté, de se servir des hommes pour sauver les hommes. Il bénit ses disciples en leur disant : « Vous serez mes témoins. ». Pour accomplir son œuvre au travers des hommes, a-t-il besoin de la science humaine ? Pas davantage. Aussi l'intuition, guidée par le Saint-Esprit, c'est-à-dire par la prière, puisque c'est à la prière de ses enfants que Dieu le leur donne, peut-elle découvrir avec acuité et précision le démon qui tient une âme captive, et mettre dans sa bouche ou sous sa plume les paroles qui amèneront cette âme à être délivrée par Jésus-Christ. Même un médecin, comme Paul TOURNIER, pour qui la cure d'âmes est la thérapeutique essentielle, n'a guère d'autre méthode.

Mais l'Esprit souffle où il veut, quand il veut. Dieu, qui a donné aux hommes une intelligence capable d'édifier une science exacte du monde créé, veut qu'ils s'en servent humblement et laborieusement pour le connaître, pour contrôler leurs intuitions, et pour être les serviteurs de leur Dieu en même temps que celui de leurs prochains.

De même que Dieu, qui est la source inépuisable de tous biens, se sert des médecins et de leur science médicale pour guérir le corps et veut que les hommes utilisent ce don qui vient de lui, plutôt que d'exiger toujours un miracle ; de même, il lui plaît, pour guérir les coeurs et les intelligences, de se servir des coeurs et des cerveaux humains aidés par la science de l'âme. C'est négliger les moyens mis à notre disposition par Dieu que refuser de se mettre au courant des principales acquisitions des sciences du corps et de l'âme humaine, qui confirment en somme les données de la Révélation, et permettent parfois de les traduire en langage de notre temps. C'est négligence et prétention que renoncer à se faire appuyer par des médecins qui aient la connaissance et l'expérience d'e ces sciences quand on est devant un cas obscur.

C'est pourquoi ceux que Dieu charge de la cure d'âmes peuvent et doivent utiliser consciencieusement quand besoin en est, avec un sage esprit critique, l'aide des sciences médicales et anthropologiques, de l'hygiène corporelle et mentale, des connaissances qu'ont apportées la caractérologie et la psychanalyse, pourvu toutefois que l'homme se rappelle que Dieu en est l'origine et qu'il lui en rende la gloire qui lui est due ; et pourvu surtout qu'il n'oublie à aucun moment que le Saint-Esprit de Dieu donne seul, comme et quand il faut, à ceux qui l'invoquent dans le recueillement et la prière, le discernement des esprits, l'intelligence des signes, la clairvoyance religieuse et l'inspiration des paroles qui sont les vrais et nécessaires outils de l'action de Dieu, par les hommes, sur les coeurs.

Que l'Esprit de Dieu soit seul efficace, seul curateur, cela est vrai surtout en ce qui concerne la deuxième partie de la cure d'âmes, qui en est l'essentiel : le contact du cœur avec Jésus-Christ, qui, seul, peut le guérir. Là encore, pour accomplir son œuvre dans les coeurs, il aime à se servir des hommes : et c'est le mystère de la communication aux hommes par les hommes, celui du témoignage. Celui-ci est une forme du ministère de la Parole. Dire à celui qui connaît son esclavage les paroles par quoi Dieu l'en délivre ; trouver les pensées et les mots (et les trouver dans la Parole de Dieu, même si l'on n'en répète pas les termes) qui feront leur œuvre révélatrice, c'est une sorte de miracle, inexplicable à celui qui en est le dispensateur, et qui l'étonne toujours, d'autant plus qu'au moment même, il n'en est pas averti. Il demande une transparence qui est l'effet d'une pensée centrée sur Dieu, nourrie de sa Parole, d'un cœur ému de charité, d'une volonté soumise, d'un humble et vrai oubli de soi, d'une attention intérieurement silencieuse, écoutant intérieurement ce qui jaillit de la prière. Jésus-Christ rend vivant le témoignage qui lui est rendu, parce que c'est son œuvre, parce que la sève qui monte du cep dans le sarment, et qui produit des fruits, c'est sa vie, c'est lui-même. Et les fruits gorgés de cette sève sont, pour les coeurs qui la reçoivent, vie et

guérison : la guérison qui dénoue les complexes, dissout les ressentiments et les phobies, fait disparaître les problèmes psychiques comme rosée au soleil, change les remords en repentir, unifie et harmonise le cœur en lui permettant de répondre *Oui* à Celui qui le cherche pour le conduire à la vie éternelle.

Jusqu'au jour où le Seigneur sera tout en tous, tous les cœurs humains, même convertis, restent pécheurs, conservent un recoin secret où l'égoïsme est rangé et se cache. Tous ont toujours besoin de cure d'âme, et, plus que tous, ceux qui sont appelés à l'exercer, c'est-à-dire tous les enfants de Dieu. Car ce qui fait la vraie cure d'âmes, c'est l'esprit qui l'anime, non la qualification ecclésiastique de la personne qui en est chargée. Normalement, elle est la vocation des pasteurs, et il faut se garder des confusions de vocation ; mais tous les chrétiens peuvent être appelés par Dieu à l'exercer, soit directement, soit par le pasteur lui-même qui peut et doit associer à son œuvre les personnes capables de l'informer ou de l'aider. En unissant aux pasteurs, dans la cure d'âmes, les psychologues, les éducateurs, les médecins et tous les membres d'une église vivante, Dieu manifeste sa puissance et sa bonté. Il répartit ainsi ses dons parmi ses enfants, ce qui est la réalité du sacerdoce universel, par quoi il donne à qui il veut, quand il veut, le pouvoir de prendre soin des cœurs, et de les lui apporter en offrande, en acte d'adoration et de sanctification.

## SECULARIZATION OF THE CURE OF SOULS

by Dr André SCHLEMMER  
(*English Summary*)

1. In the expression *cure of souls*, the word *soul* refers to what the Bible calls the *heart*.

2. Jesus gave His disciples the example of the cure of souls and the order to undertake it. It is practised in relation to the human heart, which is sick and unable to cure itself ; it replies to its request by a question which reveals to the conscience its bondage.

3. The cure of souls means the discerning and revealing to the sick soul the cause of its sickness, and showing it the remedy. The evangelical cure of souls includes the discerning of the bondage which is at the core of the sickness, the soul's becoming aware of this bondage, and its acknowledging Him who can cure it.

4. Auricular confession is not the cure of souls, since the penitent often knows neither his sin nor himself.

5. This work of healing, begun in conversion, continues throughout the Christian life. It justifies some measure of spiritual direction. This does not aim so much at personal perfection as at obedience in view of the mission entrusted by God to His child.

6. The direction of souls, practised by Paul and the Fathers, was reduced in the Middle Ages to monastic life, considered as the only true Christian life. The Reformers, and especially Calvin, restored the cure of souls, both pastoral (advice) and mutual (ecclesiastical discipline).

7. The Roman Church then recognized the vocation of the laity to a full Christian life. To fit it into its priestly hierarchy, it organized on a vast scale a spiritual direction, which is authoritarian, ascetic, mystic, and casuistic.

8. The abuses of this direction and the disaffection of the *élite* in their relation to religion in France, the relaxation of discipline in the protestant churches (partly due to persecution), have caused the disappearance of the cure of souls since the beginning of the 18th Century except among a minority, affected by the Catholic renewal movements, and Protestant revivals in the 19th century.

\*  
\*\*

9. The place left empty beside suffering human hearts has been taken by the systems of human culture, some occultist, some non-occultist, and by medicine.

10. The former, voluntarist, sentimental, rationalist, or mystic, based on optimism with regard to the human heart, its free-will and the effectiveness of its will for good, its good sentiments, its wisdom or the exaltation of its escape faculties, have proved ineffective with regard to sick souls, because they lack insight.

11. At the end of the 19th century, the physicians, who became at that time the chief advisers of the sick minds were, or believed themselves to be, unbelievers. (A) For some, the mind is a function of the nervous system, and so, of the body. The diagnosis of the cause and the treatment of the psychic disorders is, therefore, that of a bodily ailment. (B) For others, the mind is what its emotions, sentiments, thoughts and will have made it. The diagnosis of the cause and the treatment is, therefore, psychological.

\*  
\*\*

A. 12. Consequently, drugs are used to act on the nervous system, directly or indirectly : materialistic medicine readily believes

them to be curative ; they can only be temporary palliatives. Attempts are made to modify the brain structure by provoking epileptic fits, coma, long sleep : these methods are blind, and result from a materialistic outlook. Similarly, psychosurgery, which modifies the personality and, what is more, mutilates it : this is the extreme form of the secularization of the cure of souls.

13. Bodily hygiene is used to act on the mind, and, combined with asceticism, can assist in the cure of souls. Bodily hygiene presupposes this asceticism too, for unregenerate man is often incapable of understanding or of imposing on himself a salutary discipline.

14. Hippocratic medicine, which sees the causes of bodily sickness in a faulty way of life, and their treatment in a healthy bodily and mental hygiene, takes into account, in its diagnosis, clinics and characterology, (i.e. knowledge of psychic tendencies through form and movement), morphology, physiognomy, graphology, etc.

15. Just as mortification to acquire merit, or to weaken the body (confused with what the Bible terms *flesh*) is contrary to Scripture, so bodily discipline, prescribed as medicine as healthy for the body (soberness, cleanliness, chastity), can also be a legitimate means of action on the mind (such as fasting accompanying prayer). The understanding and practice of the simple and healthy life eliminate certain obstacles to the cure of souls.



B. 16. Purely psychic means of action, hypnosis and suggestion, enslave the personality without curing it ; mechanical auto-suggestion is, like a drug, only temporarily effective. Psychotherapy by persuasion, confines itself to the practices of mental culture, if it is not undertaken as a means of Christian witness. None of these methods rests on the revelation of man to himself.

17. Psychoanalysis fills this first condition more exactly. Studying spontaneous associations of ideas, actions which failed and dreams, psychoanalysis brings into the consciousness those emotions which have been forgotten because unbearable (fears, renunciations, shame, remorse, etc.). It shows man to be moved by what he does not know of himself, and which reveals its presence in disguised forms : thus man is not what he thinks he is, nor what he wishes to think he is, nor what he wishes others to think he is. The motivation of his acts is different from what he believes. He is the slave of his emotions, desires, repulsions and even of his repressed memories, all the more if he is unaware of them. He is powerless and blind.

18. These motivations are selfish, even though usually affective. They are linked to sin, both personal and hereditary.

19. Denying free will, psychoanalysis perturbs the Roman Church, whose synergism it contradicts, and worries Kantian protestantism, which is the religion of conscience. It considers as virtuous certain deeds and thoughts because it does not know their secret and impure spring. Reformed Christianity is neither surprised nor frightened by the discoveries of psychoanalysis, for they confirm the Biblical doctrine of man.

20. However exaggerated Freudian pansexuality may be, however unpleasant its affectation of obscene vocabulary, psychoanalysis has deepened man's knowledge of the heart. It adds to his knowledge of character that of affective shocks, to knowledge of background that of pathogenic agents ; it allows the discovery of the psychological causes of sickness in the soul.

21. One of these sicknesses is disbelief (atheism or heresy) ; and psychology shows that its origin is neither intellectual nor moral, but psychological, emotional and affective ; it is an insurmountable inability to know truth.

22. Psychoanalysis can therefore be a precious help in the cure of souls, but itself can only perform the negative part. Its therapeutics (unrepression, affective transfer, sublimation) is disappointing ; its treatments are literally interminable. It happens that the amoral attitude of the psychoanalyst, necessary to encourage confidences, becomes a doctrine, and is a catastrophe.

\*\*

23. To know the truth about a sickness does not free from the sickness, unless one knows the Word of Jesus Christ and abides therein. That is why agnostic psychoanalysis and character study do not cure souls.

24. Neither is individual preaching the cure of souls, unless the heart is broken by the discovery of the bondage in which it is held.

25. To this end, those to whom God entrusts the cure of souls may and must use anthropologic science, either personally, or calling in specialists ; but it should never be forgotten that the Holy Spirit may give, to those who ask Him in silence and prayer, discernment of spirits and spiritual insight, when and how He pleases ;

26. The one who is called to bring souls into Jesus' presence (that is the essential part of the cure of souls) is constantly recalled from other people's problems to the only problem he can truly deal

with, that of his own faithfulness, his own hope, his own charity, his own humility, on which depends the power of the witness he must bear to Jesus Christ. For it is God alone Who performs in him, as in the one he is to care for, the necessary work of healing.

27. In His sovereign might, God can touch souls by His Word alone, for the contact of Jesus Christ is ever strong enough to pierce through all the pretences of man, and can cast man at the feet of his Saviour ; but to heal the sickness of souls and of bodies, the Almighty, in His mercy, makes use of men and of their knowledge. Using science to His glory and for the good of human beings is therefore obedience to His Will.

28. All need the cure of their souls ; and all may be called upon to put it into practice. The cure of souls undertaken by the laity is not necessarily secularized. Using psychologists and all members of the Church, as well as the clergy, to heal souls God shows His glory and His loving-kindness. He shares His gifts among His children, and thus puts into effect the priesthood of all believers : all bring to Him the offering of the hearts for which He has ordered them to care.

# LA SÉCULARISATION DE LA SCIENCE

par le Prof. Dr H. DOOYEWERD

En parlant de la sécularisation de la vie, la sécularisation de la science est parfois oubliée. Si nous nous demandons pourquoi, il faut répondre que la majeure partie des chrétiens qui ont joui d'une éducation scientifique manquent d'une vue claire des rapports de la religion et de la pensée scientifique. L'idée que la science non-théologique, à cause de sa nature intrinsèque, serait indépendante de toute foi personnelle, de sorte que son objectivité serait menacée dès l'instant où elle serait liée à certains présupposés de la foi, est encore fort répandue. On a accepté cette idée sans trop savoir ce qu'on faisait, et sans se demander si elle est justifiée tant du point de vue biblique que du point de vue critique de la science.

On oublie que la sécularisation de la vie n'a été possible que par le processus de la sécularisation de la science, et que la sécularisation scientifique s'est effectuée sous l'influence dominatrice de la sécularisation religieuse accomplie par l'humanisme moderne depuis la Renaissance. Et nous nous sommes accoutumés à ce fait accompli.

Mais voici que nous sommes confrontés à nouveau avec les dangers de la science sécularisée de l'Occident, en voyant ses effets spirituels désastreux chez beaucoup d'étudiants des pays orientaux, et qui, à cause de leurs contacts avec cette science, se sont détachés de la foi de leurs ancêtres, et deviennent une proie facile pour le nihilisme ou le communisme.

On a beau dire que c'est la tâche missionnaire de l'Eglise de leur prêcher l'Evangile ! Ils ne comprennent pas la séparation occidentale entre la science et la foi. La même science sécularisée, qui a détruit leur foi ancestrale, étouffera aussi la semence de l'Evangile. Car la science, sécularisée et isolée, est devenue une puissance satanique, une idole qui domine toute la culture.

Il serait faux de supposer que cette sécularisation de la science ne soit qu'une conséquence naturelle de la différenciation de la culture. Une telle supposition impliquerait, en effet, que la religion ne soit rien de plus qu'une sphère de la culture. On suppose que, dans l'état primitif de la société, la religion était certes liée à toute la vie, mais que, dans le processus historique de la différenciation culturelle, elle devrait se séparer de toutes les autres sphères sociales. Or, la religion — même la religion apostate, c'est-à-dire celle qui ne tient

aucun compte de la religion vraie qui nous est révélée par Dieu dans les Saintes Ecritures — ne se supporte pas d'être jamais limitée à une sphère spéciale de la vie temporelle. Elle est bien plutôt la sphère centrale de l'existence humaine qui donne à toute la vie sa direction ultime. La différenciation aboutit à la désintégration, à moins qu'elle ne trouve son revers dans une intégration totale de la vie. Cette intégration totale ne peut s'effectuer que par la religion.

C'est un fait assez paradoxal que cette dernière thèse soit reconnue par le sociologisme moderne, qui lui-même trahit les conséquences les plus extrêmes de la science sécularisée. La religion y est réduite à un phénomène social, expliqué causalement au moyen d'une conscience collective qui doit assurer la cohérence de la solidarité du corps de la société. NIETZSCHE, qui a eu une vue pénétrante des conséquences nihilistes de la science sécularisée, a dit qu'au moyen de la science, l'homme a tué ses dieux. En son temps, c'était une prophétie, puisque la science elle-même était encore vénérée comme une déesse qui devait conduire l'humanité sur la route du progrès, de la vérité et de la liberté. Or, aujourd'hui, cette prophétie s'est réalisée à un haut degré. Cette foi dans la puissance libératrice et élévatrice de la science est minée et ébranlée par l'historisme positiviste et le vitalisme qui, tous deux, sont issus de la sécularisation radicale de la pensée moderne.

Cependant, la science sécularisée n'a pas cessé d'être la puissance dominatrice de la culture occidentale. Bien au contraire ! Sa puissance s'est augmentée d'une façon gigantesque en suscitant une évolution inouïe de la technique. C'est une puissance impersonnelle, qui a rationalisé toute la société. Si elle n'est plus vénérée comme une déesse, elle peut néanmoins se manifester comme un démon pénétrant l'âme humaine de l'image théorique de la réalité qu'elle a créée, et qui ne peut pas être accordée à la foi chrétienne.

C'est une vaine illusion de supposer que la foi chrétienne, étant d'un autre monde, n'ait rien à faire avec la science ! La science sécularisée a parfaitement quelque chose à voir avec *vous-mêmes*, avec votre *cœur*. Dès l'instant où vous l'acceptez, elle vous poursuivra quand vous lirez les Ecritures et quand vous ferez vos prières.

Si la sécularisation de la science s'est accomplie sous l'influence dominatrice de l'humanisme moderne depuis la Renaissance, il faut aussi y ajouter l'influence du motif central de la scolastique catholique-romaine, à savoir le motif de la nature et de la grâce, qui a préparé le chemin de cette dernière sécularisation. C'est l'influence dominatrice de ce motif anti-biblique et dualiste qui, jusqu'à nos jours, a empêché un témoignage commun positif et non équivoque du protestantisme orthodoxe contre la sécularisation de la science.

Soulignons sans équivoque qu'il ne s'agit pas ici d'une protestation contre quelques thèses évidemment anti-bibliques de la science sécularisée. Il s'agit de tout cet esprit qui anime la sécularisation comme telle, du dogme de l'autonomie de la science vis-à-vis de la

foi : cet esprit et ce dogme doivent être démasqués. Il s'agit d'une réforme intrinsèque de l'esprit de la science et de l'image théorique de la réalité en accord avec le motif central biblique de la Réforme. Il s'agit de proclamer qu'il existe une antithèse religieuse dans la pensée philosophique et scientifique, comme l'a fort bien montré le père spirituel du réveil calviniste aux Pays-Bas, le D<sup>r</sup> Abraham KUYPER.

Il faut prendre conscience de notre responsabilité dans la sécularisation de la science moderne et de notre vocation de lutter contre l'esprit d'apostasie qui s'y manifeste. Cela ne veut pas dire que nous soyons capables de combattre cet esprit de notre propre chef. La lutte à laquelle je pense est celle de la foi, une lutte contre nous-mêmes par la puissance du Saint-Esprit, et qui trouve sa force dans une vie de prière.

\*  
\*\*

Voyons d'abord pourquoi cette lutte est nécessaire et inévitable du point de vue biblique et du point de vue scientifique.

Du point de vue biblique, il nous faut d'abord constater que la Révélation divine a un motif central qui est la clé de la connaissance et qui, par son caractère intégral et radical, exclut sans appel toute conception dualiste de l'existence humaine et de la réalité terrestre. C'est le motif de la Création, de la Chute et de la Rédemption en Jésus-Christ dans la communion du Saint-Esprit. Ce motif n'est pas du tout une doctrine qu'on puisse accepter sans qu'elle agisse puissamment dans notre cœur. Il est par-dessus tout une force motrice centrale, la clé de toute connaissance de Dieu et de soi-même, qui doit ouvrir la porte de la Révélation de Dieu dans l'Ecriture sainte et dans toutes les œuvres de Sa main, de sorte qu'il précède toute exégèse de l'Ecriture elle-même au sens théorique de la théologie. C'est un motif tripartite intégral, de sorte qu'il est impossible de comprendre le péché et la Rédemption au sens biblique, sans avoir saisi la vraie signification de la création. En Se révélant comme Créateur, Dieu Se révèle comme l'Origine intégrale de tout ce qui existe. Aucune contre-force ne peut Lui être opposée, qui ait quelque puissance de son propre chef. Il n'y a aucune sphère de la vie terrestre que nous puissions maintenir comme un asile de notre autonomie vis-à-vis de notre Créateur. Il a droit à toute notre vie, à toute notre pensée, à toute notre action. Aucun domaine de la vie ne peut être soustrait, en quoi que ce soit, au service de Dieu. En Se révélant comme Créateur, Dieu a révélé en même temps l'homme à lui-même. Nous sommes créés à l'Image de Dieu. A condition de nous débarrasser de toutes les spéculations grecques de la théologie scolastique, cela veut dire qu'ici Dieu nous révèle l'unité radicale de toute notre existence.

Comme toute la créature se rapporte concentriquement à Dieu comme à son unité d'origine intégrale, ainsi Dieu a créé dans l'homme un centre intégral, qui est l'unité radicale de toute son existence temporelle avec tous ses divers aspects et toutes ses diverses facultés. C'est le cœur, au sens religieux, la racine d'où jaillissent les sources de la vie, l'âme ou l'esprit de notre existence temporelle, c'est-à-dire de notre existence corporelle. Car notre existence corporelle n'embrasse pas seulement les aspects physiques et biologiques, mais aussi les aspects rationnels de notre existence, et même la fonction temporelle de la foi.

Dans le cœur de l'homme, Dieu a concentré le sens de toute la réalité terrestre. C'est pourquoi la Chute de l'homme implique la chute de toute la création terrestre qui, en l'homme, trouve son centre religieux. C'est pourquoi, du point de vue biblique, la réalité terrestre, telle qu'elle se manifeste dans le règne inorganique, le règne végétal et le règne animal, ne peut être vue comme une réalité-en-soi indépendante de l'homme. Dieu nous a révélé dans Sa parole qu'Il ne voit la terre qu'au travers du visage de l'homme. Elle est maudite à cause du péché de l'homme, et elle sera sauvée à cause de la rédemption de l'homme.

C'est pourquoi toute philosophie qui méconnaît cette position centrale de l'homme dans la réalité terrestre est anti-biblique, quand bien même, d'une façon scolastique, elle voudrait rapporter la nature macrocosmique à Dieu comme Créateur. Les philosophes thomistes diront qu'ils acceptent inconditionnellement la création au sens biblique. C'est une erreur, parce qu'ils ont conçu la création comme une vérité intellectuelle et l'ont interprétée en dehors de la clé de la connaissance.

A travers le sens biblique de la création, se révèle aussi le sens biblique de la chute humaine. La chute se laisse résumer en un seul fait : c'est que l'homme, créé à l'image de Dieu, voulut être quelque chose en soi-même, indépendant de son Créateur. Le Moi humain, considéré comme le centre individuel de son existence, n'est qu'une image de Dieu ; or, une image ne peut rien être en elle-même. L'homme *existe*, c'est-à-dire qu'il ne peut se trouver soi-même qu'en dehors de soi, dans sa relation avec son Origine. C'est pourquoi la connaissance de soi-même dépend de la connaissance de Dieu ; c'est aussi pourquoi l'existence humaine, dans son centre religieux, est sujette à une loi de concentration religieuse qui n'a pas été abrogée par la Chute. Tout le pouvoir du diable est fondé sur cette loi de concentration de l'existence humaine, puisqu'en dehors de cette loi l'idolâtrie serait impossible. Le péché est une privation, le mensonge, le néant. Mais la puissance du péché est un facteur positif, dérivé de la création.

Du fait que l'homme a été créé à l'image de Dieu, la Chute est une chute radicale, une chute au cœur du centre religieux, dans la

racine même de l'existence humaine et de toute la réalité terrestre qui est concentrée dans l'homme. C'est pourquoi la Rédemption en Jésus-Christ a, elle aussi, un caractère radical et intégral. Elle est la régénération du cœur de notre existence en Jésus-Christ, nouvelle Racine de l'humanité et de toute la terre qui est concentrée dans l'homme. Contre toute conception dualiste et dialectique, il faut soutenir ce caractère intégral et radical du Royaume de Jésus-Christ, un caractère indissolublement lié au caractère intégral et radical de la création. C'est dire, — comme l'a exprimé le Dr A. KUYPER —, qu'il n'y a pas la moindre parcelle dans aucun domaine de la vie, dont Jésus-Christ, le Souverain suprême, ne puisse revendiquer l'exclusive propriété.

Toute spéculation théologique, qui cherche à introduire un dualisme dialectique entre la création et la re-création en Jésus-Christ, entre le Verbe comme Créateur et le Verbe comme Sauveur, est antibilblique ! Il n'existe pas non plus de dualisme entre la Grâce commune et la Grâce particulière, comme si le règne de la Grâce commune était séparé du Royaume du Christ. Il n'y a pas de Grâce en dehors de Jésus-Christ, la Racine nouvelle de l'humanité. Tout le domaine de la Grâce commune est le domaine de Jésus-Christ. Et puisque la Grâce commune n'est autre chose que la Grâce faite à l'humanité prise dans sa masse, cette humanité qui n'est pas encore libérée de son ancienne racine apostate, mais qui est considérée par Dieu dans sa nouvelle Racine : Jésus-Christ ; elle appartient bien au domaine du Christ, où la lutte se manifeste entre le règne de Dieu et le règne des ténèbres. La Grâce commune ne peut pas être interprétée comme étant le règne de la nature, au sens catholique-romain, comme l'infrastructure autonome du règne de la Grâce. Elle est plutôt le domaine de l'anti-thèse irréconciliable entre la Cité de Dieu et la cité terrestre du diable.

\*  
\*\*

C'est cette anti-thèse religieuse qui domine aussi le terrain de la science et de la philosophie. Entre la force motrice du motif central de la Révélation divine et les forces des motifs religieux apostats, la lutte est inévitable, car chacune d'elles réclame la domination de la pensée théorique et de l'image théorique de la réalité. A la place d'une image théorique sécularisée de la réalité, il nous faut découvrir l'image théorique qui, elle, est dominée par le point de vue biblique.

Mais pour pouvoir effectuer cette réforme intrinsèque de la science et de la philosophie, il faut acquérir une vue claire du point de contact intrinsèque qui existe entre la pensée théorique et les motifs centraux religieux qui le dominent dans son point de départ ! Il ne suffit pas, en effet, — du point de vue de la foi chrétienne qui veut se soumettre au motif biblique central, et à son sens radical et intégral —, de rejeter l'autonomie de la raison théorique. Le célèbre

père de l'Eglise, AUGUSTIN, l'a fait, et il a défendu avec emphase la thèse que la pensée ne peut pas trouver la vérité sans l'illumination par la Révélation divine. C'était spécialement la relation entre la philosophie et la religion chrétienne qu'il avait en vue, et il a signalé clairement le danger d'une invasion de la philosophie grecque dans la pensée chrétienne. Mais un tel point de vue n'avait pas encore été étayé par une recherche critique sur la structure interne de la pensée théorique. Faute d'avoir clairement saisi le point de contact intrinsèque entre la pensée philosophique et la position religieuse, AUGUSTIN n'a pas pu apporter une solution satisfaisante au problème d'une philosophie chrétienne proprement dite. Il l'identifia avec une tout autre question, celle des rapports de la philosophie et de la théologie chrétienne. En niant l'autonomie de la pensée philosophique, il nia aussi l'autonomie de la philosophie par rapport à la théologie. Pour lui, il est impossible que la philosophie païenne des Grecs puisse être maintenue comme une science autonome : il faut la subordonner à la théologie dogmatique considérée comme la seule vraie philosophie chrétienne. La philosophie doit être accommodée à la doctrine chrétienne et, à supposer qu'elle ne veuille être qu'une servante, qu'une *ancilla theologiæ*, elle peut, comme telle, rendre certains services à la théologie.

Observons, en passant, que cette conception des relations entre la philosophie et la théologie n'est pas du tout d'origine chrétienne. C'est plutôt la position défendue par ARISTOTE dans sa *Métaphysique* sur la question des rapports de la théologie métaphysique avec les autres sciences. ARISTOTE a dit que la théologie, considérée comme la science de la fin ultime et du bien suprême, est la reine des sciences et qu'il n'est pas permis aux autres sciences de contredire ses vérités axiomatiques. Cette thèse aristotélicienne fut transplantée dans la pensée chrétienne, et appliquée à la relation de la théologie de la Révélation avec la philosophie païenne. Mais il va sans dire que, pour AUGUSTIN, une théologie naturelle, au sens aristotélicien, était radicalement exclue, étant donné son point de départ religieux.

La position augustinienne à l'égard de la science chrétienne est donc que la science chrétienne est identique à la théologie dogmatique, et que tous les aspects de la science doivent être envisagés du point de vue de la théologie. Cette position est résumée sous une forme succincte dans le mot célèbre de ses *Confessions* : *Deum et animum scire volo. Nihil ne plus? Nihil omnino.* C'est cette position qui a dominé la pensée scolastique jusqu'à la naissance de l'aristotélisme sous la direction d'ALBERT LE GRAND et de SAINT THOMAS D'AQUIN. Depuis lors, l'augustinisme a été progressivement repoussé par la conception thomiste. On peut observer que, parallèlement, un nouveau motif religieux fait son entrée dans la pensée chrétienne, à savoir le motif de la nature et de la grâce, que nous avons déjà signalé il y a quelques instants.

Naturellement, les termes *nature* et *grâce* étaient bien connus auparavant. On les rencontre aussi chez AUGUSTIN. Mais quand nous parlons d'un nouveau motif religieux, nous avons en vue un motif synthétique qui vise à réconcilier la conception religieuse des Grecs concernant la nature avec le motif central de la religion chrétienne. Cela implique que le monde créé est vu sous un double aspect, à savoir un aspect naturel et un aspect surnaturel, de sorte que le motif « *nature-grâce* » introduit une sphère naturelle comme infrastructure autonome de la sphère surnaturelle : celle de la Révélation particulière de Dieu et de la communication avec Lui. Ce faisant, la conception de la nature est détachée du motif central biblique, dont nous avons dit qu'il était la clé de toute la connaissance. Dès lors, le motif biblique est remplacé par le motif religieux de la conception grecque de la nature. Pris dans ce sens, le motif « *nature-grâce* » a un caractère intrinsèquement dualiste et dialectique, parce qu'il est composé de deux motifs religieux qui se trouvent, l'un par rapport à l'autre, dans une antithèse radicale et irréconciliable. Examinons cette situation de plus près.

Nous l'avons vu, le motif central biblique de la religion chrétienne est d'un caractère intégral et radical, de sorte qu'il exclut absolument toute conception dualiste de la création. Il ne recèle, par conséquent, aucun vestige d'une dialectique secrète. Tout dualisme, quel qu'il soit, toute dialectique dans le motif religieux central de l'attitude de la vie et de la pensée, sont toujours suscités par une direction partiellement ou totalement apostate de ce motif.

Un motif apostat nous pousse à chercher l'absolu dans le relatif, à isoler un aspect de la réalité créée et à éléver cet aspect isolé — qui n'a de sens que dans sa liaison universelle avec tous les autres aspects, et dans sa relation centrale avec l'Origine divine — au rang d'un être indépendant, qui est par conséquent déifié.

Or, le relatif n'est rien sans ses corrélatifs. Quand un aspect de la réalité créée a été déifié, un corrélatif de cet aspect surgit aussitôt dans la conscience religieuse, et l'absolutisme qu'il engendre se dresse immédiatement face à celui de l'aspect déifié. Voilà l'origine de la dialectique dans les motifs religieux qui sont totalement étrangers à la position intégrale et radicale de la Révélation divine.

\*  
\*\*

Nous trouvons cette dialectique dans le motif religieux qui a dominé la vision grecque de la nature. C'est le motif qui, depuis ARISTOTE, a été désigné constamment comme celui de la matière et de la forme.

L'une des conséquences de l'usage théorique de ces termes dans une métaphysique scolastique, qui prétend être autonome, c'est que leur signification religieuse a été complètement oubliée. Et pourtant,

le motif grec de la matière et de la forme revêtait un caractère central et religieux qu'il est impossible d'effacer dans son application métaphysique. Il a son origine dans un conflit implacable entre la religion plus ancienne de la vie naturelle et la religion plus jeune des dieux Olympiens. Dans la religion ancienne, c'est l'aspect de la vie organique qui a été déifié. La vraie déité, c'est le fleuve vital, coulant éternellement, qui ne peut se fixer dans aucune forme quelconque, mais de qui sortent périodiquement les générations d'êtres vivants qui se sont assumé une forme individuelle et qui, par conséquent, sont soumis au destin de la mort, à l'imprévisible et impitoyable *anangké*. Cette religion, qui a trouvé son expression typique dans le culte de DIONYSOS, déprécie le principe de la forme. Le courant divin de la vie est informe et, par conséquent, éternel.

Telle est l'origine de la conception grecque de la matière. Dans la philosophie ancienne Ionienne, le *physis*, la nature, est exclusivement conçu dans ce sens religieux. Le *physis*, c'est la déité elle-même, la divine Origine de tout ce qui est né sous une forme individuelle, le fleuve vital qui coule sans cesse d'après l'ordre du temps et qui se maintient à travers la mort des êtres finis. Ainsi se révèle la signification du fragment mystérieux d'ANAXIMANDRE : « ...Car les choses retournent à leur origine, d'où elles sont issues, selon le Destin. Car elles se payent l'une à l'autre amende et punition à cause de leur injustice d'après l'ordre du temps. »

On pourrait rendre la signification de ce texte par le mot célèbre de MÉPHISTO dans le *Faust* de GÖTHE, quand on y apporte une petite variante grecque :

« Denn alles was geformt entsteht  
Ist wert das es zu Grunde geht. »<sup>1</sup>

La religion plus jeune des Dieux Olympiens est au contraire issue d'une déification de l'aspect culturel de la société grecque. C'est la religion de la forme, de la mesure et de l'harmonie qui a trouvé son expression la plus typique dans l'APOLLON DE DELPHES, l'Apollon le Législateur.

Les dieux Olympiens ont quitté la terre maternelle avec son fleuve vital et son destin de mort menaçant. Ils ont pris une forme personnelle idéale. Ils sont devenus les dieux de la Cité, les dieux immortels. Mais ils n'ont pas de pouvoir vis-à-vis du destin qui menace les mortels. HOMÈRE le dit dans son *Odyssée* :

« Car aussi les immortels ne peuvent aider l'homme pauvre  
« quand le destin cruel l'abat. »

<sup>1</sup>

« Car tout ce qui est né sous une forme sans droit,  
Mérite que la mort en fasse sa proie. »

Le motif grec de la forme divine est issu de cette religion culturelle, et il devait nécessairement évoquer de nouveau, comme son opposé, le motif de la matière, le motif du flux éternel de la vie et de la mort.

Ces deux motifs antagonistes se rencontrent dans le motif central dialectique de la pensée grecque. Ils ont continuellement développé cette pensée en directions polairement opposées. Tous les efforts de réconciliation devaient échouer, parce que personne ne pouvait se réclamer d'un principe qui fût élevé au-dessus de cette antithèse ultime. A défaut d'une réconciliation réelle, la seule ressource était d'attribuer la primauté de l'un des deux motifs aux dépens de l'autre. Tandis que l'ancienne philosophie de la nature attribue cette primauté au principe de la matière et déprécie le principe de la forme, la métaphysique de PLATON et d'ARISTOTE a fait l'inverse. Le dieu d'ARISTOTE est la forme pure, et le principe de la matière ou du flux éternel est devenu le principe de l'imperfection qui tend à une forme comme au but de son mouvement.

L'antithèse religieuse des motifs de la forme et de la matière s'est exprimée aussi dans la conception de la nature humaine. L'homme est composé d'une forme rationnelle et d'une matière périssable. La nature humaine manque d'une unité radicale. Car la connaissance de soi-même reste dépendante de la connaissance de Dieu, aussi bien dans les religions apostates. Puisque le dieu aristotélicien n'est qu'une déification de l'aspect culturel de la forme, et se trouve confronté avec le principe du flux éternel de la vie et de la mort, qui tient sa puissance de son propre chef, l'homme est considéré comme étant enveloppé dans le même dualisme. C'est pourquoi la vue grecque de la nature est incompatible avec la vue Biblique de la Création.

*Ex nihilo nihil fit* : De rien, ne peut rien naître ! Voilà la somme totale de la sagesse grecque concernant l'origine du monde. Tout au plus peut-elle accepter l'idée d'un démiurge divin qui donne une forme à la matière préexistante. Seulement, la matière informe elle-même ne peut avoir son origine dans le principe divin de la forme. L'idée grecque de l'origine du monde est une idée dualiste et dialectique, et puisque le motif scolastique « nature-grâce » l'a voulu réconcilier avec la doctrine ecclésiastique de la création, ce motif se trouve lui aussi enveloppé dans une dialectique religieuse. C'est, en effet, une loi générale de cette dialectique, que la conscience religieuse cherche d'abord à réconcilier l'ultime antithèse impliquée dans le motif central, mais qu'ensuite la synthèse se dissout dans l'antithèse primitive, à l'instant même où la conscience parvient à une réflexion critique sur son point de départ.

Le thomisme a développé la conception synthétique du motif « nature-grâce » ; l'occamisme et le nominalisme averroïste des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ont dissous la synthèse thomiste en la réduisant à une

antithèse rigide. D'après cette vue antithétique, il n'y a aucun point de contact entre la nature et la grâce. Il est vrai que Guillaume d'OCCAM attribuait encore la primauté au motif de la grâce, ce qui implique que la sphère naturelle était dépréciée, puisqu'elle n'était plus conçue comme une infra-structure de la sphère surnaturelle. OCCAM niait que la raison naturelle pût s'élever à une connaissance métaphysique et à une théologie naturelle. Au point de vue nominaliste qui était le sien, les universaux, c'est-à-dire les concepts des genres et des espèces, n'ont pas d'existence réelle en dehors de l'entendement humain. Ils ne sont que des signes qui représentent indifféremment l'une quelconque des choses singulières contenues dans leur extension. Et puisque, selon lui, la science est restreinte à la connaissance des relations entre les universaux, le critère scientifique de la vérité est placé dans l'entendement humain lui-même. La raison naturelle, quoiqu'elle fût dépréciée, est néanmoins complètement détachée de la Révélation divine ; elle est entièrement sécularisée.

Il est vrai que la conception thomiste attribue aussi une autonomie à la raison naturelle. Mais cette autonomie était conçue d'une façon très relative. En effet, suivant la conception synthétique du motif scolastique « nature-grâce », les vérités naturelles, n'étant qu'un préambule aux vérités surnaturelles, ne peuvent jamais contredire les vérités de la Révélation. Cela revient à accommoder continuellement la pensée grecque à la doctrine ecclésiastique, une démarche foncièrement impossible sans une accommodation mutuelle des motifs religieux qui dominaient ces deux conceptions de pensée.

Dès l'instant où la conception synthétique du motif « nature-grâce » fut dissoute et réduite à l'antithèse primitive qui opposait ses deux motifs religieux qu'elle cherchait précisément à réconcilier, il n'y eut plus de place, du point de vue scientifique, pour une accommodation de la science naturelle à la doctrine de l'Eglise. Le chemin d'une sécularisation complète de la science était entièrement tracé. La théologie dogmatique chrétienne qu'AUGUSTIN et THOMAS d'AQUIN avaient élevée au rang d'une science sainte, et qu'ils avaient proclamée comme la reine des sciences, n'était plus reconnue comme une science propre. Toute la science était adjugée à la raison naturelle. L'Eglise pouvait bien condamner des thèses avancées par la science sécularisée, mais il lui était impossible de se prévaloir d'aucune autorité scientifique en se rapportant, sur le plan de la théologie, à ses docteurs angéliques. Les effets de l'excommunication dépendaient désormais uniquement de sa puissance politique, d'ailleurs déclinante, et de la position personnelle des hommes de science vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique.

! \*  
\*\*

Après que la dialectique religieuse du motif « nature-grâce » se fut élaborée dans un sens antithétique, deux chemins se présentaient

pour le développement futur de la science occidentale. Ou bien la pensée chrétienne pouvait retourner au motif central biblique et se rendre compte de la nécessité d'une réformation intrinsèque de la pensée scientifique. Ou bien le processus naissant de la sécularisation scientifique pouvait se poursuivre plus intensément, sous l'influence d'un nouveau motif religieux, issu d'une sécularisation complète de la religion chrétienne. La première possibilité était celle qui s'offrait au grand mouvement de la Réforme. La seconde fut celle de l'humanisme moderne qui obtiendra bientôt une position dominante dans le développement historique de la culture moderne.

La Réforme ne pouvait présenter d'autre lettre de créance que sa prétention à une réforme intrinsèque de la doctrine de l'Eglise, de la société et de toute la vie, dans un sens purement biblique. Elle n'était pas seulement un mouvement théologique et ecclésiastique. Tout en réclamant un retour au pur Esprit de l'Ecriture sainte, elle évoqua la force motrice du motif biblique central dans son sens intégral et radical, embrassant toutes les sphères de la vie terrestre. Dans le domaine de la science, la Réforme avait reçu, par la grâce de Dieu, la grande occasion d'une réforme intrinsèque de l'instruction universitaire dans les pays qui avaient choisi le protestantisme.

Fort malheureusement, la Réforme n'a pas saisi cette occasion. Le majestueux programme de MÉLANCHTHON pour la réforme de l'instruction n'était nullement inspiré par l'esprit biblique, mais bien plutôt par un esprit philologique humaniste qui s'était adapté à la doctrine luthérienne et qui devait donner naissance à une nouvelle philosophie scolastique, préparant le chemin à la sécularisation humaniste du temps des Lumières. Quant aux universités calvinistes, ce fut Théodore DE BÈZE qui restaura la philosophie aristotélicienne comme la vraie philosophie, en l'adaptant à la théologie réformée.

Quel lamentable spectacle que cette réforme protestante de la science que résume l'adage dualiste : qu'il faut aller à Jérusalem pour la croyance et à Athènes pour la sagesse ! Spectacle combien décevant que de voir au XVII<sup>e</sup> siècle, le célèbre théologien réformé VŒTIUS s'ériger en champion de l'aristotélisme contre l'innovation cartésienne ! L'esprit purement biblique qui avait inspiré *l'Institution de la Religion Chrétienne* de Jean CALVIN était vaincu par l'esprit scolastique de l'adaptation, imbibé du motif religieux anti-biblique de la nature et de la grâce ! C'est la force motrice de ce motif dialectique, héritage du catholicisme romain, qui a brisé la force de la Réforme et, pour deux siècles et plus, l'a mise hors d'état d'être un adversaire sérieux de la sécularisation scientifique.

Cette sécularisation s'est entièrement accomplie sous l'influence religieuse de l'humanisme moderne. Ce dernier peut bien affirmer catégoriquement que ce processus de sécularisation n'a été qu'une conséquence logique de la nature intrinsèque de la science ! C'est là un dogme fort peu critique, que nous avons démasqué dans notre

recherche critique de la structure interne de la pensée scientifique. Il n'a jamais existé et il n'existera jamais de science qui ne soit fondée sur des présuppositions de nature religieuse. C'est qu'en effet toute science présuppose une vue théorique de la réalité, supposant une idée de la relation mutuelle et de la liaison étroite qui existent entre ses divers aspects, et que cette idée, à son tour, est intrinsèquement dominée par le motif religieux central de la pensée.

\*\*

L'humanisme moderne qui, depuis la Renaissance, a de plus en plus dominé la conception de la science, a un motif central religieux : celui qu'on nomme, depuis Emmanuel KANT, le motif de la nature et de la liberté. Impossible de comprendre les tendances ultimes de la sécularisation scientifique moderne, sans avoir acquis une vue claire de la signification religieuse de ce motif. Car, de même que la pensée scolaire a méconnu le caractère religieux du motif grec « formé-matière », on s'est aussi trompé du tout au tout sur le véritable caractère du motif humaniste « nature-liberté », en supposant qu'il n'était que la formulation d'un problème purement philosophique. Une fois encore, c'est l'influence du dogme de l'autonomie de la pensée philosophique qui est responsable de cette grave erreur.

Le thème « nature-liberté » est un motif dialectique qui n'est pas issu du choc de deux religions différentes. Il provient tout simplement d'une sécularisation du motif central biblique de la Création, de la Chute et de la Rédemption.

Cette sécularisation se manifeste dès le début du mouvement humaniste dans la Renaissance italienne. On y prêche un *renascimento* dans un sens complètement sécularisé ! La conception biblique de la régénération est dénaturée au point de devenir l'expression du nouveau motif humaniste de la liberté. Ce dernier n'est autre chose qu'une sécularisation du thème biblique de la liberté en Jésus-Christ, conséquence de la Rédemption. Il proclame l'autonomie de l'homme qui veut effectuer une révolution copernicienne dans la sphère centrale de son existence, dans la religion. La personnalité humaine est élevée au rang d'une fin ultime, d'un « *Selbstzweck* », d'une fin en soi. L'Homme moderne autonome veut se créer un Dieu à son image, qu'il puisse justifier dans une théodicée rationnelle. LEIBNIZ crée un Dieu à l'image de l'idéal humaniste de la science. Un Dieu qui est le grand géomètre et qui peut accomplir l'analyse infinitésimale de toute la réalité, voilà la déification du calcul infinitésimal introduite par LEIBNIZ dans les mathématiques. ROUSSEAU, qui a combattu passionnément la déification de la science mathématique, se crée un Dieu qui correspond au sentiment de la liberté de la personnalité autonome. KANT se crée un Dieu qui est un postulat de la raison pratique, un

Dieu à l'image de la morale autonome qui a proclamé la personnalité humaine comme sa fin ultime.

Cette divergence entre les conceptions humanistes de Dieu, qui toutes également lui attribuent la qualité de créateur — mais dans un sens sécularisé — n'est pas du tout accidentelle : elle manifeste une tension dialectique dans le motif central religieux de la liberté. Nous avons dit que ce motif humaniste est issu d'une sécularisation du thème biblique de la liberté en Jésus-Christ, envisagée comme une conséquence de la rédemption. Dans la religion chrétienne, ce motif a un sens radical, parce qu'il se rapporte à l'unité de la racine de l'existence humaine, au cœur qui surpassé la diversité des différents aspects de l'ordre temporel du monde, et en qui toute cette diversité est concentrée dans une unité spirituelle qui est à l'image de Dieu.

Aussitôt que cette idée chrétienne de la liberté fut sécularisée, c'est-à-dire réduite à l'existence terrestre avec toute la diversité de ses aspects, et transformée en idée humaniste de l'autonomie humaine, elle était condamnée à devenir ambiguë.

La tendance religieuse, innée dans l'âme humaine, de chercher Dieu et soi-même, assume une direction apostate : l'homme moderne autonome, en se recherchant lui-même et en cherchant son dieu, suit des idoles ; quant à Dieu, révélé dans les Saintes Ecritures, quant à l'image de Dieu, ils sont perdus de vue.

Aussi n'est-il pas étonnant que le motif religieux de la liberté autonome de l'homme, qui a pris son destin dans ses propres mains, se soit déployé en deux motifs opposés l'un à l'autre, parce que tous deux sont considérés comme absous et indépendants. Le motif de la liberté autonome de l'homme évoquait en premier lieu un nouvel idéal de la personnalité, quant à la vie religieuse et morale, idéal qui refuse de se soumettre à aucune loi pratique, qu'il ne se serait pas imposée à lui-même par sa propre raison. En second lieu, il évoquait le motif d'une domination de la nature dans le domaine de la science autonome et d'une reconstruction de toute la réalité donnée à l'image de la nouvelle science naturelle, fondée par GALILÉE et NEWTON : c'est-à-dire l'idéal de la science.

Ce nouvel idéal de la personnalité et ce nouvel idéal de la science qui doit dominer la nature, sont tous deux évoqués par le motif humaniste de la liberté. Mais ils s'opposent l'un à l'autre dans une tension religieuse dialectique.

Tant que l'idéal scientifique de la domination de la nature inspire la vision théorique de la réalité, il n'y a pas de place pour une liberté autonome de la personne humaine dans le domaine de son activité pratique. L'idéal rationaliste de la science sécularisée projette une image strictement déterministe de la réalité, une image dépourvue de toute structure d'individualité et construite comme une chaîne rigide et continue de causes et d'effets.

Le nouvel idéal de la science sécularisa le motif biblique de la

Création. La puissance créatrice est attribuée à la pensée théorique qui se donne pour tâche de démolir méthodiquement la réalité dans ses structures telles qu'elles sont données et fondées dans l'ordre divin de la création, pour la recréer ensuite théoriquement à son image. Le mot orgueilleux de DESCARTES, répété par KANT : « Donnez-nous de la matière et nous vous construirons un monde ! » ; et le mot de Thomas HOBBES, que la pensée théorique doit créer comme Dieu Lui-même, sont tous deux inspirés par le même motif humaniste : le motif de la liberté créatrice de l'homme, concentrée dans la pensée scientifique.

Or, cet idéal scientifique, sous sa forme naturaliste primitive, évoqué par le motif religieux de la liberté créatrice, détruit la liberté humaine par sa propre création qu'est l'image théorique du monde mécaniste ! Ainsi, la science autonome, d'une part, et l'action autonome, d'autre part ; le nouvel idéal mathématique et mécaniste de la science, d'une part, et le nouvel idéal de la personnalité libre et autonome, d'autre part, deviennent l'un pour l'autre des adversaires, en raison de la dialectique interne du motif religieux humaniste. C'est ce que KANT a nommé le conflit entre la nature et la liberté. Pour comble, la loi dialectique de la religion apostate met l'homme dans l'obligation d'attribuer la primauté à l'un des deux motifs antagonistes, aux dépens de l'autre.

Tout comme la pensée grecque a commencé en attribuant la primauté au motif religieux de la matière : le motif du flux informe et éternel de la vie et de la mort, ainsi la pensée humaniste commence en attribuant la primauté à l'idéal déterministe de la science sécularisée. On croit dur comme fer que la science sécularisée et déifiée conduira l'humanité sur la route de la liberté et du progrès.

Mais ROUSSEAU annonce le commencement d'une réaction passionnée contre cet idéal de la science, et cela au nom de la liberté. Il déprécie cet idéal et attribue la primauté religieuse au motif de la liberté personnelle concentrée dans une religion sentimentale. Désillusionné, il se détourne de la culture occidentale dominée par la science, et prêche une régénération de la société par l'esprit de la liberté.

KANT a essayé de séparer ces deux motifs antagonistes, en réservant à chacun d'eux un domaine qui lui fût propre. D'une part l'idéal mécaniste de la science fut limité au domaine de la nature, ravalée au niveau d'un monde purement phénoménal, et conçue comme une construction de l'entendement autonome de l'homme, le législateur de ce monde, l'origine des lois naturelles. D'autre part, l'idéal de la liberté autonome, identifiée avec l'idée de la volonté pure, fut élevé au domaine métaphysique de la norme, qui surpassé le monde phénoménal de la nature. Dans ce règne sur-sensoriel de la liberté, c'est la raison pratique qui est l'origine autonome de la loi morale. La

primauté religieuse est attribuée au motif de la liberté, tout comme l'avait fait ROUSSEAU.

Or, cette idée kantienne de l'autonomie de la volonté libre est conçue dans un sens rationaliste. D'une part, le vrai *moi*, le véritable « *autos* » de l'homme est identifié avec le « *nomos* », avec la formule générale de la loi morale. Dans tout le domaine de son éthique, il n'y a pas de place chez KANT pour l'individualité de la personne humaine. D'autre part, le motif humaniste de la liberté créatrice ne pouvait pas se contenter d'un domaine purement idéal, et céder la réalité empirique, identifiée avec la nature, à l'idéal rationaliste de la science. Ce motif, tout comme le motif de la domination de la nature par la science, tient à se créer un monde à son image.

C'est précisément sur ces deux points que la pensée romantique et l'idéalisme post-kantien ont voulu briser le résidu du rationalisme dans la conception de la liberté et de la nature.

On élabora alors une nouvelle conception de l'idéal de la personnalité libre et autonome, qui ne cherche plus le vrai *moi* humain, le vrai « *autos* » de l'homme, dans la règle générale de la loi morale, d'une « *nomos* » ; mais, tout au contraire, considère la vraie règle de la moralité comme un simple reflet de l'individualité créatrice de l'homme libre. La vraie moralité, c'est alors de suivre sa disposition et sa vocation individuelles. Cette nouvelle conception de la liberté était incompatible avec toute loi générale. La « morale bourgeoise » et le légalisme de KANT furent remplacés par une « morale de génie ». Impossible de juger un colosse tel que NAPOLEON d'après la même règle morale qui serait applicable aux dispositions d'un homme ordinaire !

En même temps se développa une nouvelle conception de la société humaine. Sous l'influence de l'idéal mathématique et mécaniste de la science, la société était dissoute en une poussière d'individus atomiques, et dépourvue d'individualité. Il n'y avait plus de place pour une conception de la communauté considérée comme une totalité individuelle. La nouvelle conception de l'idéal de la personnalité libre, qui ne veut voir que l'individualité émancipée de toute loi générale, tombe dans l'autre extrême. Elle se crée une image universaliste de la société, selon laquelle l'homme individuel n'est conçu que comme membre d'une communauté terrestre et individuelle, d'une totalité qui l'embrasse entièrement et qui produit son ordre social et son droit comme un reflet de son esprit individuel autonome. Selon cette vue irrationaliste, ce sont les nations, considérées comme des totalités, qui déterminent l'individualité de leurs membres. Dans une telle conception, il n'y a pas de place pour des droits de l'homme comme tel. Ce n'est plus l'homme en général que l'on connaît, mais seulement l'homme individuel considéré comme membre de sa nation : l'Allemand, l'Anglais, le Français, etc...

En partant de cette nouvelle conception de la liberté, on voulut aussi remodeler la conception de la nature dont KANT avait fait l'abandon à l'idéal rationaliste et mécaniste de la science. Au moyen d'une pensée dialectique qui ne craint pas les contradictions, on essaya de faire la synthèse entre les deux motifs antagonistes, placés au point de départ religieux de l'Humanisme. Il s'agissait de retrouver la liberté dans la nature et la nécessité de la nature dans la liberté.

Rien d'étonnant que, dans un tel milieu spirituel, nourri de l'esprit conservateur de la Restauration, qui domine la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, l'ancien idéal de la science, pénétré par la méthode analytique des sciences exactes, ait perdu tout attrait.

Un nouvel idéal scientifique, orienté vers l'histoire, s'élabora progressivement. Tout comme le modèle mathématique et mécaniste de la pensée, qui avait dominé la philosophie rationaliste, ce nouvel idéal historique de la science est issu du motif religieux humaniste de la liberté autonome de l'homme. Mais cette nouvelle manière historique de penser ne s'intéressa nullement à une réduction de la réalité aux formules générales des lois universelles. Bien au contraire, elle déprécia cette pensée rationaliste, incapable de pénétrer au cœur de l'individualité créatrice. La pensée historique cherche à concevoir des faits individuels qui ne se répètent pas ; elle veut les interpréter dans leur caractère individuel appartenant à une période typique du développement, comme la Renaissance, le temps des Lumières, la Restauration, etc. Et de la même manière que l'idéal mécaniste et mathématique de la science s'était créé une image mécaniste et rationaliste de toute la réalité, le nouvel idéal historique de la science se créa un monde à son image. Toute la réalité y était considérée sous l'aspect historique, élevé au rang d'absolu. La pensée historique se créa un monde historique, au sein duquel il n'y a plus de place pour d'autres aspects de la vie de caractère irréductible. La nature elle-même fut transformée en une nature historique, en évolution créatrice continue. L'histoire culturelle de l'humanité est envisagée, dans un tel système, comme une phase plus élevée de l'histoire naturelle.

Mais, tout comme l'idéal mécaniste de la science s'était révélé l'adversaire du motif humaniste de la liberté, le nouvel idéal historique de la science devait aussi se révéler comme un adversaire encore beaucoup plus dangereux pour l'idéal humaniste de la personnalité libre et autonome. Cependant, aussi longtemps que le nouvel historisme était bridé par l'idéalisme, tant qu'on ne concevait le processus historique que comme le déploiement individuel de l'idée éternelle de l'humanité autonome dans le temps, l'historisme ne pouvait pas manifester ses conséquences extrêmes.

Mais voici que cet idéalisme post-kantien, d'où la pensée historique était issue, s'écroula vers la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle. L'historisme se mit aussi à voir les idées, supposées éternelles, de l'humanisme, sous leur aspect historique, et il les réduisit à n'être

rien d'autre que des produits idéologiques du processus historique. En s'émancipant de l'idéalisme, l'historisme devint positiviste. L'évolutionnisme biologique de DARWIN et le *marxisme* transformèrent la pensée historique dans un sens naturaliste. Mais, ils possédaient encore tous deux une foi inébranlable dans la puissance libératrice de la science !

Et voici qu'à son tour cet idéal religieux de la science sécularisée n'était plus à l'abri des conséquences nihilistes d'un historisme extrême. Les fondements de l'ancien idéal mécaniste et déterministe de la science furent abattus au commencement du xx<sup>e</sup> siècle, à la suite de la découverte de la théorie énergétique des *quanta*.

L'hypnose de l'évolutionnisme darwiniste fut suivie d'un réveil plein de désillusions, quand la recherche historique critique démontra que ses constructions *a priori* sur l'évolution de la vie culturelle et sociale ne s'accordaient nullement avec les faits les mieux prouvés. En outre, les deux guerres mondiales ont anéanti la croyance dans la puissance élévatrice de la science et de la raison autonome.

En présence de tous ces faits, l'historisme positiviste pouvait se développer dans son sens extrême, en détruisant à leur tour les fondements de la vérité scientifique. Il aboutit à l'évocation d'une disposition de déclin, qui trouve son expression philosophique dans l'existentialisme humaniste et le livre célèbre de SPENGLER : *Le déclin de l'Occident*.

\*\*

Voilà, Mesdames et Messieurs, l'aboutissement final de la sécularisation de la science dans son développement dialectique.

Nous avons essayé de démontrer que ce processus désastreux a été dirigé par des motifs religieux anti-bibliques et que le Catholicisme romain et le Protestantisme ne pouvaient ni l'un ni l'autre se soustraire à la responsabilité qui a été la leur dans ce développement de l'esprit de la science.

Ils sont aussi responsables de cette sécularisation, en tant qu'ils ont oublié le caractère intégral et radical du motif biblique et qu'ils ont suivi le motif scolaire « nature-grâce ».

Nous sommes confrontés avec le déracinement spirituel de la culture occidentale, qui n'est pas concevable sans le processus de la sécularisation de la science.

Pour ceux qui sont issus de la Réforme calviniste, il ne s'agit plus de perdre son temps dans de longues discussions scolastiques sur la question de savoir si la science et la philosophie appartiennent au domaine du Royaume de Jésus-Christ, ou bien au domaine de la raison naturelle. Cette discussion doit être terminée puisque nous avons démontré qu'il n'existe pas de raison naturelle qui serait indépendante du motif religieux dominant le centre de l'existence humaine.

Nous ne pouvons suivre que deux chemins : celui de la scolastique de l'accommodation qui, par son développement dialectique, aboutit à la sécularisation, ou bien celui qui est indiqué par l'esprit de la Réforme et qui exige la réforme intrinsèque de la pensée scientifique par la force motrice du motif biblique.

Souvenons-nous de l'affirmation de notre Sauveur : « Personne ne peut servir deux Maîtres ! » Et prions Dieu, qu'il envoie des ouvriers fidèles dans sa moisson qui embrasse toute la terre et aussi le domaine de la pensée scientifique.

## THE SECULARIZATION OF SCIENCE

by Prof. Dr H. DOOYEWERD

(*English Summary*)

1. The idea that non-theological science, because of its intrinsic character, should be independent of personal faith in order that its « objectivity » should not be menaced by being tied up with Christian presuppositions, is common today even among Christians. In fact, even Christians who have received a scientific education lack a clear understanding of the essential relationship between religion and science.

2. The secularization of science had been brought about under the influence of the religious dialectic, fundamental to modern thought. These central religious motifs are the scholastic schema of « nature and grace » and the humanist schema of « nature and liberty ». Both are opposed to the fundamental motif of Biblical revelation.

3. The dominant theme of the Bible (Creation, Fall and Redemption by Jesus Christ in the communion of the Holy Spirit) is the key to the true knowledge « of God and of oneself ». It is a theme which is all-inclusive and radical, free from all dualism or dialectic.

4. The religious dialectic, which dominates contemporary interpretation of reality and human experience, is the result of a partial or total apostasy from the Biblical point of view. When a specific aspect of temporal reality is elevated to the position of an absolute, the idolatry which is its religious basis evokes another aspect, in opposition to the aspect of reality already deified, which in its turn is deified. The resulting religious conflict which appears in the dialectic of the fundamental motif is insoluble. The reason for this

is that religious presuppositions are always the ultimate point of departure for all thought. Therefore, in default of a real synthesis, there is no other recourse than to give the place of primacy to one or other of the two conflicting motifs which constitute the basic dialectic scheme.

5. The motive power of the religious dialectic of « nature and grace » which has dominated scholastic thought, both Romanist and Protestant, from the high Middle Ages to our own day, is the result of a self-contradictory effort to reconcile the central thought of the Bible with the Greek religion, expressing itself in the dominant theme of « matter and form ». This latter schema resulted from the irreconcilable conflict between the old religion of life and death and the later cultural religion of the Olympian gods : the gods of form, of measurements and harmony. From the beginning this conflict of matter and form has dominated Greek thought.

6. The internal conflict of the « nature-grace » idea resulted in the dissolution of the synthesis attempted in the Thomistic philosophy through William of Occam's philosophy. By this there was held to be no point of connection between the opposing spheres of nature and grace (One might compare this with the same conflict at present going on between the dialectical theologians, Brunner and Barth). This process of disintegration was completed by the end of the Middle Ages, preparing the way for the Reformation and modern humanism.

7. The Reformation did not succeed in achieving a basic reformation in scientific thought. In fact, through the influence of Melanchthon and Beza, it once again became scholastic. This is why the Reformation itself contributed to the secularization of science.

The central religious drive of modern humanism, namely, « nature and liberty », is the result of a radical secularization of the Biblical outlook. The Christian idea of liberty in Jesus Christ which is both radical and unique, was divided in its secularization into two opposing themes. On the one hand there was the idea of the liberty and autonomy of humanistic science, which endeavoured to dominate nature and created a picture of reality which was deterministic and mechanistic. On the other hand, there was the belief in the liberty of the autonomous human personality elevated to the position of an ultimate, which vindicated its autonomy in practical action.

8. The humanistic religious dialectic had as its primary theme the scientific control of nature, deifying the mathematical and mechanistic method of natural science. Then it was that Rousseau deprecated the humanist ideal of science and proclaimed the primacy of the autonomous human personality. In the critical system of

Kant there is a radical antithesis between the two opposing interpretations of despised nature and the effective liberty of the independent human being.

9. After Kant, it was the absolute idealization of liberty which, by means of dialectic thought, tended to surpass the critical limits which Kant established between nature and liberty. On giving primacy to the creative liberty of the man of action, he sought to overthrow classical scientific determinism. He sought to fit one into the other : to discover liberty in nature and the determinism of nature in the freedom of the human personality. He created a new religious conception of human liberty in the unique creative individuality which was beyond the need of submitting to general laws. The old rationalistic individualism was replaced by a new universalism and irrationality. In these there was no place for human rights as such, but the individual community of the nation was deified, the individual being no more than one of its members.

10. This new idea of human liberty created a new idea of science, namely the idea of historic thought. From this came a new scientific point of view : the historical, which elevated the historic aspect of experience to the position of an absolute. This historicism has had a great influence on Christian thought.

11. The result of the development has been the depriving of modern science of every spiritual foundation by the introduction of a universal relativism. It recognizes no constant values and makes the central religious theme of humanism itself into an outgrowth of the process of human history. The secularization of science results in Nihilism, prophesied by Nietzsche. Man has not only murdered his gods, but also godless Science.

12. The Reformed reply to the secularization of science must be a radical break with the scholastic conception of nature and grace and the demand for an absolute and radical reformation of scientific thought, without compromise. To do this it is necessary to develop a transcendental and Biblical criticism of the scientific philosophy : It should unmask the uncritical dogmatism hidden in the assumption of the autonomy of science, and by a critical examination of the internal structure of theoretical thinking, reassert the presuppositions necessary for Christian thought.

# LA SÉCULARISATION DE LA CHARITÉ

par le Pasteur Dir. Rudolf GROB

*I. L'évolution de l'état de droit à l'état de providence refoule la charité chrétienne et la remplace par l'aide de l'Etat.*

La plupart des Etats européens ont évolué pendant les dernières dizaines d'années à un rythme accéléré vers la forme de l'Etat de salut public.

Cette évolution se base sur les principes de la Révolution française, tels qu'ils ont été énoncés dans *la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen*, le 26 août 1789 : « La loi est l'expression de la volonté générale. » Cela veut dire : le législateur suprême, c'est la volonté du peuple. C'est lui le souverain.

Cette conception conduit nécessairement à une hypertrophie de la puissance de l'Etat. Le bien public entre les mains de l'Etat provoque un changement de structure dans la société. L'Etat devient père, éducateur, maître de philosophie, tuteur de tout le monde. Il est le travailleur social tout-puissant.

Le National-Socialisme et le Communisme nous ont montré à quel résultat aboutit l'hypertrophie de l'étatisme : à l'Etat totalitaire. L'activité caritative chrétienne ? Dans le meilleur des cas elle est encore tolérée, mais à contre-cœur et provisoirement seulement. Elle n'est qu'un état de la Saint-Martin, saison trompeuse et passagère. Dans la mesure où l'Etat social se développe il tend de plus en plus à se débarrasser du libre exercice de la charité. Dans l'Etat de salut public parfait elle n'a plus rien à voir. Elle ne serait qu'un reproche continual. Elle doit donc se taire. L'Etat seul a la parole. Même s'il ne peut jamais la remplacer, il sera quand même le seul à décider. Il ne tolère personne à côté de lui. C'est lui qui monopolise la charité.

*II. L'aide sociale étatisée remplace les dons bénévoles par les impôts, l'acceptation d'une aide fraternelle par le droit à l'assistance, la croyance chrétienne — se manifestant dans l'amour — par une mentalité sociale laïque, la communauté chrétienne par un appareil social.*

\* Cette conférence a été traduite de l'allemand par une étudiante de la Suisse Romande, sous les auspices de M. Théophile SPOERRI, professeur à l'Université de Zürich.

Dans le passé, c'était un honneur que d'appartenir à une communauté chrétienne, qui aidait spontanément ses membres besogneux. Le socialisme d'Etat a un autre code d'honneur : donner et recevoir est honteux. Le don bénévole est décrié comme aumône. L'aumône est une honte pour qui la reçoit et pour qui la fait. L'aumône est une honte pour l'Etat. Elle contredit l'idéal de l'Etat social tout-puissant : que chacun y trouve son travail, son gain, sa nourriture, son appui et son assurance !

Pour réaliser ces obligations l'Etat dispose des impôts. Les impôts sont la source qui soulage le besoin et le supprime. Ils doivent être perçus en telle quantité et distribués en telle abondance que toute aide bénévole devienne superflue. Ce n'est qu'alors que la justice sociale aura atteint sa perfection.

Le citoyen a le droit d'être assisté par l'Etat dans tout besoin. Devrait-il l'en remercier ? Impossible ! S'il pense socialement, il se prévaut de son droit et méprise l'aide privée de son prochain. La gratitude serait une stupidité. Est-ce que vous dites merci au conducteur du tram qui vous donne le billet ? Ou bien, si vous avez jeté votre pièce de monnaie dans l'appareil automatique d'une gare, n'avez-vous pas le droit de prétendre qu'il vous donne en échange la marchandise voulue ? Sinon, on réclame : « Quelle espèce d'ordre est-ce là ? » Nous payons les impôts et l'Etat est obligé de prendre soin à ce que l'assistance sociale fonctionne sans fautes.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : « Heureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. » Mais moi, l'Etat social moderne omnipotent, je vous dis : « Miséricorde ? C'est l'image et le mot appartenant à un Evangile périmé depuis longtemps. Voici le nouvel Evangile : Droit à l'assistance sociale ! Heureux sont ceux qui construisent le puissant appareil de l'aide sociale. Heureux ceux qui huilent son engrenage. Heureux ceux qui découvrent de nouveaux impôts ! »

A quoi bon la foi chrétienne ? Tout l'appareil d'assistance de l'Etat doit être neutre. Ne suffit-il pas que l'aide se fasse dans l'esprit le plus noble, dans l'esprit de la vraie humanité ? Pourquoi ces prétentions professionnelles ?

Nous connaissons tout cela. Le mot d'ordre est : neutralité religieuse. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? L'Etat essaie de prendre en mains toute la formation d'assistants sociaux. Par le choix des maîtres, il décide de la mentalité qui sera enseignée dans ses écoles. Bien sûr, qu'il ne parle pas de mentalité, mais de science. Plus la puissance de l'Etat augmente et plus il s'arroge le monopole d'une philosophie infaillible, basée sur les données de la science. Le communisme enseigne par conséquent la seule théorie juste et scientifique de l'assistance sociale.

Un groupe de travail d'assistants sociaux qui se déclareraient chrétiens s'opposerait à la tolérance. La religion est une affaire privée.

L'individu peut avoir des convictions religieuses, mais il fera bien de les garder pour lui-même. Mais que toute la structure d'une communauté de travail social réfléchisse l'idée d'une communauté chrétienne, cela serait contre la neutralité, la liberté, l'humanitarisme cosmopolite et, peut-être même, contre la démocratie.

Le syndicat est le modèle de l'organisation sociale. Il est rigoureusement organisé. Dans son secrétariat et ses secrétaires, il trouve son expression la plus parfaite. Y a-t-il un pays plus démocratique que la Suisse ? Et pourtant : celui qui veut entrer dans le syndicat du personnel des services publics — par exemple une infirmière travaillant dans un hôpital de l'Etat — doit s'engager par écrit « à se soumettre en tout temps aux directives du secrétariat ». Il n'y a plus de collaborateurs, il n'y a plus que du personnel. Dans la mesure où se développe l'appareil social, il se dépersonnalise. Qu'il était donc arriéré l'apôtre Paul quand il parlait, à la fin de l'Epître aux Romains, de ses collaborateurs (compagnons d'œuvre de Jésus-Christ), en désignant deux douzaines par leurs noms et en adressant à plusieurs d'entre eux un mot personnel, au lieu d'écrire tout simplement : « Au personnel à Rome, salut ! Le Secrétariat général. Saint Paul. » A la puissance de l'Etat social correspond la puissance des syndicats, organisés quasi-militairement. Ce sont des organisations centralisées, mécanisées, au sein desquelles le simple membre a toujours moins, le secrétaire toujours plus à dire. De l'aide sociale tout entière, ils veulent faire un seul mécanisme, fonctionnant sans défauts, organisé de façon à ce que chaque travailleur social puisse être changé comme un rouage dans une machine, sans qu'il n'y ait aucune interruption.

*III. Nous pouvons en tant que chrétiens déplorer l'évolution vers un état social totalitaire, mais nous n'avons pas le droit d'accuser, car elle est une accusation de nous-même.*

Une vague de matérialisme déferla au dernier siècle sur l'Europe. En même temps la technique se développa comme jamais encore dans l'histoire. Et c'est alors qu'arriva le grand malheur que le progrès de la technique, spécialement dans l'industrie, tomba sous la domination du matérialisme. Il exploita la technique et il exploita les ouvriers.

L'Eglise a laissé se faire cette évolution, à quelques exceptions remarquables près, sans intervenir en aucune façon. Bien rarement elle se mit avec décision du côté des ouvriers exploités. Les exploités se sont défendus eux-mêmes, exception faite de l'Angleterre et de quelques cas sur le continent. Les chefs de ce mouvement de résistance étaient pour la plupart des partisans des théories matérialistes. Ils ont prêché la lutte des classes. Ils se virent forcés d'avoir recours à la violence. Là où ils ont renoncé à la violence ils n'ont pour ainsi dire rien réalisé. Par leurs efforts ils ont réalisé les postulats de justice que l'Eglise aurait dû revendiquer en premier.

Aujourd'hui l'assistance sociale, qui s'est développée en dehors de l'Eglise, porte la marque de l'esprit laïque, du socialisme d'Etat. Mais elle est aussi un exemple vivant du Samaritain hétérodoxe, qui a prêté son aide là où le prêtre et le lévite n'ont fait que passer.

Nous n'avons pas le droit de nous plaindre de cette évolution. C'est elle qui nous accuse. Mais il n'en ressort pas que nous devons, comme l'Eglise du siècle passé, fermer les yeux devant le développement actuel. En premier lieu nous devons prendre garde à ce que cette malheureuse évolution n'empiète pas aussi sur les domaines où la charité chrétienne fleurit encore.

*IV. Pour la charité chrétienne, là où elle existe encore, le danger le plus grand ne vient pas de l'extérieur, d'une assistance sociale sécularisée, mais de l'intérieur. La plus grande menace est qu'elle dégénère sous l'influence d'un idéal social laïque.*

Ce danger consiste dans le fait que l'esprit et la structure de l'assistance sociale laïque dominent intérieurement la charité chrétienne et lui impriment son caractère. Là où cela arrive, la déviation de la charité chrétienne présente les traits suivants :

La communauté des collaborateurs, qui devrait être « un corps », une fidèle image de la communauté du Seigneur, se transforme en mécanisme. L'organisation technique, qui devrait être la servante de l'esprit, s'arroge les droits de maître.

L'œuvre s'appuie toujours plus sur les garanties visibles et tangibles : subvention de l'Etat, capitaux, assurances. L'audace de la foi est morte. L'œuvre perd son caractère spécifique, elle devient une province incolore dans le gigantesque empire de l'œuvre sociale établie, un chiffre parmi d'autres.

Sa vivante liaison avec la communauté chrétienne se perd.

Les collaborateurs ne s'engagent plus personnellement, corps et âme, au service de l'œuvre. Il y a une cloison étanche entre leur vie privée et leur travail. Ils veulent bien être des collaborateurs chrétiens, bien sûr, mais en donnant 8 heures de travail au service de l'œuvre. Le reste de leur temps leur appartient. Ne serait-ce pas manquer à leur égard d'esprit social que de leur demander d'être liés aussi le reste de leur temps à l'œuvre qu'ils servent ?

Le premier amour est abandonné. La miséricorde du Seigneur n'étant plus notre expérience toujours renouvelée, la sainte passion de l'entr'aide se refroidit, cette passion qui ne demande rien d'autre que de pouvoir aider au service du Maître. Au lieu de demander : Comment puis-je aider les autres ?, je demande : Comment m'aident-on, moi ? Combien ai-je de temps libre ? Quel est mon salaire ? A combien se monte mon assurance ? Dans quelles conditions serai-je pensionné ? Il faut s'entendre : les collaborateurs doivent avoir un

salaire suffisant, leur temps libre et leur pension, ils ne doivent pas être surmenés. Cela va de soi. Mais ici la question se pose de savoir où est mon centre de gravité ? Où est mon trésor ? « Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. » (Matth. 6 : 21).

Au risque de nous voir traiter de réactionnaires, nous devons avoir le courage de poser ces questions. Elles touchent au cœur de la charité chrétienne.

Quelle tragédie cela a été de voir, sous la domination du National-Socialisme en Allemagne, tant d'œuvres de charité chrétienne devenir la pâture de l'Etat ; et la même chose se passe aujourd'hui en Allemagne Orientale et dans les pays satellites. Mais il est encore plus triste de voir passer, dans des pays libres, des œuvres de charité chrétiennes aux mains de l'Etat sans pression extérieure. Pourquoi cela arrive-t-il ? Parce qu'ici, selon la parole de l'apôtre (Gal. 3 : 3), ce qui a commencé par l'esprit va finir maintenant par la chair. Parce qu'ici la sécularisation s'est faite de l'intérieur, comme dans la communauté de Sardes, « Tu passes pour être vivant et tu es mort » ! (Apoc. 3 : 1).

Il en est de ces œuvres comme d'un organisme affaibli, qui n'offre plus de résistance à la tuberculose. La bacille de l'Etat social laïque a fait son effet.

Ce péril menace aujourd'hui presque toutes les œuvres de charité chrétienne. Et celui qui est au service d'une telle œuvre sait qu'il s'agit de veiller et de prier jour et nuit pour éloigner ce péril. Car les puissances du démon qui apparaissent sous l'habit de l'ange, de l'idéal social laïque, n'ont rien qu'ils ne haïssent plus qu'une vivante œuvre de charité chrétienne. Qu'importent devant ce danger mortel les attaques du dehors ? Qu'importent les difficultés financières ? Une bonne œuvre de charité chrétienne aura toujours des difficultés d'ordre financier. Qu'importent les difficultés techniques et d'organisation ? Ce ne sont que des questions secondaires, vis-à-vis du combat pour la foi, pour que le Christ soit reconnu, non seulement dogmatiquement, mais en vérité comme notre Maître effectif, notre unique consolateur, notre unique salut, notre aide et notre appui.

La mort qui vient de l'extérieur, la menace brutale du socialisme d'Etat n'est pas à craindre, tant que nous ne succombons pas à la mort intérieure. C'est ici qu'est notre ennemi. Et cet ennemi est très bien camouflé. Il se glisse sous le masque du bien-être social et nous dit : « Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres de l'étatisme et de ses philosophies ? Vous n'en mourrez point ! » Et lorsque la charité chrétienne est infectée par le messianisme social laïque, ce qui est écrit dans le livre de la Genèse se renouvelle : « La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue..., elle prit de son fruit et en mangea. » (Gen. 3).

*V. Là où la charité chrétienne vit de la grâce de l'élection de Christ, elle trouve encore toujours terrain d'activité.*

D'après notre façon de penser naturelle, s'orientant sur les faits visibles, nous constatons que le terrain pour l'activité de la charité chrétienne devient toujours plus étroit.

La foi a une autre perspective : là où il n'y avait plus de place pour le moindre mouvement — sur la croix et dans le rocher du sépulcre — Dieu s'est fait place puissamment pour ses hauts faits. La puissance de Dieu se manifeste dans l'étroitesse et devant les obstacles, en face de la pauvreté, du péché, de la maladie et de la mort. L'obstacle est pour ainsi dire la matière qu'emploie le Seigneur pour la former.

Et lorsque nous prions encore et toujours pour la foi, notre souci ne doit pas être qu'on rétrécit l'espace de notre activité, mais que nous n'arrivions pas à remplir l'espace qui nous est donné.

Pourquoi pas ? Nous abandonnons au monde devenu étranger à Dieu trop de place en nous-même. Nous ne le surmontons pas assez par notre travail. C'est ici que nous sommes à l'étroit. Afin que puisse croître la foi, il lui faut des obstacles. Et nous ne pouvons pas nous plaindre de manquer d'obstacles. Ces obstacles, en dernière analyse, n'ont pas leur racine dans les choses, mais dans les hommes.

La charité chrétienne doit se défaire de la pensée sécularisée actuelle, qui ne calcule qu'avec des « situations de fait » et envisage les hommes comme de simples produits de ces situations de fait et comme leurs prisonniers. « Tout est possible à celui qui croit. » (Marc 9 : 23). Notre Seigneur Jésus-Christ ne s'est jamais plaint des situations de fait, mais bel et bien du manque de foi de ses disciples. Où il y a la foi, elle trouve toujours de l'espace pour agir.

La mécanisation de l'aide sociale actuelle nous enserre du dehors. Mais beaucoup plus dangereuse est l'étroitesse de l'intérieur. Alors toute notre activité est soumise à l'influence des épines qui étouffent la foi vivante et la rendent stérile. Notre pensée qui devrait être au service de l'audacieuse liberté de la foi est mécanisée et ne compte qu'avec les résultantes de l'argent et de l'organisation.

Ce n'est pas à cause des données extérieures que le terrain pour l'activité chrétienne nous manque, mais parce que nous n'avons pas assez de travailleurs pour la grande moisson. Ce n'est pas la liberté du mouvement qui nous manque, ce sont les chrétiens. Nous pourrions envoyer dans les hôpitaux d'Europe Occidentale des milliers d'infirmières. Pourquoi l'Eglise ne les envoie-t-elle pas ? Parce que nous ne les avons pas. Pourquoi ne les avons-nous pas ? Cela tient à ce que trop de représentants de l'Eglise disent : « Donnez-leur plus d'argent, plus de temps libre, de meilleures assurances, plus de liberté et elles viendront. » Il y a 25 ans le Père RUFFLIN a fondé en Suisse un foyer d'enfants sur la base de la foi. Il l'a fondé sans moyens maté-

riels, mais il avait la foi. Il cherchait des collaborateurs qui travaillent sans salaire. Aujourd'hui il dirige quinze foyers en plein épanouissement, tous conduits par des chrétiens capables, qui tous travaillent sans salaire. La puissance de la foi les a attirés, ils travaillent avec joie au service du Seigneur.

« Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » (Matth. 9 : 38). A ce qu'il paraît, cette prière est devenue superflue dans la pensée de beaucoup de chrétiens qui se nomment chrétiens-sociaux. On n'a qu'à avoir soin d'avoir plus d'argent, plus de commodité et plus de liberté et les ouvriers viendront d'eux-mêmes. Tout se règle automatiquement. Car nous sommes plus avancés aujourd'hui que les premiers chrétiens. Nous n'avons plus besoin de filets. Nous dressons les poissons, afin qu'ils nagent d'eux-mêmes là où l'on trouve des titres élevés et des postes bien rémunérés.

#### *VI. La foi, qui est agissante par la charité, trouve toujours le chemin de la régénération.*

Là où l'on se hasarde à travailler, sur place, peut-être dans un petit cercle seulement, mais en vivante communauté, la foi trouve toujours moyen à s'ouvrir un chemin.

Là où il ne s'agira pas seulement d'organisation technique, mais d'un épanouissement organique.

En posant la question : Quelle doit être la qualité spécifique de l'assistance sociale, nous touchons le nerf d'une des questions les plus brûlantes de notre époque. L'aide étatisée que nous connaissons actuellement porte la marque du collectivisme étatique et de la construction abstraite.

La marque spécifique de la charité chrétienne est son épanouissement organique. Il ne s'agit pas du mot « organique » dans son sens biologique. Qu'est-ce qu'organique au sens chrétien du mot ? Nous aimerais poser d'abord une question : « Qui peut travailler organiquement ? » Celui qui ne veut être lui-même qu'un simple outil, « *organon Theou* », comme dit l'apôtre. Celui qui ose réaliser son œuvre dans une absolue obéissance, s'inspirant de la parole de Dieu, qu'il ne peut comprendre que par la foi. Et celui-là qui entreprend de travailler ensemble avec ses collaborateurs, comme membre d'un corps dont le chef est Jésus-Christ, travaille organiquement.

La détresse de notre époque ce sont les constructions préfabriquées.

La réponse chrétienne ne consiste pas en théories, mais en créations organiques. Une communauté de travail chrétienne doit pouvoir exprimer la forme du corps du Seigneur. Cela était aussi une des paroles préférées de CALVIN : « Que nous nous confondions en un seul corps ». C'est cela la création organique chrétienne.

Dans cette communauté de travail, il ne s'agit pas en premier

lieu de faire fonctionner le tout, comme une bonne machine. Elle doit exprimer l'amour, *l'agapé* du Seigneur, qui n'est jamais déterminée mécaniquement, mais a un seul but : aimer plus, aimer avec plus de pureté, aimer avec plus de foi et d'abandon. L'amour se sert dans l'œuvre de charité chrétienne de moyens et d'institutions déterminés, mais il est but en soi-même. C'est un organisme qui exprime la forme de l'amour incarné en Jésus-Christ. Ainsi l'âme se forme son corps.

Et là où l'âme se forme son corps, ce corps n'est pas conforme au siècle présent. David déposa sa cotte de mailles et se mit à l'œuvre avec sa fronde et ses cinq cailloux. Comme il est désolant de voir tant de représentants de l'Eglise, capables de parler de la foi, en théorie, avec tant de fougue et de beauté, exiger de la charité chrétienne qu'elle garde, il est vrai, sa forme intérieure chrétienne, mais qu'elle porte comme forme extérieure l'armure de Saül, c'est-à-dire qu'elle se conforme au siècle présent. Ainsi elle ne serait qu'une copie des institutions sociales laïques, tout en ayant, il est vrai, une âme chrétienne.

Il est certain que nous nous servirons aussi des connaissances techniques et sociologiques de notre temps, tout comme Salomon a employé à la construction du temple les matériaux du roi payen de Tyr, mais elles ne donneront pas à notre temple leur empreinte et ne seront que d'utiles accessoires.

### VII. *La charité chrétienne met les connaissances modernes de la science et de la technique au service de la foi agissante par la charité.*

Les réalisations chrétiennes sont le contraire de la mentalité réactionnaire.

BASILE LE GRAND, le premier fondateur d'une vaste œuvre de charité chrétienne, — qui est aujourd'hui mieux connu par les économistes à cause de sa théorie de la circulation de la monnaie que par les théologiens —, exprima dans son *Discours aux jeunes* qu'ils devaient étudier à fond la littérature grecque, mais se comporter à cette occasion comme les abeilles qui touchent toutes les fleurs, sans toutefois en sucer le poison. Nous devons nous servir des outils modernes, mais les prendre à notre service, en tant qu'outils du Seigneur, et non en nous laisser dominer. Si nous ne connaissons d'autre honneur plus grand que celui d'être de plus en plus des outils dans la main du Maître — cela ne nous appartient pas, cela doit nous être accordé chaque jour de nouveau par le Saint-Esprit après maintes défaillances — alors rien ne nous empêche de mettre en valeur les données modernes de la pédagogie, de la psychiatrie, de la psychologie, de l'économie politique, sans pour cela sombrer dans une conception de vie matérialiste, idéaliste ou biologiste. Cela mène journellement à un combat intérieur. Dans notre travail nous devons penser de façon

strictement scientifique sans toutefois jamais perdre l'audace de la foi. Cela donnera à notre travail une tension inouïe.

Car il ne nous est pas permis de tenir une comptabilité en partie double, qui mette d'un côté la sphère de la foi et de l'autre la sphère scientifique et économique.

Nous remercions Dieu de tout notre cœur pour les découvertes médicales faites dans le fonctionnement du cerveau et nous nous réjouissons de l'acquisition d'un encéphalographe, mais quand même nous nous tenons par la foi à la parole qui nous dit : « Et lors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » (2 Cor. 4 : 16). Et au nom de la charité du Christ, nous avons la permission d'étudier, vérifier et appliquer toutes les découvertes de la science moderne, mais à condition de les appliquer de manière à ce que cette activité demeure rattachée à la foi, comme le corps à l'âme. Le même principe est valable pour les problèmes d'organisation : le corps et l'âme doivent constituer dans une œuvre de charité chrétienne une entité, une entité vivante. Voilà la réponse positive, la réponse réformée à la sécularisation de la charité. Car, toujours et partout, la réponse réformée a consisté non pas en vaines théories, mais dans un acte qui transforme le monde, en obéissant à la parole du Maître. Tout est ici au service de l'amour chrétien. Cela donne aussi à l'interprétation des découvertes scientifiques, ainsi qu'aux questions d'ordre économique et d'organisation, un sens tout à fait spécial. Il y a une connaissance qui provient de l'amour. Parce que sa vie est en Christ, elle comprend tous les dons et tous les services comme membres d'un seul corps : le service médical, l'administration, l'éducation, les soins, les bien-portants et les malades. Elle vit uniquement par la grâce du Seigneur. Rendons grâce à Dieu de nous avoir placés selon sa sagesse éternelle dans cette époque de tension, de mécanisation et de spécialisation atomique. Car, par la foi, nous voyons dans cette crise terrible une promesse qui nous mènera à une connaissance toujours plus profonde de notre misère et de notre impuissance, afin de connaître de nouveau Celui qui à Lui seul peut nous reconstruire : Christ, le Maître.

Telle est notre espérance : que nous puissions, malgré notre faiblesse, en face de toutes les puissances ennemis, édifier notre œuvre, parce qu'Il nous édifie dans une nouvelle communauté avec Lui.

Car nous ne pouvons créer que si nous sommes créés par le Christ.

# SECULARIZATION OF CHARITY

by Pastor Rudolf GROB  
(English Summary)

During the past decades most European States have been approaching nearer and nearer to the form of the welfare State. This development may be traced back to the principles of the French Revolution as expressed in the *Declaration of the Rights of Man and of the Citizen* in 1789, which declares that the Law is the expression of the general will. This concept necessarily led to a hypertrophy of the power of the State. National Socialism and Communism have shown us the end to which the hypertrophy of the State leads, namely, to the totalitarian State. In the welfare State the activity of Christian charity can only be a continual reproach, for it is the aim of such a State to monopolise charity. In order to fulfil its obligations, the State imposes taxation. Taxes are the source whereby need is alleviated and removed. They must be concentrated on such a scale and distributed in such abundance that all benevolent aid becomes superfluous. It is only then that social justice will have attained perfection. The citizen claims a right to be assisted by the State in every need. Ought he to thank the State? That is impossible! If he thinks in a social manner, he avails himself of his right and despises the private aid of his neighbour. Gratitude would be an absurdity. We pay taxes and the State is obliged to take care that social assistance operates faultlessly.

While it is possible for us as Christians to deplore the movement towards a totalitarian social State yet we have not the right to accuse since this is, in fact, an accusation of ourselves. Today social assistance, which has developed outside of the Church, carries the mark of the lay spirit, of State socialism. But it is also a vivid example of the heterodox Samaritan who gave his assistance just where the Priest and Levite did nothing but pass by. We have no right to complain about this development, for it is something which accuses us. We ought not, however, like the Church of last century, to close our eyes to what is going on, but we should take care lest this unfortunate movement should encroach also upon those spheres where Christian charity still flourishes.

The greatest danger for Christian charity where it still exists does not come from without, from securalized social assistance, but from

within. The gravest threat is that of degeneration under the influence of a lay social ideal. This danger consists in the fact that the spirit and the structure of lay social assistance exercises internal domination over Christian charity and imprints its character upon it, with the following results : The community of fellow-workers who ought to be a « body » in accordance with the apostolic doctrine, is transformed into a mechanism. Technical organization which ought to be the servant of the spirit arrogates to itself the rights of the master. Works comes to depend increasingly on visible and tangible guarantees : State support, capital funds, insurances. The daring of faith is stifled. Work loses its specific character and becomes a colourless province in the gigantic empire of the social State. Thus living communication with the Christian Community is lost. Fellow workers no longer commit themselves personally, body and soul to the service of work. There is a barrier between their private life and their business.

What a tragedy it was to see so many works of Christian charity being taken over by the State under the domination of National Socialism in Germany ; and the same thing is taking place today in the Eastern Zone of Germany and in the satellite countries. But it is still sadder to see works of Christian charity in free countries passing into the hands of the State without external pressure. This is a peril which today threatens all works of Christian charity, and those who devoted themselves to such work know that it is necessary to watch and pray night and day in order to ward off this peril. It is not the death which comes from without, the brutal threat of State Socialism, which we have to fear so much as the death from within to which we are in danger of succumbing. Where Christian charity lives by Christ's elective Grace it still finds opportunity for activity today. According to our natural manner of thinking which is based upon the things that we see, we feel that the opportunity for the activity of Christian charity is constantly becoming more confined. But faith has a different perspective : in the very place where there was no room for the least movement — on the Cross and in the Sepulchre — God acted most powerfully. The power of God is manifested in the face of restriction and obstacles, in the face of poverty, of sin, of illness and death. And we cannot complain that obstacles are lacking. But, in the last analysis these obstacles have their root not in things but in men.

Christian charity must detach itself from modern secularized thought which deals only with « situations of fact » and regards men as simple products of these situations and their prisoners. « All things are possible to him that believeth. » (Mark 9 : 23). Our Lord Jesus Christ never once complained of situations of fact, but of the lack of the faith of his Disciples. Where there is faith, scope for action will always be found. Our thinking which ought to be at the

service of the audacious liberty of faith is mechanised and only takes into account the effects of money and of organization.

The Christian answer does not consist in theories but in organic creation. A fellowship of Christian workers ought to be expressive of the form of Our Lord's Body. One of Calvin's favourite expressions was : « That we should mingle ourselves in a single body. » That is the organic Christian creation. In this fellowship of work it is not primarily a matter of making everything work like a good machine. It is a matter of expressing the love, the *agape* of the Lord, which is never subject to mechanical control, but always tends towards the one end of loving more fully, loving with greater purity, loving with greater faith and abandon. In the work of Christian charity love makes use of the means of definite institutions but it is an end in itself. We shall certainly make use also of the technical and sociological knowledge of our time, just as Solomon employed the materials of the pagan King of Tyre in the construction of the Temple, but they will not leave their mark upon our Temple ; they will be only useful accessories.

If we admit no higher honour than that of being instruments in the Master's hand, then there is nothing to hinder us from giving a place to the modern gifts of education, psychiatry, psychology, and political economy, without sinking into a materialistic, idealistic, and biologicistic view of life. In the name of the Charity of Christ we are permitted to study, to check, and to apply them in such a way that this activity continues to be linked to faith, like the body to the soul. Here then is the positive answer, the Reformed answer, to the secularization of Charity ; for, always and everywhere, the Reformed answer has consisted not in empty theories but in action which transforms the world in obedience to the word of the Master. Our hope is that we shall be able, despite our weakness, and in the face of all the powerful enemies which oppose us, to build up our work because Christ builds us up into a new Fellowship with Himself.

# THE SECULARIZATION OF THE FAMILY

By Dr W. STANFORD REID

Fundamental to human society is the family. While each sphere of society and human relationship is sovereign under God, nevertheless both the Church and the state are based upon the family by virtue of the fact that the members of the state and of the Church are primarily members of the family. Thus if the family disintegrates or fails to fulfil its proper functions, its decline will have very great and very serious repercussions upon the other social spheres. Consequently, it is of the greatest importance to us in this present day to discover exactly what is the condition of the family, to ascertain its weaknesses and to endeavour to see how it can be brought back to its God-given task. This is the purpose of the present paper.

The writer, however, would like to make it clear right at the beginning that he is going to deal primarily with the family as he knows it in America (Canada and United States). What he says will apply of course to a large extent to Britain and to a lesser extent probably to Continental Europe. He would not dare, however, to claim that his analysis is universally true, for he realizes that there is a considerable difference in the status and position of the family as it is seen in Communist Poland, in Holland and the city of New York. Therefore he would make it clear from the start that he is thinking primarily in terms of the phenomenon known as the « American Family ».

## I. THE PRESENT STATE OF THE MODERN FAMILY.

To the sociologist there are two types of family. The first is that known as the « conjugal » or « procreative » family and includes father, mother and children. It is the family household. The other family is the « consanguine » or « orientation » family. This is the family in its larger sense, including ascending, descending and collateral lines. It includes in-laws, cousins, nephews, nieces, grandparents and grand-children<sup>1</sup>. To an individual before marriage his only family is the family of orientation, but after he is married he

<sup>1</sup> T. PARSONS, *The Social Structure of the Family* ; R. N. ANSHEN, *The Family: its Function and Destiny*, éd., New-York, 1949, p. 175 ; R. LINTON, *The Natural History of the Family*, *ibid.*, p. 21.

has his own conjugal family and by virtue of his marriage has usually become a member of another family of orientation. The core of his family life, however, is his conjugal relationship with his wife and his procreative relationship to his children.

In many societies, particularly those which are primitive, the consanguine family, the family of orientation, is of the greatest importance. It is that kinship group which gives status, security and frequently morals and religion to the conjugal family<sup>2</sup>. In the modern situation, however, this connection is becoming increasingly unimportant since it no longer fulfils many of the functions which were expected of it in a predominantly rural civilization. Instead, the conjugal family seems to be practically the only type of family relationship left which is worthy of calling by the name of « Family ». Except for entertaining the relatives on festive occasions such as Christmas or anniversaries of some sort, the consanguine family has relatively little importance in the average individual's or family's life. The conjugal family tends to live largely in isolation from the rest of the « family » carrying on its activities without any interference or guidance from the relatives<sup>3</sup>.

When one turns to examine closely this modern conjugal family one finds that it possesses certain characteristics. First of all it is based primarily, not so much on utility, as upon the idea of love. There is an insistence that there must be mutual love and affection between the parents as manifest in the general acceptance of monogamy, and between parents and children<sup>4</sup>. Yet in this conception there is included also the idea that the children are the mother's special responsibility so that they become particularly attached to her. The father, on the other hand, leaves discipline and training largely to the mother, while he is content to be the « bread-winner » of the family. When he comes home in the evening, tired from his work, he wishes to be left alone in peace and quiet without the bother of having to help train his offspring. Thus the family is largely dominated by the mother who is the one in charge of purchasing goods for consumption by the family, and of directing its social education, the father being content to supply the family's economic support<sup>5</sup>. Such is the modern family.

This family is an isolated unit. Even in its beginning is this so. No longer is there any idea of the parents arranging their children's marriages with economic, religious or social aims in view. Instead

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>4</sup> M. MEAD, « The Contemporary American family as an anthropologist sees it », *Readings in Marriage and the Family*, J. T. and M. G. Landis, éd., New-York, 1952, pp. 3-7 ; J. SIRJAMAKI, « Cultural configurations in the American family », *ibid.*, pp. 11-12 ; E. W. BURGESS, « The Family in a changing society », *ibid.*, p. 22.

<sup>5</sup> P. H. LANDIS, « The Changing Family », *ibid.*, p. 28 f ; PARSONS, *op. cit.*, pp. 179 ff.

the children make up their own minds and pick their own mates on the basis of « romantic love » and self-satisfaction from whatever social stratum, economic, cultural and religious background they desire<sup>6</sup>. The parents may object on religious or prudential grounds but they have no power to change their children's decisions and the marriage is consummated.

Following this the immediate desire of the newly-weds is to have their own home. Only under very special circumstances do they move into one of the parents' homes : and even then they attempt to maintain their own individual establishment as an « imperium in imperio ». Separation and independence of domicile is also accompanied by independence of occupation. The husband considers himself under no obligation to follow his father's trade or profession, but chooses that which suits himself. Likewise the wife decorates the home as she wishes, cooks the meals she desires and trains or neglects her children as she sees fit with neither of the mothers-in-law having the right to interfere. They may try to, but only with the understanding that their blood will be upon their own heads. Finally the young couple does not necessarily go to the same church nor to the same social functions, nor have the same friends as the rest of the consanguine family. As a family they are completely independent<sup>7</sup>.

This isolation, on the other hand, is not limited to relations with the consanguine families. With regard to society as a whole the same is true. Generally speaking the modern family lives in an apartment or in a house which it considers very much its castle. While the children on the same street or in the same apartment block may play together their parents may have no connection beyond that of going to work on the same street-car or on the same commuter's train together. Moreover, with expanding industry and increased mobility, a family may move in countries such as Canada or United States a thousand miles from its first domicile, leaving relatives, church and other connections<sup>8</sup>. In this way its isolation will become even more pronounced and characteristic. Thus old loyalties and connections are broken down, the predominant interest becoming that which is new and novel. Isolation is the key note.

The same sort of individualistic attitude is discernible also within the family itself. Marriage is regarded as primarily a means of satisfying the needs of the mates : psychologically, economically, socially and physically. It is on this basis that mating takes place. There is no real consideration of continuing the race nor of serving God. There is no one to be considered but the partners in the marriage. The family exists for the individual, not the individual for the family<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 180 f ; LANDIS, *op. cit.*, p. 28.

<sup>7</sup> PARSONS, *op. cit.*, p. 179 ; MEAD, *op. cit.*, p. 8.

<sup>8</sup> BURGESS, *op. cit.*, p. 22 f ; PARSONS, *op. cit.*, p. 190 f ; W. F. OGBURN, « The changing functions of the family », Landis and Landis, *op. cit.*, pp. 18-19.

<sup>9</sup> SIRJAMAKI, *op. cit.*, pp. 13-15 ; LINTON, *op. cit.*, p. 21 f.

When children come, the same attitude is adopted. They are trained to independence as early as possible in order that they may go out and make their way in the world. With regard to « the old people » a similar point of view is common. Only when they can no longer fend for themselves will the children feel that they have any responsibility to care for them. If they can afford to do so they will place them in a home, but if not they will bring them into their own homes where they will often be considered not only as « dependents » but also as « a burden »<sup>10</sup>. These are but a few examples of the individualism which is one of the dominant characteristics of the modern family.

Because of this the functions and obligations of the family as an organism have been reduced. For one thing since the occupation of the father is usually completely separate from the family, the latter has no share in its own economic support. At the same time, that each member of the family as he or she grows up is at liberty to seek a job wherever he or she pleases without reference to or dependence upon the family, emphasizes the fact that the economic function of the family as an organic whole is disappearing<sup>11</sup>. The same is true socially in the forming of friendships, in the employment of leisure time. Moreover, in such matters as protection from disaster such as fire, sickness or old age, the old family relationship has been broken down through the introduction of pension, insurance, family subsidy and other schemes by which the individual and the family as a whole are protected<sup>12</sup>. These may be of a private or public nature but they are taking over much of the family's responsibility. Added to this, education is prescribed by the state and if one desires to proceed to the higher levels of academic training he can very often find financial help altogether apart from the family. Last of all, religious instruction has been largely surrendered by the parents to the public schools, to the church or to some other religious group. Thus the family as such has lost most of its reason for existence, except for the satisfaction of a few of the parent's psychological drives<sup>13</sup>.

It is not surprising, therefore, that the family's very existence has come to depend largely upon material things. Resting upon the need for a high level of income and equipment, it demands all the possible labor-saving devices and material comforts. Automobiles, washing-machines and the like tend to become the secrets of a happy marriage. Because the family is in this way largely bound up with material possessions, if such things are not forthcoming after marriage,

<sup>10</sup> LANDIS, *op. cit.*, p. 29 ; SIRJAMAKI, *op. cit.*, p. 13 ; PARSONS, *op. cit.*, p. 196 ; OGBURN, *op. cit.*, pp. 20-21.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 18 ; MEAD, *op. cit.*, p. 8 ; BURGESS, *op. cit.*, pp. 23-24.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 24 ; OGBURN, *op. cit.*, pp. 19-20.

<sup>13</sup> LINTON, says that « the basic function of the family today is that of satisfying the psychological needs of the individuals who enter the marital relationship » (*op. cit.*, p. 35).

or they are lost owing to economic difficulties, the family also tends to disappear.

The result of this state of affairs is that the average modern family is unstable. Based upon « romantic love » and stressing the « companionship » motif, if these break down there is very little left to keep the whole edifice from disintegration for there is little or no sense of responsibility or obligation apart from such motivations<sup>15</sup>. Good evidence of this is found in the advertising in modern women's magazines, which continually advise wives to employ some one or other beauty aid so that they will be able to appear attractive to their husbands. The economic compulsion to maintain a marriage has largely gone now that women find little difficulty in obtaining employment ; and with the family's relative isolation and anonymity the social compulsion to maintain the family's unity has also disappeared. Moreover, with the decline in religion which is so common today, the old religious opposition to divorce no longer has its wonted influence. The result is an increasing divorce rate which in United States has reached the figure of one in three<sup>16</sup>. The family has become an unstable foundation for society.

Numerous sociologists have examined the present situation of the family with varying conclusions. Some feel that there is nothing really very wrong since it reflects the general trend of American and industrial society. Others feel that there is something clearly wrong, and since « romantic love » is not proving to be a sound basis, probably the best thing to do would be to introduce the practice of trial marriage or even polygamy<sup>17</sup>. This would doubtless have to be done gradually but, in their opinion, would no doubt solve the problem. As one looks at the situation, however, it would hardly seem that this would solve the problem, for it would only increase the difficulties already introduced by a superficial « love » motif.

The fact is that the situation is not one upon which we can look with any equanimity. Because of the situation of the family there is little feeling of security not only for the children but even for the parents themselves. It tends so to affect the children in their family relationships that they grow up with a feeling that their whole world may suddenly fall to pieces, resulting in various types of psychological maladjustment. Such instability when it dominates family life is bound to have serious consequences not only on the morale of the family, but if this situation is common, on the whole civilization and culture of which the family is a part. Coupled with the difficulties which are existent in other spheres of our contemporary culture the

<sup>14</sup> BURGESS, *op. cit.*, p. 23 f.

<sup>15</sup> R. BENEDICT, « The Family : genus americanum » ; ANSHEN, *op. cit.*, p. 166 f ; OGBURN, *op. cit.*, p. 24.

<sup>16</sup> BURGESS, *op. cit.*, pp. 24-25.

<sup>17</sup> LINTON, *op. cit.*, p. 27.

family's present situation speaks to us of very great and serious dangers.

## II. THE ORIGINS OF THE PRESENT SITUATION.

When one turns to the question of how the present state of the family has been reached, it is necessary first of all to see the nature of the early form of family organization. In 1800 the average family in Europe and in America was living on the land. Rural-agricultural society was almost universal. This meant that the whole family had a part in the economic support of the home from the youngest as soon as they could walk, to the oldest as long as they had any strength. Daniel Defoe in the early eighteenth century rejoiced that even children of four or five years could support themselves by their labors. In this situation the women were of greatest importance for while the men provided the raw materials : wool, hemp, leather, grain, they processed it into useable articles. Everyone had his place and status in the family circle on the basis of his productivity and his contribution to the family's well-being. It was not, however, in any sense a democratic family organization, for the father owning, or at least holding, the land usually ruled with an iron hand and age was respected as being the receptacle of all wisdom and experience<sup>18</sup>. Not infrequently there was little regard for personalities or for the importance of love and affection, but it did mean a well-knit closely linked family group.

Then came industrialization with the almost unlimited opportunities for employment in the factories, warehouses and shops of the new civilization. The people began to move off the land sometimes under compulsion as in England, sometimes by choice. But whatever the cause, the result was usually the same. If the displaced people did not migrate westwards to the New World they became workers in some form of industrial production or distribution<sup>19</sup>. Women and children as well as men were employed at first, although this has by now been somewhat modified. At the same time families moved from industrial area to industrial area in search of markets for their labor. As children grew up they began to go out of the home looking for work in order to make their fortunes. The outcome was that the family pattern began to break down very seriously and is continuing to do so particularly in United States and Canada, even among immigrants who desire to maintain their traditional family solidarity.

The social change which resulted from this economic revolution was that the members of the family tended to develop each his own independent interest. The office party or bowling league, the people with whom one worked, whether in the shop or office began to occupy a greater part in one's life and thought than ever before. Added to

<sup>18</sup> LANDIS, *op. cit.*, p. 27 f.

<sup>19</sup> BURGESS, *op. cit.*, p. 21 f ; LINTON, *op. cit.*, p. 32 f.

this the fact that each working member of the family had an income helped to underline this individual independence. It also meant that there was developing a much greater egalitarianism in the home. No longer was the father the owner of the land, the source of the family income, but each one had his own source of livelihood so that if he did not like his home he could always leave<sup>20</sup>. This point of view became increasingly common as years went by so that not only did parental control over the boys become null and void, even the daughters asserted their right to do as they pleased. The result has been during the past fifty years a radical change in the character of the modern family, a result which has already been described.

Two world wars have also played their part in this transformation with large numbers of men being taken out of their homes, shipped to different parts of the world and experiencing many new things, the family naturally has tended to break down. When there is added to this the fact that women have also become an integral part of the war machines of most nations, one can readily understand why the family life of the present day is so different from that of the early nineteenth century.

Yet one cannot leave this matter as though it were an economically or mechanically determined phenomenon, for then it would have to be accepted as natural and inevitable. Along with the economic and social changes went also a revolution in thinking. Part of this revolution goes back beyond the Industrial Revolution. It consisted in the growth of rationalism a tree which finds its roots in all unbelieving thought, but which came to full modern flower in the Renaissance and bore its fruit in the Enlightenment. Its fundamental principle was that « the measure of all things is man », so that ultimately if man approves of anything it must be right. The tendency in this realm of thought was to regard the family as a purely human convenience. In fact one of the common questions of discussion during the Renaissance was « whether a man could really love his wife ». Such thinking naturally tended to place the family on a very low plane, a level upon which it has continued in some quarters down to the present time.

Coupled with this, the effect of the Industrial Revolution and of the development of physical science was to make material the god of the nineteenth century. Material things became the important objectives of life. One's status and importance in the community was increasingly judged by the amount of one's leisure time and the quantity of one's useless, or at least economically unproductive, possessions. Thus materialism coupled with rationalism became the dominant type of thought. Christianity, if not at first openly rejected, was at least increasingly regarded as irrelevant. Family worship, grace before meals and similar traditional practices were abolished

<sup>20</sup> LANDIS, *op. cit.*, p. 27-28.

and the family went on its way looking upon itself as something natural, a convenience which had no ultimate meaning or importance.

Even more closely bound up with the decline of a Christian idea of the family was the decline of the covenant concept. With the nineteenth century resurgence of Roman and Anglo-Catholicism came a re-emphasis upon the organized church as the controlling authority over the family. The individual was to find his proper position in society, not as a member of a covenant family, but as a member of the visible church. Similarly with the rise of Wesleyan Methodism and its emphasis upon the individual and the individual's faith, the true covenant character of the family was also ignored<sup>21</sup>. This tendency was further strengthened by the anabaptist or baptist insistence upon the individual. The family tended, therefore, even in Christian circles to be regarded as of very little importance. Individualism which had taken over the field in economic and political thought, did the same even within the Church. One can hardly over-emphasize the effect upon the family of this change in the point of view of many Christians. One of the last bulwarks of the family's defence had been breached.

It is well to note at this point that efforts were made to arrest this disintegration of the family. In many circles there was an attempt to stress the family solidarity and parental authority. The result was often formal conformity, but actual revolt, which broke out whenever opportunity arrived. Since in many cases this attempt to restore the family was based upon a Christianity which was infiltrated with

<sup>21</sup> The use of the term Covenant in this paper : God's relationship with man seems always to be based upon « a covenant ». Prior to the Fall God entered into a Covenant of Life with man, promising him life as a result of perfect obedience. By this means man would have complete fellowship with God, and also with his fellow man through the institution of the family. (Genesis 2).

By the Fall all this was changed. Man's heart received a completely new orientation, one which was idolatrous. He declared himself independent of God. Therefore, if he was to be brought back to God, he must be « re-born » from above. To this end, in eternity the Tri-une God had entered into a covenant within Himself, whereby to the Son were committed God's elect for whom He was to be the Redeemer, while to the elect, redemption is applied by the Holy Spirit.

To saints of both the Old and New Testament dispensations the Covenant has been applied down to our day by the proclamation of the Word of God applied to the heart of the sinner by the Holy Spirit. Through the resulting faith in Christ as Saviour and Lord, the Christian is brought into the Covenant Relationship — by grace, not by works, he is a member of the Covenant People and of the Kingdom of God.

As the pre-fall covenantal relationship seems to have had two special emphases : love of and fellowship with God, and love of and fellowship with our fellow man, the same thing is repeated in the relationships of the Covenant of Grace. The greatest commandment is to love God absolutely and our neighbours as ourselves. The Sacrament of the Lord's Supper stresses the fellowship with God, while that of Baptism would seem to stress the solidarity of God's people in their obedience to Him, particularly of the family, through the cleansing from sin.

It is only when man is in this Covenant Circle that he is able to see all things new, for only then is his heart right with God.

Arminian and Anabaptistic views stressing the individual separateness of the children from the family it can be easily seen why such attempts failed. Others attempted to deal with the matter through education, but as there was by no means any general movement in this direction its effects have not been very widespread, except perhaps in certain spheres influenced by the thought of Abraham Kuyper and his collaborators. Generally speaking one might say that neither the organized Church nor individual Christians saw the issue very clearly nor were they very much interested in counteracting the trend.

The result is that there has been no breakwater against the flood of secularism which has flowed over the modern family. The old economic and social mores have broken down under a new economic organization. Likewise Christianity has been increasingly pushed out of the picture as irrelevant. Thus our society, particularly in America, is reaching a state of serious instability, for the family foundation of society is beginning to disintegrate with the threat of dire consequences.

### III. THE REFORMED VIEW OF THE FAMILY.

To those who hold Reformed views such an eventuality would be a very real disaster ; particularly as they feel that despite all the changing social patterns, the family can be preserved, strengthened and continued as the heart and core of social organization, if only men will regard the family in the proper light. If men would see the family in its God-ordained orientation and endeavour to make effective the divine concept, much of the present problem of the family would be settled.

In Reformed — or more accurately truly Christian — thought, the family finds its origins in the will and purpose of God. It is not merely a man-made means of accomplishing certain social or psychological ends, it is a divinely devised social phenomenon. In Genesis 2 : 18 God specifically states that, « It is not good for man to be alone ». The family was ordained as the fundamental social unit whereby man would be preserved from the consequences of complete solitude and individualism in this universe. Moreover, the family itself was based upon monogamous marriage which through natural procreation was to become the means of the continuation of the race <sup>22</sup>. Thus the family on both its physical and psychical sides was God's creation.

The foundation of the family in its actual existence rests in the biological sphere. It is something which is basic to the family's very existence, a blood community whereby the husband and wife become one flesh, bringing into this world their offspring who are joined to them by blood relationship. Reformed thinkers, therefore, have always been very strongly opposed to any attempt to deprecate « sex »

<sup>22</sup> Cf. CALVIN'S comments on Genesis 2 : 18, 21-24.

as evil. As Professor Grosheide has recently pointed out in his commentary on I Corinthians (7 : 1-7) sexual relations in marriage are normal and attempts to stop them only lead to the breakdown of the whole family morale <sup>23</sup>. For this reason the Reformed thinker has always had a healthy attitude to the physical basis of marriage.

The norm of the family, however, is not sexual interest, nor even reproduction. This is contrary to much Roman Catholic thinking as well as some modern non-Christian thought. The norm of the family is « love ». It is primarily the love of the parents for each other manifest in marriage, so that even if a marriage is childless it is still a valid marriage. A family, however, is more than a marriage since it includes within its membership children who are bound to the parents not only by blood but also by love. This has often been neglected, even in Christian homes, where love has seemed to be of little consequence. Today, however, there has come a change in outlook, even in non-Christian circles, so that family love is stressed much more than was formerly the custom. The only thing is that frequently the concept of love is merely erotic and sentimental without the strong foundation which must have a Christian faith for its heart and core <sup>24</sup>.

The members of the family, and therefore the family itself, are also involved in other spheres of existence. For instance the family is involved in the sphere of law since the parents possess the power of discipline over the children. Moreover, as the provider for its members the family is also connected with the sphere of economics. In the same way the family has its position in the social, the psychic, the political, the ecclesiastical and other spheres. It receives certain benefits from this participation but has also certain responsibilities. It receives protection from the state, but at the same time is obliged to train up the children so that they may take a proper part in the state's life. It receives certain economic benefits from the economy of society, but is at the same time obliged in return to carry on its own economy and to train the young so that they are able to assume their share of the responsibility for society's economic needs <sup>25</sup>. And so one might go on.

It is also true, however, that no family ever fulfils its duties fully and completely, and many families are terribly deficient in this regard. Indeed this is the problem of the family today. It is a basic fact that while the average modern family may fulfil certain of its functions quite adequately others of its functions are completely and totally ignored. For instance while meeting all the children's economic needs, they may be trained neither with regard to their responsibilities,

<sup>23</sup> Cf. also CALVIN on Gen. 4 : 1 ; 1 Cor. 7 : 1-5 ; J. M. SPEIR, *Inleiding in de Wijsbegeerte der Wetssdee* (Kampen, 1946), p. 171.

<sup>24</sup> *Ibid.*, pp. 160, 172, 177-179.

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp. 173 ff.

to society nor even with regard to their responsibilities in the economic sphere. They are taught neither to obey orders, to consider others, nor to do any work ! Similarly if there is continual fighting and bickering within the home they may develop twisted personalities, unstable and warped which in no way can carry out their duties in any other sphere of life. In this way many families fail to meet the requirements of their own existence by ignoring their own fundamental obligations.

That this is not new, we know from the teaching of the Scriptures. Cain slew his brother Abel, and Calvin points out from the days of the Reformation that even the best ordered families have conflicts within. This is the result of sin <sup>26</sup>. The corrupting power of sin tends always to the disintegration of the family, for sin is every man's declaration of independence both from God and from his fellow man. Sin in the family asks the continual question : « Am I my brother's keeper ? » True, by the Common Grace of God even in the most apparently sinful family some traces of the true conception of the family is retained. But that any family exists is not because of man's logic, nor because of man's need, but by the Grace of God alone. For He has restrained the ravages of sin. But if He were to withdraw His gracious restraint the family would completely disintegrate.

Each member of the family performs his duties, fulfils his responsibilities, within the family circle, only when he is in the proper relationship to God. Only as he loves the Lord with all his mind and heart and soul, will he love even his wife as himself. The covenantal relationship with God, and so with man, is absolutely essential to man's proper orientation to this world, a fact which is as true in the family as elsewhere. Indeed one might even say that the supreme example of this is the family. Children we are told are « an heritage of the Lord » (Ps. 127 : 3). But they are not merely so in a physical sense for the family is also a spiritual entity. It is in the family and the Church only that the pre-fall covenantal relationship is restored in principle, only this time on the basis of grace not works.

God's covenant promises therefore are not merely to believing adults but also to their children as is shown in the sacrament of baptism administered to infants. Indeed Calvin holds that « every family of the pious ought to be a church ». Thus God has clearly stated that the family relationship is most holy and most precious in his sight <sup>27</sup>. Repeatedly the Scriptures urge parents to realize this that they may instruct their young in the way in which they should go. When this is done then the members of the family are prepared to fulfil their obligations in every sphere of life. Such is the family in Reformed thinking. Only as God is its ultimate reference point,

<sup>26</sup> CALVIN on Gen. 2 : 18 ; 4 : 19, 23, 24 ; 16 : 1, 5 ; GROSHEIDE on 1 Cor. 7 : 8-24.

<sup>27</sup> CALVIN on Gen. 4 : 25, 26 ; 17 : 7, 12.

only as the Covenant relationship to God and to men is properly applied will the family properly fulfil its work in this world.

The trouble today is that with the great economic and social changes which have occurred in modern society, there has gone along also the rejection of the Christian view of the family. The whole covenant relationship has been relegated to the background, even in many Christian homes. The individualism and ego-centered character of modern society has introduced them to the idea that the family relationship is not really organically related to their Christian faith. Thus the one thing which might save the family in this period of disintegration has been lacking even among Christians. How much more has this been the case among those who are unbelievers. When the covenant idea departs, the family becomes in human thought merely a sociological phenomenon which is of little real lasting value. It is this point of view which finds its only effective opponent in the Covenant Theology and covenant concept of society.

#### IV. THE WAY OF RESTORATION.

The final problem which we must face in dealing with this matter is : what is the means of restoring the family's integrity and stability ? It certainly cannot be restored by rejecting the Industrial Revolution and its social implications. Some religious groups seem to have attempted this, but without any real success. Neither by segregation in an agricultural community, nor by an attempt to reject the use of industrial products will the question be answered. Nor will success be achieved by simply referring to « the good old days » with the hope that the romanticized ideas of what we think happened 150 years ago, will be brought back. Quite frankly it is impossible for us to turn back the hands of the clock. Today in the Western World there exists an industrial economy and a materialistic point of view, with a corresponding type of society. Attempting to escape from the actual situation will not in any sense give us an answer. The solution is to be found in resolutely applying the Reformed philosophy to the situation, in an effort to give society its proper orientation.

What is needed is primarily a new point of view, a new interpretation of the family. That is, there must be a change from the present completely individualistic, atomistic, materialistic attitude towards the family. This will not be attained by placing the family under the rule of church or of state, so that it becomes simply a department of one or the other. The family is independent in its own sphere<sup>28</sup>. No, the answer is to be found in stressing the family's direct responsibility to the sovereign, covenant God. The family must be seen as an organism foreordained by God for man's good, bound together by blood and love, and finding its true realization in the worship and

<sup>28</sup> CALVIN on Gen. 6 : 1.

service of God in this world. In other words the covenant concept of the family must be restored. Only then will the members of the family realize their responsibilities and fulfil them. Only then will the family be anything more than a mere collection of individuals.

When this takes place there is a new sanctity and so a new stability given to the family. No longer is marriage merely a sort of convenience in order that man may have some of his needs satisfied. Instead it is a divinely appointed and divinely consummated relationship which is based upon the covenant of grace. Likewise, the parents have a new sense of obligation to their children, for they realize that their young have been committed to their hands that they may be trained up « in the nurture and admonition of the Lord » which includes not only instruction in the Gospel, but also in the proper performance of all other duties : social, economic and the like. It should also give the children a new respect for and obligation to the parents who have been placed over them in this world by God and for their blessing. The result is that the family relationship becomes that which is holy, founded in God, and that which brings a sense of security and confidence nonexistent even in the most « familial » type of non-Christian society. Security of family means stability, balance and adjustment of intellect and emotion. The hearts of the members are confident that all is well, resulting in responsible faithful and reliable men and women who will show forth the glory of their faith in all spheres of action.

The difficulty, however, which immediately arises at this point is that of making the Reformed teaching effective. Obviously the Reformed interpretation is not something which can be made the law of the land, for it deals with the heart and thoughts of men. The fundamental means, therefore, must continue to be the historic Christian method of preaching. Men can only be brought to acknowledge and accept the covenant interpretation of the family through the proclamation of God's word. Yet it cannot be merely a general preaching of the Gospel. What is needed is a return to a « covenant preaching ». The Covenant theology must be restored to its proper place in the Reformed theology as the heart and core of our system of thought. Moreover, the covenant theology must be made effective through the exposition of its practical implications. Too often today, even in Reformed circles, the idea of the covenant is passed over somewhat lightly largely owing to the influence of so-called « fundamentalist » and « methodist » views so common in the Church. But it is this writer's belief that only as the covenant concept is restored to its proper place will the consistent Christian view of the family be appreciated.

It is, however, more than a matter of preaching. In the church's instruction of catechumens the covenantal basis of the family must be repeatedly emphasized. Children today have very little conception

of their actual position in the covenant relationship, a knowledge which is greatly needed. The same point of view should be a constant theme of the religious instruction in the home<sup>29</sup>. Parents should understand their covenant responsibilities and should endeavour to so live and so practice that their children by both precept and example grow up with this covenant consciousness. Only when it becomes imbedded deep in the individual's thinking, basic to all his action and thought will it achieve its purpose<sup>30</sup>.

When this has been done, and the stability of the family more fully established, then the various economic and social problems can be approached and solved. It will not be possible to solve everything in the same way, for different families have different situations. Moreover, they will have to be solved in accordance with the actual economic and social situations in which the family find itself. Yet all this will be done as in the sight of God. It will not be simply a matter of letting things take their course without rhyme or reason. Matters of parental discipline, parent children relationships, education, vocation, the care of the aged etc. will fall into their proper places. The endeavour will be made to solve these on a Christian basis, rather than on the basis of the momentary decision of one individual who may be in a bad temper. The stability and sense of security will tend towards carefulness, consideration and above all other things the application of the law of love to all our family relationships.

This is the Reformed answer to the present day secularization of the family. The family as we know it seems to be breaking down rapidly, and with its dissolution we are in danger of losing our whole civilization. Only as it can be given a proper foundation, not on the shifting sands of man's economic, social or psychological needs, but on man's relationship to the Eternal God will there be any hope that the present trend will be arrested. This can be done, however, only as we turn back to the Christian doctrine of the Covenant, the foundation of the Christian concept of the family.

<sup>29</sup> As CALVIN puts it: « It is the duty of parents to apply themselves diligently to the work of communicating what they have learned from the Lord to their children. » (Gen. 18 : 19), cf. also on Deut. 11 : 19.

<sup>30</sup> Gen. 17 : 9.

# LA SECULARISATION DE LA FAMILLE

par le Dr W. STANFORD REID\*

La société humaine se fonde sur la famille. Sans doute chacun des groupements, chacun des rapports qui unissent les hommes est-il sous l'autorité directe de Dieu ; il est cependant vrai que l'Eglise et l'Etat sont fondés sur la famille, parce que les membres de l'Etat et de l'Eglise sont d'abord membres d'une famille. C'est pourquoi la dislocation et la faillite de la famille auront de graves et profondes répercussions dans les autres domaines de la société.

Il importe donc que nous sachions la vraie condition de la famille, que nous connaissions ses faiblesses, afin de voir comment elle peut retrouver sa vocation dans l'ordre divin.

L'auteur désire qu'il soit dès maintenant bien entendu qu'il s'agira dans cette étude de la famille telle qu'il la connaît en Amérique (Canada et Etats-Unis). Ces remarques s'appliquent aussi, en majeure partie, à la Grande-Bretagne, et sans doute, à un moindre degré, au continent de l'Europe. Cette analyse ne prétend certes pas à la vérité universelle, car les différences entre les positions de la famille dans la Pologne communiste, en Hollande et dans la cité de New-York sont manifestes. Il est donc bien établi qu'il s'agit en premier lieu du cas particulier de la « famille américaine ».

## I. L'ÉTAT ACTUEL DE LA FAMILLE MODERNE.

Le sociologue distingue deux types de familles. L'une est la famille *conjugale* et *génératrice* ; elle comprend le père, la mère et les enfants. C'est le groupe qui demeure sous un même toit. L'autre est la famille *consanguine* ou famille *d'orientation*. C'est la famille dans son sens le plus large ; elle comprend les descendants, descendants et collatéraux. En font partie la belle-famille, les cousins, neveux, nièces, grands-parents et petits-enfants<sup>1</sup>. Avant son mariage, l'individu appartient à sa seule famille d'orientation ; à son mariage il fonde sa famille conjugale, et, par son mariage, il devient en général membre d'une autre famille d'orientation. Mais le nœud de sa vie de famille est formé par ses rapports avec son conjoint d'une part, et avec ses enfants d'autre part.

\* Les notes se réfèrent à celles du texte anglais qui précède celui-ci et qu'on trouvera, sous les mêmes numéros, au bas des pages.

Dans de nombreuses sociétés, et surtout dans les sociétés primitives, la famille co-sanguine, la famille d'orientation, joue un rôle capital. C'est le groupe qui assure le rang et la sécurité, et qui, souvent, donne son code moral et sa religion à la famille conjugale<sup>2</sup>. Dans le monde moderne, de plus en plus, ce lien perd sa force ; le groupe n'assure plus la plupart des fonctions qui lui incombait dans une société foncièrement morale. En fait la famille conjugale semble de nos jours être le seul rapport qui puisse porter le nom de « famille ». Le rôle que la famille co-sanguine joue dans la vie de la plupart des individus et des familles se borne aux réunions pour les fêtes, comme à Noël, et pour les anniversaires. La famille conjugale a tendance à vivre à l'écart du reste de la « famille » et à poursuivre ses activités dans l'intervention et le soutien des parents<sup>3</sup>.

Nous pouvons observer dans la famille conjugale moderne un certain nombre de caractères. D'abord, plus que sur des considérations utilitaires, elle se fonde sur l'idée d'amour. On insiste sur l'amour et l'affection qui doivent régner entre les parents (la monogamie est très généralement reconnue), et entre parents et enfants<sup>4</sup>. Cette conception implique, de plus, que les enfants sont sous la responsabilité particulière de la mère et lui sont plus spécialement attachés. Le père, de son côté, laisse la discipline et l'éducation en grande partie à la mère, et se contente d'être celui qui gagne le pain de la famille. Il rentre le soir, fatigué de son travail, et souhaite par-dessus tout avoir la paix, sans être obligé de s'occuper de l'éducation de ses enfants. C'est ainsi que la famille est régie surtout par la mère qui s'occupe d'acheter ce dont chacun a besoin et dirige l'éducation ; le père se borne à être le soutien économique<sup>5</sup>. Telle est la famille moderne.

Dès leur première rencontre, l'homme et la femme tendaient à faire de leur famille un groupe fermé. On ne conçoit plus maintenant les mariages arrangés par les familles pour des raisons économiques, religieuses ou morales. Au contraire, l'amour-passion et la satisfaction des désirs régissent le choix du conjoint, quelle que soit sa position sociale, économique, culturelle et religieuse<sup>6</sup>. Il se peut que les parents s'opposent, pour des raisons de religion ou de prudence, mais ils ne peuvent intervenir dans les décisions de leurs enfants, et le mariage est consommé.

Ensuite le premier désir des nouveaux mariés est d'avoir leur propre foyer. Ce n'est que dans des circonstances très exceptionnelles qu'ils acceptent une place au foyer des parents : dans ce cas, ils cherchent à préserver l'intégrité du ménage *imperium in imperio*. Cette indépendance à l'égard du domicile s'exerce aussi à l'égard de la profession. Le mari ne se croit pas obligé de suivre la vocation de son père ; il choisit un métier qui lui convient. De même, la femme orne son logis selon son bon plaisir, fait la cuisine à sa guise, soigne ou néglige ses enfants à son gré : ni mère ni belle-mère ne peuvent y redire ; elles le feraient à leurs risques et périls. Enfin le jeune couple

ne fréquente pas toujours la même église ni les mêmes réunions, il n'aura pas non plus les mêmes amis que le reste de la famille consanguine. Le groupe est devenu tout à fait indépendant<sup>7</sup>.

De plus, le jeune ménage ne s'isole pas seulement vis-à-vis de la famille, mais de la société en général. La famille moderne habite un appartement ou une maison qu'elle considère comme son fief. Que les enfants d'un même immeuble ou d'une même rue jouent ensemble, cela n'engage pas les parents à se rencontrer ; s'ils se connaissent c'est seulement parce qu'ils prennent le même autobus ou le même train pour se rendre à leur travail. L'extension de l'industrie, et la plus grande facilité de transport, permet aux familles, dans des pays comme le Canada ou les Etats-Unis, de s'installer à des milliers de kilomètres de leur lieu d'origine ; toutes les attaches de famille et d'Eglise sont alors rompues<sup>8</sup>. L'isolement devient ainsi plus marqué et symptomatique. Toutes les attaches avec le passé étant rompues, la fidélité est passée de mode et seul le nouveau intéresse, dans un climat d'isolement croissant.

Cette même attitude individualiste se retrouve dans les rapports des conjoints : le mariage doit satisfaire d'abord les besoins des conjoints, besoins psychologiques, économiques, sociaux et physiques. T'elle est la base de l'union. Il ne s'agit ni de perpétuer la race ni de servir Dieu. Seuls les conjoints sont en cause. La famille existe pour l'individu, et non l'individu pour la famille<sup>9</sup>. Lorsqu'il y a des enfants, la même attitude vaut. L'indépendance leur est enseignée dès le plus jeune âge, afin qu'ils se frayent un chemin dans la vie. Quant aux vieillards, on les considère un peu de la même façon. Ce n'est que lorsqu'ils ne peuvent plus subvenir à leurs besoins que les enfants prennent conscience de leur responsabilité envers eux. S'ils le peuvent, ils les placeront dans une maison de retraite ; sinon, ils les prendront à leur foyer, où ils seront, non seulement « dépendants », mais un fardeau<sup>10</sup>. Nous voyons par ces quelques exemples que l'individualisme est le caractère dominant de la famille moderne.

C'est ainsi que les fonctions et les charges incombant à la famille en tant qu'organisme ont décrû. D'une part, le travail du père, seul gain, se déroule en général hors du cadre familial ; la famille n'y participe en rien. D'autre part, chaque membre de la famille, dès qu'il quitte l'école, peut chercher du travail comme il l'entend, sans demander avis et sans dépendre de qui que ce soit : la fonction économique de la famille disparaît<sup>11</sup>. Le même individualisme règne dans les amitiés et les loisirs. De plus, en ce qui concerne la maladie, la vieillesse, les accidents (incendies, etc.), retraites, assurances, allocations familiales et autres moyens de protection de l'individu et de la famille, qu'ils soient publics ou privés, ils ont remplacé le sens de la responsabilité familiale<sup>12</sup>. L'éducation est rendue obligatoire par l'Etat, et à celui qui veut poursuivre de longues études, une aide pécuniaire, en dehors des appuis familiaux, est souvent assurée. Enfin, l'instruction

religieuse est confiée par les parents à l'école, à l'Eglise, aux mouvements de jeunesse. C'est ainsi que la famille a perdu beaucoup de sa raison d'être, elle ne sert plus qu'à satisfaire quelques tendances affectives et psychiques<sup>13</sup>.

Il n'est donc pas étonnant que l'existence même de la famille dépende de contingences matérielles. Exclusivement préoccupé d'argent et d'installation perfectionnée, le ménage recherche tout ce qui peut simplifier le travail et donner du confort. Une automobile et une machine à laver : tels sont les secrets du bonheur. Parce que la famille est ainsi liée à ces biens matériels, s'ils viennent à manquer, il n'est pas rare que la famille se désagrège.

De tout ceci découle que, sauf de rares exceptions, la famille moderne est instable. Le fondement est « l'amour-passion », le thème principal « l'agrément d'être deux » ; en dehors de cela, il n'y a rien qui empêche que tout l'édifice ne s'écroule, le sens de la responsabilité et du devoir étant quasi-absents<sup>15</sup>. Il n'est pour s'en rendre compte que de parcourir les réclames des journaux périodiques qui recommandent aux femmes l'emploi de mille et un procédés pour exercer leur pouvoir enchanteur sur leur mari. Les raisons d'ordre économique pour sauvegarder le ménage sont bien affaiblies, du fait que la femme trouve plus aisément à gagner sa vie ; et les raisons d'ordre social ont également disparu avec l'isolement croissant de la cellule familiale, perdue dans la masse. De plus, dans le climat actuel d'areligion, le divorce n'est plus stigmatisé. Le résultat en est le nombre croissant des divorces qui, aux Etats-Unis, atteint un sur trois<sup>16</sup>. Fondée sur la famille, la société chancelle.

Les nombreux sociologues qui ont examiné la situation actuelle en ont tiré des conclusions diverses. Certains considèrent qu'il n'y a là rien de grave, puisque cela reflète les tendances générales du caractère américain et de tout monde industrialisé. D'autres, au contraire, mal satisfaits, exigent un remède : puisque l'expérience montre que l' « amour-passion » n'est pas un bon point de départ, le mieux serait de pratiquer le mariage à l'essai ou même la polygamie<sup>17</sup>. Sans doute la méthode serait-elle introduite insensiblement ; mais, à leur avis, elle résoudrait la question. A la réflexion, cependant, on a peine à croire que cela résoudrait la question : car l'instabilité que provoque déjà un « amour-passion » tout en surface ne ferait que croître.

Cet état de choses ne peut nous être indifférent. Enfants et même parents y souffrent d'un réel manque de sécurité, qui marque les enfants à tel point que, dès leur jeune âge, la crainte s'implante en eux de voir leur univers entier s'écrouler. De là viennent toutes sortes d'inadaptations. Une telle instabilité dans la vie de famille ne peut qu'avoir de graves conséquences morales sur ses membres ; mais si elle est devenue la norme dans un pays, toute sa civilisation et sa culture s'en ressentent. Liée aux difficultés qui se manifestent dans d'autres domaines de la culture de notre temps, elle présage de graves dangers.

## II. ORIGINES DE LA FAMILLE ACTUELLE.

Pour comprendre l'état actuel de la famille, il nous faut d'abord étudier comment elle était jadis organisée. En 1800, la plupart des familles, en Europe comme en Amérique, vivaient de la terre. La société agricole et rurale était la plus nombreuse. Dans cette société, chacun prenait part à l'effort familial, depuis le jour où il savait marcher et aussi longtemps qu'il en avait la force. Daniel DEFOE, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, se réjouissait de voir que, dès l'âge de quatre ou cinq ans, les petits enfants pouvaient subvenir à leurs besoins. Dans cette économie, les femmes jouaient un rôle capital : si les hommes fournissaient les matières premières (laine, jute, cuir, grain) c'étaient elles qui en faisaient des produits utilisables. Chacun avait sa place et son rang dans la famille et chacun, par son activité, contribuait au bien-être général. Cette organisation n'était, sous aucun rapport, démocratique, car le père, propriétaire ou tenancier, la régentait en général d'une main de fer, et l'on respectait la vieillesse, gardienne de toute sagesse et de toute connaissance<sup>18</sup>. Parfois, certes, la personnalité était peu considérée, l'amour et l'affection ne comptaient guère ; mais le groupe était étroitement lié.

Puis, avec l'ère industrielle s'ouvrirent des possibilités presque infinies d'emploi dans les usines, les dépôts et les magasins de la nouvelle civilisation. La main-d'œuvre quitta la terre tantôt par force, comme en Angleterre, et tantôt de plein gré ; dans l'un et l'autre cas le résultat était généralement le même. Dans le Nouveau-Monde, ceux qui n'émigraient pas vers l'ouest furent employés à la production ou à la distribution industrielles<sup>19</sup>. Au début, femmes et enfants travaillèrent comme les hommes (mais il n'en est plus tout à fait ainsi). Des familles allaient de région en région, offrant leur main-d'œuvre. Quand les enfants grandirent, ils quittèrent la maison, pour faire fortune ailleurs. Le résultat fut que l'unité familiale céda ; cette tendance va s'accentuant aux Etats-Unis et au Canada, même parmi les immigrants qui cherchent à garder leur solidarité.

Cette révolution industrielle qui bouleversa la société eut pour conséquence que les membres de la famille cultivèrent chacun, et de plus en plus, leur domaine privé. Le groupe du travail, le club sportif, les collègues du magasin ou du bureau, prirent une importance plus grande dans la vie et dans la pensée. Le fait que chaque membre de la famille eut un salaire favorisa l'indépendance de l'individu<sup>20</sup>. D'où un sentiment croissant d'égalitarisme à la maison. Le père n'était plus le propriétaire terrien, dispensateur de biens familiaux ; chacun ayant de quoi vivre pouvait quitter la maison, s'il ne s'y trouvait pas bien<sup>21</sup>. Cette conception se généralisa au cours des années, en sorte que non seulement l'autorité des parents sur les garçons devint nulle, mais que même les filles firent valoir leurs droits. Aussi, au cours des cinquante dernières années, un changement radical eut-il lieu dans la famille moderne : nous l'avons décrit plus haut.

Deux guerres mondiales contribuèrent à cette transformation : un grand nombre d'hommes furent arrachés à leur foyer et expédiés aux antipodes, où ils firent bien des expériences nouvelles. Si l'on ajoute que les femmes furent, elles aussi, embrigadées dans l'effort de guerre, dans presque tous les pays, on comprendra aisément pourquoi la vie de famille actuelle est si différente de celle du xix<sup>e</sup> siècle.

On ne peut pourtant laisser aller les choses comme s'il s'agissait d'un phénomène obéissant à des lois économiques ou mécaniques. Les bouleversements économiques et sociaux s'accompagnèrent d'une révolution de la pensée. Celle-ci date en partie d'avant la Révolution industrielle. Sa racine a été nourrie par la pensée athée et rationaliste. Elle a connu la gloire de sa floraison moderne à la Renaissance et elle porta ses fruits à l'Age des Lumières. Son principe fondamental est que l'homme est la mesure de toute chose ; donc, en dernier ressort, est juste tout ce que l'homme considérera comme tel. Dans une telle économie de pensée, la famille est une convention purement humaine. L'une des questions souvent débattues lors de la Renaissance était : « Un homme peut-il aimer sa femme ? » Cette façon de penser mettait évidemment la famille sur un plan très inférieur ; c'est sur ce plan qu'elle est parfois restée de nos jours.

En outre la révolution industrielle et le développement des sciences physiques firent de la matière le Dieu du xix<sup>e</sup> siècle. La vie matérielle prit une place prépondérante. On jugea du rang de l'importance des hommes par l'ampleur de leurs loisirs et le nombre de leurs biens inutiles, ou du moins, des biens qui ne rapportaient rien. C'est ainsi que le matérialisme, joint au rationalisme, devint la philosophie courante. Si, au début, on ne rejeta pas ouvertement le Christianisme, on le considéra comme sans rapport avec la vie pratique. Le culte de famille, le *Bénédicité* avant les repas, et autres traditions, tombèrent en désuétude, et la famille mena sa vie, comme un groupe naturel, une convention sans but et sans importance.

Lié plus étroitement encore au déclin de la conception chrétienne de la famille fut le déclin de la notion d'alliance. Au xix<sup>e</sup> siècle le renouveau du Catholicisme (romain et anglais) donna une nouvelle importance à l'Eglise organisée, autorité dominant la famille. L'individu devait trouver sa place dans la société, non pas en tant que membre d'une famille fondée sur une alliance, mais en tant que membre de l'Eglise visible. De même, l'apparition du Méthodisme Wesleyen et l'importance qu'il accorde à l'individu et à la foi individuelle obscurcit le véritable caractère d'alliance de la famille<sup>21</sup>. Les Anabaptistes et Baptistes, qui mettent l'accent sur la décision de l'individu, ne firent que renforcer cette tendance. C'est ainsi que, même dans les milieux chrétiens, on n'attacha presque plus d'importance à la famille. L'individualisme, qui dominait la pensée économique et politique, domina aussi la pensée chrétienne. On ne saurait surestimer l'effet de cette nouvelle orientation de la pensée sur la famille. Une brèche était ouverte dans l'un des derniers bastions de la famille.

Il est bon de noter ici les efforts qui furent tentés pour empêcher cet effondrement. Certains milieux voulurent renforcer la solidarité de la famille et l'autorité des parents. On obtint souvent une acceptation de forme, mais la révolte de fait éclata à chaque occasion. Dans bien des cas, cet effort pour restaurer la famille se basait sur un christianisme qui, imprégné de notions arminiennes et anabaptistes, soulignait l'indépendance des enfants à l'égard de la famille ; on comprend alors pourquoi ces essais furent vains. D'autres cherchèrent un remède dans l'éducation ; mais ce mouvement fut restreint, et ses effets n'atteignirent guère que les cercles où l'influence de ABRAHAM KUYPER et de ses collaborateurs fut vivace. Dans l'ensemble, on peut dire que ni l'Eglise organisée, ni les chrétiens n'avaient pris conscience du problème, et ils ne cherchaient guère à penser contre le courant.

Rien n'endigua donc la marée de sécularisme qui a recouvert la famille moderne, les mœurs économiques et sociales de jadis ont succombé dans une nouvelle organisation.

De plus en plus, le christianisme est écarté, comme ne répondant plus au besoin du temps. C'est ainsi que la société, et surtout aux Etats-Unis, connaît une profonde instabilité ; son fondement, qui est la famille, commence à céder : les conséquences seront graves.

### III. CONCEPTION RÉFORMÉE DE LA FAMILLE.

Pour ceux qui adhèrent à la conception réformée, une telle éventualité serait désastreuse ; et cela d'autant plus qu'ils éprouvent, en dépit des bouleversements sociaux, que la famille, maintenue et affermie dans son rôle, peut rester le centre vital de toute société ; il suffirait qu'elle soit vue sous son vrai jour. Si les hommes regardaient au but assigné par Dieu, et cherchaient à rétablir l'ordre divin, bien des problèmes actuels seraient résolus.

Dans la perspective réformée (ou plutôt chrétienne authentique), la famille prend naissance dans le dessein de Dieu. Elle n'est pas seulement un instrument que l'homme s'est forgé pour atteindre certaines fins sociales ou psychologiques : elle est une réalité sociale créée par Dieu. Dieu déclare (Gen. 2 : 18) en termes exprès : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » La famille fut instituée comme cellule sociale fondamentale, pour protéger en ce monde l'homme des conséquences de la solitude totale, et de l'individualisme. De plus la famille fut fondée sur le mariage monogame et, « croissant, multipliant », devait assurer la continuation de la race<sup>22</sup>. Tant au point de vue physique qu'au point de vue psychique, Dieu créa la famille.

Telle qu'elle existe en fait, la famille a sa base dans le domaine biologique. Son existence en dépend ; l'homme et la femme sont devenus une seule chair, et les enfants qu'ils mettent au monde sont leurs par le sang. C'est pourquoi les penseurs réformés se sont toujours opposés à toute notion assimilant les rapports sexuels au péché. Le professeur GROSHEIDE l'a montré récemment dans son commentaire

sur I Cor. 7 : 1-7, les relations sexuelles du mariage sont normales, et les empêcher ne fait qu'ébranler la vie de famille<sup>23</sup>. L'attitude du penseur réformé quant à la base physique du mariage a toujours été saine.

Mais la norme de la famille n'est ni l'intérêt sexuel, ni même la reproduction. Cette idée va à l'encontre de la pensée catholique romaine, et de certaines conceptions modernes et non chrétiennes. La norme de la famille est *l'amour*. C'est d'abord l'amour des parents, l'un envers l'autre manifesté dans le mariage ; ainsi tout mariage, fût-il sans enfants, demeure un véritable mariage. Mais une famille est plus que cela, puisqu'elle comprend des enfants attachés à leurs parents, non seulement par les liens du sang, mais par l'amour. On l'a souvent oublié, même dans les familles chrétiennes où l'amour n'a guère compté. Cependant, le point de vue a changé même dans les milieux non chrétiens et la notion d'amour est au premier plan plus qu'il n'était coutume. Mais le plus souvent il s'agit d'une conception de l'amour purement érotique et sentimentale, alors que l'amour authentique a été fondé dans la foi en Jésus-Christ<sup>24</sup>.

Les membres de la famille, et, partant, la famille elle-même, appartiennent aussi à différents domaines. Ainsi la famille appartient au domaine de la loi, puisque les parents sont l'autorité disciplinaire pour leurs enfants. Devant pourvoir aux besoins de ses membres, la famille entre dans le domaine économique. Elle appartient aux domaines social, psychique, politique, ecclésiastique, etc. Cette appartenance lui confère certains priviléges ; elle la charge de certaines responsabilités. Elle est protégée par l'Etat ; en retour, c'est à elle de faire de ses enfants d'honnêtes citoyens. Elle bénéficiera économiquement ; en retour c'est à elle de préparer ses jeunes à assumer leur part de responsabilités dans les besoins de la société<sup>25</sup>. Et ainsi de suite.

C'est pourtant un fait qu'aucune famille ne remplit parfaitement toutes ses obligations ; de nombreuses familles en sont loin. C'est là tout le problème actuel. La plupart des familles modernes remplissent certaines de leurs fonctions et les autres tombent dans l'oubli total. Ainsi elles veillent aux besoins matériels des enfants, mais souvent ne leur enseignent pas leurs responsabilités sociales, ni même leurs responsabilités économiques. Ils ne connaissent obéissance, respect, ni travail. D'autre part, la discorde et la dispute continues peuvent déformer la personnalité des enfants qui, instables et désaxés, ne sauront prendre leur part d'obligations de la vie. C'est ainsi que de nombreuses familles ne savent pas maintenir leur existence, parce qu'elles n'acceptent pas de remplir leurs obligations fondamentales.

L'Écriture nous enseigne qu'il n'y a rien de nouveau. Caïn tua son frère Abel ; et CALVIN montre qu'aux jours de la Réforme il y avait des conflits dans les familles les mieux organisées. C'est là une conséquence du péché<sup>26</sup>. Par son pouvoir de corruption, le péché tend toujours à désintégrer la famille, car est péché la prétention humaine

à l'indépendance de l'homme à l'égard de Dieu et de ses semblables. « Suis-je le gardien de mon frère ? » reste l'expression du péché dans la famille.

La grâce commune de Dieu peut préserver quelques vestiges de la vérité dans la famille où le péché semble régner en maître. Mais ce n'est pas la logique humaine qui fait vivre la famille ; ce ne sont pas les besoins des hommes ; c'est la seule grâce de Dieu. Car Dieu a mis un frein aux effets du péché. Mais s'il cessait un seul instant d'agir par sa grâce, la famille aussitôt cesserait d'être.

Chaque membre de la famille n'accomplit ses devoirs et ne fait face à ses responsabilités que lorsque ses rapports avec Dieu sont justes. Ce n'est que dans la mesure où il aime le Seigneur de tout son esprit, de tout son cœur et de toute son âme, que l'homme peut aimer, fût-ce sa femme, comme lui-même. Le rapport de l'homme avec Dieu (et par conséquent avec l'homme) instauré par l'Alliance de Grâce, peut seul orienter l'homme dans ce monde et par conséquent aussi dans sa vie de famille. L'Ecriture nous dit que « les enfants sont un héritage de l'Eternel » (Ps. 127 : 3). Ceci n'est pas vrai dans son seul sens physique, car la famille est aussi un groupe spirituel. Le principe du rapport d'Alliance, tel qu'il exista avant la chute, se trouve restauré dans l'Eglise et dans la famille ; l'Alliance est une Alliance de Grâce et n'est pas fondée sur les œuvres. Les promesses de l'Alliance ne s'adressent donc pas aux seuls adultes croyants ; elles s'adressent aussi à leurs enfants : le sacrement du Baptême, administré aux petits enfants, en témoigne.

En fait CALVIN va jusqu'à dire : « Cette famille qui a servi Dieu purement a pu être réputée son Eglise. » Dieu a expressément déclaré que les liens de famille sont saints et précieux à ses yeux<sup>27</sup>. A maintes reprises l'Ecriture exhorte les parents à y songer, afin de mener les enfants dans la voie qu'ils doivent suivre. C'est par ce moyen que les membres de la famille seront préparés à remplir leurs obligations dans tous les domaines de la vie. Telle est la famille, dans la perspective réformée. Dans la seule mesure où Dieu en est l'autorité suprême, dans la seule mesure où le rapport avec Dieu et avec les hommes est le rapport de l'Alliance, la famille pourra remplir dans le monde la tâche qui est la sienne.

Le malheur actuel est que, lors des changements économiques et sociaux qui ont bouleversé la société moderne, la conception chrétienne de la famille ait été abandonnée. L'idée d'Alliance a été oubliée, même dans les foyers chrétiens. L'individualisme et l'égocentrisme de la société moderne ont porté à croire que les rapports à l'intérieur de la famille n'ont aucun lien direct avec la foi chrétienne. Ce qui, seul, eût été capable de sauver la famille dans cette période de désintégration a manqué, même chez les chrétiens. Et combien plus chez les incroyants ! Une fois la notion d'Alliance perdue, l'esprit humain ne peut concevoir que la famille soit autre chose qu'un phénomène socio-

logique, de peu de valeur durable. Cette attitude ne peut être combattue que par la théologie de l'Alliance, et par la conception que la société est fondée sur l'Alliance.

#### IV. RESTAURATION DE LA FAMILLE.

Notre dernière question sera : Comment redonner à la famille unité et stabilité ? Certainement pas en rejetant la Révolution industrielle et ses implications sociales. Certains groupements religieux semblent s'y être essayés, mais sans grand succès. La réponse n'est ni dans l'isolement d'une communauté agricole, ni dans le mépris de la civilisation industrielle. Parler du *bon vieux temps* ne réussira pas mieux : il est vain d'espérer qu'on puisse reculer de 150 ans vers un passé d'ailleurs fort romancé. Il nous est tout à fait impossible de revenir en arrière. Dans le monde occidental, l'économie est industrielle ; la philosophie est matérialiste ; et la société correspond à cela. Ce n'est pas en nous cachant la véritable situation que nous trouverons la réponse. La seule solution est d'adopter, dans son intégrité, la perspective réformée, afin de rendre son sens à la vie sociale.

Il faut d'abord une nouvelle compréhension de la famille. Il faut quitter l'attitude actuelle, individualiste, atomistique, matérialiste. Le remède ne consiste pas à placer la famille sous l'égide de l'Eglise ou de l'Etat, ce qui en ferait une esclave de l'une ou de l'autre. Dans son domaine, la famille est indépendante<sup>28</sup>. Non ; la réponse est que la famille est directement responsable envers son Dieu, Dieu souverain et Dieu de l'Alliance. Il faut reconnaître que la famille est un organisme prévu par Dieu pour le bien des hommes, qui, unie par le sang et l'amour, se réalise pleinement dans l'adoration et dans le culte rendu à Dieu dans ce monde. En d'autres termes, il faut retrouver dans la famille la notion d'Alliance. Alors les membres de la famille prendront conscience de leurs responsabilités et seront donc en mesure d'y faire face. Alors la famille sera autre chose qu'un ramassis d'individus.

Alors la famille connaîtra une nouvelle sainteté, et, partant, une nouvelle stabilité. Le mariage ne sera plus un moyen conventionnel d'assurer la satisfaction de certains besoins humains. Ce sera un rapport, décidé par Dieu, et mis en œuvre par Dieu, basé sur l'Alliance de Grâce. Les parents auront une nouvelle compréhension de leurs devoirs envers leurs enfants ; car ils sauront que ces âmes leur sont confiées afin qu'ils les élèvent « en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur », ce qui ne signifie pas seulement la connaissance de l'Evangile, mais aussi l'accomplissement de tous les autres devoirs (social, économique, etc.). Cela donnera aux enfants un nouveau respect envers leurs parents, et un nouveau sens de leur responsabilité : c'est Dieu qui leur a donné des parents, pour les bien diriger. Les relations de famille seront alors sanctifiées, fondées en Dieu, donnant ce sentiment de sécurité et de confiance qui ne peut exister au sein d'un groupe non-chrétien, si « familial » soit-il. La sécurité implique la

stabilité et l'équilibre entre raison et affectivité. C'est alors que la confiance règne dans les cœurs : les hommes et les femmes qui naissent dans ces familles seront responsables, fidèles, et rendront un glorieux témoignage à leur foi dans tout ce qu'ils entreprendront.

Mais la difficulté première est de donner sa force à cet enseignement réformé. On ne saurait évidemment ériger l'interprétation réformée en loi pour le pays, car on se heurte aux cœurs et aux pensées des hommes. Le véritable moyen reste donc, comme de tout temps, la prédication chrétienne. On ne peut reconnaître et accepter la place de la famille dans l'Alliance de Grâce que par la Parole de Dieu. Il ne s'agit pas simplement de proclamer l'Evangile. Il faut en revenir à la proclamation de l'Alliance de Grâce. La théologie de l'Alliance de Grâce doit être replacée au centre de notre système. En outre, il faudra exposer les implications pratiques de cette théologie. Cette idée d'Alliance est trop souvent oubliée de nos jours, même dans les cercles réformés, en grande partie à cause de l'influence des idées que l'on appelle « fondamentalistes » et « méthodistes ». Mais, l'auteur le croit fermement, c'est dans la seule mesure où la conception d'Alliance sera remise à sa véritable place que la conception chrétienne cohérente de la famille verra le jour.

Pourtant la prédication ne suffit pas. Dans l'instruction des catéchumènes, il faut souligner que la famille repose sur l'Alliance. Les enfants d'aujourd'hui ignorent presque totalement leur véritable position dans l'Alliance ; et il importerait qu'ils la connussent. Cette même conception devrait inspirer toute l'éducation religieuse au sein du foyer<sup>29</sup>. Les parents devraient comprendre leurs responsabilités en face de l'Alliance, et leur but devrait être de vivre et d'agir de telle sorte que leurs enfants prennent conscience de l'Alliance. C'est seulement lorsque cette conception sera partie intégrale du système de pensée, fondement des actions comme des paroles, que le but sera atteint<sup>30</sup>.

La famille retrouvera alors sa stabilité ; et les vrais problèmes, économiques et sociaux, se résoudront. Une solution identique ne sera pas apportée à tous ; car chaque famille a ses problèmes. La solution prendra en ligne de compte la situation économique et sociale de chaque famille. Et tout se fera devant Dieu. Il ne s'agira pas de laisser les choses aller pour la simple raison qu'elles sont. La discipline, les rapports entre parents et enfants, l'éducation, la vocation, le soin des vieillards, etc., tout cela trouvera sa place. Ces problèmes seront résolus par des principes chrétiens au lieu de l'être par les caprices des individus. La stabilité et le sentiment de sécurité entraîneront la modération, le respect, et, surtout, permettront d'appliquer la loi d'Amour à tous nos rapports familiaux.

Telle est la réponse Réformée à la sécularisation actuelle de la famille. La famille telle que nous la connaissons semble s'effondrer rapidement ; sa destruction menace notre civilisation entière. Si elle

est bâtie sur un terrain solide, non pas sur les sables mouvants des besoins économiques, sociaux ou psychologiques de l'homme, mais sur le rapport de l'homme avec l'Éternel, alors, mais alors seulement, la tendance actuelle pourra être enrayée. Ceci n'est possible que si nous en revenons à la doctrine chrétienne de l'Alliance de Grâce, fondement de la conception chrétienne de la famille.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

*M. le Professeur H. LEENHARDT, Doyen de la Faculté libre de Théologie protestante de Montpellier, agissant au nom du Conseil de Faculté, a souhaité la bienvenue aux congressistes. L'appareil enregistreur n'étant pas encore en place au moment où M. le Doyen H. LEENHARDT a pris la parole, nous nous excusons de ne pouvoir publier le texte de son allocution.*



*Un Culte matinal rassemblait chaque matin les congressistes dans l'adoration, la méditation et la prière. Ces cultes ont été présidés par le Rev. Ph. E. HUGHES (Angleterre), M. l'Aumônier E. BRAEKMAN (Belgique), le Pasteur Benjamin Benito HERAS (Espagne), le Prof. G. PEYROT (Italie), le Pasteur Dr. N. J. HOMMES (Pays-Bas), le Prof. SERR (France).*

*Le Culte de clôture a été présidé par le pasteur LANGENOHL (Allemagne). Une défaillance de l'appareil enregistreur nous empêche de publier la prédication prononcée par le pasteur LANGENOHL, ce dont nous nous excusons.*



*Après le repas de midi, un certain nombre de congressistes informèrent les membres du Congrès de la situation du protestantisme dans leurs pays respectifs. Ces causeries-express ont revêtu — pour l'intérêt même de l'information — un caractère confidentiel. Il a été décidé, d'un commun accord, de n'en pas publier le texte. Au cours de ces causeries, ont été traités : le Protestantisme en Espagne, au Portugal, en Italie, au Japon, à Madagascar, en Indonésie, en Afrique du Nord, en Afrique du Sud, au Canada.*



*En l'absence de M. H. ALGRA (Pays-Bas), c'est le Prof. W. STANFORD REID (Canada), qui improvisa le discours de clôture.*



*De nombreux interprètes ont signalé leurs talents au cours du Congrès. Une place très particulière doit être faite à Mmes L. TURNER et LIEVENSSON et à M. Alain BLANCY, Proposant au Saint-Ministère, qui faisaient partie de l'équipe d'organisation du Congrès.*



*Le mardi 28 juillet, une très belle excursion conduisit les congressistes à Sommières — Anduze — au Musée du Désert, où fut pris le repas de midi. Puis à Rieutord, dans la propriété de la famille de M. le Professeur et Mme Jean CADIER, dont les congressistes ont particulièrement apprécié la rafraîchissante hospitalité. Enfin à Aigues-Mortes, avec une visite détaillée de la Tour de Constance. L'excursion s'acheva au Grau-du-Roi, où fut servi un remarquable dîner, agrémenté de chants, par le personnel et les enfants de la Colonie de Vacances du Château Leenhardt.*



*Une effigie de CALVIN, en terre cuite, exécutée avec art par Mme M.-R. CADIER, fille du Professeur Jean CADIER, a été remise à chaque congressiste, en souvenir de l'accueil inoubliable reçu par le Congrès à Montpellier.*



Professor H. LEENHARDT, Dean of the Free Faculty of Protestant Theology in Montpellier, acting in the name of the Faculty Council extended a hearty welcome to the members of the Congress. The recording apparatus, not yet working when Dean LEENHARDT spoke, we apologise for not being able to publish the text of his speech.



A daily morning service gathered the members of the Congress together in adoration, meditation and prayer. These services were taken by the Rev. Ph. E. HUGHES (England), Chaplain E. BRAEKMAN (Belgium), Pastor Benjamin Benito HERAS (Spain), Professor G. PEYROT (Italy), Pastor N. J. HOMMES, D.D. (The Netherlands), Prof. SERR (France).

The closing service was held by Pastor LANGENOHL (Germany). A break-down of the recording apparatus prevents us from publishing

the sermon (predication) delivered by Pastor LANGENOHL, about which we apologise.



After lunch, a certain number of those attending the Congress acquainted the members of the Congress with the position of Protestantism in their respective countries. These rapid unprepared talks adopted — in the interest of information — a confidential character. It has been decided, by common agreement, not to publish these texts. The talks have dealt with the following subjects : Protestantism in Spain, in Portugal, in Italy, in Japan, in Madagascar, in Indonesia, in North Africa, in South Africa, in Canada.



In the absence of Mr. H. ALGRA (The Netherlands), Professor W. STANFORD REID (Canada), improvised the closing speech.



The talents of numerous interpreters came to the fore during the Congress. Very special mention must be made of Misses L. TURNER and LIEVENSSON and of Mr. Alain BLANCY, candidate for Holy Orders who belonged to the team of Congress organizers.



On Tuesday 28th July, those attending the Congress went on a beautiful excursion to Sommières — Anduze — to the Musée du Désert, where lunch was taken. Thence to Rieutord, to the country home belonging to the family of Professor and Mrs. Jean CADIER, whose hospitality was especially appreciated by the whole Congress party. Lastly to Aigues-Mortes, and a detailed visit of la Tour de Constance. The excursion ended at the Grau-du-Roi, where a fine dinner was served, enlivened with songs by the staff and children of the Holiday Camp of Château Leenhardt.



An earthenware effigy of CALVIN, made with great skill by Mrs. M.-R. CADIER, the daughter of Professor Jean CADIER, was handed to each Congress visitor as a reminder of the unforgettable welcome enjoyed by the Congress at Montpellier.

# SOCIÉTÉ INTERNATIONALE RÉFORMÉE

Comme nous l'avons indiqué dans *l'Introduction*, le Comité international préparatoire du Congrès, en liaison constante avec les divers Comités nationaux, avait étudié, pendant les dix-huit mois précédant le Congrès de Montpellier, la réalisation d'une coopération pratique entre Réformés du monde entier.

Dès l'ouverture du Congrès, le vendredi 24 juillet, un rapport confidentiel détaillé a été présenté au nom du Comité préparatoire par le Dr. J. D. DENTERINK (Pays-Bas) et le Pasteur P. MARCEL (France). Le Congrès décida de confier l'étude détaillée du projet à un Comité restreint, qui siégerait en dehors des séances officielles et publiques du Congrès, et qui se réunit plusieurs fois. Il était composé des personnes suivantes :

1. *Afrique du Sud* : M. P. H. COETZEE, Prof. Dr. W. J. SNIJMAN.
2. *Allemagne* : Dr. L. COENEN, Pasteur W. A. LANGENOHL.
3. *Angleterre* : Rev. Philip E. HUGHES, Dr. D. M. LLOYD-JONES.
4. *Belgique* : Aumônier M. BRAEKMAN.
5. *Brésil* : M. le Doyen Julio Andrade FERREIRA.
6. *Canada* : Prof. Dr. W. Stanford REID.
7. *Ecosse* : Rev. Alexander MAC DONALD.
8. *Espagne* : Pasteur Benjamin HÉRAS.
9. *Etats-Unis* : Rev. J. H. KROMMINGA, Prof. Dr. Eugene M. OSTERHAVEN, Prof. Dr. Henry STOB.
10. *France* : Prof. Dr. Jean CADIER, Pasteur P.-Ch. MARCEL (*Président*), Prof. G. SERR.
11. *Indonésie* : M. Urip HARTOJO.
12. *Italie* : Prof. G. PEYROT.
13. *Japon* : M. Shigeru YOSHIOKA.
14. *Madagascar* : Pasteur Philibert RAVELOMANANA.
15. *Pays-Bas* : M. H. J. BONDA, Dr. J. D. DENTERINK (*Secrétaire*), M. A. Th. VERSTEEG.
16. *Portugal* : Prof. Manuel CONCEICAO.
17. *Suisse* : Pasteur Dir. R. GROB.
18. M. Joseph KRÜZSÉLY, de nationalité hongroise, résidant en Allemagne, participait également aux séances.

Après un entretien ample et détaillé, l'unanimité fut établie sur

les points suivants entre les représentants ou observateurs des dix-huit pays énumérés ci-dessus :

1. Création d'une Société Internationale pour la Foi et l'Action réformées.

2. Cette Société ne comporte aucun caractère ecclésiastique, de sorte qu'il n'y a aucune possibilité de double emploi ou de conflit avec différentes organisations internationales existant déjà, telles que : *International Council of Christian Churches* (I.C.C.C.), *Reformed Ecumenical Synod* (R.E.S.), *World's Evangelical Fellowship* (W.E.F.), *World Council of Churches* (W.C.C.), *World Presbyterian Alliance* (W.P.A.), etc...

3. Cette Société est une association de personnes, de Sociétés diverses, de Comités nationaux réformés de divers pays, etc...

4. La Base doctrinale de cette Société est identique à celle des Congrès réformés internationaux.

5. Les Buts de cette Société sont les mêmes que ceux de nos Congrès internationaux.

6. Provisoirement et pour deux années, le Siège de cette Société est aux Pays-Bas.

7. Les premières réalisations à atteindre sont les suivantes :

a) Rééditer, en éditions populaires, les textes et les œuvres de la Réforme, d'après le texte original (avec les variantes, si nécessaire), soit dans la langue originale, soit en traduction : italien, espagnol, portugais, japonais et coréen. On étudiera ultérieurement les possibilités de traductions d'ouvrages théologiques modernes, ou même la composition d'œuvres réformées.

b) Rassembler une documentation réformée aussi ample que possible (Revue, livres, etc...).

c) A l'aide d'une « Revue Internationale » (organe de liaison), mettre cette documentation internationale à la portée de tous ; en donner connaissance. Publier des articles de fond, inspirant l'œuvre de la Réforme dans le monde d'aujourd'hui.

d) Participer à la réalisation de Congrès internationaux, continentaux, nationaux, dans la même ligne d'inspiration que les précédents Congrès.

8. Nomination d'un Comité exécutif provisoire composé de :

- Dr. L. COENEN (Allemagne).
- Dr. J. H. COETZEE (Afrique du Sud).
- Dr. J. D. DENGERINK (Pays-Bas).
- Dr. J. T. HOOGSTRA (Etats-Unis).
- Rev. Philip E. HUGHES (Grande-Bretagne).
- Pasteur P.-Ch. MARCEL (France).
- Prof. Dr. W. Stanford REID (Canada).

- Prof. Dr. H. VAN RIESSEN (Pays-Bas).
- Prof. H. J. STRAUSS (Afrique du Sud).

9. Nomination d'un Comité général provisoire, composé des représentants des Comités nationaux déjà constitués et des correspondants nationaux des divers autres pays.

10. Le *Comité exécutif provisoire* est mandaté pour deux années, pour une étude d'ensemble de la question, et devra présenter un Rapport détaillé au prochain Congrès international de Detmold (Allemagne), en 1955, qui décidera définitivement quels sont la constitution et le programme d'activités de la Société.



Les propositions ci-dessus ont été présentées en séance publique et plénière du Congrès de Montpellier, et ont été adoptées à l'unanimité.



Le *Synode Œcuménique Réformé* d'Edimbourg 1953 a donné son plein agrément au projet ci-dessus dans les termes suivants (cf. *Acts of the Reformed Ecumenical Synod*, article 102) :

« Synod notes with gratification the formation of the International Society for Reformed Faith and Action, looks with favour upon the proposed activities of the Society, and pledges itself to assist the Society in every appropriate way to advance the cause of the Reformed Faith in the world. »



Le *Comité exécutif provisoire* et le *Comité général provisoire* se sont mis immédiatement au travail.

## THE INTERNATIONAL REFORMED SOCIETY

As we have pointed out in the *Introduction*, the international preparatory Committee of the Congress, in constant touch with the various National Committees, had examined during the eighteen months preceding the Montpellier Congress the realization of a practical cooperation between people of the Reformed faith the world over.

Immediately upon the opening of the Congress on Friday 24th July, a detailed confidential report was presented in the name of the preparatory Committee by Dr. J. D. DENTERINK (The Netherlands) and Rev. P. MARCEL (France). The Congress decided to entrust the study in detail of this project to a limited Committee, which would sit outside the official and public sessions of the Congress, and which met several times. It was composed of the following persons :

1. *South Africa* : Mr. P. H. COETZEE, Prof. Dr. W. J. SNIJMAN.
2. *Germany* : Dr. L. COENEN, Pastor W. A. LANGENOHL.
3. *England* : Rev. Philip E. HUGHES, Dr. D. M. LLOYD-JONES.
4. *Belgium* : Chaplain M. BRAEKMAN.
5. *Brazil* : Dean Julio Andrade FERREIRA.
6. *Canada* : Prof. Dr. W. Stanford REID.
7. *Scotland* : Rev. Alexander MAC DONALD.
8. *Spain* : Pastor Benjamin HÉRAS.
9. *United-States* : Rev. J. H. KROMMINGA, Prof. Dr. Eugene M. OSTERHAVEN, Prof. Dr. Henry STOB.
10. *France* : Prof. Dr. Jean CADIER, Pastor P.-Ch. MARCEL (*President*), Prof. G. SERR.
11. *Indonesia* : Mr. Urip HARTOJO.
12. *Italy* : Prof. G. PEYROT.
13. *Japan* : Mr. Shigeru YOSHIOKA.
14. *Madagascar* : Pastor Philibert RAVÉLOMANANA.
15. *The Netherlands* : Mr. H. J. BONDA, Dr. J. D. DENTERINK (*Secretary*), Mr. A. Th. VERSTEEG.
16. *Portugal* : Prof. Manuel CONCEICAO.
17. *Switzerland* : Pastor Dir. R. GROB.
18. Mr. Joseph KRÜZSÉLY, of Hungarian nationality, living in Germany, also attended the sessions.

After extensive and detailed talks, unanimity was reached upon the following points between the representatives or observers of the eighteen countries numbered above :

1. The creation of an *International Society for Reformed Faith and Action*.
2. This Society is not of an ecclesiastical nature, so that there is no possibility of it being used to do the same work as, or of entering into conflict with the already existing international organizations, such as : *International Council of Christian Churches* (I.C.C.C.), *Reformed Ecumenical Synod* (R.E.S.), *World's Evangelical Fellowship*

(W.E.F.), *World Council of Churches* (W.C.C.), *World Presbyterian Alliance* (W.P.A.), etc...

3. This Society is an association of persons, of various Societies, of the national reformed Committees of different countries, etc...

4. The *Doctrinal Basis* of this Society is identical to that of the International Reformed Congresses.

5. The *Aims* of this Society are the same as those of our International Congresses.

6. Temporarily and for two years, the *Headquarters* of this Society is in The Netherlands.

7. The first objectives to be attained are as follows :

a) Republish, in popular editions, the writings and works of the Reformation, in their original text (with alterations, if necessary), either in their original language, or in translation : Italian, Spanish, Portuguese, Japonese and Korean. Later on the possibilities for translating modern theological works, or even the composition of Reformed works will be studied.

b) To assemble as large as possible a collection of Reformed works of reference (Reviews, books, etc...).

c) With the help of an « International Review » (a connecting link), to put these international works of reference within reach of all, and make them known. To publish leading articles capable of inspiring in the world of to-day the work of the Reformation.

d) To participate in the realization of international, continental and national Congresses, drawing on the same kind of inspiration as the preceding Congresses.

8. The appointment of a *Provisional Executive Committee* composed of :

- Dr. L. COENEN (Germany).
- Dr. J. H. COETZEE (South Africa).
- Dr. J. D. DENERINK (The Netherlands).
- Dr. J. T. HOOGSTRA (United-States).
- Rev. Philip E. HUGHES (Great Britain).
- Rev. P.-Ch. MARCEL (France).
- Prof. Dr. W. Stanford REID (Canada).
- Prof. Dr. H. VAN RIESSEN (The Netherlands).
- Prof. H. J. STRAUSS (South Africa).

9. The appointment of a provisional general Committee composed of the representatives of the national Committees already formed and the national correspondents of various other countries.

10. The *provisional executive Committee* has been put in charge for two years, for a general study of the question, and will have to present a detailed report to the next International Congress at

Detmold (Germany) in 1955, which will decide definitely upon the constitution and programme of activities of the Society.

The above proposals have been presented in public and plenary session of the Montpellier Congress, and adopted unanimously.



The *Reformed Ecumenical Synod* of Edinburgh 1953 has given its full approval of the above-mentioned project in the following terms (cf. *Acts of the Reformed Ecumenical Synod*, article 102) :

« Synod notes with gratification the formation of the International Society for Reformed Faith and Action, looks with favour upon the proposed activities of the Society, and pledges itself to assist the Society in every appropriate way to advance the cause of the Reformed Faith in the world. »



The *provisional executive Committee* and the *provisional general Committee* have set to work immediately.

# CONGRÈS INTERNATIONAL RÉFORMÉ - MONTPELLIER 1953

## Liste des participants par Nations (Pays et noms dans l'ordre alphabétique français)

### AFRIQUE DU NORD.

1. BRÈS DE JERSEY, Emile, Pasteur.

### AFRIQUE DU SUD.

1. BADENHORST, L. U., Etudiant.
2. COETZEE, P. H., Etudiant.
3. COETZEE, Mme W., épouse du sus-dit.
4. KAMPFER, P. P. A., Etudiant en Théologie.
5. SNYMAN, W. J., Professeur de Théologie.

### ALLEMAGNE.

1. COENEN, Dr. Lothar, Vikar und Schriftleiter.
2. GARWEG, Gerhard, Etudiant (Excusé).
3. GOETZMANN, Jörgen, Vikar.
4. HERLYN, Udo, Etudiant en Médecine (Excusé).
5. LANGENOHL, W. A., Pasteur.
6. LINZ, Dr. Friedrich, Landespfarrer (Observateur).
7. LOHMEYER, Mlle Ruth, Cand. Phil. et Théol.
8. WIENANDS, Gerhard, Industriel.
9. WIENANDS, Mme G., épouse du sus-dit.
10. WIENANDS, Mlle.

### ANGLETERRE.

1. BRADFORD, Rev. H. St. J.
2. HUGHES, Rev. Philip E.
3. LLOYD-JONES, Rev. Dr. D. M.
4. LLOYD-JONES, Mrs, épouse du sus-dit.

### BELGIQUE.

1. BRAEKMAN, E., Aumônier militaire.
2. BRAEKMAN, Mme, épouse du sus-dit.
3. CASTIAUX, René, Proposant au saint Ministère.
4. WINSTON, John C., Co-Directeur Belgian Gospel Mission.
5. WINSTON, Mrs Grace, épouse du sus-dit.

## BRESIL.

1. FERREIRA, Mr. le Doyen Julio Andrade.

## CANADA.

1. REID, Prof. Dr. W. S.
2. REID, Mme, épouse du sus-dit.

## ECOSSE.

1. CAMERON, Hector, Etudiant.
2. COLLINS, Rev. G. N. M. (Excusé).
3. MACDONALD, Rev. Alexander.
4. MACLEOD, Murdo, Etudiant.

## ESPAGNE.

1. ARAUJO, Principal Elias (Excusé).
2. HERAS, Benito, Benjamin, Pasteur.

## ETATS-UNIS D'AMERIQUE.

1. HOOGSTRA, Dr. Jacob T. (Excusé).
2. KROMMINGA, Prof. John H.
3. MONSMA, Martin, Pasteur (Excusé).
4. MONSMA, Mme, épouse du sus-dit (Excusée).
5. MONSMA, Mlle (Excusée).
6. OSTERHAVEN, Pasteur, Prof. E.M.
7. SCHROtenBOER, Paul G., Etudiant.
8. SCHROtenBOER, Mme Bernice, Etudiante.
9. SMITH, William, Etudiant en Théologie.
10. STOB, Prof. Dr. H. J.

## FRANCE.

1. BLANCY, Alain, Proposant au saint Ministère.
2. BORDREUIL, Pasteur E.R.E.I.
3. BOYER, Jean, Pasteur (Excusé) (*Observateur*).
4. BRUSTON, Pasteur (Excusé).
5. CADIER Jean, Professeur de Théologie.
6. CLAVAUD, Jean, Etudiant en Théologie.
7. DURIF, Mlle Denise, Institutrice.
8. GIRAN, Albert, Propriétaire (*Observateur*).
9. GUIBAL, Roger, Pasteur E.R.E.I. (Excusé) (*Observateur*).
10. HOFFMANN, Prof. J.G.H. (Excusé).
11. LÉONARD, Prof. E., Professeur d'Histoire.
12. LÉONARD, Mme, épouse du sus-dit.
13. MARCEL, Pierre-Ch., Pasteur E.R.F.
14. MARCHAND, Jacques, Pasteur E.R.F. (*Observateur* au nom de l'Alliance Presbytérienne Mondiale).

15. MARTIN, Gilles, Militaire (Excusé).
16. PELLEGRIN, Jean, Pasteur E.R.F. (*Observateur* au nom de l'Eglise Réformée de France).
17. SCHMIDT, Elizabeth, Pasteur (Excusée).
18. SCHLEMMER, D<sup>r</sup> A., Docteur en Médecine.
19. SCHLEMMER, Mlle Isabelle.
20. SCHLEMMER, Olivier.
21. SERR, Georges, Pasteur E.R.E.I., Prof. de Théologie.
22. STEIN-SCHNEIDER, Herbert, Pasteur E.R.F.
23. DE TIENDA, Henri, Aumônier militaire (Excusé).
24. DE TIENDA, Mme, épouse du sus-dit (Excusée).
25. TURNER, Mlle Lydia, Secrétaire.

#### **HONGRIE.**

1. KRÜZSELY, Joseph, Proposant au saint Ministère (Habitant Mülich, Allemagne).

#### **INDONESIE.**

1. GOEI, Ping Djien, Etudiant en Théologie.
2. GOEI, Ping Djien, Mme, épouse du sus-dit.
3. HARTOJO, Oerip, Etudiant.
4. ONG, Ping Hok, Etudiant.

#### **IRLANDE DU NORD.**

1. GRIER, Rev. W. J. (Excusé).

#### **ISRAEL.**

1. ADENEY, Rev. R. E. (Excusé) (*Observateur*).

#### **ITALIE.**

1. PEYROT, Georges, Professeur.

#### **JAPON.**

1. YOSHIOKA, M. Shigeru, Etudiant.

#### **MADAGASCAR.**

1. RALAMBOMAHAY, Jean-Baptiste, Pasteur.
2. RASOLOFOSON, Samuel, Etudiant en Théologie (Excusé).
3. RAVELOMANANA, Philibert, Pasteur.

#### **PAYS-BAS.**

1. BAX, G. M., Etudiant en Médecine.
2. VAN DEN BERG, J., Pasteur.
3. BONDA, H. J., Industriel.
4. BOVEN, H. D. W., Adj. Secr. N. B. van J.V., op. G. G.

5. BROUWER, C., Pasteur.
6. DENDERINX, Dr. J. D., Secr. Board of Trustess V. U.
7. DENDERINK, Mme L. M., née de Jong, épouse du sus-dit.
8. VAN DEURSEN, A. Th., Etudiant.
9. VAN DOORN, Mlle P. M., Institutrice.
10. DOOYEWEERD, Prof. Dr. H., Professeur à l'Univ. Libre.
11. VAN GALEN, P. M., Pasteur.
12. DE GOOYER, A. C., Journaliste.
13. GROEN, K. Dir. Dr. A. Kuypér Foundation.
14. HOMMES, Dr. N. J., Pasteur.
15. HUIZENGA, P. W., Etudiant.
16. JONGSMA, Tjeerd, Etudiant.
17. KOLIJN, Pieter, Etudiant.
18. KUIPER, Ad. Dir. Centre for Ref. Youth.
19. KUYK, Willem, Etudiant (Excusé).
20. MATHIES, E. J., Etudiant (Excusé).
21. MOLL, G., Trésorier C.N.V.
22. ORMEL, D. W. Secr. of the Social Economic Council.
23. ROMBOUT, M. W., Professeur.
24. ROS, M., Pasteur.
25. SCHENKEVELD, Mlle M. J., Secr. of Bond voor G. Jeugdorg.
26. VAN DER SIJS, Maître en Droit, Avocat.
27. SYBRANDI, J. C., Etudiant.
28. TJEERDSMA, P., Secrétaire C.N.V.
29. TROOST, A., Pasteur.
30. TURKSTRA, Dr. H., Rector Chr. Lyceum.
31. VERSTEEG, Th. A., Lecturer V. U., Amsterdam.
32. WINTER, H. J., Pasteur (Excusé).
33. WOUTERS, D. N., Etudiant.
34. ZUIDEMA, Dr. S. U., Professeur V. U., Amsterdam.

### PORUGAL.

1. CONCEICÃO, Manuel Jr., Pasteur et Professeur en Théologie.

### SUISSE.

1. BÜRKI, Bruno, Etudiant (*Observateur*).
2. CHAMBON, M., Pasteur.
3. CHAMBON, Mme, épouse du sus-dit, Directrice.
4. GROB, R., Dir. de l'Inst. pour épileptiques.
5. GROB, Mlle Ruth, Professeur, fille du sus-dit.
6. VISCHER, Georges, Pasteur.
7. VISCHER, Karl, Etudiant.
8. VISCHER, Wilhelm, Prof. A.T., Fac. Théol. Montpellier.
9. WIPF, Gerhard, Pasteur.

# CONGRÈS INTERNATIONAL RÉFORMÉ - MONTPELLIER 1953

## Liste alphabétique des participants

La présente liste a été établie selon les indications fournies par les congressistes eux-mêmes. Les renseignements qu'elle comporte se réfèrent à leur situation, ou adresse personnelles au mois de juillet 1953.

Nous nous excusons d'avance des erreurs ou omissions qu'elle comporterait, malgré le soin avec lequel elle a été établie.

1. BADENHORST, Louwrens, Ubert (South Africa), c./o. Mr. Kraak, Roemer-visseherstr., 36, Amsterdam, Pays-Bas. Candidat en Théologie.
2. BAX, Gerrit Marten (Pays-Bas), 2<sup>e</sup> Const. Huygenstr., 49, III, Amsterdam, W., Pays-Bas. Etudiant en Médecine.
3. BERG, J. van den (Pays-Bas), Coehoornsingel, 108, Zutphen, Pays-Bas. Pasteur Gereformeerde Kerken (Eglises Réformées).
4. BLANCY, Alain (France), Le Fleix, Dordogne, France. Proposant au saint Ministère.
5. BONDA, Hendricus, Johannes (Pays-Bas), Bergsingel, 91, Rotterdam, Pays-Bas. Industriel.
6. BORDREUIL, Jean (France), 3, place de Bonald, Le Vigan, Gard, France. Pasteur Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes, Président de la Commission permanente des E.R.E.I.
7. BOVEN, Hendrik D. W. (Pays-Bas), Konigin Sophiaalaan, 19, Amersfoort, Pays-Bas. Secrétaire adjoint et Chef du Bureau de : Nederlandsche Bond van Jongelingsvereenigingen op Gereformeerden Grondslag (Fédération néerlandaise des Unions Réformées de Jeunes Gens).
8. BRADFORD, Hugh St. John (Britain), Leckhapstead Rectory Buckingham, G.-B. Pasteur, Minister Church of England.
9. BRAEKMAN, Emile-M. (Belgique), 9, rue A.-Hottat, Bruxelles, Belgique. Pasteur, Aumônier militaire.
10. BRAEKMAN, Mme José Y.-G., née Demoulin (Belgique), 9, rue A.-Hottat, Bruxelles, Belgique.
11. BRÈS DE JERSEY, Emile (France), 9, rue Chevreux-Beauséjour, Bône, Constantine, Algérie. Pasteur de l'Eglise Réformée de Bône.
12. BROUWER, Cornelis (Pays-Bas), Oudwijk, 47, Amsterdam, Pays-Bas. Docteur en Théologie, Pasteur : Nederlandse Hervormde Kerk (Eglise Réformée Néerlandaise).
13. BÜRKI, Bruno (Suisse), 26, boulevard Berthelot, Montpellier, Hérault, France. Candidat en Théologie.

14. CADIER, Jean (France), 24, rue Marceau, Montpellier, Hérault, France. Pasteur Eglise Réformée de France, Docteur en Théologie, Professeur de Théologie dogmatique à la Faculté de Théologie de Montpellier.
15. CAMERON, Hector (Ecosse), Newhell Mains, Balblair, Conon-Bridge, Ross-Shire, Scotland, M. A., D. V. Etudiant en Théologie.
16. CASTIAUX, René (Belgique), 11, avenue des Narcisses, Uccle-Bruxelles, Belgique. Proposant au saint Ministère.
17. CHAMBON, Joseph (Allemagne, résidant en Suisse), Winterthurerstrasse, 82, Zürich, 6, Suisse. Docteur ès lettres, H. C. de Genève.
18. CHAMBON, Mme Renée (Suisse), Winterthurerstrasse, 82, Zürich, 6, Suisse. Directrice de l'Evangelisches Kindergärtnerinnen-Seminar (Ecole Evangélique des Jardinières d'enfants).
19. CLAVAUD, Jean (France), 19, rue Bergette, St-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise, France. Diplômé de l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer, Etudiant en Théologie.
20. COENEN, Lothar (Allemagne), Collenbachstrasse, 5, Düsseldorf, Allemagne. Docteur en Théologie, Vikar und Schriftleiter (Vicaire et Professeur d'enseignement religieux).
21. COETZEE, Pieter Haasbroek (South Africa), Bos en Vaartlaan, 1, Amsterdam, Z. 2, Pays-Bas. Permanent adress : Gelukwater, Dupleston, via Bethulie, South Africa. Etudiant en Droit.
22. COETZEE, Walteria (South Africa), Bos en Vaartlaan, 1, Amsterdam, Z. 2, Pays-Bas. Permanent adress : Gelukwater, Dupleston, via Bethulie, South Africa.
23. CONCEIÇÃO, Manuel Jr. (Portugal), U.S.A. citizen, naturalized, Rua da Piedade, 37, 20 E., Algés, Portugal. Pasteur et Professeur de Théologie. Modérateur de l'Eglise Presbytérienne Portugaise.
24. DENDERINK, J. D. (Pays-Bas), Rijnstraat, 35, II, Amsterdam, Z. Pays-Bas. Docteur en Droit, Secretary Board of Trustess (Secrétaire des Curateurs), Vrije Universiteit (Université Libre Réformée).
25. DENDERINK, Mme Lucia, née de Jong (Pays-Bas), Rijnstraat, 35, II, Amsterdam, Z. Pays-Bas.
26. VAN DEURSEN, A. Th. (Pays-Bas), Wassenberghstraat, 32 A., Groningen, Pays-Bas. Etudiant ès lettres.
27. VAN DOORN, Pétronella, Maria (Pays-Bas), Walkarweg, 57, Zeist, Pays-Bas. Institutrice.
28. DOOYEWERD, H. (Pays-Bas), Oranje Nassauaan, 13, Amsterdam, Z. Pays-Bas. Docteur en Droit, Professeur de Philosophie du Droit, Vrije Universiteit (Université Libre Réformée), Amsterdam, Rédacteur en chef, *Philosophia Reformata*, Membre de l'Académie Royale Néerlandaise.

29. DURIF, Denise-F. (France), Ecole Maternelle, Triel, Seine-et-Oise, France. Institutrice.
30. FERREIRA, Julio, Andrade (Brésil), Doyen de la Fac. de Théol. de Campinas, Campinas, Brésil.
31. VAN GALEN, P. M. (Pays-Bas), Papendrecht (Z. H.), Pays-Bas. Pasteur, Nederlandse Hervormde Kerk (Eglise Réformée Néerlandaise).
32. GIRAN, Albert-A.-C. (France), 14, rue Terraube, Nîmes, Gard France. Propriétaire-Agriculteur, Licencié ès lettres, Observateur.
33. GOEI, Ping Djien (Indonésie), Van Lyndenlaan, 1, Naarden, Pays-Bas. Etudiant en Théologie.
34. GOEI, Mme Ping Djien (Indonésie), Van Lyndenlaan, 1, Naarden, Pays-Bas.
35. GOETZMANN, Jürgen, B. E. (Allemagne), Kirchstrasse, 1, Rheydt, Allemagne, Vikar (Vicaire).
36. DE GOoyer, A. C. (Pays-Bas), Stadionweg, Amsterdam, Pays-Bas. Journaliste. Envoyé spécial en chef du journal « Trouw ».
37. GROB, Rudolf (Suisse), Im Luft, Meilen, Canton de Zürich, Suisse. Pasteur et Directeur de l'Etablissement suisse pour épileptiques.
38. GROB, Mlle Ruth (Suisse), c./o. St. Catherine's School, Richmond 26, Virginia, U.S.A., Ph. D. ; B.D. ; Taeching Bible, Ancient and Med. History.
39. GROEN, Klaas (Pays-Bas), Thorbeckelaan, 235, La Haye, Pays-Bas. Maître en Droit, Director Dr. Abraham Kuyper Stichting (Directeur de la Fondation Dr. Abraham Kuyper).
40. HARTOJO, Oerip (Indonésie), Karel van der Heydenlaan, 8, Baarn, Pays-Bas. Etudiant.
41. HERAS, Benjamin (Espagne), Tallers, 26, Barcelona, Espagne. Pasteur Eglise Evangélique Espagnole dans la Mission Méthodiste.
42. HOMMES, N. J. (Pays-Bas), Villapark, 3, Rotterdam, N., Pays-Bas. Docteur en Théologie, Pasteur Gereformeerde Kerken (Eglises Réformées).
43. HUGHES, Philip E. (Britain), Church Society, 7, Wine Office Court, Fleet Street, London, E.C. 4, Grande-Bretagne. Clerk in Holy Orders, Secr. of Church Society.
44. HUIZENGA, P. W. (Pays-Bas), Stationstraat, A., 450, Loppersum, Pays-Bas. Maître en Droit, Licencié ès sciences économiques et sociales.
45. JONGSMA, Tjeerd (Pays-Bas), Petrus Campersingel, 203 B., Groningen, Pays-Bas. Etudiant en Médecine.
46. KAMPFER, P. P. A. (South Africa), Vondelstraat, 168, Amsterdam, Pays-Bas. Etudiant en Théologie.

47. KOLIJN, Pieter (Pays-Bas), Beatrijsstraat, 32 A., Rotterdam, Pays-Bas. Candidat en Théologie.
48. KROMINGA, John H. (U.S.A.), 407, Columbus Street, Grand Haven, Michigan, U.S.A. Th. D. Pastor, First Christian Reformed Church.
49. KRÜZSELY, Joseph (Hongrois résidant en Allemagne), Maria Theresie Str. 19, Munich, Allemagne. Proposant au saint Ministère.
50. KUIPER, Ad. (Pays-Bas), Biltseweg, 8, Huis ter Heide, Pays-Bas. Directeur Gereformeerde Jeugdcentrum (Centre de la Jeunesse Réformée).
51. LANGENOHL, W. A. (Allemagne), Kirchstrasse, 1, Rheydt, 22a, Rheinland, Allemagne. Pasteur Evangelische Landskirche (Eglise Evangelique Nationale).
52. LÉONARD, Emile-G. (France), 1, rue de la Porte-Jaune, Garches, Seine-et-Oise, France. Docteur ès lettres, Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes-Etudes de la Sorbonne.
53. LÉONARD, Mme (France), 1, rue de la Porte-Jaune, Garches, Seine-et-Oise, France.
54. LINZ, Friedrich (Allemagne), Cecillienallee, 13, Düsseldorf, Allemagne. Docteur en Philosophie, Pasteur et Professeur d'enseignement religieux.
55. LLOYD-JONES, D. M. (Britain), D.D. Minister of Westminster Chapel, Londres, Grande-Bretagne. Président de l'Union Internationale des Groupes Bibliques Universitaires (International Fellowship of Evangelical Students).
56. LLOYD-JONES, Mrs (Britain).
57. LOHMEYER, Ruth (Allemagne), Varenholz, Lippe, Allemagne. Candidate en Philosophie et en Théologie.
58. MACDONALD, Alexander (Ecosse), 12 Glascow St., Glasgow, W.2. Scotland. Pasteur, Free Church of Scotland (Eglise Libre d'Ecosse). Moderator of the General Assembly 1948-1949.
59. MACLEOD, Murdo (Ecosse), Kingsmills House Hotel, Inverness, Scotland. Etudiant en Théologie.
60. MARCEL, Pierre-Ch. (France), 8, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise, France. Pasteur Eglise Réformée de France, Directeur de « La Revue Réformée ».
61. MARCHAND, Jacques (France), 47, avenue Max-Dormoy, Marseille, Bouches-du-Rhône, France. Pasteur Eglise Réformée de France, Délégué officiel de l'Alliance Presbytérienne Mondiale, Observateur.
62. MOLL, G. (Pays-Bas), Keucheniusstraat, 7, Utrecht, Pays-Bas. Treasurer to the Christelijk Nationaal Vakverbond in Nederland (Syndicat chrétien d'ouvriers).

63. ONG, Ping Hok (Indonésie), Engelse St. 2, III, Amsterdam, Pays-Bas. Etudiant ès sciences.
64. ORMEL, D. W. (Pays-Bas), De Lannoystraat, 6, La Haye, Pays-Bas, Secretary of Sociaal Economische Raad (Conseil Social et Economique des Pays-Bas).
65. OSTERHAVEN, Eugène M. (U.S.A.), 1792 South Shore Drive, Holland, Michigan, U.S.A. Dr. en Théologie. Prof. Systematic Theology, Western Theol. Sem., Reformed Church in America.
66. PELLEGRIN, Jean (France), 21, rue des Balances, Montpellier, Hérault, France. Pasteur Eglise Réformée de France, Représentant officiel de l'Eglise Réformée de France, Observateur.
67. PEYROT, G. (Italie), Via Santa Costanza 11, Rome, Italie. Docteur en Droit de l'Université de Rome, Professeur de droit ecclésiastique à la Faculté Vaudoise de Théologie de Rome, Conseiller juridique de la Table Vaudoise et du Conseil Fédéral des Eglises Evangéliques d'Italie.
68. RALAMBOMAHAY, Jean-Baptiste (Madagascar), 83, avenue de Lodève, Montpellier, Hérault, France. Pasteur à Madagascar.
69. RAVELOMANANA, Philibert (Madagascar), 26, boulevard Berthelot, Montpellier, Hérault, France. Pasteur à Madagascar.
70. REID, William Stanford (Canada), 3851 University St., Montreal, Canada. Dr. en Théologie, Pastor of a Presb. Church and Associate, Professor of History at Mc Gill.
71. REID, Mrs, 3851 University St., Montreal, Canada.
72. ROMBOUT, Machiel W. (Pays-Bas), Wilhelminastraat, 23, Goes, Pays-Bas. Recteur-Adjoint et Professeur de français, Christelijk Lyceum (Lycée chrétien).
73. ROS, Marinus (Pays-Bas), Marktplein, 30. Hoofddorp, Pays-Bas, Licencié en Théologie, Pasteur Gereformeerde Kerken (Eglises Réformées).
74. SCHENKEVELD, Miss M. J. (Pays-Bas), De Witte Hei, Huis ter Heide (Utr.), Pays-Bas. Licencié en Théologie. Secretary of Bond voor Gereformeerde organisatie, Assistante du Dir. du Gereformeerde Jeugdcentrum (Centre de la Jeunesse réformée des Pays-Bas).
75. SCHLEMMER, André (France), 64, rue de Prony, Paris, 17<sup>e</sup>, France. Docteur en Médecine.
76. SCHLEMMER, Mlle Isabelle (France).
77. SCHLEMMER, Olivier (France).
78. SCHROTHENBOER, Paul G. (U.S.A.), R.R.5, Holland, Michigan, U.S.A. Etudiant en Théologie.
79. SCHROTHENBOER, Mme Bernice (U.S.A.), R.R.5, Holland, Michigan, U.S.A.

80. SERR, Georges (France), 3, boulevard du Roi-René, Aix-en-Provence, Bouches-du-Rhône, France. Pasteur Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes. Docteur en Théologie, Professeur à la Faculté de Théologie d'Aix-en-Provence.
81. VAN DER SIJS, Jan C. (Pays-Bas), Oldenzaalsestraat, 10, Ensehedé, Pays-Bas. Maître en Droit, Avocat.
82. SMITH, William Sheppard (U.S.A.), Westminster Seminary, Chestnut Hill, Philadelphia, 18, Penna, U.S.A. Etudiant en Théologie.
83. SNYMAN, Willem J. (South Africa), N.T. Tomstraat, 34a, Potchefstroom, South Africa, Theol. D., Professor of Theology, at the Theological School of the Gereformeerde Kerken of South Africa.
84. STEIN-SCHNEIDER, Herbert-L. (France), 1753 Church Street, Washington, U.S.A., Eglise Réformée de France, Pasteur de l'Eglise Française de Washington.
85. STOB, Henry (U.S.A.), 1334 Sherman St., Grand Rapids, Michigan, U.S.A. Ph. D. Prof. of Ethics and Apologetics, Calvin Seminary.
86. SYBRANDI, Johannes Cornelis (Pays-Bas), Koningslaan, 22, Amsterdam, Pays-Bas. Etudiant ès sciences.
87. TJEERDSMA, P. (Pays-Bas), Maliebaan, 8-8a, Utrecht, Pays-Bas. Secretary to the Christ, Nationaal Vakverbond in Nederland (Syndicat chrétien d'ouvriers).
88. TROOST, A. (Pays-Bas), Beetgulermolen, 451, Beetgum (Fr.), Pays-Bas. Pasteur Gereformeerde Kerken (Eglises Réformées). Licencié en Théologie.
89. TURKSTRA, Hessel (Pays-Bas), Sophialaan, 13, Hilversum, Pays-Bas. Docteur ès lettres, Rector Christelijk Lyceum Hilversum, Taecher on the Vrije Universiteit, Amsterdam.
90. TURNER, Lydia (France), c./o. D<sup>r</sup> Schlemmer, 64, rue de Prony, Paris, 17<sup>e</sup>, France. Secrétaire.
91. VERSTEEG, Th. A. (Pays-Bas), Gerard Terborgstraat, 29, Amsterdam, Z., Pays-Bas. Maître en Droit, Lecturer Vrije Universiteit, Amsterdam.
92. VISCHER, Carl (Suisse), 26, boulevard Berthelot, Montpellier, Hérault, France. Etudiant en Théologie.
93. VISCHER, Georg (Suisse), Zürichbergstrasse, 17, Zürich 32, Suisse. Pasteur, Directeur de l'Ecole Libre Evangélique à Zürich.
94. VISCHER, Wilhelm (Suisse), 26, boulevard Berthelot, Montpellier, Hérault, France. Docteur en Théologie, Professeur d'Ancien Testament à la Faculté de Théologie de Montpellier.
95. WIENANDS, Mr. Gerhard (Allemagne), Steubenstrasse, 20, Rheydt, Rheinland, Allemagne. Industriel.

96. WIENANDS, Mme (Allemagne).
97. WIENANDS, Mlle (Allemagne).
98. WINSTON, John C. (U.S.A.), 7, rue du Moniteur, Bruxelles, Belgique.  
Docteur en Théologie, Co-Directeur de la Mission Evangélique Belge (Belgian Gospel Mission).
99. WINSTON, Mrs, née Grace Williams (U.S.A.), 7, rue du Moniteur, Bruxelles, Belgique.
100. WIPF, Gerhard (Suisse), Bülach, Zürich, Suisse. Pasteur.
101. WOUTERS, D. N. (Pays-Bas), Toulonsealaan, 25, Dordrecht, Pays-Bas.  
Etudiant en Théologie.
102. YOSHIOKA, Shigeru (Japon), Reformed Theological Seminary, Kobe, Japan. Candidate for Minister of the Reformed Church of Japan. Instructor of History at the Pre-sem. School of Kobe and at Shoin Girl's High, Kobe.
103. ZUIDEMA, S. U. (Pays-Bas), Mr. Bardeslaan, 9, Amstelveen, Pays-Bas.  
Docteur en Philosophie, Professeur de Philosophie, Vrije Universiteit (Université Libre), Amsterdam, et Université d'Utrecht.

**Personnes excusées,  
ayant été empêchées de participer au Congrès**

1. ADENEY, Rev. R. E. (Israël), I.O.B., 191, Jérusalem, Israël.
2. ARAUJO, Principal Elias (Espagne), Fernando el Catolico, 44 1<sup>o</sup> Zz., Madrid, Espagne. Superintendant of the Missions in Andalucia, Principal of the Semenirario Evangelico Unido, Madrid.
3. BOYER, Jean (France), 3, av. Jeanne, Eaubonne, Seine-et-Oise, France. Pasteur Eglise Réformée de France.
4. BRUSTON, Henry (France), 12, rue Fénelon, Lyon, France. Pasteur Eglise Evangélique Luthérienne.
5. COLLINS, G. N. M. (Ecosse), 15, North Bank Street, Edinburgh. Ecosse. Minister of the Free Church of Scotland (Pasteur de l'Eglise Libre d'Ecosse).
6. GARWEG, Gerhard (Allemagne), Gardenstr. 43, Göttingen, Allemagne. Etudiant.
7. GRIER, W. J. (Irlande du Nord), 28, Knockdene Park South, Belfast, Northern Ireland. Minister of the Irish Evangelical Church (Pasteur de l'Eglise Evangélique d'Irlande).
8. GUIBAL, Roger (France), Le Presbytère, La Bessonnié, Tarn, France. Pasteur Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes.
9. HERLYN, Udo (Allemagne), Hanssenstr., 17, Göttingen, Allemagne. Candidat en Médecine.

10. HOFFMANN, J.-G.-H. (France), 47, rue Sainte-Radegonde, St-Germain-en-Laye, Seine-et-Oise, France. Docteur en Théologie, Professeur d'Histoire à la Faculté Libre de Théologie protestante de Paris.
11. HOOGSTRA, Jacob T. (U.S.A.), Six East Twenty Fourth Street, Holland, Michigan, U.S.A. Docteur en Théologie, Minister of the Christian Reformed Churches, President of the Calvinistic Action Committee.
12. KUYK, Willem (Pays-Bas), Nassaukade, 306, III, Amsterdam, W.1, Pays-Bas. Etudiant ès sciences.
13. MARTIN, Gilles (France), 4, rue d'Astorg, Paris, 8<sup>e</sup>, France. Militaire de carrière.
14. MATHIES, E. J. (Pays-Bas), de Ruyterweg, 131, Amsterdam, Pays-Bas. Etudiant en Théologie.
15. MONSMA, Martin (U.S.A.), 805, Van Raalte, S.W. Grand Rapids, Michigan, U.S.A. Minister of the Christian Reformed Churches.
16. MONSMA, Mme.
17. MONSMA, Mlle.
18. RASOLOFOSON, Samuel (Madagascar), 26, boulevard Berthelot, Montpellier, Hérault, France. Pasteur à Madagascar.
19. SCHMIDT, Elisabeth (France), 18, quai Rhin-et-Danube, Sète, Hérault, France. Pasteur Eglise Réformée de France.
20. DE TIENDA, Henri (France), 36, rue Cortambert, Paris, 16<sup>e</sup>, France. Licencié en Théologie. Pasteur de l'Eglise Réformée de France, Aumônier militaire.
21. DE TIENDA, Mme.
22. WINTER, Herman J. (Pays-Bas), 16, cours Tarbé, Sens, Yonne, France. Pasteur de l'Eglise Réformée Néerlandaise de la région de Sens (Gereformeerde Kerken).

---

*Le Gérant : Pierre-Ch. MARCEL.*



# LA REVUE RÉFORMÉE

## Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :  
a) *à prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;

b) *gratuitement*, aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;

c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

**FRANCE** : M. Jean MARCEL, 31, rue de Noailles, St-Germain-en-Laye (S.-et-O.).  
Compte postal : Paris 7284.62.

Abonnement : 750 francs. Abonnement de solidarité : 1.200 francs ou plus.  
Pasteurs et assimilés, étudiants : *prix réduit*, 540 francs.

**ALLEMAGNE** : Pastor Wilhelm LANGENOHL, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 4854.  
Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement : D.M. 10 ; Etudiants : D.M. 7.

**BELGIQUE** : Librairie Evangélique, 119, avenue Coghen, Uccle, Bruxelles. Compte postal : 17.14.24.

Abonnement : 110 francs belges. Abonnement de solidarité : 150 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 90 francs belges.

**ETATS-UNIS, CANADA** : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 2,50. Abonnement de solidarité : \$ 5 ou plus.

**GRANDE-BRETAGNE** : Geoffrey WILLIAMS, Esq., The Evangelical Library, 78 A, Chiltern Street, London W1. Prière de spécifier très nettement : « pour la *Revue Réformée* ».

Abonnement : sh. 17.

**ITALIE** : Pasteur Ermanno ROSTAN, Via dei Mille, 1, Pinerolo (Torino).

Abonnement : lires 1.200.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 850.

**PAYS-BAS** : M. Th. J. BARENTSEN, Archimedesstraat, 70, 's-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 9. Abonnement de solidarité : Fl. 15 ou plus.

Etudiants : *prix réduit* : Fl. 6.

**SUISSE** : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 10 francs suisses. Abonnement de solidarité : 15 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : *prix réduit*, 7 francs suisses.

**AUTRES PAYS** : frs f. 900

## Société Calviniste de France

**Membres actifs** : Cotisation minimum : 500 fr. (pour pasteurs et étudiants : 300 fr.). La cotisation des membres actifs ne se confond pas avec le prix de l'abonnement à la *Revue Réformée*.

**Membres associés** : Toute personne, sympathisant avec les buts de la *Société Calviniste de France*, mais qui ne remplit pas les conditions exigées des **Membres actifs**, peut, sur simple demande, s'inscrire au nombre des membres *associés* de la *Société Calviniste de France*.

## La Revue Réformée

*Prochain numéro spécial*

## AUGUSTE LECERF+

Docteur en théologie

Professeur de Dogmatique Réformée à la Faculté  
Libre de Théologie protestante de Paris

# LA PRIÈRE

Texte inédit

*Cours de Dogmatique prononcé à la  
Faculté Libre de Théologie protestante  
de Paris*

En souscription : F. F. 300